
NOTRE ROYAL CONFRÈRE ALPHONSE XIII

Nous n'avons pas à nous occuper ici de politique, encore moins de politique étrangère, mais il nous sera bien permis de rappeler des faits et de nous acquitter d'une dette.

Élu membre associé de l'Académie des Beaux-Arts, Alphonse XIII vint, le 28 juin 1926, prendre séance au Palais Mazarin : séance exceptionnelle à laquelle assistèrent non seulement nos confrères des autres académies, mais un public d'invités de choix, diplomates, ministres, représentants de la science et des lettres, de chez nous et d'ailleurs. En offrant à Sa Majesté un fauteuil sous la Coupole, l'Académie des Beaux-Arts avait voulu la remercier de son initiative de 1916. C'est à elle en effet que nous devons la fondation de Madrid, notre Casa Velasquez.

Le 26 avril 1916, sur l'invitation de M. Jules Cambon, ex-ambassadeur à Berlin, alors Secrétaire général des Affaires étrangères, nous partions pour Madrid, Imbart de la Tour, Edmond Perier, M. Bergson et moi. Objet de la mission : savoir ce qu'on pensait de la France en Espagne, juger de l'état moral du pays, étudier ses institutions, saluer les personnalités intéressantes du monde des arts, des sciences, — voire de la politique, — personnalités fort nombreuses et éminentes, hâtons-nous de le dire. On nous attendait à Madrid ; toute une semaine nous avait été réservée à l'Ateneo, sorte d'Université libre où, sous la responsabilité du Recteur, d'où qu'il vienne, Espagnol

ou étranger, un conférencier y traite des sujets les plus divers. Quinze cents personnes s'entassèrent pour écouter nos brillants confrères, public curieusement attentif aux savantes démonstrations d'Edmond Perier, directeur de notre Muséum, très intéressé par Imbart de la Tour évoquant les vieux poètes de la Castille; puis, lorsque, pour donner un exemple de sur-humaine philosophie, Bergson se mit à conter l'âme de la femme française aux heures tragiques d'alors (1916), un frisson secoua cette salle aussi compréhensive qu'une salle parisienne, et ce fut pour l'orateur une formidable ovation.

Succéder à Bergson, parler le lendemain devant le même public, quelle aventure! Nul n'est plus généreux, plus compatissant; je le priai de prendre place au premier rang et, quand il faudrait, par un regard, par un signe, de me rappeler à l'ordre et de me rendre courage. Purement technique, ma conférence : la Renaissance musicale, l'admirable éclosion polyphonique au temps de l'Espagnol Vittoria, ce glorieux rival et ami de Palestrina, puis les trois époques de notre art, l'Homophonie antique, le Contrepoint vocal du moyen âge, la Symphonie... D'un signe de tête, çà et là, Bergson cherchait à m'encourager; mais cet encouragement semblait perdre de son effet en proportion de l'avance de l'heure.

Il fallait conclure. Alors, lâchant tout à la fois Vittoria et Palestrina, Homophonie et Symphonie : « Vous avez un pays foyer d'art, des monuments sans pareils, des chefs-d'œuvre de la peinture, un des plus beaux musées du monde; chez vous Bonnat, Henri Regnault, Carolus Duran et combien d'autres ont senti battre leur cœur et s'affirmer leur vocation. Comment se fait-il que nos pensionnaires, leur temps fini à Rome, rentrent directement à Paris sans aller contempler, étudier Velasquez ? » On applaudit et Bergson m'adressa un gentil signe de la main.

Le 8 mai, S. M. Alphonse XIII voulait bien nous recevoir :

— On m'a fait part de votre conférence à l'Ateneo. Si vos artistes, vos intellectuels viennent chez nous, les autres nations les imiteront. Nous habitons un cul-de-sac de l'Europe; quelques-uns même nous prendraient volontiers pour des petits nègres... Je vais chercher un terrain : à vous de trouver les fonds et de bâtir. En attendant, je voudrais vous voir organiser, ici, une exposition de vos meilleurs peintres contemporains.

Le 19 décembre 1917, par une bise glaciale, nous nous rencontrions, Imbart de la Tour et moi, sur le plateau de la Moncloa (est de Madrid), avec le duc d'Albe, le ministre de l'Instruction publique, M. Rodès, et le directeur des Beaux-Arts, l'illustre sculpteur Mariano Benlliure, lui aussi membre associé de notre Académie. C'était le terrain proposé : là, dit-on, se trouvait la maison de campagne de Velasquez, situation admirable, d'où la vue s'étend jusqu'à la Sierra de Guadarrama, vers l'Escorial, sur quarante-cinq kilomètres d'une plaine boisée. Une heure plus tard, au Palais, le Roi nous demandait à quel style se rattacherait notre villa, et comme, l'esprit singulièrement engourdi par le froid du matin, je lui répondais étourdiment :

— A l'Italienne, Sire : quelques pins-parasol tout autour.

— A l'Espagnole, s'il vous plaît, répond-il d'une voix forte, bien timbrée, le geste s'accordant avec la parole.

Émouvant souvenir : dans ce cabinet fort simple, exigü, le Roi, le duc d'Albe, Imbart de la Tour et moi. Après la Moncloa et son architecture, il fut question du change, de la situation pécuniaire des ouvriers espagnols travaillant dans notre Midi français, puis des malheureux prisonniers, internés çà et là, enfin de la guerre, de l'état respectif des armées :

— Vous allez, en mars prochain, recevoir sur le dos une poussée formidable : arc-boutez-vous. Si vous tenez bon, ce sera la dernière.

Très exactement renseigné des deux côtés de la barricade, le Roi nous prophétisait ainsi, presque à coup sûr, le choc de 1918. Certes oui, émouvant souvenir, et c'est en attendant la terrible échéance qu'il nous fallut préparer l'Exposition de « nos meilleurs peintres contemporains », faire appel aux collections particulières et à celles de l'État, les Musées nationaux ayant été déménagés, leurs toiles dispersées en province, quelques-unes d'entre elles mises à notre disposition (1).

(1) Plusieurs tableaux du Luxembourg. Le ministère des Affaires étrangères nous avait accordé un crédit de 40 000 francs pour cette exposition. Grâce au dévouement de nos collaborateurs, ce crédit ne fut pas dépassé.

Par réciprocité, Alphonse XIII chargeait en 1918 Beruete, directeur du Musée du Prado, Benlliure et Bilbao, directeur de l'École de Séville (correspondant de notre Académie), d'organiser, à Paris, une exposition de peinture espagnole contemporaine comme la nôtre, de 1850 à nos jours. Tout Paris a contemplé ces toiles dont il eût bien voulu garder la plupart, — les *Cigarières*, de Bilbao, entre

L'Exposition s'ouvrit, au parc du Retiro, le 12 mai 1918, et eu un grand succès.

La cession d'une parcelle quelconque du territoire ne peut se faire que par décret, et longues sont les négociations internationales. Le décret des Cortès concédant à l'Académie des Beaux-Arts, pour une période indéterminée, le terrain de la Moncloa ne fut signé que le 22 mai 1919. L'année suivante, le 22 mai 1920, le Roi en posa la première pierre.

Entouré des deux Reines, de ses ministres (à la tête desquels l'infortuné Dato, assassiné depuis), de l'évêque et de son clergé, d'une brigade d'infanterie avec musique et drapeaux, Alphonse XIII scellait la pierre et signait le procès verbal que contresignaient la reine Victoria, la reine Marie-Christine, les ministres, le duc d'Albe, Benlliure, l'ambassadeur de France, le comte de Saint-Aulaire, M. Pierre Paris, directeur de l'Institut français de Madrid, le secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, Imbart de la Tour, président du Comité franco-espagnol, et de non moins nombreux qu'éminents personnages.

La municipalité de Madrid nous gratifiait en même temps d'un don précieux, celui du portique monumental du palais d'Onate soigneusement conservé, ses pierres numérotées, lors de la démolition du palais.

Léon Chifflof, architecte des Affaires étrangères, avait été désigné par nos confrères de la section compétente, pour la construction du nouvel édifice; il en avait dressé plans et devis, avait ouvert ses chantiers, installé ses entrepreneurs, lorsque brusquement, en quelques jours, il nous fut enlevé. C'est à l'unanimité que l'Académie lui donna pour successeur Camille Lefèvre, alors architecte du Louvre, auteur de la poétique *Nympha* de la « Terrasse du bord de l'eau », aujourd'hui inspecteur général des Bâtiments civils. Grâce aux souscriptions de nos amis, amis de l'Espagne, nous pûmes faire face aux premières dépenses, puis l'État dut venir à notre aide, étant données les variations de la *peseta* vis-à-vis du *franc*.

En 1928, la partie habitable de la Casa Velasquez était terminée; dès le mois d'octobre, direction, bureaux, chambres des pensionnaires, bibliothèque et services en prenaient pos-

autres. — Tout Paris se souvient des tapisseries de Goya, dans l'hémicycle du Petit-Palais. L'Espagne du XVIII^e avait tenu à nous présenter ainsi celle du XIX^e.

session et, le 20 novembre, Alphonse XIII inaugurerait le bâtiment dont il avait posé la première pierre, huit ans auparavant.

Reçus par M. Pierre Paris dans la vaste bibliothèque, le Roi et la reine Marie-Christine étaient accompagnés du président du Conseil Primo de Rivera, et des ministres (1) ; de son côté, la France était représentée par M. Georges Leygues, ministre de la Marine, assisté du maréchal Pétain et de l'amiral Lacaze, invités personnels de Sa Majesté. Pierre Paris prend la parole ; ensuite M. Georges Leygues remercie le roi d'Espagne du don fait à la France, et le président Primo de Rivera lui répond. Trois jours de fête : réceptions au Palais, chez le duc d'Albe, à l'Hôtel de ville, à l'ambassade de France chez le comte Peretti de la Rocca, à l'Académie de San Fernando, chez Mariano Benlliure, chez le comte de Romanonès, dans l'enchantement de cette villa mauresque si calme, si simple, si recueillie, que baignent les eaux du Tage, tout près de Tolède.

M. PIERRE PARIS, directeur de la Casa Velasquez, membre de l'Académie des Inscriptions, était, en 1908, un jeune professeur d'archéologie à l'Université de Bordeaux, lorsque cette Université, décidant la création d'une succursale en Espagne, lui confia le soin de l'organiser. Esprit singulièrement souple, fait de précision et de sensibilité, administrateur et artiste, Pierre Paris connaissait mieux que personne le pays de Cervantès qu'il a parcouru le crayon à la main. Ainsi s'en allait-il à travers ces paysages pleins d'histoire, non à la recherche des rencontres héroïques, à la délivrance des princesses victimées, mais à celle des cités ensevelies et des civilisations disparues. Telle fut l'heureuse aventure de notre confrère, lorsqu'il rendit à la lumière l'antique cité de *Belo*, la Belonia d'aujourd'hui, avec ses temples, ses marchés, son forum, ses pêcheries et ses entrepôts pour le commerce avec l'Afrique. Or, tout en fouillant le vieux sol ibérique, tout en organisant des missions, en écrivant de beaux livres, il poursuivait sa chimère, la réalisation du rêve, l'achèvement de la Moncloa.

Voici donc que l'Institut, avec Londres, Rome et Madrid,

(1) La reine Victoria et les princesses se trouvaient retenues à Londres, auprès de la princesse de Battenberg.

peut s'enorgueillir de trois grandes fondations. Quoique plus récente que celle de Madrid, mais inspirée par elle, l'œuvre de Londres a déjà sept ans d'existence. Elle n'eut, en effet, à subir ni crise financière, ni lenteur de construction. Notre confrère, Edmond de Rothschild, en 1919, l'acheta et la dota pour la France, alors que les Cortès venaient de nous concéder le terrain de la Casa.

Tandis que peintres, sculpteurs, architectes, graveurs et musiciens ne sont admis à la villa Médicis que par le concours et avec limite d'âge, pour Madrid comme pour Londres, un même programme, d'après le même libéralisme : tout Français désirant étudier le pays dans ses institutions, ses universités, ses musées, ses collections, ses laboratoires, ses usines, ses hôpitaux, n'a qu'à s'adresser à l'Institut en motivant sa requête, et en sollicitant un séjour de deux, trois, quatre, cinq mois...

Sur le seuil de la Casa, devant ce noble portique du palais d'Onate, quelle autre pensée, pour tout arrivant, que de saluer l'Espagne hospitalière et l'auguste initiative dont notre compagnie va, d'âge en âge, perpétuer le souvenir?

Lui aussi se souvient, ce peuple qui, d'un même cœur, accourait l'autre soir, gare de Lyon, pour acclamer Alphonse XIII. Ils étaient là, — et combien d'autres encore auraient voulu y être! — tous ces braves gens se rappelant leurs angoisses de 1914-1918, l'incertitude du sort de leurs fils, de leurs frères, tout à coup rassurés par une lettre de Madrid, bureau des prisonniers de guerre. Avec notre pauvre ami Imbart de la Tour, nous visitâmes plusieurs fois ce haut du Palais : vastes salles blanchies à la chaux; de grands bahuts-classeurs pour tout mobilier; sur les murs, des cartes crayonnées de bleu, de rouge, de vert, chaque camp de concentration encerclé d'un trait particulier de couleur, suivant que, d'après les rapports du service médical, le camp était signalé *bien, assez bien, médiocrement, ou mal* tenu. Il suffisait du nom du « disparu » accompagné du numéro de son corps d'armée, de sa division, de son régiment : en cinq minutes, il était repéré; on vous apportait la fiche et vous aviez le renseignement. Nous en fîmes l'expérience de près et de loin, à Madrid et à Paris.

Dans notre vieux quartier du Palais Mazarin, quai Malaquais, rue de Seine, la vie s'est conservée provinciale; tous,

plus ou moins, les habitants s'y connaissent. Pour preuve ce souvenir de 1917 : une malheureuse boutiquière m'est adressée par un des marchands d'estampes, mes voisins; depuis six mois, elle est sans nouvelles de son fils, — elle n'a que ce fils, — elle est affolée : « Écrivez au Roi », lui dis-je. Elle se tait et semble ne m'avoir pas compris; et moi de nouveau : « Écrivez au Roi. » Des larmes coulent sur ses joues, elle cherche la porte... Je la retiens, et alors d'une voix désespérée :

— On ne peut donc rien pour moi ! Est-ce que le Roi peut s'occuper d'une malheureuse, de milliers de malheureuses comme moi ?

— Calmez-vous, asseyez-vous là, écrivez lisiblement le nom et la situation militaire de votre fils, puis au-dessous : *Sire, je n'ai que ce fils; vit-il encore? où est-il? On me dit que vous seul pouvez le dire.* Signez, et tout au bas, votre adresse.

Et huit jours après, elle revenait transfigurée :

— Mon fils est vivant, là-bas, en Prusse; voilà ce que je viens de recevoir : comment remercier ?

— Des remerciements ? Le Roi n'en veut pas, c'est assez pour la poste de l'avalanche des requêtes... Votre joie suffit.

J'avais, comme de juste, oublié ma solliciteuse de 1917, quand, ces jours derniers, elle se représentait accompagnée cette fois de son fils :

— Nous étions hier soir gare de Lyon, me dit-elle; quelle foule ! quelles clameurs ! comme c'est bon de crier à pleins poumons ce qu'on a dans le cœur depuis si longtemps..., ce que vous m'aviez empêché d'écrire, vous rappelez-vous?... Je l'ai aperçu de loin, et suis bien contente. Que Dieu le conserve, lui et les siens !

CH.-M. WIDOR.

RROÛ

DERNIÈRE PARTIE (1)

LE COIN DE RUES

MADELEINE rentrait de la boulangerie. Elle serrait sous son bras le pain du déjeuner, et cependant dévorait à belles dents le chateau que le boulanger avait donné pour parfaire le poids.

C'était jour de marché au bourg. Comme il faisait très beau, une animation joyeuse commençait à régner par les rues. Des carrioles arrivaient à la file en tressautant sur la chaussée, des marchands enfonçaient entre les pavés des trottoirs les fiches de fer qui maintiendraient leurs tentes, les chevaux hennissaient, faisaient claquer leurs fers, les poules gloussaient dans les cageots qu'on descendait par l'arrière des voitures.

Madeleine avait un corsage clair, les bras nus, et les mèches de ses cheveux rouges sautillaient sur ses joues tavelées. Elle musardait, le nez au vent, les yeux fureteurs, et méditait une fable qui lui permit de s'échapper le soir, le temps au moins de tourner quelques danses sous les girandoles du bal. Le quart avant midi sonna. Elle dit « mince ! » et se mit à courir.

Devant le portail de la cour, dans le retraits de la maison d'en face, des carrioles dételées se pressaient, piquant du nez sur leur brancards. Le débitant du coin de rues avait là

(1) Voyez la *Revue* des 15 avril, 1^{er} et 15 mai.

quelques loges d'écurie, qu'il louait les jours de marché. C'était un homme florissant et jovial, que ses propos de belle humeur et sa trogne toujours épanouie avaient fait surnommer Ça-va-bien.

Ça-va-bien était au port d'armes, sanglé d'un tablier aux plis raides, la pipe sous la moustache, et sur la tête une casquette d'amiral dont la visière jetait mille feux.

— Ho! Madeleine, ça va bien, les amours?

— Zut à vous! dit Madeleine. Je n'ai pas le temps de blaguer.

— Écoute un peu, reprit le gros homme, je voudrais te montrer quelque chose.

Madeleine ralentit son allure, pointa son nez vers Ça-va-bien.

— Non, mon vieux, je suis en retard.

Mais déjà elle s'était arrêtée, se glissait entre les carrioles à la suite de l'aubergiste. Et tout à coup elle demeura figée, jeta un cri de surprise apeurée :

— Oh! cette bête!

Ça-va-bien riait si fort que ses petits yeux larmoyaient :

— N'est-ce pas qu'il est mignon, agréable à regarder? Si tu en prends envie, Madeleine, il est à toi, je te le donne.

— Cette bête... cette bête... répétait Madeleine.

Elle reculait, prête à s'enfuir, puis revenait et se penchait, sans pouvoir détourner ses yeux de l'affreuse et pitoyable bête. Celle-ci se tenait près d'un tas de fumier, non pas assise, mais le séant un peu soulevé pour éviter d'appuyer sur la terre : des escharres qui suintaient, rosâtres sur le noir de sa peau, l'empêchaient de toucher le sable; et elle tournait très lentement sur elle-même, d'un mouvement gauche et pénible.

Enfin elle s'immobilisa, leva les yeux vers l'homme et la fille. Elle avait des yeux verts, lointains, voilés d'une morne indifférence. On sentait, à les voir, que rien ne pourrait plus jamais ranimer dans leur glauque profondeur une clarté chaude et vivante. Ils erraient, se fixaient un moment, et puis se détournaient, impénétrables, avec la même indifférence glacée. L'aubergiste avait cessé de rire, la petite bonne se taisait. La bête, devant eux, demeurait inerte.

De l'autre côté de la rue, sous le portail du magasin, on entendait sonner les pas des employés qui s'en allaient. Madeleine se retourna, interpella les hommes ;

— Hé, la coterie ! Venez voir ça.

Il s'approchèrent, les tonneliers, les chauffeurs des camions, les manœuvres. Et tous, en découvrant la bête, s'exclamaient et gesticulaient :

— Mais qu'est-ce que c'est ?... Eh bien ! le pauvre frère !... Un chat, tu dis ? Tu dis que c'est un chat ?... Une pierre au cou et dans la flotte : c'est honteux de le laisser languir.

Le chat, aux éclats des paroles, levait ses prunelles vagues, les détournait lentement et tremblait au soleil. Les hommes continuaient de parler, de regarder, de s'étonner et de prendre pitié. Pas un d'entre eux ne plaisantait. Il n'osaient pas non plus toucher la bête misérable, parfois tendaient une main sans que le chat fit un mouvement, et puis la retiraient d'eux-mêmes, et restaient là, fumant leur cigarette.

— Mais non... mais non..., murmura soudain Madeleine.

Elle s'était penchée un peu en avant du groupe, regardait de tout près les yeux glauques.

— Rrou ! appela-t-elle, presque timidement.

Le chat tourna un peu la tête, vaguement surpris dans sa torpeur par le son de cette voix toute proche. Mais nulle lueur ne bougea au fond de ses prunelles, il reprit aussitôt sa morne immobilité.

— Ah ! je savais bien, dit Madeleine. Quelle bête d'idée ! Comme si ça pouvait être lui !..

— Tout de même... dit alors un des hommes.

Il y eut un silence dans leur groupe. Le chat se tenait devant eux, toujours muet, toujours indifférent à leur présence épaisse, à leurs mouvements penchés vers lui.

— Tout de même, redit l'homme, très lentement.

Et, se tournant vers Madeleine :

— Dis, petite, va chercher Clémence.

LA VOIX DE CLÉMENCE

On n'a pas eu besoin d'aller chercher la vieille servante. Elle aussi revenait de courses. Comme Madeleine elle était en retard, ayant rencontré au marché des « connaissances » de son village. Et elle courait sur le trottoir, un papier jaune de boucherie dans les mains.

— Clémence !

Elle s'arrêta, vit l'attroupement.

— Mon Dieu, dit-elle, qu'est-ce qui est arrivé ?

— N'ayez pas peur, dit Madeleine.

Les hommes lui faisaient place. Elle se trouva devant la bête. Et dans l'instant ses mains se joignirent sur son cœur, serrant le papier jaune qui enveloppait le faux-filet.

— Heulla faut-il ! Le malheureux...

Déjà ses doigts déplaient le papier. Elle prit une peau de viande et la lança aux pieds du chat.

— Il meurt de faim, le misérable.

Le chat vit le débris de chair. Ses yeux brillèrent, et sa patte s'abattit : une patte sans griffes, un moignon grisâtre et calleux. Déjà sa gueule saisissait le lambeau, l'engloutissait avec avidité. Épaisse, coriace, la peau lui distendait la gorge, ingurgitée d'un bloc sans que la bête donnât un coup de dents.

— C'est affreux, dit Clémence, il s'étouffe.

Le chat, dans son mouvement pour saisir la pâture, avait soulevé un peu l'arrière-train. Il demeura ainsi, dans une posture contrainte et douloureuse, et se reprit à tourner sur lui-même sans se résoudre à s'asseoir de nouveau.

Clémence s'écarta vers les hommes. Elle murmurait :

— Que faites-vous là ? Moi, je m'en vais : je ne peux plus voir cette passion.

Alors Madeleine lui toucha le bras, et elle lui dit presque à voix basse :

— Regardez-le mieux, Clémence.

L'accent inhabituel qu'avait la voix de Madeleine, l'expression que prenait son visage sous les yeux étonnés de Clémence, l'attitude des hommes autour d'elle, incertains s'ils devaient s'émouvoir ou sourire, c'en était plus qu'il ne fallait pour alerter son cœur craintif. Elle les regardait au hasard avec une sorte de détresse, et semblait quémander une aide, et n'osait plus maintenant se retourner vers le chat misérable. Qu'avait voulu dire Madeleine ? Pourquoi regarder mieux cette épave, ce moribond ? Si Clémence pensait à des choses oubliées, à un petit compagnon disparu, elle ne le savait pas encore ; mais un frisson léger naissait déjà dans sa poitrine et elle sentait ses mains froidir.

— Regardez-le mieux, Clémence.

Elle se retourna brusquement, revit la triste créature,

s'approcha davantage et se pencha vers elle. La bête, enfin, avait trouvé un creux où appuyer sa chair à vif. Elle s'était assise près du tas de fumier, et de nouveau se tenait immobile, les paupières entrecloses au soleil. Ceux des hommes qui regardaient Clémence purent voir que son visage se décolorait lentement : c'était comme une tache pâle qui envahissait ses joues, qui coulait autour des pommettes, ne laissant plus en leur milieu qu'un petit îlot de sang vif. Et ses lèvres s'entr'ouvrirent, remuèrent comme si elles parlaient.

Ce n'était qu'un mouvement des lèvres, un silence bouleversé qui parlait pour elle seule. Mon Dieu, mon Dieu, est-ce vraiment possible ? Irénée avait dit là-bas : « Quand j'y songe, ça n'est pas possible. Il est affreux, couvert de plaies. Triquet l'a tiré, l'a manqué. Et les cailloux des hommes de Solaire.... » Alors cette bête, ce brigand des bois ?... « Quand j'y songe, avait dit Irénée, non, ça ne peut pas être Rrou. »

Ce n'est pas lui. Clémence le touche sans qu'il tressaille. Dès qu'on frôle ses os sous la peau, sa maigreur est abominable. Il se laisse toucher, il lève ses yeux impénétrables, et les détourne.

— Rrou, mon petit....

Elle a parlé. Les mots ont jailli malgré elle. Et désormais elle les laisse couler, oublieuse des hommes qui l'entourent, de Madeleine et presque d'elle-même. C'est la Clémence d'autrefois qui parle, dont la voix caresse le chat noir, la douce bête un peu sauvage qui jouait avec l'écheveau de laine.

— Alors c'est toi, mon pauvre bonhomme ? C'est toi, mon petit camarade ?

Elle ne voit plus la bête agonisante, sa main caresse en même temps que sa voix, erre sur la peau rugueuse à travers le poil souillé.

— Mimine, mimine, regarde ta vieille.

Son cœur sursaute, la bête a paru tressaillir. Elle fait sa voix plus tendre encore, sa main plus douce :

— Là donc, là, ma mimine....

Et peu à peu les yeux du chat s'éclairent. Un point d'or s'y allume, y palpite. Le chat soulève la tête, et maintenant regarde Clémence.

— Ah ! c'est toi, c'est bien toi ! s'écrie-t-elle.

Elle ne doute plus. Rrou a miaulé vers elle. Un miaulement

faible, enrôlé, farouche encore et d'une tristesse affreuse, mais qui se voue enfin, qui remet toute souffrance aux bonnes mains qui le touchent, à la voix enfin reconnue.

Alors Clémence le prend entre ses mains. Doucement, pour ne pas lui faire mal, elle le couche dans son tablier. Et elle court, elle écarte les hommes, elle l'emporte vers la maison.

MISÈRE DE CHAT PRODIGE

Jamais, jamais elle n'aurait pensé qu'on pût souffrir à ce point sans mourir. Elle l'a posé à sa place familière, en plein soleil, devant la marche de la cave. Elle l'a mis sur le molleton rouge qu'elle a couru chercher dans la caisse à vrillons. Elle a fermé la grande porte de fer pour que personne ne vienne les déranger.

Et maintenant, seule avec lui dans le jardinet clos de murs, elle le regarde tout son soûl, et fait le compte de ses misères.

Il est vrai que ceci est Rroû. Elle en est sûre, elle l'a senti avec une force intime qui, d'un seul coup, a chassé tous les doutes. Mais s'habituer à une telle certitude, c'est bien dur.

Rroû est assis sur le molleton rouge, comme tout à l'heure près du tas de fumier. Pas plus que tout à l'heure il ne bouge. Clémence, d'abord, l'avait couché. Mais il s'est relevé gauchement, il a deux ou trois fois pivoté sur lui-même avec cette attitude pliée, dolente, qui donne envie de détourner la tête, et s'est assis, pour ne plus bouger.

Voilà, Seigneur, une bête qui a souffert; tellement souffert qu'on est tenté de blasphémer, de ne plus croire à la bonté du monde. Le clair soleil d'avril resplendit sur ses plaies. Le cou d'un chat mourant de faim, on le cacherait entre deux doigts : c'est un maigre chapelet de vertèbres, un peu de peau qui se ride au-dessous. A la base du cou les omoplates sont deux lames d'os, si minces qu'elles ont tranché la chair. Comme les pattes paraissent longues à présent! Elles sont si glabres qu'on peut compter leurs doigts, serrés les uns contre les autres et pourtant détachés sous la peau. Et cette patte-ci n'a plus de doigts; elle touche à peine le sol à côté de l'autre patte, elle oblige Rroû à se tenir penché, tout le corps déformé comme si le lourd poids de ses peines, tant de coups sur sa petite vie l'empêchaient à présent de se redresser au soleil.

Le pelage noir, si noir et brillant, il est tombé, et la bête nue grelotte. Le bas du corps hérisse quelques mèches rares, roussâtres, d'une couleur sombre et sale. Quoi, c'était donc cela, les vifs reflets de flamme qui s'allumaient sous la fourrure de Rroù ? C'est de ce chaume souillé que le haut de la bête émerge, cette maigreur nue, ce cou gracile et cette tête inclinée.

— Mimine !

La tête se soulève à demi, offre sa laideur douloureuse. Mon Dieu, comme cette face est enflée ! Une seule canine sort de la gueule, une longue dent déchaussée dont la blancheur sabre le muflle. Il n'est pas laid seulement ; il est grotesque, il donne à rire.

— Non, non... murmure Clémence.

Elle rit, d'un rire incoercible. Rroù branle le chef au bout de son cou grêle, comme un étrange et dérisoire magot. C'est insensé, c'est mal de rire ainsi à sa misère. Mais quand il branle ainsi la tête, le rire revient, on est forcé de rire.

Clémence enfin se calme, sa poitrine se desserre. Elle a été si émue tout à l'heure qu'elle vient d'avoir une réaction nerveuse : elle aurait aussi bien pleuré.

Car il y a les yeux dans ce visage déchu, leur clarté triste, leur confiance bouleversante. Ce qu'elle voit dans les yeux de Rroù, ce qu'elle lit dans leur profondeur, Clémence l'épelle avec une tendre maladresse. Seule avec lui, elle parle en regardant ses yeux :

— Pauvre, pauvre petite bête ! Comme tu as dû en supporter ! Tout de suite, à peine parti de la maison. Pourquoi as-tu voulu partir ? Tu n'étais donc pas bien ici ? Comme ça, au début de l'hiver. Et dès novembre il a fait tellement froid !... Comment n'es-tu pas mort de tes premières nuits dans les bois ? Tu avais tout ici, ton bol toujours servi, ta place à toi sous le fourneau, près du poêle, au pied de mon lit... Que de maux, que d'épreuves, mon pauvre petit chat prodigue ! Comme tu as dû avoir regret ! Pas un jour, pas une heure sans regret, sans repentir d'être parti. Et cette terrible punition !

Rroù l'écoute, levant sa tête dolente. Elle est maintenant accroupie devant lui, sous une branche inclinée du grand cèdre. La paix du jardin les entoure, le marronnier commence à fleurir.

— Tu me causes, balbutie Clémence. Tu me reconnais, tu me causes...

Elle se reprend à rire, mais cette fois son rire l'illumine. Le chat, sans la quitter des yeux, exhale par intervalles un miaulement faible et triste, mais qui vraiment répond à Clémence, et qui l'unit à elle, comme autrefois, dans la paix retrouvée du jardin.

• RROÛ M'A CONTÉ... •

Le maître est venu dans la cour, inquiet du retard de sa bonne. On a entendu sa grosse voix, un peu fâchée, qui appelait depuis la cuisine :

— Clémence ! Clémence ! Vous n'y songez plus ! Il est bientôt midi et demi.

— Mon Dieu, a dit Clémence, mon déjeuner !

Le maître apparaissait au coin de la maison.

— Monsieur, monsieur..., a balbutié Clémence.

Elle lui a conté toute l'histoire. Elle lui a montré Rroû devant la marche de la cave. Le maître n'en a laissé rien voir, mais il a été très ému. Lui non plus n'a eu aucun doute : tout de suite il a reconnu Rroû. Qu'importent désormais le sang-froid mensonger, le détachement bourru qu'il affecte ? Le déjeuner ? La consultation ? Quand les malades attendraient un peu... Ceux qui viennent à la maison ne sont pas très malades, puisqu'ils viennent.

Le maître écoute Clémence, regarde Rroû en hochant la tête. Il murmure : « Le pauvre imbécile ! » Mais il le dit d'un ton plein de pitié.

— Monsieur, demande Clémence, pensez-vous qu'il puisse se refaire ?

Le hochement de tête s'amplifie. Des mots impressionnants, barbares, s'écorchent à la moustache du maître. Clémence entend : « Maladies de carence... Eczéma, scorbut, cachexie... » Elle s'impatiente et jette brusquement :

— Il y a des remèdes à tout ! Qu'est-ce que nous allons lui donner ?

Le maître hausse vaguement les épaules :

— Régime lacté, onctions avec une pommade émolliente... Ce n'est pas ma partie, Clémence. Et puis vraiment...

Il s'interrompt tout net, sous le regard que lui jette sa bonne.
— Bien sûr, dit-il, nous allons le soigner. Puisqu'il est revenu, ma fille, nous le gâterons, nous le tirerons de là.

Il faut surveiller le fourneau, servir le déjeuner, épouseter le salon d'attente. Clémence besogne, ses mains s'activent, machinales. Et cependant, de minute en minute, elle court vers le jardin, échange quelques mots avec Rroù. Il ne bouge pas, il est tranquille, toujours assis sur le molleton rouge. Plus prompte que les jambes de Clémence, sa cervelle trotte, trotte et galope. Chaque fois qu'elle rencontre le maître, elle lui parle, pour échapper un peu à ce torrent de pensée qui l'entraîne, s'accrocher au passage à quelque chose de stable, de quotidien. En vain : la galopade reprend, même dans sa tête un train furieux. Et Clémence dit au maître : « Ces idées que je peux avoir... Ces imaginations qu'il me donne... »

La consultation est finie : il n'y a eu que quelques malades. Par ce beau temps, les maladies n'osent pas se montrer. Le beau temps doit guérir, aussi, les maux qui font souffrir les bêtes.

Bon ! Ce n'est plus la sonnerie de l'entrée, c'est la clochette de la grille qui tinte. Qui vient encore nous déranger ? Il n'y a pas même un quart d'heure qu'on est redevenu tranquille.

— Bonjour, Gertrude ! Où avais-je la tête ? J'ai oublié que c'était nettoyage. Mais que n'oublierais-je pas, ma bonne, par un jour comme celui-ci ?

Clémence cache Rroù, et puis s'écarte. Gertrude hésite, lève les bras, s'exclame. Il faut recommencer l'histoire, toute l'histoire, presque la même, mais bien plus longue et plus touchante. Les vieilles filles se regardent, rient maintenant sans contrainte lorsque Rroù dodeline de la tête, lui prodiguent de tendres injures : « Te voilà beau, vilain carnaval ! » Et Gertrude tout à coup s'écrie :

— Est-ce que Céline sait la nouvelle ?

Il faut croire qu'elle la sait : la voici qui traverse la rue. C'est on ne peut plus gentil de sa part : elle a laissé Coquet chez elle.

— Alors c'est vrai, demande Céline, ce que Madeleine vient de m'apprendre ?

— Ah ! ne m'en parlez pas, Céline. Depuis ce matin ma tête tourne : je vis en rêve.

Une fois n'est pas coutume : tant pis pour le grand nettoyage ! On a, comme d'habitude, accompli tous les rites ; mais le plumeau, l'éponge ou la brosse à parquets frottent aussi dans un rêve, époussettent le vide quand on croit qu'ils touchent les meubles, s'endorment sur les carrelages pendant que l'encaustique se fige. Déjà six heures ! Gertrude a « donné tout son temps » : elle aurait le droit de partir. Mais c'est maintenant qu'il fait bon s'attarder, debout devant la marche de la cave, près du triste et cher revenant.

— Cinq mois ! raconte Clémence. Vous vous voyez, vous autres, trainer dehors pendant cinq mois ? Souvent, là-bas, il cherchait l'aventure : il filait de la Charmeraie, un, deux, quelquefois même trois jours. Je ne m'en faisais plus souci. Je le voyais revenir un matin, un peu maigri, les yeux brillants et les dents longues : « mange, mange, mon petit coureur, requinque-toi ». Je savais bien ce qu'il avait fait : des chasses sur le talus, peut-être au loin dans le bois de Saint-Viâtre, ou des tours de jeunesse à Solaire... Mes bonnes, vous ne connaissez pas là-bas. En remontant au delà de Solaire, il y a un grand bois noir : c'est là qu'il s'est perdu, la nuit même où il s'est sauvé. Je l'ai vu s'arrêter avant l'aube et tourner dans le noir des arbres, tourner encore au hasard de ses pas : et déjà il était perdu.

Clémence raconte le long voyage, le refait maintenant sans cesser de voir le jardin, heureuse d'entraîner après soi les deux braves filles qui sont là. Elles l'écoutent toujours avidement, se penchent vers Rroû lorsque Clémence se penche, considèrent avec elle les cicatrices qu'elle leur désigne :

— Celles-ci, c'est quand il a sauté dans le ravin pour éviter le fusil de Triquet. Il a sauté dans les prunelliers noirs, et les épines l'ont déchiré. Cette marque derrière l'épaule, c'est un caillou jeté par un homme de Solaire. Et cette pauvre patte, c'est le piège.

— Le piège..., répètent Céline et Gertrude.

— Je le vois ; c'est un piège à renards, tendu dans le sentier où la neige a été balayée. Vous vous rappelez cette neige qui est tombée ? Il était déjà presque mort. Il ne pouvait plus boire, puisque les mares étaient gelées. Et nulle part où tromper sa faim : on l'avait chassé de Solaire, et le grand froid du bois faisait mourir les bêtes ou les retenait sous la terre. C'est

l'appât sur le piège qui l'a tenté, rendu comme fou. Il a lancé sa patte sans seulement réfléchir. Et aussitôt.... Ah! pauvre Rroù!

— Pauvre Rroù! disent les deux vieilles filles.

Elles suivent le récit en ouvrant de grands yeux. Elles sentent le froid terrible, la soif, la faim inexorables; elles entendent le dé clic du piège, et pâlisent. Tout ce que dit Clémence, elles le croient, et cependant s'étonnent que Clémence puisse savoir tant de choses. Mais déjà celle-ci reprend, repart, les entraîne à sa suite :

— Il est resté jusqu'à la nuit, la patte serrée entre les dents du piège. Cette souffrance dans sa pauvre patte, et cette peine amère dans son cœur! Il m'a dit : « J'ai bien cru mourir. Pendant ces heures j'ai revu la maison, le poêle rouge dans le vestibule, et la patte de lapin pendue à la pomme d'escalier. Le regret m'enlevait le cœur de la poitrine. Quand le fer me faisait trop mal, je me disais que tu allais venir, passer dans le sentier où ma patte saignait sur le piège. Quelle est cette malheureuse bête? Seigneur, est-ce possible, c'est Rroù! Et tu courais, tu écartais les dents de fer sans te soucier de déchirer tes doigts. J'étais bien, je n'avais plus peur dans le creux de ton tablier, comme le matin, tu sais, auprès de la basserelle, quand Raies jaunes a voulu me tuer... » Et Rroù m'a dit encore...

Céline, Gertrude ne s'étonnent plus. Ce que Clémence raconte, c'est Rroù qui le lui a dit.

— Et Rroù m'a dit encore : « Mais tout cela n'était pas vrai. Dans le chemin il n'y avait personne, et le piège me mordait toujours. Il a fallu que j'aie ce grand courage, que moi-même, tout seul, je scie ma patte jusqu'à ce qu'elle soit détachée... »

Oui, c'est la vérité; il n'est que de regarder ce moignon, cette patte sans doigts qui appuie à peine sur le carré de molleton rouge. Rroù, parfois, lève les yeux vers Clémence. Parfois aussi il miaule, très doucement. Un soir frais, d'une transparence exquise, flotte entre les murs du jardin. Les dernières carrioles du marché cahotent au loin, sur le pont suspendu. La vivante, la bonne paix familière enveloppe la maison dans la rue, la maison dans le bourg tranquille, un peu grave, à cause du soir qui vient. Et la voix de Clémence s'assourdit, plus grave aussi, plus émouvante :

— Il m'a dit : « J'étais couché dans le fossé. Et cette fois

ma mort était là. J'avais la tête renversée sur les feuilles : et je tremblais, mais ne me sentais plus trembler ; et j'avais les yeux grands ouverts, mais je n'apercevais plus rien. C'était fini de me débattre, de regretter, d'avoir de la peine. Et puis... je ne sais plus moi-même. Quelque chose est venu, qui devait être plus fort que la mort, quelque chose qui voulait sans moi... Une dernière fois, avant de mourir, être couché au creux de ton tablier, sentir ta main sur moi, entendre ta voix qui m'appelle, qui me plaint : « Oh ! pauvre ! Mon pauvre petit Rroû ! » Et je suis sorti de la mort, j'ai marché comme un mort dans le jour. Et voici que j'étais arrivé, que j'étais là, dans les roues des carrioles, en attendant que tu reviennes de courses. Et maintenant, Clémence, ma bonne vieille... »

Elle se tait, se penche vers la bête épuisée, revoit soudain la misère de ce corps, son affreuse et poignante déchéance. Son cœur se crispe douloureusement, mais aussitôt elle sent en elle un large afflux de force volontaire, sa chair se glace d'un dur frisson :

— Et maintenant, maintenant... répète-t-elle.

Elle ne peut en dire davantage. Elle tend ses deux mains vers la dolente épave, et les soulève, serrées, d'un geste qui arrache, qui remonte peu à peu, farouchement, vers la vie.

COQ EN PÂTE

Chaque matin, vers huit heures, Clémence applique la pommade qu'a prescrite le vétérinaire. Cela se passe dehors, devant la porte de la cuisine. Clémence s'assied sur un escabeau bas, étale sur ses jambes un vieux tablier de toile, enfle un gant de la main droite : c'est très gênant, ce gant ; mais le maître l'a ordonné, du ton qu'il prend quand il entend être obéi.

— Là donc, là ! Ne bouge plus.

Elle le tient entre ses genoux, à portée du pot de pommade. Elle cueille l'onguent des quatre doigts et l'étale largement sur le petit corps malade. Rroû se laisse faire, s'abandonne. Si Clémence lui dit « Ne bouge plus », c'est parce qu'elle voudrait qu'il bouge : cette passivité la désole. Mais elle se dit pour se reconforter que cette pommade est onctueuse et douce, qu'elle soulage Rroû et qu'il en a conscience. Oui, oui, c'est

pour cela qu'il se prête docilement à la « cérémonie ». Et c'est aussi, songe Clémence, parce que je fais de mon mieux pour ne pas exciter ses maux, pour bien étendre le remède où il faut, pour bien le faire pénétrer sous la peau.

Elle lisse, elle masse, elle tamponne. Rroù commence à reluire sous la couche de pommade. Ses grands poils se plaquent sur ses cuisses, le débarrassent de leur laideur hirsute. Maintenant il est tout nu, et il paraît plus maigre encore : un vrai chat écorché, le pauvre. Mais cet enduit brillant prête du moins à son apparence quelque chose de net et de frais. Il suffit de ne plus se dire que cette créature est un chat : une anguille, par exemple, qui vient de sortir de l'eau.

Chaque matin, tout en soignant son chat, Clémence l'examine anxieusement. Elle prend dans sa boîte à ouvrage les lunettes qu'elle chausse quand elle « reprise de fin », et penche son nez vers le patient. Par ici, semble-t-il, Rroù va mieux. Oui, sûrement, il va mieux : un duvet noir repousse sur son crâne. Mais qu'est cela, qui se cache sous l'oreille ? Un autre abcès, un mal de plus. Pas un seul jour sans que Clémence découvre quelque affiliction insoupçonnée : « Ah ! tu n'avais pas ça, hier. » Tour à tour elle respire et s'essouffle. Cette mince carcasse, ce liard de chat qu'on ne sent pas peser sur le tablier de toile, il tient une place grande comme un pays. Clémence se perd dans son exploration, avance pouce à pouce, oublie de revenir. Et peu à peu Rroù s'impatiente, tressaute sous ses mains insistantes.

— Eh ! bien ? Eh ! bien ?

Il se débat maintenant avec une force inattendue. Et soudain, du fond de sa gorge, il grogne. Alors Clémence ne se sent plus d'aise : « Ah ! c'est bien lui, cette façon de grogner ! » Si seulement Gertrude était là ! N'a-t-elle pas, le dernier samedi, émis un doute sacrilège ? Pas Rroù ? Pas un grondement de Rroù, ce cri de gorge râpeux et sauvage ?

Elle le laisse aller, ramasse l'escabeau et le pot de pommade. Lui, à peine libre, s'arrête à quelques pas, se couche. Ces quelques soubresauts ont suffi pour l'épuiser. Pourquoi cette colle qui l'engluie de toutes parts ? Il se lèche avec de longues pauses, recrache un grain de sable, patiemment étanche de la langue l'abondante et poisseuse marmelade.

— Assez, maintenant, dit Clémence. N'enlève pas tout,

mon petit coq en pâte. Songe que c'est pour ton bien, tout ça.

Rroû, cependant, s'est remis debout. On croirait qu'il se hisse sur ses pattes décharnées. Quand ses yeux joignent ceux de Clémence, c'est comme s'ils disaient : « A quoi bon ? Ne pouvais-tu me laisser tranquille ? » Enfin il touche la marche de la cave, tourne sur lui-même et s'assied. Désormais il renonce, ne se lèche plus, ne secoue plus ses pattes. Il ferme ses paupières bourrelées et de nouveau s'abîme dans une immobilité mortelle, pareil en vérité, sous les yeux de Clémence, à un petit cadavre qu'un trépas sans miséricorde eût maintenu assis et torturé.

« SI DANS QUINZE JOURS... »

— Ma bonne Clémence, pourquoi vous obstiner ? Vous voyez bien qu'il est perdu. S'il y avait le moindre espoir, je serais, moi médecin, le premier à vous dire : « Soignez-le, encore et toujours ; ne vous découragez pas. » Mais toute cette peine que vous vous donnez, elle ne peut aboutir qu'à différer un peu sa mort, qu'à prolonger pour rien le martyre d'une petite bête que vous aimez...

Clémence, la tête courbée, écoute le maître sans l'interrompre. Elle voit bien que le maître a raison, que depuis son retour au logis, le chat, loin d'aller mieux, décline un peu plus chaque jour. Cette évidence l'accable et la rend muette. Du bout de son chausson, elle pousse machinalement sur la pierre du seuil le bol encore plein de panade. Où est Rroû ? Elle le voit qui se traîne vers le baquet sous le bec de la pompe, et qui s'accroche au bord pour essayer d'atteindre l'eau. Il y parvient contre toute vraisemblance, plié en deux sur l'arête des douves. Le cou tendu, les pattes tremblantes, il boit, il boit, en oscillant de plus en plus comme s'il allait basculer en avant.

— Ah ! qu'il tombe, dit soudain Clémence. S'il se délivrait lui-même...

Mais déjà, comme Rroû, elle oscille en avant, fait un pas, tend les mains pour prévenir, de loin, sa chute. Il redescend, le ventre ballonné, revient lentement à sa place au soleil. Il passe ainsi devant le maître et Clémence, et, quand il est près d'eux, s'arrête. Un faible ronronnement s'exhale de sa gorge, il lève les yeux vers eux et s'approche davantage pour se frôler

contre leurs jambes. Alors, inconsciemment, le maître et même Clémence s'écartent. Et Rrou, plus misérable encore, va se coucher contre la marche de la cave.

— Vous voyez, reprend le maître, nous ne pouvons qu'être cruels. Je vous assure qu'il ne souffrirait pas, Clémence : rien qu'une petite piqûre, et ce serait fini.

Le maître, un long moment, se tait, gêné par le silence de sa bonne. Il devine si bien ce qu'elle pense ! Il pourrait le dire à sa place : « Alors tant d'énergie, tant de confiance en nous pour venir crever dans cette cour, sous nos yeux?... Car enfin, il est revenu ; nous l'avons pourtant vu, nous autres, revenir. Et il est là, et nous ne pouvons rien ? Ah ! monsieur, c'était bien la peine ! »

— Tout de même, murmure Clémence, le cœur gros, il aura eu une fin moins triste.

Elle ne pleure pas, on ne doit pas pleurer pour la mort d'une petite bête quand il y a tant de peines sur les hommes. Elle ne pleure pas ; elle répète seulement « Tout de même... », d'une voix très basse et vaincue.

— Écoutez, Clémence, dit brusquement le maître. Nous allons attendre quinze jours, voulez-vous ? Mais réellement, si dans quinze jours...

Il n'en a pas dit davantage : Clémence avait compris, accepté le verdict.

Il y a de cela une semaine. Et depuis lors pas une heure n'a passé sans que Clémence ait senti cette parole peser en elle comme un caillou. Quinze jours : de la vie à la mort le passage est moins long, mais aussi, quelquefois, quand la Providence y consent, celui de la mort à la vie. Si pendant quinze jours elle a maintenu Rrou sur la terre, c'est qu'il sera presque guéri ; c'est au moins que l'espoir aura pris force pour rebondir, pour gagner d'autres jours jusqu'à ce que Rrou soit guéri.

Une semaine déjà, et la seconde semaine commence ; et ce matin, Rrou va plus mal. Quand elle l'a retrouvé au réveil, dans la buanderie où il couche, il a voulu comme d'habitude se mettre debout dans sa caisse, et il est retombé aussitôt. Alors Clémence l'a caché pour que le maître ne pût le voir.

Ainsi, pendant les derniers jours, Clémence triche contre le maître. Lorsque Rrou paraît moins abattu, elle le place bien en vue sur le carré de molleton rouge. Elle lui dit : « Redresse-

toi, ne ferme plus les yeux comme ça. Montre-toi à ton avantage. » Et lorsqu'il semble renoncer, lorsqu'il « baisse » une fois encore, elle recommence à le cacher.

« Est-ce une vie? se gourmande Clémence. Voilà pourtant où j'en suis arrivée... Ah! que cela finisse bientôt, que ces maudits quinze jours soient passés! Ce chat me lasse, je ne peux plus rien faire. » Mais jusqu'au bout elle se penchera vers lui, le soignera, l'enduirra de pommade, le surveillera d'un cœur fidèle que l'espoir et l'angoisse ne cesseront pas de déchirer. Une toute petite piqûre? On pourrait aussi bien l'étrangler, lui enfoncer un couteau dans le corps. Tuer Rroû, le tuer nous-mêmes à présent qu'il nous est revenu? « Je suis sorti de la nuit, de la mort; et c'est cela, c'est cette petite piqûre que je suis venu chercher... »

Aimer un chat fougueux et charmant, caresser son poil tiède et doux, s'enchanter de ses grâces espiègles, c'est croire qu'on l'aime : Clémence a cru qu'elle aimait Rroû.

S'émouvoir lorsqu'après si longtemps, presque renié par un cœur égoïste, on voit revenir Rroû malade, miséreux, laid, répugnant, c'est seulement éprouver plus fort la pitié qui saisit le passant, Madeleine ou les hommes de la cour.

Il faut quinze jours pour oublier, pour ne plus savoir qu'on l'aime.

LE BON SOLEIL

Il n'a plus été question de rien. Les deux terribles semaines ont passé, puis une autre. Et maintenant l'on est en mai. Avant la fin du mois, on partira pour la Charmeraie. Et c'est très probable, c'est sûr qu'on emmènera Rroû avec soi.

Oh! ce n'est pas qu'il soit guéri. Il est toujours vivant, c'est le mieux qu'on puisse dire; mais il faudrait, pour n'en pas être heureux, avoir l'esprit méchant et biscornu. La saison est d'ailleurs radieuse. Toute la journée le soleil donne sur la maison. Il chauffe les pierres, la marche et le sable à son pied. Il chauffe le corps de Rroû sur le sable. Ceux qui traversent le jardin, la marchande de légumes, le galopin qui apporte le lait, le facteur, si par hasard ils jettent les yeux sur lui, le voient toujours aussi maigre et malade, et s'étonnent qu'il « traîne » si longtemps.

Clémence pourtant ne s'y trompe pas. Elle ne saurait dire quand elle a senti ce changement; mais pour elle, désormais, l'immobilité de Rrou est changée. Elle y perçoit comme un lent travail, une fermentation profonde, et déjà, certains jours, quelque chose qui bouge et palpite. Quand elle regarde Rrou, à ces moments, elle pense à une place d'herbe moite, à des trèfles au ras de l'herbe qui déplient leurs folioles fragiles. La main n'oserait pas les toucher, mais c'est frais et doux sur les yeux.

Toute la journée le soleil donne. L'ombre du cèdre tourne avec lui, l'ombre des plus longues branches qui touche la marche de la cave. Elle approche, mince et translucide; elle glisse dans la chaleur sans qu'on sente presque son effleurement bleu : et déjà elle est passée. Là-bas, l'ombre du marronnier ne quitte pas le pied de l'arbre. Elle tourne aussi, pleine d'étincelles légères, et fait cligner des ronds d'or sur le sable. Tout le jardin est comble de soleil, et les murs s'en imprègnent, et la terre est chaude sous le corps.

— Allons, Rrou, soyons raisonnables : le serein tombe, il faut rentrer.

Il se laisse emporter, recoucher dans sa caisse, sans volonté encore entre les mains tutélaires de Clémence. Comme la journée a passé vite! Plus rapide encore que la veille, tandis que le soleil suivait sa course dans le ciel et glissait en rond sur le mur. Rrou dort maintenant sur sa couche de vrillons, à l'abri de la rosée nocturne. Il dort d'un reposant sommeil, replié sur la bonne chaleur sèche qui l'a pénétré tout le jour. Et déjà l'aube est revenue, limpide et blonde. Et le soleil traverse les vitres de la porte pour l'éveiller de son premier rayon. Il a faim, il miaule sans bouger : il n'a de force encore que pour appeler le secours de Clémence, le bol qu'elle va lui tendre avant de l'emporter dehors, au plein soleil de l'air, dans l'enveloppante douceur du jardin.

Clémence ne tarde jamais beaucoup. Il entend son pas qui approche, le bouton de la porte qui tourne, et aussitôt sa voix sur lui :

— Allons mange, mon petit, requingue-toi.

Il se requingue avec pauvreté, peureusement. Il cache sous sa maigreur prostrée le frémissement de source qui s'éveille parfois en lui-même. Il évite de bouger, de laisser briller ses

yeux, comme s'il voulait encore conjurer le destin mauvais. Mais le soleil est bon sur le sable, sur ses plaies qui se cicatrisent, sur ses prunelles entr'ouvertes. Cette clarté d'enfance de toutes parts épandue le ramène invinciblement vers le temps de ses primes découvertes. Elles sont les mêmes, aussi fraîches et brillantes, mais il n'a plus besoin maintenant de s'élancer impatiemment vers elles. Il les laisse aborder à lui; il écoute leur murmure de flot, pareil à celui des vaguelettes dont la frange lumineuse glissait sur les grèves de l'été, là-bas, au pied du talus enchanté. Il s'abandonne, il se recueille; et le soleil toujours pénètre son corps immobile, le traverse de sa lumière.

Il ne bouge pas, mais ses narines frémissent malgré lui. Et quelquefois il lève un peu la tête, tandis que deux minces flammes vertes brillent aux fentes de ses paupières. Sous le marronnier rose, les fleurs tombées exhalent une odeur capiteuse, de miel sauvage et de pain chaud. Partout où elles jonchent le sable, l'ombre rissole et semble grésiller. On voit maintenant les feuilles du marronnier, d'un vert lisse et foncé qui déjà fait songer à l'été. Souvent un ramage preste et gai retentit dans leur épaisseur : le couple des chardonnerets est là, qui commence à bâtir son nid. Les hirondelles dans l'air tissent les secondes ailées du temps; et bien plus haut, en plein ciel bleu, les martinets nagent en tournoyant.

L'oreille de Rroû se couche : un crissement imperceptible égratigne tout près le gravier. C'est un carabe doré, aux pattes rouges. Comme ses élytres brillent au soleil ! Et cette odeur de musc, aussitôt reconnue, qui le suit sur les grains de sable ! Il approche en remuant ses antennes. Va-t-il se détourner soudain ? Non, il approche encore, il passe... Et voici qu'il est pris, maintenu sous la griffe de Rroû.

Lui ne sait pas encore qu'il vient de lancer sa patte. Il regarde l'insecte captif; il écoute, avec un étonnement ravi, le bruit grinçant de ses mandibules. Ainsi c'est lui, c'est Rroû qui vient d'arrêter le carabe, qui peut, s'il le désire... Il le lâche, détourne traitreusement la tête pendant que la bête verte fuit de toute sa vitesse. Où est-elle ? Déjà si loin ? Ah ! tant pis, qu'elle s'éloigne à sa guise, qu'elle disparaisse sous les fusains.

Le carabe n'a pas eu le temps de s'enfoncer dans l'ombre

du massif. Comme malgré lui encore, Rrou s'est dressé, il a couru : et de nouveau le carabe grince et se débat. L'étonnement du chat noir renaît, brillant et chaud comme le soleil de mai. Il dresse la tête, darde alentour des yeux brillants pendant que sa queue fouette le sable. Et Clémence, depuis sa cuisine dont la porte s'ouvre au soleil, s'imagine rêver encore lorsqu'elle entend vers le massif ce cri roucoulant et léger, le même, exactement le même, qui chantait autrefois dans la gorge du chaton noir.

LES YEUX VERTS

— Viens, mon chat, mon beau brigand.

Le maître s'est pris pour lui d'une amitié nouvelle, où ne transparait plus de condescendance amusée, mais une sorte d'admiration. Souvent, lorsqu'il aperçoit Rrou sur le grand mur ou dans le marronnier, il s'approche de lui et l'appelle.

Hier encore, Rrou lui a obéi : il est descendu de l'arbre, a miaulé vers le maître et s'est laissé longuement caresser. Aujourd'hui, quand il entend sa voix, il demeure allongé sur une branche, tressaille à peine à fleur de poil. Le maître pourtant le voit bien, noir et long dans l'ombre des feuilles. Il s'approche un peu plus et continue d'appeler. Mais Rrou ne bouge pas davantage, écoute les mouches et respire le beau temps.

— Eh bien ! Rrou ?

Le maître est là, au pied du marronnier. Il lève la tête et tend la main, frottant deux doigts l'un contre l'autre comme s'il comptait des pièces de monnaie. Rrou, lentement, avec une indolence superbe, abaisse vers lui les yeux. Il le regarde, sous ses paupières entrefermées, aussi longtemps que le maître demeure, debout au pied de l'arbre et la tête à demi renversée. Ses prunelles vertes luisent dans l'ombre des feuilles d'un éclat immobile et froid. Rrou regarde le maître comme s'il ne le voyait pas. Et ce regard absent, secret, fait que le maître enfin s'éloigne, en murmurant sous sa moustache d'une voix rêveuse, un peu troublée : « La rude bête... »

L'angélus de midi sonne par-dessus les toits du bourg. Maintenant, c'est Clémence qui appelle, et qui bientôt s'approche, surprise, parce que Rrou ne descend pas du marronnier. De

même que le maître, elle lève la tête et tend la main. Mais les doigts de Clémence offrent une ablette vive, un clair poisson d'argent qui miroite au soleil. Rroû hume l'odeur de l'ablette, déplace un peu sa patte comme s'il allait sauter, mais la replie sous sa poitrine et lentement baisse les yeux vers Clémence. Il la regarde comme il a regardé le maître, du même regard immobile et secret. Et désormais Clémence peut lui parler, sourire, agiter l'ablette miroitante, Rroû ne bouge plus, allongé sur la branche, et reste là, parce qu'il s'y trouve bien.

— Ah! te voilà, te voilà tout de même?

Clémence s'est trouvée dans la cour comme il sautait au bas du marronnier. Elle lui parle comme autrefois. Elle le caresse, comme autrefois, en s'accroupissant devant lui. Il laisse sa main glisser contre son flanc, son regard chercher le sien. Clémence, dans les yeux de Rroû, n'aperçoit pas la mélancolie douloureuse, la nostalgique détresse qu'elle a tant redouté d'y lire, rien d'autre qu'une sérénité un peu froide où elle se plaît à voir le signe de sa guérison.

— Je vais te dire, murmure Clémence : dans dix jours, nous retournons là-bas.

Elle parle. Elle évoque le sureau, le talus, la musaraigne aux cris stridents. Sa main glisse dans le poil soyeux.

— Ah! tout de même, dit le maître, le voilà enfin descendu.

Lui aussi le caresse, lui parle de là-bas. Maintenant ils viennent à Rroû; ils ne s'écartent plus comme ils faisaient devant la bête malade, quand elle essayait humblement de se frôler contre leurs jambes. Rroû laisse leurs mains s'attarder sur son corps, indifférent, les yeux perdus au loin.

Dans la rue des voitures roulent, sur le trottoir des pas résonnent. Les hommes qui passent parlent entre eux, rient, balancent leurs bras et fument des cigarettes. Un enfant pleure de l'autre côté du mur. Le fouet d'un charretier claque comme un coup de fusil : le charretier jure au nez de son cheval, en tirant sur la bride comme pour haler le lourd tombereau. La petite ville pleine d'hommes retentit tout le jour d'une absurde et vaine rumeur. Même dans les jardins sauvages, des tâcherons peignent, courbés comme Irénée vers les cailloux du sol. Ils changent la terre de place, la fendent avec une bêche pour la remettre dans le trou qu'ils ont fait.

— Le beau soir ! s'écrie le maître. Vous servirez dehors, Clémence.

Et Clémence répond au maître :

— Moi je veux bien, mais monsieur prendra froid.

Elle a étalé un napperon sur une table du jardin. Elle dispose le couvert, les assiettes, le pichet, la carafe, vingt objets compliqués pour que le maître puisse manger et boire. Rrou, en passant, accepte les reliefs que lui offre la main du maître. Il a mangé sa pâtée du soir, il chemine un instant dans l'enclos, s'en va par la chatière qui donne sur les jardins sauvages.

Les hommes qui bêchaient sont partis. Mais dans le crépuscule doré la rumeur de la petite ville continue de troubler l'espace. A travers les feuilles des pêchers, plus loin aussi, vers le bosquet où chante déjà le rossignol, partout des fenêtres s'allument, des volets battent, des haut-parleurs nasillent. Et toujours des éclats de voix, des cris d'enfants, des pas dans la rue encaissée... Le maître, dans l'enclos, doit avoir achevé son repas : l'âcre odeur de sa pipe vient rôder jusque par ici.

— Rrou ! Rrou !

C'est Clémence qui appelle. Rrou entend sa voix calme qui parle au maître sous le cèdre :

— Non, je ne ferme plus la porte ; je ne bouche plus la chatière pour la nuit. Je suis tranquille maintenant, il est guéri de l'aventure.

Rrou saute sur le mur bas et s'allonge. Des noctuelles lui frôlent le front, une chauve-souris titube sur ses ailes griffues, s'enfonce dans les ténèbres pour en jaillir silencieusement. Quelque part, sur les voliges d'un toit, les serres d'une chevêche ont grincé. L'air s'assombrit, les étoiles commencent à briller ; c'est une nuit sans lune, paisible, où la rosée lentement s'épaissit sur la terre. Tous les jardins sauvages se couvrent d'une pâleur égale, et les pêchers de place en place semblent flotter sur la brume endormie.

Le bourg se tait. La chevêche passe en ululant. Dans les orties qui poussent au pied du mur, un mulot coule son trottement furtif. Parfois encore, vers la grand route, un pinceau de clarté blafarde tournoie lentement dans le ciel : c'est une automobile qui gravit la rampe du coteau. Elle déchire la nuit d'une sorte de longue plainte, qui approche, grandit, s'éloigne, mais n'empêche pas d'entendre, à l'opposé, le murmure grave

et frais, continu, que le grand fleuve prolonge contre ses berges. Là-bas, très loin, les courlis crient sur les grèves. Les crapauds sous les « rouches », au bord des lagunes dormantes, laissent tinter leur appel triste, d'un son si pur dans l'étendue nocturne. Les rellets des étoiles ne bougent pas dans l'eau des lagunes.

Au ras des tuiles, sur le mur, les yeux de Rroû veillent, grands ouverts; non plus les yeux de Rroû, mais deux lueurs immobiles, sans regard, qui phosphorent au cœur de la nuit.

PARTI!

— Non, monsieur, ce n'est pas hier matin, c'est à midi que le m'en suis aperçue. Le matin il était encore là, il m'a suivie jusqu'au coin de la rue. Une nuit dehors, je ne m'en tourmente pas : il a repris ses anciennes habitudes. Ce soir, demain sûrement, nous allons le voir revenir.

Et le soir, Clémence dit encore :

— Dans une semaine juste, nous serons à la Charmeraie. Et vous croyez qu'il ne le savait pas? Un chat intelligent comme lui? Il le savait, tous nos préparatifs le lui ont assez fait comprendre. Je vous le dis, ce n'est qu'une petite escapade : demain matin nous le reverrons dans la cour.

Clémence vide le bol où la pâtée s'est refroidie, le remplit de lait tiède et crémeux.

— Comment voulez-vous, reprend-elle, qu'il ne soit pas exact au rendez-vous? C'est à cause de là-bas, du bel été là-bas qu'il a quitté cette maison-ci. Pourquoi ne reviendrait-il pas du moment que c'est pour retourner, dans une toute petite semaine, là où il a été si heureux? Regardez bien ce que je verse de lait : demain matin, si le lait est bu, ou si seulement il y en a moins dans le bol, nous pourrions dire qu'il n'est pas loin, même si nous ne le voyons pas.... Un autre chat? Impossible. Rappelez-vous qu'il n'en supportait pas un dans la cour.

Clémence soupire. Elle ajoute plus bas, désavouant déjà sa confiance :

— Le temps me dure.... Quand il sera rentré, je le surveillerai plus serré.

Le lendemain, le lait a tourné dans le bol. Clémence appelle

à travers l'enclos, explore la buanderie, le grenier, les deux arbres, appelle encore dans les jardins sauvages. Elle songe à traverser la rue, à s'enquérir près de Céline. Mais une pudeur ombrageuse la retient, la crainte que Céline, à part soi, ne juge, sévèrement la conduite de Rroù. Et Clémence se dit aussi : « S'il revient, de quoi aurai-je l'air ? »

Elle n'a pas résisté tout le jour. Avant le soir, Rroù n'étant pas rentré, elle est allée trouver Céline et lui a exposé longuement toutes les raisons « qui la forcent de croire » au retour imminent de Rroù. D'avoir tant affirmé une conviction si raisonnable, elle s'est convaincue elle-même. En vérité, cela lui a fait du bien. Pour s'affermir encore, elle traverse le bourg jusqu'à la maisonnette de Gertrude. Et de nouveau elle explique, elle raisonne :

— N'est-ce pas, vous me croyez, Gertrude?... D'ailleurs, mettons les choses au pire : s'il s'est sauvé, c'est d'impatience, c'est vers là-bas qu'il s'est sauvé. Il connaît le chemin, hélas ! Il ne se perdra plus en route. Mais cette fois, grâce à Dieu, il ne tournera pas comme une pauvre âme en peine sur les toits d'une maison vide. Écoutez... Nous sommes mercredi. Vendredi, monsieur m'emmène là-bas, mettre en état pour l'arrivée lundi. Vous, vous venez chez nous samedi pour notre dernier nettoyage. Je suis tranquille. Quand vous arriverez à la grille, je vous dirai : « Nous l'avons retrouvé ! » Mais entendez bien, c'est le pire : pour moi, il traîne dans le quartier, il se cache pour me faire enrager. Qu'est-ce qui me dit qu'en ce moment même, à cette minute où je vous cause, il n'est pas déjà dans la cour ? Je me sauve vite, ma bonne : à samedi, à samedi tous ensemble !

— Eh bien ? a demandé Gertrude quand elle est arrivée, le samedi, à la grille.

Clémence a fait « non », de la tête. Gertrude n'a pas osé poursuivre. Elles se sont mises à l'ouvrage en commençant par la salle à manger. Clémence tirait la table, sortait les chaises dans le vestibule en les bousculant pêle-mêle. Gertrude soupirait sans rien dire, tandis que Clémence bougonnait. « Tout allait mal, c'était un fait exprès. Une araignée encore, deux araignées là-haut. Sales bêtes ! Un coup de tête de loup là-dessus... » Elle a dû être bien maladroite : un fracas

fait trembler les vitres. C'est un plat de Nevers qui se décroche du mur et qui se brise sur le parquet.

— Aussi! explose Clémence. Tout ce « braga, » toutes ces vieilles bricoles!

Agenouillée, elle ramasse les morceaux. Sa colère s'affaisse et laisse en elle une grande lassitude.

— Voilà onze ans, murmure-t-elle, onze ans que je n'avais rien cassé.

Et tout à coup elle commence à parler, d'abord à demi-voix, avec des hésitations pesantes, mais bientôt d'un seul flux qui coule d'un bloc et la délivre.

— Il n'était pas là-bas... Irénée ne l'avait pas vu... A Solaire non plus nous ne l'avons pas trouvé. Monsieur m'y a emmenée, nous avons demandé en mendiant dans toutes les maisons une à une. Ils le connaissaient bien, ils ne l'avaient pas vu... Et à Saint-Viâtre encore, chez cet affreux Triquet, monsieur m'a emmenée en voiture : « Que vous ayez aussi cette satisfaction, Clémence »... Mais pas de Rroû non plus à Saint-Viâtre. Je ne sais pas pourquoi j'en étais sûre... Maintenant, Gertrude, je crois qu'il est parti, pour partir, n'importe où dans le monde...

Elle tourne vers Gertrude ses deux paumes un peu creusées. Sa poitrine se soulève et ses joues se colorent :

— Avoir tant fait, tant fait! Je ne veux pas vous dire ce qui m'a soutenue pour le ramener de la mort. Des jours, et puis encore des jours... Si je vous avouais tout, Gertrude! Même la nuit, je pensais à lui, j'avais envie de me lever, d'aller voir s'il vivait encore. Et peu à peu, une heure, encore une heure, il vivait, il durait toujours. Vous l'avez vu : jamais il ne s'était montré plus obéissant, plus fidèle. Le faux, l'ingrat! « Maintenant que tu m'as soigné, guéri par chaque place de mon corps, rendu ma force, ma joie de vivre, je m'en vais sans me retourner, et voilà ta récompense. »

Gertrude s'approche et la console. Elle n'excuse pas la bête disparue. Elle dit que tous les chats ne ressemblent pas, Dieu merci, à ce diabolique animal. Avec son affectueux bon sens, elle reproche à Clémence de s'être trop oubliée elle-même :

— C'est pour soi, pour son agrément qu'il faut s'attacher aux bêtes. On les a dans sa maison, l'une ou l'autre, et c'est juste de gâter celle qu'on a. Mais que celle-ci meure ou se perde, il

convient de se faire une raison, de reporter son plaisir de choyer sur une autre bête familière, aussi jolie, aussi aimable, et quelquefois même encore plus.

— C'est vrai, c'est vrai, murmure Clémence. Mais Rroù... Ah! mon amie, on ne se refait pas.

Gertrude hésite devant Clémence, la regarde à la dérobée. Enfin elle se décide, elle ose. Elle parle d'un chaton qu'elle connaît, un chaton angora gris perle, — il s'appelle Griset, justement, — mignon, joli à n'y pas croire. Sa maîtresse voudrait le donner, parce que sa mère lui suffit. D'un mot, si Clémence l'en chargeait...

Les yeux de Clémence deviennent durs. De sa main agitée devant elle, elle tranche l'air avec violence.

— Assez! N'insistez pas, Gertrude. A tout jamais je suis guérie des bêtes! Je n'en veux plus, vous m'entendez? Je n'en veux plus; je-n'en-veux-plus!

On est parti au jour fixé. L'automobile roule sur la grande route, dans le bruissement frais des feuillages. Le maître, seul à l'avant, conduit. Clémence est assise au fond, parmi les caisses et les valises. La voiture file à belle allure : dans dix minutes, à pareil train, on sera à la Charmeraie.

Le maître, dans le miroir rétroviseur, regarde l'image de Clémence.

— Griset ne bouge pas? demande-t-il.

Clémence se penche vers la banquette, entr'ouvre avec mille précautions le couvercle d'un panier noir.

— Oh! pas du tout, dit-elle. Pas du tout, le pauvre bonhomme.

Et elle sourit, ainsi penchée, à ce qu'elle voit au fond du panier noir.

MAURICE GENEVOIX.

LE TRAVAIL FORCÉ

EN U. R. S. S.

Absorbé par ses propres difficultés politiques et économiques, le monde civilisé considère avec une relative indifférence l'effroyable détresse dans laquelle le bolchévisme a plongé le peuple russe. Toutefois, de temps en temps, il ne peut retenir un mouvement de protestation devant un acte, particulièrement révoltant, du pouvoir soviétique. C'est ainsi que, vers le milieu de l'année 1929, les attaques violentes dirigées contre l'Eglise et la foi soulevèrent en tous pays l'opinion publique. A l'heure actuelle, l'Europe et l'Amérique sont à la fois effarées et indignées par l'application en U. R. S. S. du travail forcé. Elles semblent oublier que l'institution du travail forcé et l'emploi des plus féroces moyens de coercition ne sont que des applications de la plus pure doctrine bolchéviste.

Un des principes essentiels de cette doctrine est, en effet, que l'individu appartient entièrement à l'État. Ce principe est à la base même de l'enseignement et de l'éducation soviétiques. Arracher l'enfant à toute influence du père et de la mère, défendre aux parents, — sous la menace de leur enlever l'enfant, — toute opposition, même la plus légère, à son éducation communiste, telles sont les dispositions essentielles de la pédagogie bolchévique. Les lois sur le mariage, le code de la famille, sont inspirés par la même préoccupation d'éliminer toute force qui pourrait agir sur l'individu et contrecarrer les desseins de l'État. De même doit-il en être pour tout ce qui touche au travail. Si l'individu est soumis corps et âme à l'État, il s'ensuit logiquement que celui-ci est maître de le contraindre à travailler dans n'importe quelles conditions.

LE RÉGIME SOVIÉTIQUE NE CONNAÎT QUE LE TRAVAIL FORCÉ

En fait, le travail obligatoire a été décrété dès le début de la révolution bolchévique. Le principe en est deux fois proclamé par la « Déclaration des droits du peuple ouvrier exploité » publiée le 19 juillet 1918 par les *Izvestia* de Moscou. L'article 3, paragraphe F, de cette déclaration dit : « Pour anéantir les classes parasites de la société, le travail général obligatoire est décrété. » Et l'article 18 ajoute : « La République socialiste fédérative russe des Soviets décrète le travail obligatoire pour tous les citoyens et proclame la devise : « Pas de travail, pas de pain. »

Au début, la mise en pratique de ce principe fut surtout dirigée contre les bourgeois. « Sont astreintes aux travaux de corvée, proclamait le décret spécial publié le 8 octobre 1918 par la commune du Nord, toutes les personnes vivant de revenus autres que ceux du travail, les personnes utilisant le travail salarié, les membres des conseils des Sociétés anonymes, les anciens avocats, avoués, notaires, courtiers de la Bourse, intermédiaires commerciaux, collaborateurs de la presse bourgeoise, moines et desservants d'Église, personnes exerçant des professions libérales, anciens officiers, etc. » Et l'article 10 du décret ajoutait : « Les personnes qui se soustrairont au travail obligatoire encourront les peines les plus sévères et pourront être fusillées. »

On se rappelle, pour en avoir lu mainte description, le lugubre spectacle de ces foules composées de femmes et d'hommes misérablement vêtus, de tout âge et de toutes conditions, où d'anciens marchands coudoyaient des savants, des prêtres, des ex-officiers, que l'on envoyait exécuter des travaux sans aucune utilité. Des familles de bourgeois étaient réveillées la nuit et chargées de nettoyer les latrines des prisons. Il importait surtout alors de déchaîner la foule contre les bourgeois, de rabaisser, de bafouer ceux-ci. Mais bientôt les exigences économiques, surtout la nécessité de relever le faible rendement du travail dans les usines et les chantiers, et de lutter contre l'exode des ouvriers vers les campagnes, forcèrent le pouvoir soviétique à imposer le travail obligatoire non seulement aux anciens bourgeois, mais à la population tout entière

et, en particulier, aux soi-disant maîtres du pays, les ouvriers.

Un décret, publié au printemps de 1920, établissait l'obligation de ce travail forcé. Trotzky écrivait dans la *Pravda* du 23 mars 1920 : « Le développement futur du régime ne sera possible que dans la mesure où l'obligation pour chacun de travailler demeurera un principe fondamental. Ceux qui opposent le travail libre au travail forcé font montre d'un esprit stupide de petit bourgeois. Comme le gouvernement des Soviets organise le travail dans l'intérêt même des travailleurs, le fait qu'on est astreint à travailler, loin d'être en opposition avec l'intérêt individuel, est en plein accord avec lui. » Aux termes du décret, chaque citoyen devait son travail à l'État qui en disposait à sa volonté. La mobilisation des travailleurs se faisait par appel et les travailleurs formaient, par spécialités, des équipes réunies en « armées du travail ». La discipline la plus rigoureuse y était appliquée et la nourriture rationnée d'après la somme de travail effectuée par chacun.

On sait que ces moyens héroïques ne donnèrent pas les résultats espérés. L'activité économique du pays diminuait de plus en plus et la catastrophe approchait. C'est à ce moment que Lénine, en proclamant le Nep, sauva la situation. Durant l'application de la nouvelle politique économique, le principe du travail forcé fut abandonné. Mais aussitôt que Staline, arrivé au pouvoir, eut donné le coup de barre à gauche et que le Gouvernement soviétique eut recommencé ses expériences de communisme intégral, il s'empessa de tirer de l'ancien arsenal la notion du travail obligatoire.

Non seulement les dirigeants bolchéviques ne nient pas l'importance que le principe de coercition tient dans la législation soviétique du travail, mais ils s'en glorifient. Ils font seulement une subtile distinction entre le travail obligatoire et le travail forcé. Le travail est obligatoire pour tous les citoyens et aucune organisation rationnelle du travail, établi selon un plan précis et orienté vers un but déterminé, n'est possible, si l'on n'applique pas le principe de la coercition.

« Nous n'avons jamais nié que nous appliquions la coercition aux représentants de la classe déchue, écrivait dans les *Izvestia* du 19 février 1931 le fameux Karl Radek. En collectivisant la totalité des économies paysannes, nous liquidons les

koulaks en tant que classe. C'est là un fait que nous n'avons jamais caché et que nous considérons comme une grande conquête de notre pays. Mais nous ne cherchons nullement à exterminer les classes exploitatrices. Après avoir pris le pouvoir, nous avons laissé la vie aux anciens ministres tsaristes, aux industriels et nous pouvons encore moins aspirer à détruire la classe nombreuse des koulaks. Notre but est non pas de faire disparaître les koulaks et les représentants des classes exploitatrices, mais de les obliger, dans des conditions appropriées, à commencer une vie de travail... »

Ces déclarations d'un bolchévik notoire résument admirablement les conditions du travail dans l'U. R. S. S. La notion même du travail libre n'y existe pas. La seule forme de travail que connaisse le régime soviétique est le travail forcé, qui, d'après la terminologie de Karl Radek, se distingue en travail obligatoire, — qui est le travail des ouvriers au nom desquels est exercée la dictature bolchévique, — et en travail forcé, travail des « représentants des classes déchues ».

On voit que le travail obligatoire et le travail forcé sont absolument conformes aux principes sur lesquels repose le régime et en résultent logiquement; mais une autre raison encore a conduit les bolchéviks à l'emploi de l'un et de l'autre, c'est l'espoir pour eux d'atteindre un but pratique. Ce but, c'est la réalisation du fameux plan quinquennal. Le plan quinquennal a eu, à l'égard de la main-d'œuvre, une double conséquence. D'une part, il a accru, dans d'énormes proportions, les besoins que les industries et les transports ont de cette main-d'œuvre. Et, d'autre part, il a rendu nécessaire que l'ouvrier fût exploité jusqu'aux extrêmes limites de ses forces par l'application d'une discipline de fer. En même temps, du fait de la collectivisation des campagnes, de nombreux ouvriers d'usine sont retournés dans leurs villages et ont rejoint leurs familles, menacées d'être traitées comme koulaks, parce qu'elles engageaient des travailleurs salariés; il fallait pourvoir au remplacement de ces travailleurs revenus à la terre. Enfin l'exécution du plan quinquennal se heurtait à une autre difficulté: la mobilité, ou, suivant l'expression de la presse soviétique, la « fluidité » du personnel des ouvriers d'usine. Ceux-ci ne voulaient pas rester longtemps dans le même établissement; ils se déplaçaient constamment, en quête de meilleures condi-

tions de vie et de travail : salaires, habitation, nourriture. Cette « fluidité » du personnel ouvrier était devenue une véritable menace pour certaines branches de l'industrie, par exemple, pour l'industrie houillère du Donetz. C'est, en partie, pour y remédier que les dirigeants bolchéviques ont eu recours aux mesures de coercition.

Ainsi, une des indéniables conséquences de l'application du plan quinquennal a été d'aggraver à l'extrême les lois et règlements sur le travail obligatoire : elle a achevé de réduire en esclavage la classe ouvrière russe.

LE TRAVAIL OBLIGATOIRE NON PÉNAL

Pour mieux nous rendre compte de la situation, adoptons la terminologie bolchévique, et examinons successivement les deux sortes de travail forcé : le travail obligatoire non pénal et le travail forcé pénal.

Au début du mois d'octobre 1930, la situation, en ce qui concerne la main-d'œuvre, paraissait paradoxale : le Gouvernement déclarait qu'il lui manquait 500 000 ouvriers, et en même temps plus de 600 000 chômeurs étaient inscrits dans les Bourses du travail et touchaient des secours. La « fluidité » du personnel ouvrier atteignait en même temps son maximum ; par exemple, dans l'industrie houillère, au cours du premier semestre 1929-1930, 247 723 mineurs étaient embauchés, et 231 567 quittaient le travail. Chômage et « fluidité » avaient d'ailleurs exactement les mêmes causes : elles se résumaient en ceci, que les ouvriers ne trouvaient pas de travail correspondant à leurs aptitudes et effectué dans des conditions acceptables.

Se rendant compte de la gravité des mesures qu'ils préparaient pour réduire chômage et fluidité, les chefs soviétiques, suivant le procédé qui leur est habituel, feignirent que les nouvelles dispositions législatives étaient réclamés par la classe ouvrière elle-même. Le 13 septembre 1930, les *Izvestia* publiaient une prétendue lettre ouverte des ouvriers de l'usine de construction mécanique Kalinine au Gouvernement, préconisant l'institution de « bureaux de travail » qui auraient seuls le droit d'enregistrer les ouvriers cherchant à se faire embaucher. Aucun ouvrier ne devrait être embauché autrement que par l'intermédiaire de ces bureaux. L'ouvrier qui refuserait le

travail proposé par le bureau devrait être *privé de sa carte d'alimentation et de son habitation et ne devrait être enregistré comme sans travail qu'après un certain délai*. L'ouvrier devrait être employé, de préférence, selon sa spécialité, mais si cela n'était pas possible, il pourrait être utilisé pour n'importe quel travail. L'ouvrier qui refuserait le travail ou le quitterait « sans raison valable », devrait être *rayé des registres des bureaux de travail*.

Telles sont les conditions qui auraient été réclamées par les travailleurs eux-mêmes, — qui, en fait, leur ont été imposées par les Soviets. L'ouvrier n'a pas le droit de choisir le lieu et le genre de son travail; il n'a pas le droit de quitter le travail que lui a réservé l'État; celui qui refuse est rayé, expulsé de son logement et privé du droit d'obtenir avec sa carte les produits d'alimentation et les objets de première nécessité. Autant dire qu'il est condamné à mourir; car il est de toute impossibilité d'obtenir de tels produits et de tels objets sur le marché libre.

Le 9 octobre, fut édicté par le Commissaire du travail un décret, complété ensuite par des arrêtés publiés par les *Izvestia* du 5 novembre et du 17 décembre, qui appliquait exactement toutes les mesures énumérées dans la lettre des ouvriers de l'usine Kalinine. Les dispositions de ce décret sont, de même que les autres lois soviétiques du travail, reproduites dans le *Livre bleu* édité au début de cette année par le ministre des Affaires étrangères britanniques sous le titre : *A Selection of Documents relative to the labour legislation in force in the Union of Soviet Socialist Republics* (1). Les Bourses du travail sont réorganisées en « directions des cadres du travail ». Les ouvriers ne peuvent dorénavant être engagés que par l'intermédiaire de ces « directions », qui doivent tout d'abord assurer la main-d'œuvre nécessaire aux branches les plus importantes de l'économie nationale: l'industrie houillère, l'industrie métallurgique, les transports, les grands travaux de construction.

Le décret du 9 octobre fut appliqué avec rigueur. Les commissariats du travail de l'U.R.S.S. et des États fédérés

(1) On trouvera également les principales dispositions de cette législation dans les *Informations sociales* publiées par le Bureau international du Travail. Années 1930-31.

furent autorisés à affecter les travailleurs qualifiés, les techniciens et les ingénieurs déjà occupés dans une entreprise, à tel autre emploi, telle autre entreprise, quelle que fût sa nature, ou à une entreprise similaire, mais située dans une autre région. En outre, une ordonnance du 23 décembre 1930 précisait que seuls les ouvriers syndiqués, ainsi que quelques catégories de non syndiqués, nommément désignées, pouvaient être enregistrés par les « directions des cadres du travail ». Le reste de la population n'avait pas droit à cet enregistrement; ce qui, bien entendu, ne veut pas dire que les personnes non enregistrables échappent à l'obligation du travail.

Voici maintenant les mesures destinées à lutter contre la fluidité du personnel ouvrier. Un arrêté, publié par les *Izvestia* du 19 janvier 1931, considérait comme « désorganisateur criminel de la production » les « déserteurs du travail », les déclarait inaptes à être embauchés pendant six mois dans les industries et les transports et les privait de leurs cartes d'alimentation et du droit au logement; mêmes mesures étaient applicables aux travailleurs ayant quitté leur poste sans attendre l'arrivée d'un remplaçant ou ayant changé d'emploi, même légalement, plus d'une fois dans l'espace d'un an. C'était en pratique enlever aux ouvriers le droit de travailler là où cela leur convenait.

Et cette situation est celle des travailleurs privilégiés! Quant aux non-privilégiés, non seulement ils sont tenus d'exécuter les travaux prescrits par l'État, mais ils peuvent être, — et pratiquement ils le sont toujours, — affectés aux travaux les plus durs : travaux dans les forêts, coupe et flottage du bois, construction des routes, travaux de chargement ou de déchargement, etc.

L'article 14 du Code du travail, intitulé : *Appel des citoyens pour le service du travail obligatoire*, déclare : « Dans les cas exceptionnels (lutte contre les éléments ou manque d'ouvriers afin d'exécuter un travail important pour l'État) tous les citoyens, sauf les exceptions énumérées aux articles 12 à 14 (personnes âgées de moins de dix-huit et de plus de quarante-cinq ans, femmes enceintes, etc.), peuvent être appelés à exécuter des travaux obligatoires, soit par une décision spéciale du Conseil des commissaires du peuple, soit par les ordres des autorités qualifiées à cet égard par ledit Conseil. » Le Gouverne-

ment use très largement de ce droit et des centaines de milliers d'hommes et de femmes sont affectés à des travaux particulièrement pénibles, ordinairement travaux saisonniers du genre de ceux que nous énumérons plus haut.

Récemment, le Commissariat au travail de l'Union soviétique a publié un arrêté réglementant pour 1931 le recrutement de la main-d'œuvre obligatoire pour les industries saisonnières qui relèvent soit d'entreprises d'État, soit d'organisations coopératives, soit de sociétés mixtes par actions. A ces durs travaux, qui exigent surtout des manœuvres, sont affectées toutes les personnes auxquelles les « directions des cadres du travail » refusent l'enregistrement : tous ceux qui n'ont pas le droit de vote, les « représentants des classes déchues », les paysans d'aisance moyenne, etc.

C'est des campagnes que le Gouvernement tire, en plus grande partie, les ouvriers dont il a besoin, principalement des kolhoz, parce que les kolhoz, qui ont absorbé tous les paysans pauvres et les ouvriers agricoles et qui appliquent largement le travail mécanique, disposent d'une main-d'œuvre dépassant de beaucoup leurs besoins. Le 16 décembre 1930, la publication bolchévique *l'Agriculture sociale* écrivait (1) : « En 1931, on aura besoin pour les travaux saisonniers (coupe du bois, flottage, construction, etc.) de *plus de neuf millions d'ouvriers* contre *sept millions en 1930*. Ce sont les campagnes qui doivent, en premier lieu, livrer cette main-d'œuvre. Les kolhoz réalisent à ce point de vue les conditions de beaucoup les plus favorables. Étant donné la mécanisation des travaux dans les kolhoz, une partie plus grande de la main-d'œuvre devient disponible et plus facilement utilisable, de façon systématique. D'après certaines enquêtes, l'utilisation de la main-d'œuvre dont disposent les kolhoz n'a été réalisée dans la production agricole de 1930 qu'à raison de 31,6 pour 100 dans l'Ukraine, de 31 pour 100 dans la zone centrale de la terre noire et seulement de 25 pour 100 dans la région du Volga moyen. »

Les membres des kolhoz sont envoyés aux travaux saisonniers en vertu de l'arrêté du 3 mars 1930 pris par le Commissaire du travail, le Commissaire de l'agriculture, le

(1) Je cite d'après la revue *Ost Europa*, février 1931, p. 296.

Conseil suprême de l'Économie nationale et la Direction centrale des kolhoz. Les organes du Commissariat du travail indiquent aux administrations des kolhoz le nombre d'ouvriers que le kolhoz doit fournir, l'administration du kolhoz désigne les ouvriers propres au travail, et tout refus d'obéir est considéré comme refus d'obéir aux règlements qui régissent les affaires intérieures du kolhoz. On sait ce qu'une pareille menace signifie : le rebelle est jeté hors du kolhoz et devient un paria, un individu privé de tous droits, avec lequel les autorités ne se gênent pas.

Une question se pose d'elle-même : comment se fait-il que les unions des syndicats professionnels soviétiques n'interviennent pas pour protéger et défendre les droits des ouvriers ? La réponse est toute simple : c'est que les syndicats professionnels soviétiques se trouvent presque entièrement entre les mains du Gouvernement. Le peu de droits qui leur restaient pour défendre les ouvriers contre la main-mise de l'État-patron, viennent de leur être enlevés par la réorganisation sanctionnée par le Congrès tenu à Moscou à la fin de janvier 1931. Cette réforme a transformé les syndicats professionnels en simples organes destinés à surveiller l'application par les ouvriers des prescriptions de l'État-patron dans le domaine du plan quinquennal (1).

Telle est la situation que le régime soviétique fait à l'ouvrier russe. Faut-il rappeler que celle du paysan n'est pas plus enviable ? Le régime des kolhoz ignore en effet le travail libre et le paysan y est transformé en ouvrier agricole au service de l'État, soumis à une stricte discipline et payé aux pièces. Dans une précédente étude, nous avons montré combien étroit était son embrigadement et rigoureuse sa servitude (2).

Ainsi, que ce soit à l'usine ou aux champs, en U. R. S. S., le citoyen est, en fait, un serf de l'État. Le Gouvernement

(1) Bien que la question de l'utilisation de la main-d'œuvre féminine n'entre pas dans le cadre de mon étude, je crois intéressant d'en dire deux mots. En effet, les Soviets emploient de plus en plus les femmes dans l'industrie, pour les mêmes raisons qui expliquent l'adoption du travail forcé. D'un côté, les Soviets cherchent ainsi à se créer de nouvelles réserves de main-d'œuvre ; et de l'autre, ils réalisent un de leurs buts politiques : la destruction du foyer familial. Le nombre des femmes salariées est passé de 2 271 000 en octobre 1929 à 3 594 000 en janvier 1930.

(2) Voyez dans la *Revue* du 1^{er} juin 1930 : *En U. R. S. S. La Nouvelle offensive contre les paysans*.

soviétique dispose ainsi, à son gré, pour l'exécution de ses folles et criminelles entreprises, d'une énorme armée de travailleurs industriels et agricoles soumis à son joug par la violence et la terreur.

LE TRAVAIL FORCÉ PÉNAL

Passons maintenant au travail forcé de caractère pénal. Le code soviétique impose ce travail forcé sous une double forme : travail forcé des condamnés détenus et travail forcé des condamnés laissés en liberté.

On est frappé, quand on étudie la législation soviétique, par le nombre de crimes et de délits pour lesquels le tribunal a le droit de remplacer la détention par le travail forcé, sans privation de liberté, pour des périodes ordinairement de six ou de douze mois. Il suffit de lire le *Livre bleu* anglais pour s'en convaincre. Par exemple, l'article 61 du Code punit de la détention ou du travail forcé, pour une période n'excédant pas un an, le refus réitéré d'exécuter le travail obligatoire déclaré comme étant d'importance nationale. L'article 81 punit du même travail forcé, pour une période d'un mois, la non-observation des règlements sanitaires, règlements contre l'incendie, etc., si cette non-observation n'a pas entraîné de conséquences graves. L'article 133 punit de la même peine et pour une durée n'excédant pas six mois la non-observation des lois sur le travail et les assurances sociales; par le jeu des circonstances aggravantes, la peine peut être élevée jusqu'à deux ans de travail forcé. Celui qui n'observe pas les contrats collectifs du travail, etc., se voit encore, par application de l'article 134, menacé du travail forcé.

Encore l'application de ces articles et de quelques autres du Code pénal ne suffirait-elle pas à fournir les armées de condamnés aux travaux forcés sans détention employées dans les forêts, sur les fleuves et sur les routes de la Russie. Le moyen utilisé pour former ces armées, ce sont les *punitions administratives* infligées par le Guépéou, le plus souvent à des groupes de personnes appartenant à l'ancienne bourgeoisie ainsi qu'aux paysans qui, sous une forme quelconque, ont manifesté la plus légère opposition à la collectivisation des campagnes.

Est-il besoin de dire qu'aucune comparaison ne peut être

établie entre le travail des prisonniers dans les autres pays et le travail forcé des condamnés soviétiques, détenus ou non détenus? Le travail, dans les prisons des autres pays, a un but moralisateur et, si les objets fabriqués sont vendus, de pareilles opérations ne sont que de très modeste envergure; bref, le travail dans les prisons n'est jamais organisé selon un plan exclusivement commercial. On va voir comment le pouvoir soviétique utilise les malheureux, condamnés judiciairement ou administrativement au travail forcé pénal sans détention.

L'article 23 du Code du travail correctionnel précise les conditions de cet emploi. Des bureaux spéciaux du travail forcé sont organisés pour répartir les travailleurs disponibles entre les différents travaux. En règle générale, le travail forcé, exécuté en dehors de la résidence habituelle du condamné, *n'est pas rémunéré*, sauf décision spéciale des tribunaux et seulement dans le cas où le condamné est dénué de toutes ressources. Les salaires sont alors calculés d'après le tarif minimum. Le condamné au travail forcé peut être envoyé dans un lieu autre que celui qu'il habite. Il doit se présenter au bureau pour recevoir sa destination dans le délai de quinze jours après le prononcé du jugement, ou, s'il s'agit d'une sanction administrative, le lendemain de la notification de celle-ci. Les personnes qui ne se présentent pas aux bureaux du travail, ou qui cherchent à se soustraire aux travaux, sont passibles de peines spéciales : travaux particulièrement pénibles, emprisonnement, parfois même peines plus graves.

L'énoncé de ces dispositions légales et réglementaires ne peut d'ailleurs donner une idée de ce qu'est l'existence des infortunés soumis au travail pénal forcé et des conditions dans lesquelles ils accomplissent leur peine : état lamentable des logements, nourriture infecte, arbitraire des chefs, cruauté des gardiens, rigueur des punitions, — mais, par-dessus tout, nature même du travail, qui le plus souvent est au-dessus des forces d'un homme même valide.

DANS LES CAMPS DE TRAVAIL

L'opinion publique, dans le monde entier, a été profondément émue par les récits des prisonniers évadés ou des témoins, quels qu'ils soient, qui ont eu le spectacle des souffrances

imposées aux travailleurs des camps du nord de la Russie.

Ces récits, publiés surtout en Angleterre, ont été reproduits par la presse de tous les pays. Voici en quels termes lord Brentford les a résumés dans le discours qu'il a prononcé, en mars, au cours d'un grand meeting organisé à Londres par la *Trade Defence Union*.

« Des districts entiers ont été dépeuplés, les hommes arrachés à leurs familles et envoyés dans les chantiers d'abattage de bois où l'on exige des adolescents le même travail que des adultes. S'ils n'achèvent pas, au cours de la journée de travail, la tâche qui leur est assignée, on les force à la terminer dans la nuit. Les conditions sanitaires dans les baraques sont effrayantes. La vermine y fourmille. Hommes, femmes et enfants y sont entassés sans que soit observée la moindre règle d'hygiène. La nourriture consiste en pain noir grossier et en un peu de potage, avec de l'eau chaude pour boisson. Imaginez cent mille hommes, femmes et enfants, réunis dans de pareilles conditions, dans un camp immense ! Tout cela est affirmé par des témoignages produits sous la foi du serment. Dans le nord de la Russie, il existe un camp de prisonniers composé pour un cinquième de femmes et je ne sais vraiment pas si je dois, devant cet auditoire, raconter ce qui s'y passe. Nous avons des preuves que les femmes y sont constamment violées par les gardiens, et, ce qui est pire, ces pauvres victimes de la haine et de la luxure, quand elles sont enceintes, sont chassées dans la forêt glacée pour y mourir, heureuses encore si un coup de fusil les achève avant qu'elles périssent de froid et d'inanition. Allons-nous rester tranquilles pendant que de pareilles choses se passent ? Sommes-nous une nation civilisée ? Sommes-nous une nation chrétienne ? Sommes-nous une nation qui a conservé sa conscience ? »

Au tableau si vigoureusement tracé par lord Brentford j'ajouterai seulement quelques brefs extraits de deux témoignages récents qu'aucun journal français n'a encore reproduits. Il s'agit de la lettre d'un colon allemand, prisonnier dans les chantiers du Nord, publiée par le journal *Germania* du 1^{er} mars 1931, et du récit d'un ingénieur soviétique émigré en France avec sa famille et qui a raconté dans le journal russe édité à Paris, les *Dernières nouvelles* du 6 mars 1931, ce qu'il a vu dans les forêts du Nord où il avait été envoyé avec

d'autres ingénieurs pour procéder à la réception de l'outillage des scieries.

On se rappelle la dramatique aventure des colons allemands. J'en ai retracé dans la *Revue* (1) les douloureux épisodes. Ces colons allemands étaient venus se fixer en Russie sous le règne de la Grande Catherine et s'étaient installés dans le Midi et dans les Gouvernements traversés par le Volga; ils y avaient créé des centres de haute culture et ils appartenaient aux classes aisées de la paysannerie russe. Cruellement persécutés par le Gouvernement soviétique, un certain nombre d'entre eux ont pu quitter la Russie et chercher une nouvelle patrie de l'autre côté de l'Océan. D'autres ont été forcés de former des kolhoz. Enfin, un grand nombre, parmi les plus récalcitrants, ont été emprisonnés, ou envoyés dans les forêts pour les travaux d'abattage du bois. La lettre publiée par la *Germania* a été écrite au début de décembre 1930 par un de ces colons, dans la région de Mourmansk, et adressée à un ami d'Allemagne; en voici les passages essentiels :

« Avant de nous entasser comme du bétail dans des wagons à bestiaux, écrit le colon, on a choisi les plus mauvaises têtes qu'on a enfermés dans des prisons. Plusieurs parmi eux sont bientôt tombés malades et sont morts. Notre groupe comptait environ deux cents personnes, pour la plupart des hommes. Pendant les premiers jours, nous n'avions pas même de toit, parce que nous devons nous-mêmes construire notre baraque, après avoir accompli notre tâche journalière. Pour nous réchauffer, nous nous serrions les uns contre les autres. Au bout de quelques jours notre baraque fut prête, mais elle était dépourvue de plancher. La nuit, nous nous couchions les uns à côté des autres sur la terre nue.

« Nous sommes divisés en groupes de travail et chaque groupe choisit son chef. De bonne heure, le matin, nous allons, sous une forte garde, abattre des arbres. La nourriture consiste en pommes de terre, un morceau de pain et, de temps en temps, du poisson... Celui qui voudrait sortir la nuit de la baraque, risquerait d'être abattu par les gardiens... Le régime est des plus rigoureux et les fusils des tchékistes partent à la moindre occasion. Toujours arrivent de nouveaux groupes de

(1) Voyez dans la *Revue* du 1^{er} juin 1930 : *En U. R. S. S. La nouvelle offensive contre les paysans.*

prisonniers composés exclusivement de koulaks et de représentants des classes ennemies. La situation, au point de vue du service médical, est des plus tristes. Je crois qu'il n'y a ici que des infirmiers; tout malade est d'ailleurs tenu pour simulateur et c'est seulement au moment où il tombe d'inanition qu'on pense à lui porter secours; mais le plus souvent il est trop tard. Les femmes vivent ici à part, travaillent comme les hommes, et les gardiens en abusent souvent. Les enfants ont été enlevés aux parents : on doit en faire de vrais prolétaires, des hommes nouveaux. »

Voici maintenant le témoignage de l'ingénieur russe, M. U... (1).

« La zone de l'abattage du bois dans la région d'Arkangel commence à huit verstes de Kholmogori. Le travail est exécuté exclusivement par les déportés, composés surtout de paysans et d'ouvriers. Il ne reste presque plus d'intellectuels : ils ont été fusillés, ou sont morts de maladie ou d'inanition... Les camps sont entourés d'une double rangée de fils barbelés que traverse un courant électrique. Les horreurs que j'ai vues là, il est impossible de les décrire. C'est un véritable enfer. Aucun homme ne peut s'imaginer ce qui s'y passe. Les scènes de la *Case de l'oncle Tom* ne sont rien auprès de celles qui se déroulent dans ces camps. Dans les plantations où travaillaient les esclaves noirs, il faisait au moins chaud, les nègres ne connaissaient pas cet entassement terrifiant d'êtres humains dans les baraques, cette transformation complète des hommes en bétail, et on ne leur appliquait pas des tortures aussi féroces.

« Les déportés sont envoyés aux travaux par groupes de cinquante personnes. Il ne suffit pas d'abattre un arbre de la grosseur de deux brasses. Il faut encore le trainer jusqu'à l'endroit où d'autres hommes s'attelleront pour le conduire jusqu'à l'étape suivante, et ainsi, de proche en proche, jusqu'à la scierie. Il n'y a ni chevaux, ni automobiles. On hâle les énormes troncs à la force des bras; chaque équipe doit leur faire parcourir la distance de trois verstes. Les hommes ont les pieds écrasés par le poids des arbres, les mains coupées par les cordes, les doigts gelés, parce que le travail s'effectue les mains nues. Devant moi trois hommes ont été écrasés par les arbres qui s'abattaient

(1) *Dernières nouvelles*, du 6 mars 1931.

et un paysan, qui avait allumé sa pipe, fut à moitié assommé par les gardiens. La mortalité dans les chantiers de bois est invraisemblable.

« Dans la région d'Arkangel, 950 hommes sont morts dans les chantiers de bois et dans les baraques, au cours de trois jours que nous avons passés là. L'état sanitaire des camps est effroyable; il n'y a qu'un infirmier pour 300 hommes et un médecin pour 3 000. C'est dans ces conditions que vivent et travaillent 600 000 hommes! Dans la région de Mourmansk la situation est encore pire que dans la région d'Arkangel. Dans tous les camps sont creusées des fosses d'une profondeur de deux mètres, pouvant contenir de 10 à 15 hommes: c'est là qu'on jette les prisonniers punis pour une durée de deux ou trois jours... Quand j'étais à Kholmogori, arriva une équipe de 1 500 paysans de l'Ukraine. C'étaient des koulaks déportés. Leur voyage dans des wagons à bestiaux avait duré deux mois et 215 d'entre eux étaient morts pendant le trajet... En rentrant à Moscou, j'ai entendu dire que la délégation ouvrière allemande aurait exprimé le désir de visiter les chantiers établis dans les forêts: le Gouvernement soviétique refusa l'autorisation en prétextant les difficultés que présentait un pareil voyage. »

En lisant ces descriptions, on comprend pourquoi les Soviets se sont toujours tenus à l'écart du Bureau international du Travail, créé par la Société des nations. Le préambule des dispositions qui organisaient ce Bureau contient le paragraphe suivant: « Attendu que la non-adoption par une nation quelconque d'un régime de travail réellement humain fait obstacle aux efforts des autres nations désireuses d'améliorer le sort des travailleurs dans leurs propres pays, les hautes parties contractantes, mues par des sentiments de justice et d'humanité aussi bien que par le désir d'assurer une paix mondiale durable, ont convenu ce qui suit... »

Ce que l'on comprend moins, c'est qu'un régime de travail si réellement *inhumain*, n'ait amené aucune intervention de la Société des nations. M. Maxce, directeur de la *National Review*, a posé la question dans les termes suivants: « Tous les membres de la Société des nations, écrit-il, sont tombés d'accord pour dénoncer le honteux et abominable esclavage qui s'est établi dans la République africaine de Libéria, avec la complicité de son gouvernement. Mais n'y a-t-il pas en Europe un

pays de 138 millions d'êtres humains qui subit le pire des esclavages ? La tyrannie qui sévit dans la République soviétique de Russie est la plus affreuse que le monde ait connue. *Cependant, personne ne bouge, ni ne proteste...* »

TRAVAIL FORCÉ, DUMPING ET PLAN QUINQUENNAL

Le travail forcé, dans son principe même et par la cruauté avec laquelle les Soviets l'imposent au peuple russe, n'est pas seulement un défi aux idées de liberté et de dignité humaines, aux idées d'humanité tout court, qui forment la charte morale du monde civilisé : il constitue pour ce dernier un véritable et redoutable danger.

Tout d'abord au point de vue économique.

L'institution du travail forcé en Russie fait partie, nous l'avons dit, de l'application du plan quinquennal qui a pour objet, en industrialisant à outrance l'U. R. S. S. (1), de la mettre en mesure de faire concurrence aux nations dites « capitalistes » et de lutter contre elles sur le terrain économique. Quelle meilleure méthode pour leur enlever la suprématie industrielle et commerciale que de vendre dans l'univers, à très bas prix, matières premières, produits agricoles et produits fabriqués, bref, de pratiquer le *dumping* ? Impossible pour les pays où le travail est libre, où les ouvriers sont rémunérés normalement, où l'on a à supporter de lourdes charges sociales, de soutenir la concurrence. Afin de réaliser cette vente à bas prix, — par exemple, celle du bois, — il importe avant tout de comprimer les prix de revient. C'est afin de les réduire à l'extrême que le Gouvernement bolchévique soumet à un féroce esclavage les masses ouvrières et les fait travailler jusqu'à l'épuisement en ne les rétribuant que peu ou pas du tout.

Dès le début de l'année dernière, la presse suédoise se plaignait amèrement de l'envahissement du marché suédois par les exportations soviétiques de bois. Voici ce qu'écrivait le *Stockholm Tidningen* :

« La situation sur le marché du bois est loin à l'heure actuelle de se montrer satisfaisante et cela par la faute de la

(1) Voyez la *Revue* du 15 janvier 1931.

concurrence russe. On n'aurait pas le droit de protester contre cette concurrence, si elle était complètement loyale au point de vue économique. Mais, en réalité, elle n'est autre chose qu'un dumping non déguisé. Dans leur désir de se procurer immédiatement des sommes importantes en monnaies étrangères, les Russes ont ouvertement jeté par-dessus bord toutes les considérations relatives aux prix de revient et ils vendent leurs bois à des prix qui doivent nécessairement causer de graves préjudices à l'industrie des pays où les conditions de travail sont normales.

« Au début de l'année 1930, la *Pravda* recommandait, dans une longue étude, l'emploi du travail forcé dans le domaine de l'exportation du bois.

« Le décret du Commissariat du peuple du Gouvernement de la Carélie, publié par le journal *la Carélie Rouge* le 9 janvier, montre de quelle manière on s'est empressé d'obéir à cette recommandation. Ce décret prescrit au Comité exécutif d'envoyer aux chantiers la population apte au travail dans les bois, au plus tard le 10 janvier et d'employer la force contre les paysans aisés qui, au 13 janvier, n'auraient pas encore obéi.

« Enfin, l'organisation centrale du commerce et les sociétés de consommation ont reçu l'ordre de refuser de vendre des produits d'alimentation à toute personne apte au travail qui ne se soumet pas au travail forcé dans les forêts. D'après les informations venues de Finlande, la même mobilisation en vue du travail forcé est pratiquée dans d'autres parties de la Russie. Dans l'Ingrie et dans la Carélie seules, 15 000 paysans ont été ainsi expédiés dans les bois du nord de la Russie. Le régime dans les lieux de déportation, aux Solovki, dans la mer Blanche, est particulièrement cruel. Le nombre des détenus dans les Solovki, d'après ceux qui ont pu s'en échapper, atteint quelquefois 40 000...

« Il est naturellement difficile d'établir, ajoute le journal suédois, si ces méthodes de travail sont générales dans l'industrie du bois russe, mais ce qu'on en connaît suffit déjà pour attirer sur ces faits l'attention du monde civilisé tout entier. Une enquête du Bureau international du Travail s'impose ici. Les pays importateurs devraient eux aussi comprendre qu'il n'est pas de leur intérêt de soutenir par leurs commandes une industrie qui applique de pareils procédés de travail. Certains

pays ont déjà édicté des lois, afin de se défendre contre l'envahissement par les produits du travail forcé. Le tarif douanier américain défend l'importation des marchandises fabriquées par des détenus dans les prisons, et de même la loi anglaise de 1897. Il serait donc de l'intérêt de l'Amérique et de l'Angleterre de se rendre exactement compte des conditions du travail dans l'industrie russe du bois. »

Depuis cette époque, des informations, aussi nombreuses que dignes de foi, sont venues confirmer ces renseignements et augmenter les inquiétudes. Ces nouveaux témoignages, apportés sous la foi du serment, émanent de prisonniers évadés des camps de concentration, de capitaines de navires qui ont chargé des bois en Russie, de fonctionnaires soviétiques qui, ayant réussi à passer la frontière, se sont refusés à retourner en U. R. S. S. La concordance de tous les témoignages est telle qu'ils ne laissent place à aucun doute. Ils ont été vérifiés par des informateurs spéciaux américains, dont le Gouvernement des États-Unis n'a pas dévoilé les noms, mais dont il a jugé les déclarations absolument probantes.

Le Gouvernement soviétique a essayé de nier les faits ; mais il n'appuie ses dénégations d'aucune preuve. On jugera de l'impudence de ses démentis par le fait suivant : le président du Conseil des Commissaires du Peuple, Molotoff, dans le discours qu'il a prononcé au VI^e Congrès des Soviets, le 10 mars 1931, a déclaré de la manière la plus catégorique que les travaux exécutés dans les forêts du Nord l'étaient exclusivement par des travailleurs libres et qu'aucun travail forcé n'était imposé dans ces régions. Or, en même temps, une revue soviétique de droit reproduisait une circulaire adressée aux tribunaux de la R. S. F. S. R. et leur recommandant d'infliger de préférence aux condamnés la peine des travaux forcés, afin de fournir à l'industrie des bois du Nord la main-d'œuvre nécessaire.

POUR DÉCLENCHER LA RÉVOLUTION MONDIALE

S'agit-il seulement, pour les Soviets, de battre économiquement, par une concurrence déloyale, les nations « capitalistes » ? A ce but avoué ils en associent un autre qui est, comme le notait le journal suédois, de se procurer de grosses sommes en

monnaies appréciées, afin de soutenir en tous pays leur propagande. Plan quinquennal, travail forcé, dumping, tout cela est conçu en vue de la réalisation d'un vaste programme politique, le programme de révolution mondiale, but constant de l'activité soviétique.

En jetant sur les marchés étrangers des stocks considérables de matières premières et de produits fabriqués, les Soviets cherchent à bouleverser l'économie des pays « capitalistes », à y entraver la production et le commerce, à y faire naître le chômage et la misère, bref, à créer une atmosphère favorable aux crises politiques et aux mouvements révolutionnaires.

« La situation est bien simple, écrivait *le Temps* : tandis que dans le monde entier la production, par suite de la crise économique, se trouve considérablement ralentie et que le chômage existe au point de constituer un véritable danger d'ordre général pour certaines grandes nations, la politique des Soviets tend à augmenter la production russe dans des proportions considérables et par des moyens que tout esprit libre doit condamner... Le dumping est aux yeux des dirigeants de Moscou un moyen de préparer cette révolution universelle que la propagande bolchéviste n'a pas réussi à provoquer. »

Tout récemment, des industriels allemands se sont rendus à Moscou. Leur voyage avait sans doute pour objet principal de rapporter des commandes ; mais ils se proposaient aussi de se rendre compte sur place des répercussions que pouvait avoir dans l'avenir, sur l'économie allemande, l'application du plan quinquennal et de son corollaire, le travail forcé. Comme ils ont recueilli pour 300 millions de marks de commandes, ils ont été enclins à l'optimisme et la perspective du gain à réaliser a dissipé dans leur esprit les craintes les plus justifiées. Mais le danger, pour qui ne se ferme pas volontairement les yeux, éclate avec évidence. Voici ce que déclarait une personnalité française très connue qui, au retour d'un voyage d'affaires à Moscou, communiquait ses impressions à un grand journal : « La Russie sera bientôt en mesure, — c'est une question de peu d'années, presque de mois, — de ruiner et de plonger dans le désordre les pays qui vivent principalement de leur commerce extérieur, comme l'Allemagne et l'Angleterre. »

Les lecteurs de la *Revue* savent, par l'étude que j'ai publiée

ici même, que je ne crois pas à la réussite du plan quinquennal, et moins encore à celle du plan décennal dont vient de parler, dans son discours, le président du Conseil des commissaires du peuple, Molotoff. Le plan quinquennal ne peut réussir parce que les conditions, en dehors desquelles aucune activité économique n'aboutit à des résultats, manquent dans l'U. R. S. S. Malgré l'aide très large qui leur est prêtée, à l'heure actuelle, par l'étranger, les Soviets ne sont pas à même de changer cette situation. « Le plan ne réussira pas, — a écrit M. Stéphane Lauzanne dans un excellent article intitulé *Au-dessus des efforts de la technique, il y a les lois de la civilisation*, — parce qu'il va contre les lois du progrès, de l'ordre, de la méthode, contre la loi du droit à la vie, à la liberté, au bonheur, contre le fondement même de tout ce qui a fait avancer et prospérer la société moderne. Au-dessus de la technique et de la mécanique qui dévident des matières premières, il y a tout de même l'âme qui vivifie et l'intelligence qui éclaire. »

Mais si la réussite définitive et complète du plan quinquennal ne menace pas le monde, en revanche, les essais actuels de réalisation partielle créent un danger terrible pour l'équilibre économique et social de tous les pays civilisés, déjà gravement touchés par la crise économique. Les Soviets constatent le trouble que leur politique répand dans le monde capitaliste et les désordres qu'elle peut y provoquer : c'est pour eux le meilleur des stimulants, le plus sûr encouragement à persévérer.

« L'Union des républiques socialistes soviétiques se propose d'introduire chez les autres peuples, avec un malaise économique grandissant, des discordes et des divisions, qui les mettent dans l'impossibilité de concerter leur défense, écrivait M. Raymond Poincaré dans l'article *les Griffes de l'U. R. S. S.* qui a provoqué la grande colère de Moscou... Il est pénible de constater que loin de s'unir pour conjurer le danger qui les menace, les nations restent divisées entre elles en présence du vaste complot ourdi contre elles. »

COMTE W. KOKOVITZOFF.

LA FRANCE ET LE FILM PARLANT

De toutes les inventions qui ont vu le jour depuis qu'il y a des hommes et qui cherchent à améliorer les conditions de leur vie, il n'en est sans doute pas qui, aussi généralement et aussi rapidement que celle du cinéma parlant, ait pris la place des procédés qu'elle prétendait tout simplement à améliorer.

Le cinéma muet a pu pendant trente ans augmenter chaque jour le nombre de ses temples et celui de ses fidèles, sans que le théâtre, dont il était le rival non dissimulé, se soit senti dangereusement menacé, sans seulement que les auteurs dramatiques aient crié à la concurrence. Il n'y a pas trois ans que le premier film parlant venu d'Amérique a fait son apparition sur un écran parisien (1), et déjà le public français court dans les salles où sont projetés les films parlants, comme il n'est jamais allé dans celles où étaient projetés les films muets; et cela au point que l'exploitation des établissements qui ne sont pas encore équipés pour l'utilisation des films parlants est devenue des plus difficiles. Une nouvelle clientèle, qui avait dédaigné les écrans tant qu'ils étaient consacrés au service des seules images, consent à venir s'asseoir devant eux maintenant qu'ils parlent et chantent, et les auteurs dramatiques sont tellement inquiets de ce succès qu'ils acceptent, non seulement de travailler pour le nouveau-né, afin de tirer de lui les ressources qu'ils craignent de perdre par sa faute dans le domaine théâtral, mais encore de l'entourer de leurs précieux conseils, d'étudier sa technique et même de traverser l'Atlantique pour aller à Hollywood collaborer avec ses techniciens.

(1) *Le Chanteur de jazz* à Aubert-Palace (juin 1929).

Quelles sont les raisons de cette faveur? Sans doute sont-elles multiples et complexes, mais peut-être la plus décisive est-elle le prestige irrésistible que la parole continue à exercer sur l'esprit de l'homme. L'invention du cinéma muet, qui lui permit de voir s'agiter sur un écran des ombres possédant à peu près toutes les apparences de sa vie propre, ne l'a donc pas autant frappé ni attiré que celle qui dota ces ombres de la parole.

Encore plus sensibles que le commun des mortels à ce prestige du verbe, les écrivains qui se tenaient à l'écart du cinéma s'empressent à sa rencontre à partir du moment où il pénètre dans un domaine qu'ils regardent comme leur appartenant en propre; ils lui font l'honneur de voir en lui un rival dangereux du théâtre et, perdant toute mesure, annoncent qu'avant peu *Andromaque*, le *Cid* et le *Misanthrope* ne seront plus jouables sans l'intervention de l'opérateur de prise de vues, de l'ingénieur d'enregistrement sonore, du projectionniste et de l'amplificateur.

Ces exagérations mêmes montrent combien il est difficile aux plus raisonnables de résister à l'entraînement du succès que connaît le film parlant. Ne nous y arrêtons pas et cherchons à établir nettement dans quelles limites et dans quel sens la nouvelle invention a modifié les conditions de la vie cinématographique.

Il convient tout d'abord de rappeler ce qu'étaient l'art et l'industrie cinématographiques à l'époque où le premier film parlant fut projeté sur un écran américain et de se rendre compte des conditions dans lesquelles eut lieu cette apparition.

COMMENT EST NÉ EN AMÉRIQUE LE FILM PARLANT

En 1928, l'Amérique, qui, à la faveur de la guerre, avait réussi à s'emparer de tous les débouchés que le monde offre à l'activité des producteurs de films, régnait en maîtresse quasi absolue sur le marché cinématographique (1). Désireux d'imposer sa conception des choses à tous les esprits, elle avait apprécié à leur juste valeur les avantages qu'elle trouvait à tenir en mains la très grande majorité des écrans répandus à travers le monde.

(1) Voyez la Revue du 13 février 1930, *l'Invasion cinématographique américaine*.

Il n'y a pas lieu de redire une fois de plus quels sacrifices les industriels et les commerçants du cinéma américain consentirent, ni à quelle discipline ils se plièrent, acceptant de subordonner leur amour-propre et leurs intérêts particuliers à l'intérêt général, subissant en la personne de M. W. H. Hays la plus absolue des dictatures, à seule fin de rendre chaque jour plus efficace l'action et plus grande la prospérité du cinéma américain à travers le monde. Pour eux, les résultats seuls comptaient.

Ces résultats, M. Charles Delac, président de la Chambre syndicale française de la cinématographie, en montra toute l'importance et tout le danger dans le discours qu'il prononça le 12 février 1930 au déjeuner organisé par la Société *Les Amis de la France* : « M. Hays, déclara-t-il, la personnalité la plus représentative de l'industrie cinématographique des États-Unis, a écrit récemment dans une série d'articles qu'il a intitulés *Voyez et écoutez* : « Le film américain est un catalogue animé pour la marchandise américaine, aussi bien à l'intérieur qu'à l'étranger. Pour chaque pied de film américain exporté, les manufactures américaines reçoivent un dollar d'affaires. Dans les six premiers mois de 1929, 112 millions de « pieds » de films exportés font que 112 millions de dollars en marchandises ont été vendus grâce à nos films. En accoutumant tous les peuples du monde à ces marchandises provenant de nos manufactures, le film produit un résultat équivalent au travail de cent mille vendeurs. »

De son côté, M. Otto Kahn, administrateur de la Société *Paramount* et l'un des plus importants banquiers de New-York, a dit récemment, fort de sa très grande expérience : « Le film est en train d'américaniser le monde. »

Si ces affirmations avaient besoin d'une confirmation, elles la trouveraient dans les paroles prononcées par l'ambassadeur de France à Washington, M. Paul Claudel, au banquet organisé en février 1930 par la Chambre de commerce de New-York :

« Les films muets et sonores ont si bien familiarisé l'esprit français avec les méthodes et les manières américaines que chaque aspect de la vie économique et sociale des États-Unis est discuté avec passion, même dans les villes les plus provinciales. La gazoline américaine et les idées américaines cir-

culent dans toute la France, apportant de nouvelles visions de pouvoir et un nouveau rythme vital. »

Une situation aussi coûteusement acquise, aussi orgueilleusement proclamée, aussi officiellement reconnue par ceux-là mêmes qui en font les frais, les dirigeants de l'industrie et du commerce cinématographiques américains ne pouvaient évidemment pas admettre qu'elle fût diminuée si peu que ce fût. Or un jour vint où cette situation se trouva sérieusement menacée. En effet, de tous les pays où l'écran s'est installé, l'Amérique est celui où chacun de ceux qui vont au cinéma, y va le plus souvent : les vingt mille salles des États-Unis reçoivent chaque semaine cent millions de spectateurs. Cet empressement explique pourquoi le public américain se lasse plus rapidement que tout autre des films qui lui sont offerts, films qui, circonstance aggravante, sont fabriqués en série. Un jour vint donc où, le point de sursaturation étant atteint, le public, à New-York, à San-Francisco, à Pittsburg comme à Chicago, demanda du nouveau : les dirigeants du cinéma américain ne furent pas longtemps avant de s'apercevoir du danger qui les menaçait et, tout naturellement, ils cherchèrent comment ils pouvaient conjurer la crise imminente.

Il y avait évidemment un moyen de fournir au public américain le nouveau qu'il réclamait et qui existait en Europe, c'était d'ouvrir les portes du marché américain aux films européens et de créer autour d'eux un mouvement de curiosité capable de ramener devant les écrans les spectateurs les plus blasés et les plus las. Mais cette solution présentait deux inconvénients inégalement graves. Tout d'abord, elle priverait d'une partie de leurs débouchés les bandes réalisées par les puissantes sociétés productrices. Et puis, pendant plus de deux ans, les adhérents au groupe Hays avaient répété sur tous les tons qu'il n'y avait pas d'autre cinéma que l'américain. Allait-on détruire les heureux effets de cette longue et patiente croisade, en laissant le premier venu constater de ses propres yeux qu'il existait des films nés hors du territoire des U. S. A. ?

Ce danger devait être à tout prix écarté : les dirigeants de l'industrie et du commerce cinématographiques américains le comprirent si bien qu'ils adoptèrent une autre solution : le film parlant, invention française, — tombée entre leurs mains, nul ne saura jamais comment, — et dont la mise

au point, à laquelle leurs ingénieurs travaillaient depuis longtemps, était, dès le début de 1928, pratiquement assurée (1).

Cette solution présentait, au reste, cet inestimable avantage d'interdire les écrans américains à tout film qui ne parlerait pas américain. D'autre part, les Sociétés de production cinématographique américaines avaient conclu avec les Sociétés électriques et radiophoniques, — dont la collaboration leur était nécessaire pour l'exploitation de la nouvelle forme de spectacle, — des accords tels qu'elles possédaient sur les concurrents, d'ailleurs à naître, auxquels elles pourraient, un jour ou l'autre, se heurter en Europe, une énorme avance. Elles étaient assurées de voir pendant de longs mois venir à elles les commandes de tous ceux qui voudraient se procurer les appareils indispensables à l'enregistrement et à la projection des films parlants ou sonores (2).

Bref, les maisons cinématographiques américaines, qui avaient consacré des capitaux considérables à la mise en valeur et à l'exploitation de la nouvelle invention, se mirent sans perdre une minute à faire tout ce qu'il fallait pour que ces capitaux fussent rapidement et largement rémunérés et lancèrent le film parlant à travers le monde.

Ce fut immédiatement un engouement général. N'étant, en grande majorité, allé que bien peu au théâtre et au concert, et ne possédant comme points de comparaison que des souvenirs cinématographiques et phonographiques, le public américain se déclara enchanté.

Mais la satisfaction, le premier effet de surprise passé, fut moins complète en Europe.

LA RÉACTION CONTRE LE FILM PARLANT AMÉRICAIN

Sans doute, *Chanteur de Jazz* reçut-il en France un chaleureux accueil, mais les films parlants qui vinrent ensuite d'Amérique se heurtèrent à un insuccès complet et certains

(1) M. Léon Gaumont avait présenté ses premiers films parlants dès 1903 au Musée Grévin, puis au Théâtre du Gymnase, sous le nom de « phonoscènes ».

(2) Ce calcul était si exact que sur 700 salles françaises qui se trouvent actuellement équipées pour la projection des films sonores, plus des deux tiers le sont avec du matériel américain et qu'il y a toutes chances pour que cette proportion reste la même dans les autres pays, notamment en Angleterre où déjà près de 3 000 salles sont équipées.

d'entre eux, *Fox Follies* et *Hollywood-Revue* par exemple, furent l'objet de manifestations violentes. Ces manifestations convainquirent assez rapidement les Américains les plus orgueilleux et les plus entêtés qu'ils avaient bien des chances de s'être trompés : le marché français allait leur échapper. A un rédacteur à *l'Œuvre* qui l'interviewait, M. Paul Ginisty, directeur de la Commission de contrôle des films au ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, ne déclarait-il pas avec beaucoup de bon sens : « Seuls, les films projetés en français auront cours en France » ? En même temps que le marché français, allait se fermer le marché de tous les pays où l'on ne parle pas américain.

L'Amérique du Sud notamment se montra très rapidement hostile à la projection des films parlants américains, la République argentine en particulier. L'attaché commercial près l'ambassadeur de France à Buenos-Aires pouvait écrire, le 19 septembre 1930, au directeur de l'Office national du Commerce extérieur : « Jusqu'à ce jour, on peut classer comme suit l'origine des films sonores donnés en Argentine dont le nombre est légèrement supérieur à 100 : environ 90 films américains, une dizaine de films allemands et 6 films français. Cependant, on peut dire que le film parlant américain n'a attiré le public qu'en l'absence de toute autre production... Il n'est pas douteux que le film parlant provoquera une poussée de nationalisme et je ne doute pas que le public ne réclame avec insistance la présentation de films parlants en langue espagnole. »

A Cuba, la réaction fut encore plus nette et on ne parla de rien moins que de mettre le feu aux établissements où seraient projetés des films parlants américains. En Australie, ce ne fut pas aux films que l'on s'attaqua, mais aux appareils de projection sonore d'origine américaine qui furent frappés de droits d'importation atteignant le taux de 105 pour 100 de leur valeur. Quant à l'Italie, faisant sienne la réponse de M. Paul Ginisty au représentant de *l'Œuvre*, elle fit interdire purement et simplement par sa Commission de censure du premier degré tous les films dont le dialogue ne serait pas rédigé en italien.

Ces réactions furent si nettes et si rapides que, dès le 21 février 1930, *The Film Mercury* d'Hollywood, qui est en

quelque sorte le *Journal officiel* de l'industrie et du commerce cinématographiques américains, pouvait publier sous le titre, *la Grande Guerre cinématographique en Allemagne, France et Grande-Bretagne*, un article contenant des aveux du genre de ceux-ci : « A mesure que le marché cinématographique étranger (lisez : *européen*) prend plus d'importance, les grandes entreprises américaines font tous leurs efforts pour s'assurer la meilleure position sur ce marché... soutenues assez étrangement d'ailleurs par certains qu'on se serait plutôt attendu à trouver parmi les défenseurs de la production de leur propre pays... Les Américains se sont assuré un premier avantage en vendant leurs appareils sonores aux directeurs de théâtres européens, qui, pour plusieurs années, sont dans l'obligation de leur payer des sommes importantes... Maintenant les grands consortiums cinématographiques américains doivent s'efforcer d'étrangler leurs concurrents européens afin d'assurer la sortie de leur production malgré l'antagonisme qu'ils rencontrent... C'est pour cela que l'industrie cinématographique américaine, en complet accord avec les entreprises électriques, cherche à s'assurer secrètement la majorité dans les affaires cinématographiques anglaises, françaises et allemandes, cette opération devant être effectuée par des représentants fictifs agissant pour le compte des entreprises américaines... Certains dirigeants de l'activité cinématographique européenne se rendent compte de ces projets et prennent leurs dispositions pour empêcher les sociétés américaines de s'assurer la suprématie en Europe. »

Cet article révélait un trouble assez surprenant chez des hommes habitués à dominer la situation. En réalité, ce trouble était encore plus grand qu'il ne le paraissait et on put le constater au flottement qui se produisit dans les rangs de l'armée cinématographique américaine quand il s'agit de prendre des mesures susceptibles de parer à ce redoutable danger, de jour en jour plus précis : la perte du marché universel.

FILMS AMÉRICAINS EN TOUTES LANGUES

Puisque la France voulait des films parlant français, l'Espagne et l'Amérique latine des films parlant espagnol, l'Italie des films parlant italien, Hollywood et New-York, pour

qui rien de ce qui touche au cinéma n'est impossible, allaient fabriquer des films français, espagnols et italiens comme elles fabriqueraient des films malgaches et lapons le jour où Madagascar et la Laponie en réclameraient. Les deux plus importantes Sociétés de production cinématographique d'outre-Atlantique, qui étaient justement celles qui, ayant le plus d'intérêts à défendre en Europe, se trouvaient le plus sérieusement menacées, — la *Metro-Goldwyn-Mayer* et la *Paramount*, — dans leur hâte d'envoyer à leurs clients français la marchandise dont ils avaient besoin, adoptèrent deux méthodes bien différentes.

La première de ces deux Sociétés avait dans son personnel un metteur en scène français, M. Jacques Feyder (1), qui avait déjà « réalisé » dans ses studios californiens un film muet, *le Baiser*, dont Greta Garbo avait été la vedette. Elle décida que M. Jacques Feyder lui fournirait désormais les films parlant français dont elle avait besoin et, sans perdre une minute, elle engagea M. Yves Mirande pour rédiger le dialogue de ces films; en même temps, elle engageait pour en être la vedette, M. André Luguet, à qui le jugement que la Comédie-Française avait obtenu contre lui, pour rupture de son contrat de sociétaire, créait des difficultés lorsqu'il voulait jouer sur une scène parisienne. Puis elle trouva, à Hollywood même, quelques acteurs qui parlaient plus ou moins bien notre langue, et *le Spectre Vert*, « film parlant français » réalisé en Californie par une Société américaine, d'après une nouvelle anglaise, avec la collaboration d'un metteur en scène français, d'un auteur dramatique français, métamorphosé en « dialoguiste », d'un acteur français et d'une douzaine d'acteurs de nationalités diverses ou incertaines, fut lancé sur le marché français exactement comme s'il se fût agi d'un film vraiment français.

Pourtant les reproches timides qui furent adressés à l'accent de certains interprètes du *Spectre Vert* incitèrent les dirigeants de la *Metro-Goldwyn* à perfectionner leur système. Voulant entreprendre un autre film dont M. Jacques Feyder devait

(1) D'origine belge, M. Jacques Feyder a accompli toute sa carrière cinématographique en France. Il est l'auteur de quelques-uns des meilleurs films d'après guerre, notamment *l'Image*, *Visages d'enfants*, *les Nouveaux Messieurs*. Le succès que connut ce dernier film lui valut d'être engagé par la *Metro-Goldwyn*. Il obtint sa naturalisation française quelque temps avant de partir pour l'Amérique.

encore assurer la réalisation, ils ne se contentèrent plus de M. André Luguet qui se trouvait déjà, à Hollywood, lié à eux par un contrat, et ils engagèrent à Paris cinq artistes : M^{lles} Tania Fédor (qu'ils enlevèrent à la Comédie-Française) et S. Delyé, MM. A. Berley, G. MauLOY et Marcel André. Ces cinq artistes, auxquels se joignit M^{me} Françoise Rozay (M^{me} Jacques Feyder, qui était à Hollywood avec son mari), furent avec M. André Luguet les interprètes d'un second film parlant français : *Si l'Empereur savait ça!* tiré d'une comédie de l'auteur hongrois Molnar et dont M. Yves Mirande écrivit le dialogue.

Cette méthode parut tout d'abord si heureuse que d'autres Sociétés américaines : la *Fox*, la *First-National*, la *Warner-Bros*, l'adoptèrent très rapidement. L'exode des écrivains et des acteurs français s'amplifia. Successivement, MM. Roger Ferdinand, Jacques Deval, Yvan Noé, Claude Autant-Lara, Ch. Boyer, D. Mendaille, Vital-Geymond, Rolla Norman, Burgère, M^{lles} S. Vernon, J. Helbling, P. Caillol, A. Marchal, et M^{me} Huguette ex-Dullos, partirent pour la Californie. Brusquement Hollywood parut renoncer à ce genre de travail dont les premiers échantillons, parvenus jusqu'à nous, *Contre-Enquête*, *l'Aviateur*, *Lopez le Bandit*, *la Piste des Géants*, *Soyons gais!* sont évidemment loin d'être ce qu'ils devraient pour plaire aux spectateurs français (1).

Sans faire fi de cette méthode qui lui permit de produire les films dont Maurice Chevalier fut la vedette : *la Chanson de Paris*, *Parade d'Amour*, *la Grande Mare*, *le Petit Café*, et qu'elle emploiera encore pour le film qu'elle veut tirer de *la Vie est belle*, dont l'auteur, M. Marcel Achard, vient, à son tour, de gagner Hollywood, la *Paramount* se montra encore plus hardie : elle entreprit de faire en France même les films parlants qui devaient lui permettre de ne pas perdre les marchés européen et sud-américain. A cet effet, elle acheta des studios à Joinville et, avec des metteurs en scène et des acteurs de nationalités diverses, elle commença, au printemps de 1930, à fabriquer en série des bandes destinées à sa clien-

(1) MM. Yvan Noé, Berley, D. Mendaille, Burgère, M^{me} Huguette, M^{lles} Suzy Vernon, Pierrette Caillol sont revenus à Paris avant le 1^{er} avril sans rien connaître des projets que ceux qui les ont employés font, touchant ce genre de production.

tèle étrangère ; préoccupée avant toutes choses de réduire ses dépenses de temps et d'argent au minimum, elle procéda de la façon suivante : réalisant dans ses studios d'Hollywood un film parlant sans paraître se soucier des marchés étrangers, elle en envoyait à Joinville, dès qu'il était terminé, une copie accompagnée du scénario, du « découpage » des scènes, du texte des dialogues, des maquettes des décors et des plans indiquant très exactement la disposition des appareils d'éclairage pour chaque scène. Un scénario et un « découpage » français étaient alors faits qui reproduisaient scrupuleusement le scénario et le découpage américains, un dialogue était composé qui n'était que l'adaptation du dialogue américain (1), les maquettes des décors étaient reproduites sans qu'il fût permis de s'en écarter, puis on projetait le film devant le metteur en scène et les acteurs français après leur avoir recommandé : « Regardez ! Ne perdez pas un geste, pas une expression de physionomie ! Voici ce qu'il faut vous efforcer de reproduire si vous le pouvez, car il est impossible de faire mieux ! » Et on « tournait » devant des appareils d'éclairage disposés comme ils l'avaient été à Hollywood.

Et la même opération se reproduisait avec des artistes italiens, allemands, espagnols, suédois, portugais, etc... fournissant des films en langues diverses dont chacun n'avait d'autre valeur que d'empêcher la *Paramount* de perdre les débouchés commerciaux qu'au temps du film muet elle possédait en Italie, en Allemagne, en Espagne, en Suède, au Portugal et au Brésil...

Les résultats d'une telle organisation furent déplorables : l'Italie refusa purement et simplement les films réalisés dans ces conditions, et les autres pays auxquels ils étaient destinés leur firent, en commençant par la France, un accueil des plus froids et des plus significatifs (2). Cette activité, qui commença

(1) Pour cette besogne la *Paramount* n'hésita pas à employer des écrivains de talent comme MM. Denys Amiel, Léopold Marchand, Pierre Scize, dont les noms devaient faire illusion aux critiques et aux spectateurs, mais qui tous, à la projection des films, désavouèrent les œuvres dont on voulait leur imputer la paternité, tant le travail qu'ils avaient fourni avait été modifié hors de leur présence.

(2) Ces films : *Une Femme a menti*, *le Secret du docteur*, *Chérie*, *Dans une île perdue*, *le Réquisitoire*, *A mi-chemin du ciel*, *les Vacances du diable*, *Toute sa vie*, eurent, malgré leur basse qualité, une carrière capable de faire illusion sur leur

par être très grande puisqu'elle aboutit à la confection, en moins d'un an, de huit grands films et d'une trentaine de petits films, — sketches ayant pour vedettes des acteurs de music-hall et dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils semblaient faits « au rabais » et pour donner à tous ceux qui les verraient une déplorable impression de la « production française », — cette activité s'est, depuis plusieurs semaines, singulièrement ralentie (1).

Sans doute, les premiers résultats fournis par l'exploitation des films produits dans les conditions que nous venons de dire sont-ils assez peu encourageants, mais ils sont explicables.

M. Yvan Noé, qui vient de rentrer à Paris, après avoir vécu un an dans les studios d'Hollywood, a donné au *New-York Times*, avant de quitter l'Amérique, un article qui se termine par ce propos que lui tint un de ces Américains de haute culture qui aiment leur pays, mais qui ne sont pas tendres pour leur cinéma : « Je crois qu'on a réuni à la tête des studios tous les imbéciles des États-Unis pour les empêcher de nuire dans les autres parties de notre activité nationale. »

L'accusation est sévère, mais elle trouve sa complète justification dans les erreurs que commettent, avec une désespérante régularité, les dirigeants du commerce et de l'industrie cinématographiques d'Amérique, dès qu'ils sont dans l'obligation de sortir du domaine des affaires pour pénétrer dans celui de l'esprit.

Comment, en particulier, les dirigeants de la *Paramount* ont-ils pu croire une seule seconde, que le public français pourrait accorder son attention à des films qui ne pouvaient prétendre à rien d'autre qu'à être des copies, réalisées hâtivement (2) à frais réduits et par un personnel improvisé dans ses

valeur, la *Paramount* disposant en pleine propriété de l'ex-Vaudeville et de quelques théâtres dans de grandes villes de province, sans parler des contrats qu'elle possède encore avec nombre de salles de second ordre.

(1) Pour célébrer le premier anniversaire de son activité en France, la Société Paramount vient, — 12 avril, — de faire savoir que cette activité va au contraire être renforcée. Le budget qu'elle va consacrer à sa production européenne s'élèvera, pour la saison 1931-1932, à 200 millions de francs. Elle a créé un Comité littéraire dont le président est M. Pierre Benoit. « Ses films, proclame-t-elle, contribueront à faire connaître et apprécier à travers le monde la culture française. »

(2) Un film fait dans ces conditions était achevé dans un laps de temps qui n'atteignit jamais un mois et dépassa rarement trois semaines.

éléments français et médiocre dans ses éléments américains (les studios d'Hollywood n'étant évidemment pas assez altruistes pour envoyer en France leurs meilleurs techniciens), de films américains dont le dialogue français ne faisait que souligner tout ce qu'ils contenaient d'étranger à nos habitudes et à nos façons de sentir et de penser?

Comment auraient-ils pu supposer que l'introduction de la parole dans le spectacle cinématographique pût rendre le public qui fréquente les salles de cinéma, — de quelque origine que soit ce public et de quelque catégorie que soient ces salles, — plus difficile qu'au temps du film muet, et cela au point de le forcer à se cabrer en face de situations, d'intrigues, de conflits qu'il acceptait sans le moindre effort lorsque ces situations, ces intrigues et ces conflits se nouaient et se dénouaient silencieusement?

LE FILM PARLANT ET LE PUBLIC FRANÇAIS

Il y a là un problème dont le moins clairvoyant des directeurs de salles, — un de ceux qui affirment avec une si amusante suffisance qu'ils « connaissent leur public », — a bien été obligé de constater l'existence, en entendant les coups de sifflet qui maintenant s'élèvent si souvent et parfois si justement autour des écrans, mais que nul n'a encore cherché à éclaircir.

Sans doute, cette réaction universelle, unanime et involontaire, du public en face du film parlant peut-elle s'expliquer :

1° Par la présence dans les salles d'un certain nombre de spectateurs qui n'allaient pas s'asseoir devant les écrans lorsque ceux-ci étaient silencieux, qui y ont été attirés parce qu'ils imaginaient que la nouvelle invention leur permettrait de tirer du spectacle cinématographique une totale satisfaction intellectuelle et qui, déçus par la puérilité de l'intrigue, l'inconsistance psychologique des personnages, la basse qualité du dialogue et l'imperfection inévitable de la technique, ne peuvent s'empêcher de laisser voir leur mécontentement;

2° Par l'impression de gêne que certains fervents du cinéma éprouvent à voir précisées, et souvent exagérément précisées, par le dialogue et souvent par un dialogue maladroit, des situations qu'ils acceptaient sans aucune gêne lorsqu'elles étaient silencieuses.

Mais peut-être y a-t-il à ce malaise une cause moins simple et plus profonde. En effet, le spectateur européen est habitué inconsciemment à une certaine vérité théâtrale qui n'est que le produit d'un certain nombre de conventions. D'autre part, il s'est habitué rapidement à une vérité cinématographique absolument différente de la première et faite également de certaines conventions. Allant au théâtre, puis au cinéma, le spectateur européen a pu, pendant trente ans, passer d'une de ces vérités à l'autre sans en être gêné (1). Et voici que soudain il est mis en présence d'une nouvelle forme de spectacle qui emprunte au cinéma certains de ses éléments et au théâtre certains autres dont le principal : la parole. Comment dans ces conditions pourrait-il ne pas exiger de cette nouvelle forme de spectacle à la fois la vérité qu'il trouvait au théâtre et celle qu'il trouvait au cinéma ? Comment admettrait-il que cette nouvelle forme de spectacle ne peut lui offrir qu'une troisième vérité, profondément différente des deux premières, parce qu'elle est faite de conventions nouvelles, ces conventions laissant d'ailleurs apparaître tout ce qu'elles peuvent avoir de gênant parce qu'elles n'ont pas encore eu le temps de s'imposer ?

C'est à cette impuissance à satisfaire pleinement l'esprit du spectateur, à ce désaccord entre les exigences *inconscientes* du public et ses possibilités actuelles que le cinéma parlant doit de rencontrer, chez ceux-là mêmes qui sont les plus désireux de l'adopter, une résistance que ne s'explique aucun de ceux qui en sont les victimes.

Ce décalage inévitable, mais dont l'importance diminue à mesure que le public se familiarise davantage avec le film parlant, tous ceux qui veulent profiter de la nouvelle invention sans être déçus par elle, doivent s'efforcer à le rendre aussi peu sensible que possible. C'est à cette condition absolue qu'ont répondu les producteurs de films qui ont cherché le succès dans la réalisation d'opérettes filmées, l'opérette, conformément à une tradition depuis longtemps acceptée, ne devant rien ou

(1) Chaque fois qu'un entrepreneur de spectacles a voulu établir une collaboration étroite entre le théâtre et le cinéma (par exemple : intercalation d'un tableau cinématographique dans une pièce de théâtre), le public a été gêné par l'effort qu'il devait faire pour passer brusquement de l'une à l'autre de ces deux vérités qu'il n'était pas habitué à voir voisiner de si près.

presque rien à la réalité et obéissant uniquement à la fantaisie (1).

On voit donc quelle erreur et quelle imprudence ont commises les dirigeants de sociétés américaines qui ont cru qu'ils pouvaient réaliser des films parlants français sur des sujets américains, puisque cela les mettait dans l'obligation de montrer des personnages américains parlant français et par conséquent d'ajouter une convention supplémentaire à toutes celles qu'il fallait déjà imposer à un public réfractaire.

C'est ce qu'a très bien compris et très justement exprimé M. Pierre Mac-Orlan, quand, à propos d'un des films réalisés à Hollywood, il écrivait (2) : « Je viens de voir et d'entendre un film américain, un film policier joué dans un décor américain, c'est-à-dire mêlant à un décor américain des paroles parfaitement françaises, puisqu'il s'agit ici de langage populaire. Il faut dire à la louange de ce film que l'effort technique est à peu près parfait et que les images et les voix s'accordent parfaitement. C'est un résultat qui ouvre des horizons. Mais l'accord entre la psychologie du film et son pittoresque me paraît moins digne de louanges. Cela s'explique facilement : à film d'origine nettement française, il faut un décor français. L'émotion profonde qu'impose la vision cinématographique du monde est assez délicate : une petite poussière peut enrayer l'appareil le plus parfait. La traduction d'un roman américain n'empêche pas le lecteur de rester dans l'atmosphère américaine, mais la traduction en français d'un film américain empêche le spectateur de demeurer dans l'atmosphère d'une grande ville américaine... Il me paraît donc nécessaire de reconstituer l'atmosphère exacte d'un film dans chaque langue... Le cinéma parlant doit devenir par principe une industrie nationale. »

Cette conclusion qu'un de leurs films inspirait à M. Pierre Mac-Orlan, les dirigeants de l'industrie cinématographique n'ont pas encore compris tout ce qu'elle avait d'impérieux et ils cherchent encore à conserver ce qui leur reste du marché français, — qui de tous les marchés étrangers est celui qui

(1) C'est en effet au genre de l'opérette qu'appartiennent les plus sûres réussites que le film parlant ait connues jusqu'ici : *Sous les toits de Paris*, *Parade d'amour*, *le Chemin du Paradis*, *le Million*, *l'Opéra de quatre sous*.

(2) *Contre-Enquête* (*Pour Vous*, 13 novembre 1930).

leur tient le plus à cœur, — en fabriquant, à l'aide de subterfuges plus ou moins avoués, des films qu'ils étiquettent « films parlants français » et qui, malgré tout, n'obtiendront pas sur les écrans français le succès que seuls peuvent y connaître les films d'inspiration française, réalisés par des Français, dans des cadres français.

LA QUESTION DU CONTINGENTEMENT

Cette obstination à ne pas couper tout lien intellectuel ou moral entre l'Amérique et les films nécessaires à leur clientèle européenne montre bien que les industriels et les commerçants du cinéma américain n'obéissent pas seulement à des considérations d'ordre matériel. Sinon, il y a longtemps que les grandes sociétés cinématographiques d'outre-Atlantique auraient compris que ce qu'elles avaient de plus pratique et de plus simple à faire était de se mettre carrément à produire des films parlants vraiment français dont l'édition et la location dans tous les pays de langue française leur procureraient les résultats commerciaux qu'elles souhaitent.

Mais il ne s'agit pas seulement de cela, et ce qui le prouve bien, c'est que ces Sociétés, d'une part ne laissent échapper aucune occasion de présenter sur les écrans européens leurs films parlants américains, — soit dans leur version originale chaque fois qu'elles le peuvent (1), soit dans une version privée de paroles et accompagnée par l'exécution mécanique d'une partition musicale (2), — et d'autre part protestent avec une énergie admirable lorsque par hasard, et en dépit de toutes les précautions qu'elles ont prises, un film parlant, venu d'Europe, trouve place sur un écran américain.

(1) Actuellement, il n'est pas de semaine au cours de laquelle le Parisien qui veut voir et entendre un film américain dans sa version originale n'ait le choix entre quatre ou cinq établissements : Panthéon, Diamant, Capucines, Madeleine, Agriculteurs, Parnasse-Studio.

(2) Pour l'élaboration de ces partitions, les producteurs de films américains ont exigé de leurs collaborateurs musicaux de ne plus faire appel à la musique européenne. M. E. Vuillermoz, commentant cette façon de faire dans *le Temps*, écrivait fort justement : « Boycoter la musique européenne et tout particulièrement la musique française, ce n'est pas seulement commettre un acte d'ingratitude, c'est s'appauvrir. Comme le disent nos diplomates : c'est beaucoup plus grave qu'un crime, c'est une faute. Et, en effet, un film américain « sonorisé » uniquement à l'aide de musique indigène devient mortellement ennuyeux. »

Ces protestations, en tout état de cause, seraient paradoxales, mais elles apparaissent encore plus singulières, étant donné la façon dont la situation qui les a fait naître est exposée. Voici, en effet, ce qu'écrivit *the Film Daily* : « Les producteurs des États-Unis commencent à s'apercevoir de l'augmentation croissante du nombre des films européens qui trouvent place sur le marché et à se préoccuper de la situation qui leur cause une inquiétude sérieuse. Une Société importante a déjà commencé une enquête discrète sur cet état de choses et les résultats déjà acquis indiquent que le succès ici des films à dialogue allemand, français, italien et espagnol, provient en grande partie de l'appui qu'ils reçoivent des écoles, des collèges et autres institutions d'éducation, ainsi que de groupements respectifs des diverses nationalités aux États-Unis. En général, la clientèle américaine qui s'intéresse à ces films est peu considérable, étant surtout composée de la classe intellectuelle qui a l'habitude de fréquenter les théâtres d'avant-garde. Les groupements scolaires encouragent les films parlés étrangers à cause de la valeur instructive que présente l'audition des différentes langues étrangères. »

Et exagérant leurs appréhensions ou craignant sincèrement que les efforts qu'ils ont faits victorieusement jusqu'à présent pour éviter dans leur propre pays toute concurrence étrangère à leur production nationale ne soient brusquement annihilés, voici que les dirigeants de l'industrie et du commerce cinématographiques américains demandent à leur gouvernement de remédier au danger qu'ils redoutent, fût-ce en prenant contre les films étrangers des mesures de contingentement.

Le contingentement ! Il a suffi, pendant longtemps, de prononcer ce mot devant un des innombrables Américains que le succès du cinéma a fixés dans notre pays pour le faire entrer dans une indescriptible crise de fureur, parce qu'il voyait derrière ce mot une série de mesures incompatibles avec la dignité des commerçants américains de films installés chez nous comme chez eux, et de nature à restreindre le libre épanouissement de leur impérialisme cinématographique.

Nous avons montré l'année dernière (1) comment le Gou-

(1) *L'Invasion cinématographique américaine*, dans la *Revue* du 15 février 1930.

vernement français qui, après de longues hésitations, avait fini par prendre de timides mesures de contingentement en faveur du film français, avait été amené, sous la pression de M. W. H. Hays, à atténuer ces mesures jusqu'à les rendre inopérantes et avait accepté que le déplorable état de choses existant ne serait en rien modifié jusqu'au 30 septembre 1931. Et voici que, par un retournement de situation dont ceux qui ont gardé le sens de l'ironie ne manqueront pas de sourire, ce sont les Américains qui, sans attendre que la France aborde de nouveau la question, lèvent les bras au ciel en suppliant les dieux de les gratifier de ce mal qui en 1928 et 1929 répandait la terreur dans leurs rangs!

De son côté, l'Angleterre, qui ne veut pas consentir à déclarer que l'anglais et l'américain sont une seule et même langue, pense à demander au contingentement de la protéger contre les films parlants américains.

Voilà donc, — sans que la France ait manqué à l'engagement qu'elle avait pris de ne rien modifier avant le 30 septembre 1931 à la situation créée au printemps de 1929, sans même qu'elle y ait pensé, — la question du contingentement, c'est-à-dire celle des rapports entre nations productrices de films, posée à nouveau en même temps en Amérique et en Angleterre.

QUE VA FAIRE LA COMMISSION SUPÉRIEURE DU CINÉMA ?

Devant cette situation nouvelle, que va faire la Commission supérieure du cinéma que M. Herriot a instituée ? Depuis un an, cette Commission, qui dépend du ministère de l'Instruction publique et du sous-secrétariat d'État aux Beaux-Arts, est restée condamnée à une inaction à peu près totale par les changements successifs de ministères.

Au mois d'octobre dernier, M. Eugène Lautier, qui était alors sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts, exposa à ses collègues, au cours d'un Conseil de cabinet, quelques-unes des idées qu'il avait sur la question cinématographique, idées encore un peu vagues qu'il n'eut pas le temps de préciser. Depuis lors, le cinéma ne tint aucune place dans les préoccupations du Gouvernement, non plus que dans celles du Parlement.

La Commission supérieure du cinéma va donc avoir une

besogne importante et rapide à fournir, si elle veut, ainsi que c'est son devoir, protéger le film français. Pour cela, il lui faudra commencer par définir ce qu'est un film français. Cette définition n'a jamais été facile à établir, et elle l'est moins que jamais, aujourd'hui que les éléments qui interviennent dans la composition d'une œuvre cinématographique sont plus complexes et soulèvent des questions plus délicates.

Le problème est, en effet, à la fois d'ordre intellectuel et moral, d'ordre artistique et d'ordre économique, car, qu'on le veuille ou non, un film n'est pas une marchandise semblable à un sac de farine, à une pièce de drap ou à une paire de chaussures.

Nous avons vu combien un film parlant français réalisé dans les studios américains a de peine à nous donner satisfaction, et il nous est facile d'imaginer quel tort il peut faire à la cause française, s'il est projeté hors de nos frontières comme étant vraiment d'origine française. Un film exécuté en territoire américain par une société américaine obéissant à des considérations d'inspiration américaine et utilisant, à l'exception du metteur en scène, de l'auteur du dialogue et des acteurs principaux, un personnel artistique et technique non français, ne peut évidemment pas être considéré comme français.

Et il devra en être de même des films faits en France par des Sociétés restant réellement américaines d'origine, d'esprit et de capitaux ; bien qu'ayant satisfait aux exigences de la loi française qui régit la vie des sociétés, elles portent un masque trompeur. Du point de vue économique, ces films, qui font travailler un personnel français plus nombreux que ceux dont les studios californiens sont le berceau et qui provoquent sur certains points du territoire français une activité dont profite le commerce français, sont indiscutablement plus français, mais du point de vue artistique comme du point de vue intellectuel et moral, ils le sont tout aussi peu, car ils ne sont que les répliques d'œuvres dont l'inspiration, le cadre et l'exécution sont essentiellement américains.

Enfin, on ne doit pas davantage regarder comme français un film qui est simultanément réalisé en deux versions différentes, — comme cela arrive fréquemment dans les collaborations germano-françaises, — et dont la version française, plus ou moins différente de la version allemande, est signée d'un

nom allemand accompagné en France d'un nom français, qui disparaît en Allemagne, ou d'un nom français seul, — nom d'une personnalité qui n'a eu aucun rôle réel dans la réalisation et qui n'est là que pour faire illusion aux spectateurs, tout le travail ayant été en réalité accompli sous une direction allemande.

Ce ne sont là que les aspects les plus fréquents d'un problème dont les variantes sont nombreuses et le seront encore plus à mesure que la technique du film parlant se perfectionnera (1).

QU'EST-CE QU'UN FILM FRANÇAIS ?

La Chambre syndicale française de la cinématographie, l'Association des auteurs de films, la Société des auteurs et compositeurs dramatiques, la Société des gens de lettres, ont cherché à donner du film parlant une définition capable de servir de point d'appui à une sérieuse défense de notre cinéma national, de notre langue et du prestige de notre pays à l'étranger.

Le texte qui paraît le mieux répondre à toutes les exigences est celui que rédigea le bureau de la Confédération des travailleurs intellectuels, sous l'inspiration des délégués de l'Association des auteurs de films et plus particulièrement de M^{me} Germaine Dulac : « Est français tout film : 1° produit par une Société dont le centre de direction est français ; 2° dont les intérieurs de studio, et, si possible, les extérieurs sont

(1) Comment pourra-t-on par exemple accepter qu'un film soit français sous prétexte que les paroles que nous entendrons seront françaises, si les studios américains lancent des films joués uniquement par des acteurs américains pendant que des récitants français invisibles débiteront un texte français ?

A en croire M. Yvan Noé (*V. Comœdia* du 17 avril 1931 : *la Synchronisation des films français en Amérique*), le procédé permettant un tel truquage est au point. Le prix de revient d'un film « parlant français » réalisé dans ces conditions, — et qui comporterait naturellement tout le luxe dont les Américains gratifient leurs films nationaux et dont, pour des raisons d'économie, étaient privés les « versions françaises » de ces films, — est au maximum de 25 000 dollars (500 000 fr.). Le prix de revient du plus modeste film national réalisé en France ou en Allemagne étant de 1 500 000 fr., ce procédé de synchronisation aura pour conséquences immédiates : 1° la mort du film vraiment français, 2° la disparition sur tous les écrans du monde des artistes français condamnés à parler sans être vus, au bénéfice des acteurs américains qui, seuls, resteront visibles du public, à moins que le public français ne continue à se montrer hostile aux scénarios américains.

« tournés » en France; 3° dont les auteurs du scénario, de l'adaptation, de la mise en scène et de la partition musicale sont français ainsi que la direction artistique; 4° dont le décorateur est français et dont la partition musicale est exécutée par des musiciens français; 5° dont tous les acteurs sont français, sauf ceux qui, représentant indispensablement des personnages étrangers, doivent parler une langue étrangère; 6° dont la réalisation ne soit pas la copie après coup d'un film déjà « tourné » dans un pays étranger. »

Cette définition a été envoyée par le bureau de la C. T. I. au ministère de l'Instruction publique et au Sous-secrétariat d'État aux Beaux-Arts. Certains la trouveront peut-être sévère; elle n'est que juste, car il convient de ne pas oublier *qu'un film parlant français doit être plus français qu'un film muet*, qu'il le paraît plus difficilement et que, s'il est médiocre, il est plus dangereux pour le prestige de l'esprit français qu'un film muet.

Cette définition va évidemment subir de rudes assauts, car elle est gênante pour un certain nombre de combinaisons plus ou moins hypocrites; mais il faut espérer que la Commission supérieure du cinéma l'adoptera, car elle ménage tous les intérêts français en cause, qu'ils soient d'ordre artistique, moral, intellectuel ou matériel.

Une fois cette définition adoptée, la Commission supérieure du cinéma pourrait proposer aux ministres compétents un projet de règlement de contingentement que rendent indispensables les mesures du même ordre qui ont été prises par l'Allemagne depuis longtemps déjà et que l'Angleterre et les États-Unis brûlent de prendre. Le Gouvernement allemand a, en effet, décidé de limiter de façon très sévère le nombre de films fabriqués à l'étranger voulant franchir ses frontières, même si ces films présentent toutes les apparences d'un film allemand (langue, metteur en scène, interprètes, etc...). On voit donc que si nous n'adoptons pas rapidement une définition du film français capable de servir de base à un contingentement sérieux, ce n'est pas seulement en face des États-Unis que nous ferons figure de dupes.

Ces mesures prises, l'action du Gouvernement en faveur du cinéma français pourrait sans doute s'étendre un peu plus loin.

Lorsqu'il était muet, le film jouait un rôle d'information et de propagande déjà important, mais qui est devenu bien plus considérable, maintenant qu'il est doué de la parole : ce ne sont plus seulement nos paysages, nos mœurs, notre passé, nos modes, nos conceptions artistiques dans l'ordre plastique qu'il peut faire connaître et aimer à travers le monde, c'est notre langue, c'est notre musique, c'est, dans de certaines limites qu'il convient de déterminer avec beaucoup de tact, notre littérature, notre poésie.

Peut-être l'importance d'un tel rôle pourrait-il valoir au cinéma un traitement de faveur. Une définition précise du film français, un règlement de contingentement sont des mesures négatives qui gêneront certaines concurrences, quelquefois sournoises, dont notre cinéma national n'a que trop souffert, mais peut-être une aide positive ne lui serait-elle pas inutile.

Pourquoi le Gouvernement français, qui subventionne des théâtres, des sociétés artistiques, des instituts, des missions, des écoles et des collèges français à l'étranger, ne subventionnerait-il pas un studio qui pourrait être mis, moyennant certaines garanties morales et artistiques, à la disposition des producteurs de films français, ce qui diminuerait de façon intéressante le prix de revient de ces films et permettrait auxdits producteurs d'augmenter leur production (1) ? Le président de l'Association des auteurs de films, M. Charles Burguet, a depuis longtemps mis au point un rapport qui fixe, de façon très précise, les conditions suivant lesquelles ce projet pourrait être réalisé et les avantages qu'il présente. Pourquoi la Commission supérieure du cinéma ne le ferait-elle pas sien et n'en demanderait-elle pas l'adoption au Parlement ? Il est, en effet, indispensable que les producteurs français fassent preuve d'une plus grande activité : tant que le nombre des films produits en France ne sera pas plus élevé, aucune politique cinématographique vraiment efficace ne pourra être poursuivie par les pouvoirs publics, à qui cette pauvreté interdit de répondre aux mesures énergiques de défense prises par certains pays étrangers ou à leurs exigences, par des mesures aussi énergiques ou par des exigences de même ordre.

(1) Au cours de l'année 1931, la production française, — qui a fourni, il faut le reconnaître, un très sérieux effort, — atteindra au maximum 100 films, ce qui est nettement insuffisant en face de la production étrangère.

Il faut donc à tout prix aider la production.

Nous avons dit au début de cette étude que le nombre des salles équipées pour la projection est actuellement d'environ 700. Mais ce n'est pas seulement en France que l'on parle français : à ces 700 salles il convient d'en ajouter près de 150 en Belgique et de 100 en Suisse qui réclament des films parlants français, sans parler des 450 salles canadiennes dont la clientèle est toute prête à accueillir aussi favorablement des films parlants français que des films parlants américains. Il est enfin un certain nombre de pays comme la Turquie (40 salles), la Grèce (40 salles), l'Égypte (40 salles), la Roumanie, et toutes les républiques sud-américaines qui, à défaut de films nationaux, préféreraient voir et entendre des films parlants français plutôt que des films parlants américains ou allemands.

Il y a donc hors de nos frontières un nombre de salles de spectacle cinématographique au moins égal au nombre de nos salles nationales, où le film parlant français trouverait une clientèle toute prête à l'accueillir, à l'adopter et à prouver à nos producteurs qu'elle est heureuse de ne pas être condamnée à ne voir et à n'entendre que des films parlants américains. Cette clientèle ne mérite-t-elle pas que nos industriels et nos commerçants du film fassent en sa faveur un effort et que cet effort soit, s'il le faut, soutenu par les pouvoirs publics?

Pourquoi la France ne ferait-elle pas en faveur de son art cinématographique, — à la double condition qu'il soit vraiment un art et vraiment national, — l'effort difficile et délicat qui la sauverait et qui, en même temps, la grandirait dans l'esprit de tous ceux qui la jalourent comme de tous ceux qui attendent d'elle la leçon qu'ils doivent écouter et l'exemple qu'ils doivent imiter?

RENÉ JEANNE.

LES DERNIÈRES FOUILLES EN ÉGYPTÉ

Je voudrais, dans les quelques pages qui suivent, marquer brièvement les progrès accomplis, au cours des dernières années, dans la connaissance de l'Égypte. Je voudrais les marquer, non pas comme ils ressortent des mémoires et des comptes rendus publiés par les spécialistes; mais tels qu'ils m'ont été révélés, dans des entretiens familiers, par ceux à qui nous les devons, ou tels qu'ils me sont apparus dans mes promenades à travers ce pays merveilleux. Que ne peut-on retourner en Égypte tous les deux ou trois ans? Chaque nouveau voyage y est si riche en surprises et en découvertes! Les lieux que l'on revoit ne sont plus tout à fait ceux qu'on a connus : ce sol prodigue, inépuisable, s'est laissé arracher quelque trésor nouveau, quelque nouveau secret. A défaut d'une compétence dont je regrette fort d'être dépourvu, parce qu'elle eût doublé mon plaisir, j'offre simplement les fruits d'une curiosité que chaque expérience ravive et qui ne se lasse point d'admirer.

« L'Égypte est un présent du Nil » : Hérodote le dit, et longtemps nous l'en avons cru. On découvre aujourd'hui qu'Hérodote s'est trompé, ou plutôt que sa formule ne peut s'appliquer qu'à une Égypte relativement récente. Il fut un temps où la vallée du Nil n'était pas une coupure entre deux déserts. Le fleuve roulait alors, non pas du limon, mais des

cailloux. A l'estuaire, dont la ville du Caire occupe à peu près la place, ses eaux s'étendaient de la colline du Mokattam jusqu'au site actuel des Pyramides. Les nombreux affluents qu'il recevait, et dont parfois le lit est encore visible, arrosaient des régions maintenant désertes, mais que couvraient jadis des prairies et des forêts. L'homme était partout, vivant de chasse et de pêche, puis d'agriculture. Peu à peu le pays se dessèche, et l'homme se retire lentement vers la région où il trouve encore de l'eau, c'est-à-dire vers la vallée du Nil.

Longtemps les préhistoriens avaient désespéré de l'Égypte. De grands égyptologues, comme Lepsius et Mariette, déniaient tout caractère préhistorique aux objets recueillis par Arcelin et le vicomte de Murard dans le gisement de Thèbes. Les recherches faites par Jacques de Morgan, entre 1892 et 1897, l'amènèrent à reconnaître la réalité de la préhistoire égyptienne; mais il était obligé de constater que jamais un sondage n'avait fait apparaître les diverses époques dans leur succession distincte : les couches semblaient bouleversées et confondues. Les scrupules de Morgan devaient être bientôt dissipés, d'abord par les travaux de Vignard, en Haute-Égypte, puis, définitivement, par la fouille heureuse qui permit au Père Bovier-Lapierre de reconnaître à l'Abassiéh, faubourg du Caire, dans une carrière, la succession, en couches nettement divisées, du *chelléen*, de l'*acheuléen*, du *moustérien*, et même du *préchelléen*. Chaque couche contenait les outils spécifiques des époques correspondantes, mêlés à des ossements d'espèces animales disparues. Morgan vécut assez longtemps pour tenir compte de cette découverte et pour reviser, dans sa *Préhistoire orientale*, les conclusions qu'il avait formulées naguère dans les *Recherches sur les origines de l'Égypte*.

Le Père Bovier-Lapierre a bien voulu me faire les honneurs de sa collection. Elle emplit du haut en bas deux cellules du Collège de la Sainte-Famille, où le savant jésuite enseigne les sciences naturelles à quelques centaines de jeunes Égyptiens. Comme c'est mardi-gras, les élèves ont organisé une représentation d'*Esther*; et tandis que le Révérend Père me fait admirer ses trésors, j'entends monter de la salle voisine des voix d'enfants qui psalmodient les beaux chœurs de Moreau.

— Vous voyez ici, m'explique le Père Bovier-Lapierre, les

dépouilles de douze stations préhistoriques, dont plusieurs sont encore inédites. Les stations néolithiques ne se trouvent que dans la vallée du Nil; les paléolithiques se rencontrent un peu partout. Ces outils de grès proviennent de la « Montagne Rouge »; ces silex taillés sont d'Hélouan, où nous avons trouvé du paléolithique supérieur, ou *caspien*. Un peu au nord d'Hélouan, on a mis au jour une station néolithique complète: village et nécropole; le sentier qui mène de l'un à l'autre est encore visible et praticable. La station protohistorique de Méadi nous a fourni ces objets de bronze. Et voici la photographie des petits dolmens trouvés, pour la première fois en Égypte, à quatre kilomètres de Méadi.

Percuteurs et coups-de-poing, lames et haches, enclumes et marteaux s'alignent en série. Deux matières alternent: le silex et un grès très fin et très dur. Ce que mes yeux profanes admirent par-dessus tout, ce sont ces silex blonds, d'une taille si franche et si élégante qu'ils semblent annoncer déjà le style hardi et sûr de ces grands tailleurs de pierre que furent les Égyptiens. Cependant le Père Bovier-Lapierre me signale l'importance des travaux actuellement poursuivis par M. Sandford et par M. Hume, de la Société de géographie d'Égypte. Il me parle des voyages d'exploration à travers le désert, qui ont conduit le prince Kemal Eddin Hussein et ses compagnons jusqu'à mi-chemin du lac Tchad; la seconde de ces expéditions, accomplie en 1929-1930, a été particulièrement fructueuse au point de vue de la science préhistorique.

Depuis trois ans, l'Académie des sciences de Vienne poursuit à la lisière occidentale du Delta, en bordure du désert, des recherches du même ordre, qui ont abouti à la découverte, par le docteur Junker, d'une station néolithique nettement caractérisée. *Mérindé*, l'endroit des cendres, c'est le nom qu'ont donné à ce site les habitants des villages voisins. On a trouvé là, outre des outils et des armes en silex, toute une céramique rouge et noire, dont quelques spécimens accusent déjà la recherche de l'élégance. Ici, village et nécropole semblent confondus: les morts sont enterrés près des maisons, la face orientée vers le foyer; sur plusieurs squelettes, des grains de blé étaient répandus. Parmi des poteries d'usage domestique, une petite palette à étendre le fard dénonce les origines lointaines de la coquetterie féminine.

L'industrie révélée par les fouilles de Mérimé semble assez voisine de celle qu'ont mise au jour, dans le Fayoum, les recherches exécutées par deux Anglaises, Misses Gertrude Thompson et Eleonor Gardner, pour le compte du *Royal Anthropological Institute*. Mais elle diffère sensiblement de celle qu'on a trouvée dans les stations néolithiques de la Haute-Égypte. Cette différence entre deux civilisations jette quelque lumière sur le problème encore très obscur des origines de l'organisation politique dans la vallée du Nil.

VISITE A SAKKARAH

Depuis l'aménagement d'une route praticable aux automobiles, on franchit en moins d'une heure la distance qui sépare le Caire de la nécropole memphite. On traverse la belle palmeraie où veille un sphinx pendant que dorment deux colosses étendus sur le dos; et tout à coup, dominant l'étendue brillante du désert, une pyramide apparaît. C'est Sakkarah, et la tombe du roi Zozer.

— Si vous n'êtes pas revenu ici depuis cinq ans, me dit M. Lacau, le directeur général du Service des Antiquités (1), qui m'a invité à l'accompagner dans sa tournée d'inspection, vous allez voir du nouveau. Les fouilles que dirige M. Firth, un juriste anglais devenu égyptologue, assisté d'un jeune architecte français, M. J.-P. Lauer, sont en train de renouer le fil entre la légende et l'histoire. On va vous montrer des tombes qui remontent à la première dynastie, c'est-à-dire au temps où le roi Ménès, déjà maître de la Haute-Égypte, conquit le Delta et bâtit dans cette plaine, à la frontière des deux royaumes, Memphis, capitale de l'Empire. Cela se passait il y a un peu plus de cinq mille ans, environ 3300 avant Jésus-Christ.

(1) Qu'il me soit permis de remercier ici, pour l'accueil aimable qu'ils m'ont fait et pour la copieuse information qu'ils ont bien voulu m'offrir, MM. Pierre Lacau, directeur général du Service des Antiquités; H. Gauthier, secrétaire général du même service; Pierre Jouquet, directeur de l'Institut français d'archéologie orientale; Munier, secrétaire de la Société royale de géographie; le R. P. Bovier-Lapierre; l'abbé Drioton; Chevrier, directeur des travaux de Karnak; Firth, directeur des fouilles de Sakkarah; J.-P. Lauer, architecte attaché aux mêmes fouilles; Bruyère, directeur des fouilles de Deir-el-Médinéh; le professeur Breccia, directeur du Musée d'Alexandrie; G. Wiet, directeur du Musée arabe du Caire.

MM. Firth et Lauer nous mènent tout droit aux tombes qu'ils viennent de découvrir. La façade à redans évoque celle du palais-forteresse, que j'ai vu à Assour et en Chaldée. La demeure du mort devait être faite à l'image de celle du vivant; et le sarcophage lui-même n'était qu'une forme réduite du tombeau. Une rampe descend jusqu'à l'entrée de la chambre sépulcrale, d'où les ouvriers ont déjà extrait un mobilier considérable : jarres de terre, bouchons d'argile, vases d'albâtre, quelques poteries portant des marques, dont l'une pourrait bien être celle du roi Ménès. De certaines cavités pratiquées dans la paroi qui surplombe l'entrée du tombeau, les fouilleurs concluent à l'existence probable d'une chambre supérieure, chambre d'offrande, ou plutôt chambre de manœuvre, contenant l'appareil destiné à la descente du sarcophage. Ces tombes ont été retrouvées tout à fait au nord de la nécropole.

Revenant ensuite vers la pyramide, nous traversons le cimetière à ciel ouvert de la sixième dynastie, où des rues dallées courent entre les chapelles funéraires; et nous arrivons au mur d'enceinte qui s'élève autour de la pyramide à degrés. Dégagé depuis peu sur une grande étendue, ce mur à bastions, en beau calcaire blanc, admirablement appareillé, étale sa blancheur au soleil et brille d'un tel éclat, qu'on le croirait construit d'hier. Il aura tantôt cinq mille ans et date, comme la plupart des monuments qu'il enclôt, de la troisième dynastie. Dans l'un des bastions, mes guides me font remarquer un simulacre de porte, premier témoignage du style singulier qu'à l'intérieur de l'enceinte nous allons retrouver partout.

Nous pénétrons dans une vaste cour, et voici, au pied de la pyramide, un petit monument à colonnes cannelées, sans base, rappelant à s'y méprendre les colonnes grecques de l'ordre dorique. Construction, ou reconstruction tardive? on aurait pu le supposer si, sur les murs intérieurs, n'étaient apparus quelques *graffiti*, où des visiteurs de l'époque de Ramsès II exprimaient leur admiration pour la merveilleuse beauté et la solidité inaltérable des monuments érigés par le roi Zozer!

Une série d'autres chapelles de même style et de même appareil s'ouvrent sur la cour dite du *Hed-Sed*, parce que sa disposition rappelle le décor connu d'une cérémonie appelée de ce nom, sorte de jubilé royal. Et toujours ces simulacres : fausses portes, fermées ou entr'ouvertes, munies de leurs faux

gonds; hautes colonnes tantôt engagées, tantôt appuyées à des piliers, parce qu'elles seraient trop frêles pour supporter le poids d'une arche ou d'une architrave. Ces colonnes, soigneusement étudiées et reconstituées par M. Lauer, sont de deux sortes. Les unes présentent des cannelures; les autres sont fasciculées et semblent l'imitation en pierre de ces longues bottes de roseaux qui devaient supporter la toiture des habitations primitives. Les chapiteaux sont aussi inédits que les fûts : deux feuilles à nervures encadrent, la pointe en bas, un petit abaque rectangulaire. La façade semble avoir été couronnée par un bandeau cintré, dont M. Lauer a retrouvé les pierres de départ.

Voilà donc, trois mille ans avant Jésus-Christ, une architecture égyptienne en pierre, avec un appareillage aussi parfait, aussi impeccable dans les surfaces courbes que dans les plans rectilignes, avec des colonnades comparables à celles que l'art grec ne produira que beaucoup plus tard, avec des cintres qu'on ne retrouvera plus dans l'art égyptien des époques suivantes. Cette architecture en pierre succède immédiatement aux constructions de brique crue des deux premières dynasties; et elle précède de peu les grandes pyramides, dont l'appareil énorme forme un contraste singulier avec celui, si menu et si minutieux, des monuments blancs de l'enceinte de Zozer.

Une vieille tradition, recueillie par les historiens grecs, attribuait l'honneur d'avoir inventé la construction en pierre de taille à un certain Imothep, administrateur et médecin, dont par la suite les Égyptiens avaient fait un héros et un dieu. Quelles ne furent pas la surprise et la joie de M. Firth, en lisant sur le socle d'une statue dont il ne reste que les pieds, à côté du nom royal de Zozer, celui d'Imothep « chancelier du roi de Basse-Égypte, le premier après le roi de Basse-Égypte, administrateur du grand palais, noble héréditaire, grand prêtre d'Héliopolis » ?

Imothep fut sans doute un grand homme et un inventeur de génie. Il reste pourtant à expliquer, d'abord par quel miracle l'architecture égyptienne en pierre atteignit d'un seul coup un si haut degré de perfection, ensuite, par quel caprice elle s'orienta brusquement vers des formes totalement différentes de celles où elle avait excellé d'abord. Le rôle curieux joué par les simulacres dans les constructions de Zozer,

— fausses portes, faux stores enroulés, colonnes qui ne font pas leur métier de colonne, — suggère à M. l'abbé Drioton une vue assez raisonnable : les édifices de Sakkarah seraient, si l'on peut dire, « des statues d'édifices » ; les architectes du roi Zozer auraient scrupuleusement traduit en pierre, — c'est-à-dire dans une matière de luxe, — les constructions en bois et en glaise dont le modèle était sous leurs yeux. Cette hypothèse, qui rend compte de certains détails de forme, ne suffit peut-être pas à expliquer l'extraordinaire perfection d'une facture inégalee.

LES RÉCENTS TRAVAUX DE KARNAK. — MÉDAMOUD

Comme nous reprenons la route du Caire, M. Lacau me parle de ses projets, de ses espoirs.

— Que ne trouvera-t-on pas à Memphis, quand on pourra fouiller Memphis ? Songez que c'était probablement plus grand que Thèbes. Mais, pour le moment, loin de rechercher ce qu'en style administratif on appelle ici les « travaux neufs », nous essayons de les éviter. Une découverte coûte cher, entraîne loin, et nos ressources sont malheureusement très limitées. Deux millions de francs-or l'année dernière, et la plus grande partie de cette somme a passé en travaux de conservation et de réfection. Cette année, le budget des Antiquités se ressent, comme tous les autres, de la crise financière qui atteint l'Égypte. Il faut pourtant reconnaître, à l'honneur du Gouvernement, que c'est sur les services scientifiques qu'on a fait le moins d'économies. Tous nos grands chantiers resteront ouverts.

« Le Gouvernement égyptien se devait de garder pour sa part et d'exploiter lui-même les deux grandes fouilles, Thèbes et Memphis, c'est-à-dire Karnak et Sakkarah. A Karnak aussi, sans le vouloir, nous avons trouvé de l'imprévu et par suite entrepris des travaux neufs. Puisque vous partez bientôt pour la Haute-Égypte, je vous donne rendez-vous, dans quinze jours, au temple d'Amon.

Ma première surprise, quand j'ai passé le seuil du temple géant, c'est de trouver entièrement déblayée la grande cour d'entrée, qui avait encore naguère un fâcheux air de chantier, et de voir en place, remontée sur des fondations neuves, la

belle colonne de Taharka (viii^e siècle avant J.-C.), qu'on avait dû démolir pierre par pierre, parce qu'elle menaçait de s'écrouler. Guidés par M. Chevrier, l'habile directeur des travaux de Karnak, nous traversons la Salle hypostyle, où plusieurs architraves ont été consolidées, et nous arrivons au fameux Pylône n° 3. Il porte, à chaque aile, deux larges blessures béantes. J'écoute M. Chevrier.

— Vous connaissez l'histoire merveilleuse du pylône d'Aménophis III. Il présentait, il y a de cela cinq ans, une fissure assez inquiétante. On regarde, et à travers le parement disjoint, on aperçoit un bloc parfaitement taillé et couvert d'inscriptions. On élargit un peu la fente pour dégager ce bloc. Pas de doute; les constructeurs du pylône n° 3 avaient utilisé, pour bourrer leur ouvrage, des matériaux empruntés à quelque édifice antérieur. Il ne nous restait plus qu'à vider le pylône n° 3.

« Ce n'était point chose facile. M. Pillet, mon prédécesseur, commença l'opération; je l'ai poursuivie, en m'attaquant simultanément aux deux ailes de l'édifice. Songez qu'il faut descendre des blocs dont quelques-uns, comme les fragments de plafond, pèsent de cinquante à soixante tonnes. Ajoutez que le limon du Nil, qui servit à joindre ces matériaux disparates, est devenu plus dur que le plus dur des mortiers. Au début, faute d'un outillage plus moderne, j'avais eu recours aux méthodes pharaoniques : des rouleaux de bois, un plan incliné, et les blocs descendaient comme ils étaient montés. Mais le travail n'avancait guère. La main-d'œuvre est pour moi plus rare et plus chère qu'elle ne l'était pour Aménophis III. Dans ces derniers temps, j'ai pu remplacer cet équipement trop sommaire par un pont roulant, sur lequel se meut un chariot. Dès le lendemain de cette installation, onze blocs étaient descendus; les jours suivants, on alla jusqu'à vingt et un. L'opération terminée, je reconstruirai le parement, dont chaque pièce a été mesurée et numérotée, et rien ne sera changé à la figure fameuse du grand temple.

Sous un hangar voisin s'alignent les morceaux d'architecture et de sculpture récemment extraits du pylône. Les uns, de calcaire blanc, appartiennent au monument de Toutmès II; d'autres, en grès fin, à celui de la reine Hatchepsout et de son neveu et gendre Toutmosis III. La procession de la barque

sacrée, qui décorait ce monument, ne doit pas mesurer moins de douze mètres; mais on n'en a pas encore retiré tous les morceaux. Voici quelques fragments d'une frise, où marchent en file indienne des taureaux et des gazelles, d'un mouvement étonnant; les traces de couleur sont encore visibles. Un autre édifice de Toutmès II a fourni ce grand bloc de grès, à décoration jaune sur fond blanc. De l'aile sud du pylône, on a sorti, entre plusieurs piliers, une architrave intacte, provenant d'une chapelle de Senouasret I^{er}. J'ai encore dans l'œil un magnifique morceau d'albâtre, d'où sortent deux figures, celle d'un dieu, celle d'un roi; l'une vraiment divine, l'autre vraiment royale : ce chef-d'œuvre est de la XII^e dynastie.

Jusqu'à présent, on a pu identifier sept des édifices auxquels les matériaux extraits du pylône ont été empruntés; la plupart datent de la XII^e dynastie, quelques-uns de la XVIII^e. Ces édifices, on en connaissait l'existence; mais les inscriptions qui la révèlent n'en indiquent point l'emplacement. Lorsque le pylône aura rendu tous les trésors qu'il a engloutis, on reconstruira les monuments, l'un à côté de l'autre, quelque part en dehors de l'enceinte du temple, de manière à ne porter aucune atteinte au plan général et aux admirables perspectives du sanctuaire d'Amon. M. Chevrier ne doute guère que d'autres pylônes, à Karnak, soient aussi « gigognes » que celui d'Aménophis III. Une telle découverte autorise tous les espoirs. Quel enrichissement possible, et même probable, pour l'histoire de l'art égyptien et pour l'histoire de l'Égypte!

Nous sortons du grand temple par la porte de l'Est : quelques larges tranchées laissent deviner le plan d'un édifice naguère inconnu. M. Lacau, dont la part de gloire est assez belle pour qu'il ne marchande point au hasard la sienne, nous raconte simplement par quel coup de fortune il a été amené à cette découverte.

— Pour faciliter l'écoulement des eaux salpêtrées qui rongent la base des monuments de Karnak, et en particulier les colonnes de la Salle hypostyle, j'avais dû faire établir, tout autour de l'enceinte du temple, un tuyau de drainage. Comme l'ouvrage arrivait à hauteur de la porte Est, je donnai l'ordre de faire passer le drain un peu plus loin du mur d'enceinte, afin que la tranchée n'allât point couper, par aventure, quelque avenue de sphinx ou de béliers. On creuse un peu plus loin, et l'on

tombe sur ce que vous voyez. Un alignement de 27 socles, avec ou sans statue, chaque socle étant appuyé à un pilier de grès de cinq mètres de haut. L'ouverture d'une tranchée perpendiculaire fait apparaître dix autres socles alignés. Nous relevons quelques statues, qui étaient tombées la face contre terre, et nous reconnaissons Aménophis IV, autrement dit Akhenaton, le roi hérétique.

« Avant de rompre avec Amon et ses prêtres, et d'abandonner Thèbes pour fonder à Tell-el-Amarna une nouvelle capitale, cet étrange pharaon avait fait construire, à côté du grand temple, mais en dehors de l'enceinte, un sanctuaire dont voici sans doute la cour d'entrée. Il devait y avoir cent piliers carrés, donc cent statues du roi. Celles que nous avons retrouvées le représentent toutes au même âge, mais vu et interprété par des artistes différents. Le dallage de la cour a été enlevé: on a débité les piliers de grès, dont nous n'avons plus que quelques fragments. Mais les statues, impropres au emploi, ont été laissées sur place. Malheureusement, en tombant, elle ont perdu leurs jambes, qui, offrant une moindre résistance, se sont brisées.

Dans le petit musée-magasin qui touche à la maison du directeur des fouilles, quelques Akhenaton sont alignés, mystérieuses figures, dont la laideur expressive obsède le regard et inquiète l'esprit. La plus belle des statues a été transportée au musée du Caire. Tous les grands musées du monde vont se disputer les autres...

De Louxor, pour atteindre le site de Médamoud, le chemin est court et charmant. Une levée de terre ombragée, bordant un canal, court entre deux immenses prairies vertes. Au point où la verdure cesse et où apparaissent les *tells* grisâtres, faits de débris amoncelés, il faut quitter sa voiture et grimper par un sentier jusqu'au champ de fouille qu'exploitent avec bonheur M. Bisson de la Roque, ancien membre de l'Institut français d'archéologie orientale, et M. l'abbé Drioton, missionnaire du Musée du Louvre, au nom et aux frais duquel se poursuit l'entreprise. L'idée première en revient au pauvre Bénédite, qui, avant même d'avoir vu le site, avait, envers et contre tous, recommandé la fouille et prédit le succès.

Le temple d'époque ptolémaïque, dont les assises sont aujourd'hui bien dégagées, avait trois sanctuaires, consacrés

aux trois triades divines que vénéraient les habitants de Madou, faubourg septentrional de l'énorme Thèbes. Les fragments découverts dans ses substructions, dont plusieurs remontent à la XII^e et à la XIII^e dynastie, prouvent que l'édifice des Ptolémées avait été bâti sur les ruines de temples antérieurs, en un lieu depuis longtemps sacré. L'un des sanctuaires est dédié à Mont, dieu de la guerre, et les inscriptions représentent Médamoud comme une forteresse mystique, « l'œil de Thèbes », toujours ouvert, toujours en garde contre les ennemis venant du nord : c'est par le nord, en remontant la vallée du Nil, que les Perses de Cambyse avaient envahi l'Égypte. Il y avait dans l'enceinte du temple un arbre sacré, dont un bas-relief offre l'image et dont l'emplacement est révélé par la rigole de pierre qui servait à l'arroser. Enfin un taureau sacré résidait au temple et rendait des oracles. Trajan vint le consulter. « Je t'ai appelé, et tu es venu », dit l'empereur au taureau, dans l'inscription qui entoure le bas-relief où ils sont tous deux figurés. Accourir à l'appel du suppliant, c'était, pour l'animal sacré, la façon d'approuver le dessein qu'on venait soumettre à son avis prophétique.

L'entrée du temple, du côté du Nil, est précédée d'un portique élevé par Trajan et d'une belle avenue de sphinx, sur laquelle s'établit plus tard un village copte. La grande plate-forme dallée à laquelle aboutit cette voie royale (*dromos*) supporte, en son centre, une tribune. C'était le point de départ de la procession. Plus d'une dalle porte encore l'empreinte soigneusement gravée de deux pieds joints, et l'inscription : « Voici les pieds d'un tel, fils d'un tel : il a voulu que son beau nom fût gravé en ce lieu pour l'éternité. » Ainsi s'exprimait la ferveur des pèlerins.

On pourra bientôt admirer au Louvre une porte magnifique, provenant du temple de Médamoud. Parmi les fragments qu'abrite le petit musée, j'en ai vu qui, sans appartenir à la XII^e dynastie, ni à la XIV^e, m'ont cependant paru fort beaux. Il se pourrait que les fouilles de Médamoud fissent enfin justice du dédain qui entoure, on ne sait pourquoi, les ouvrages de l'époque ptolémaïque. Dans tous les cas, grâce aux inscriptions recueillies, elles auront contribué à éclaircir plusieurs points d'histoire naguère assez mal connus.

Tandis que, sous l'aimable conduite de l'abbé Drioton, je faisais le tour de Médamoud, le soleil, qui, tout à l'heure dorait

le portique impérial, est descendu vers le fleuve. Le ciel s'est coloré de mauve, puis de violet sombre. Seuls quelques cris d'enfants rompent parfois le grand silence. Une fraîcheur délicate monte des grands blés verts que nous traversons pour rejoindre la route. Nous roulons vers Louxor, lentement, pour mieux jouir de l'heure merveilleuse qui précède la nuit. Voici qu'un chant s'élève, une tache noire et mouvante barre la route : nous croisons le convoi qui transporte à Louxor les reliques de Médamoud. Soigneusement empilés sur un chariot que des fellahs chantants tirent par devant, poussent par derrière, les fragments sculptés, les pierres inscrites s'acheminent vers le port. Quand le chariot a fait cent mètres, on l'arrête, on déboulonne les rails sur lesquels il vient de rouler, pour les reposer devant lui; après quoi l'on reprend la course et la chanson. La distance couverte est, au maximum, de quatre kilomètres par jour, mais le fardeau précieux arrive toujours en bon état.

LA VALLÉE DES ARTISTES

Bien que tous les objets trouvés par M. Carter dans le tombeau du fameux Tout-ank-Amon soient désormais exposés au musée du Caire, — quelle magnifique exposition! — les touristes continuent d'affluer vers un lieu célèbre, de descendre dans un palais funéraire qu'il faut avoir vu, et dont les quatre salles sont maintenant fort bien débarrassées, aménagées et illuminées. Les deux jours de la semaine où la tombe est « ouverte », vous n'obtiendrez pas d'un chauffeur ou d'un cocher de Louxor qu'il vous mène à une autre adresse.

Et pourtant je ne voudrais pas m'éloigner de Thèbes sans avoir revu, d'abord la vallée des Reines, où dorment, dans le décor émouvant et grave de leurs sépulcres, la femme et le fils de Ramsès III; puis, tout auprès, la nécropole des artistes qui, tout en travaillant à la construction et à l'ornement des tombes royales, se préparaient pour eux-mêmes une dernière demeure à leur goût. C'est à Deir-el-Médineh qu'habitaient durant leur vie et que reposaient après leur mort ceux qu'on nommait les « Serviteurs de la Place de Vérité ». Un jour sur dix, ils avaient le loisir de travailler pour eux, et c'est à décorer leur tombeau qu'ils employaient ce jour de congé.

Il y a longtemps que l'Institut français d'archéologie orientale a commencé d'explorer cette nécropole. M. Bruyère, avec qui je l'avais visitée il y a six ans, n'a pas cessé depuis lors de fouiller et de découvrir. Il a retrouvé la tombe peinte d'Anherkhaoui, que Lepsius avait vue en 1847 et dont il emporta un morceau à Berlin : elle était perdue depuis lors. Les peintures en sont admirablement conservées; on n'en saurait dire autant de la tombe de Kaho, qui est d'un plus beau style, mais que le feu a ravagée.

— Cette année, m'explique M. Bruyère, nous faisons moins œuvre d'archéologue que besogne de terrassier : nous enlevons le déblai qui encombre la partie nord de la nécropole, afin de pouvoir l'explorer. Je vous montrerai pourtant quelques tombeaux que vous n'avez pas encore vus.

Et nous descendons tour à tour chez le sculpteur Nachtou Amon, de la XIX^e dynastie, qui a revêtu de stucs fort élégants les murs de son caveau; chez un peintre anonyme, qui glorifie le Poisson Abdou; chez Sen Nedjem, dont la tombe aux fraîches peintures semble décorée d'hier. Au plafond, le ciel d'Osiris, avec la lune et les sept « étoiles indestructibles », celles qui brillent toujours au firmament égyptien. Sur les murs, entre des scènes de labourage et de moisson, le sacrifice à Osiris, avec une table d'offrande chargée de tous les dons que procuraient la terre et le Nil. En bonne place, les figures divinisées d'Aménophis I^{er} et de son épouse, que vénèrent tous les artistes. La Reine est peinte en noir, bien qu'aucune tradition ne l'ait jamais tenue pour négresse. Voici le chat qui coupe le serpent en quatre morceaux : et, pour représenter l'acte dans toutes ses phases, on a répété le couteau trois fois. C'est un symbole de la lutte entre l'esprit du bien et celui du mal.

Sur cette porte basse, on voit, parmi le bleu du ciel, un soleil noir, un bras étendu et deux seins de femme : c'est assez pour évoquer l'œuvre bienfaisante de la déesse qui recueille le soleil mort et nourrit de son lait le soleil nouveau-né.

— Vous pouvez saisir ici sur le vif, observe M. Bruyère, le style particulier à ces tombes d'artistes. Les décorateurs ont beaucoup d'idées et peu de temps; leur dessin est parfois sommaire, mais toujours expressif; et, pour aller plus vite, ils font de l'art symboliste.

Depuis six ans qu'il s'attache à cette exploration singulière,

le fouilleur de Deir-el-Médineh n'ignore plus rien de l'histoire et des mœurs de cette colonie d'élite. Les textes hiéroglyphiques qu'il a trouvés dans les déblais, inscrits sur calcaire ou sur tessons de poterie (*ostraca*), lui ont révélé maints détails familiers ou administratifs sur la vie des artistes funéraires, de la XVIII^e à la XX^e dynastie; les papyrus lui ont appris le reste.

A quelques pas de la maison modeste qui abrite M. Bruyère s'élève, en plein désert, un *building* somptueux : c'est le quartier général de la mission américaine (*Institut oriental de Chicago*) qui, sous l'habile direction de M. Brestead et grâce aux subsides généreux de M. Rockefeller, poursuit la remise en état et la publication intégrale des temples de Médinet Habou. Plus loin, à Deir-el-Bari, travaille M. Winlock, pour le compte du *Metropolitan Museum of Art* de New-York. L'Université de Philadelphie fouille à Meïdoun, au pied de la pyramide, et achève de dégager le temple que Flinders Petrie avait commencé de ramener au jour. Le Musée de Boston consacre ses soins à la reine Hetepheres, mère du roi Khéops. Michigan, avec M. Peterson, explore le Fayoum. L'expédition du *British Museum* étudie au sud d'Assiout, en Moyenne-Égypte, la curieuse civilisation « badarienne »; tandis qu'à Armant (ancienne Hermontis), celle de l'*Egypt Exploration Society*, après avoir exploité la nécropole des Vaches, mères des taureaux sacrés, découvre le *Boukeïon*, c'est-à-dire les vingt-quatre sépultures des taureaux eux-mêmes, malheureusement dépouillées par les voleurs des objets précieux qu'elles contenaient. Avant que le réservoir d'Assouan n'étende ses eaux sur une vaste partie du plateau nubien, la mission italienne dirigée par M. Monneret de Villars fait le relevé des monuments de cette zone, en particulier celui des églises coptes et des nécropoles chrétiennes. Enfin les fouilles entreprises à Ghizé par l'Université égyptienne du Caire ont amené, le 21 janvier dernier, la découverte d'une tombe inviolée de la IV^e dynastie, aussi curieuse par le mobilier qu'elle contient que par la place où chaque objet a été retrouvé.

Ainsi les savants du monde entier, y compris les savants égyptiens, unissent leurs efforts en vue d'exploiter plus complètement et selon des méthodes chaque jour plus parfaites, cette mine inépuisable. Le Service des Antiquités, à qui incombe la répartition des chantiers, s'acquitte d'une tâche délicate avec

la plus complète impartialité. Tout en utilisant au mieux les ressources considérables dont disposent les instituts américains, il ne souffre point que cette prépondérance financière entraîne, pour l'attribution des fouilles, un traitement privilégié. Le critérium de choix, c'est d'abord la compétence technique : songez qu'une fouille mal faite est, pour la science, une perte définitive, irréparable.

La répartition du produit des fouilles posait un autre problème, non moins délicat que le premier. Pour le résoudre, M. Lacau, qui dirige le Service des Antiquités, s'est inspiré de deux principes : 1^o le pays où l'on fouille doit garder pour lui, d'abord tout ce qui intéresse essentiellement son histoire, son art, ses institutions politiques, sociales et religieuses ; ensuite, tout ce dont il ne possède pas déjà l'équivalent. 2^o Il doit laisser sortir, au bénéfice des instituts scientifiques étrangers, tout ce qui peut aider les savants et les étudiants à mieux comprendre l'histoire et l'art du pays de la découverte.

On a donc rejeté aussi bien le système usité en Grèce et en Italie, qui consiste à tout garder pour soi, que celui appliqué naguère en Égypte, qui attribuait au fouilleur la moitié de la valeur des objets trouvés. L'évaluation, souvent contestable, donnait lieu dans la pratique à des marchandages extravagants. Les missions étrangères, qui avaient fait au début quelques objections, sous prétexte que certaines fouilles « ne payaient point », reconnaissent aujourd'hui l'équité du règlement adopté en Égypte et s'y soumettent volontiers. De toutes parts, les demandes affluent ; capitaux et compétences s'associent, encouragés par quelques découvertes retentissantes. On se plaît, dans certains milieux, à tourner en ridicule le snobisme et la mode en matière artistique. Qui dira les immenses services rendus, à travers les siècles, par le snobisme et par la mode à l'archéologie et à l'histoire de l'art ? Si la recherche scientifique n'avait jamais eu d'autres ressources que celles dont l'honorent parcimonieusement les pouvoirs publics, elle n'aurait pas atteint la moitié des résultats obtenus jusqu'aujourd'hui.

DE L'ÉPOQUE GRÉCO-ROMAINE A L'ÉPOQUE MUSULMANE

On a vu quelle part revient aux savants français dans les travaux relatifs à l'Égypte pharaonique. Leur contribution

à l'étude des époques gréco-romaine et musulmane n'est pas moins importante. L'Institut français d'archéologie orientale, que M. Jouguet dirige avec une compétence admirable et une autorité souriante, ne borne pas son activité aux fouilles de Deir-el-Médineh, d'Abou-Roache ou de Tanis ; il abrite aussi des hellénistes, des philologues spécialistes de l'arabe et du copte. C'est à l'Institut que M. Guéraud a entrepris et qu'il achève un grand recueil de papyrus grecs, contenant cent « Requêtes au Roi » du ^{iv} siècle avant Jésus-Christ. Ces documents, qui jettent une lumière nouvelle sur les institutions administratives et juridiques de l'Égypte ptolémaïque, formeront le premier volume des publications entreprises par la Société royale égyptienne de papyrologie. M. Jean-David Weill imprime pour le musée arabe du Caire un « catalogue des bois inscrits ». Il édite les papyrus d'Edfou et prépare la publication d'un ouvrage arabe découvert au même lieu, grâce aux fouilles de deux autres membres de l'Institut français, MM. Saint-Paul Girard et Henne.

Alexandrie reste le centre très actif des études archéologiques relatives à l'époque gréco-romaine. Un grand savant italien, le professeur Breccia, a fait du Musée d'Alexandrie un modèle d'exposition claire et méthodique. Il ne manque à tant de richesses qu'un peu plus d'air et de lumière : la municipalité, qui a le souci de l'histoire et l'amour du beau, prépare pour les collections gréco-romaines d'Égypte un abri plus favorable et fait à la mesure de leur importance.

Le Musée arabe du Caire, complètement réorganisé par M. Gaston Wiet, rassemble, en quelques salles claires et harmonieuses, les œuvres d'art provenant des vieilles mosquées et des vieux palais du Caire : autant de trésors arrachés, soit à la destruction, soit à l'avidité des marchands. Voici une remarquable série de stèles funéraires, dont la plus ancienne n'est postérieure que de douze ans à la conquête musulmane. Quelques siècles passent et les dalles de pierre s'animent de figures vivantes : oiseaux, poissons, fauves ou monstres fabuleux, que la Mésopotamie envoie à l'Égypte. De grandes jarres de marbre terminées en pointe, d'un galbe parfait, se dressent sur leurs supports sculptés en forme de tortue. Deux bassins de fontaine en marbre polychrome, évoquant les nobles intérieurs musulmans du ^{xiii} siècle, recréent toute une atmo-

sphère de fraîcheur et d'amours secrètes, par la douce harmonie de leurs couleurs et la musique de leurs eaux.

Mais les deux richesses insignes du Musée arabe, ce sont les bois et les verres. Il n'y avait pas de forêts en Égypte : le bois y était matière précieuse, qu'on ouvrait avec respect et patience, et parfois sur les deux faces. Toutes les ressources d'un art décoratif minutieux et exquis apparaissent dans ces porte-coran, dans ces *mihrahs* et dans ces moucharabiés, dont M. Wiet pense qu'ils furent inventés par des architectes égyptiens, pour tamiser agréablement l'éclat d'une lumière trop vive. Les deux panneaux provenant du palais royal des Fatimides, ornés de feuillage et de têtes de chevaux, sont des morceaux magnifiques. Mais j'aime encore mieux les fragments d'une longue frise, qui date du *x^e* siècle et où sont représentées avec une verve mordante et une sorte d'élan fougueux des scènes de chasse, de lutte et de musique. On songe à l'art sassanide, aux reliefs de Tak-i-Bostan. L'influence persane est vraisemblable ; mais ici les dimensions restreintes imposées par le bois donnent à la composition plus de netteté, aux figures plus de vigueur et un mouvement plus endiablé.

La collection de lampes en verre émaillé permet de suivre à travers tout un siècle, le *xiv^e*, l'évolution d'un art où les Arabes ont excellé. La variété du décor est infinie, et les décors les plus riches restent élégants, exempts de surcharge. Des oiseaux dorés s'ébattent parmi des feuillages. Quelques fleurs aux pétales colorés, un blason, une inscription, et voilà le champ bien rempli. Il a suffi de sertir d'un trait rouge ces longues feuilles d'or pour les faire sortir de l'émail bleu qui leur sert de fond avec un relief étonnant.

Il faudrait encore parler des métaux, des faïences, des tissus, dont la série devient chaque jour plus complète. Dès à présent, le musée du Caire soutient la comparaison, soit avec le musée d'art musulman de Stamboul, soit même avec les admirables salles musulmanes de notre musée du Louvre.

Les antiquités coptes, qu'on avait rassemblées sans méthode dans les locaux du Patriarcat, méritaient un sort meilleur. Ici encore, il s'agit surtout d'art décoratif, panneaux sculptés, portes, plafonds, objets mobiliers provenant d'anciennes maisons, ou clôtures d'églises, comme celles d'époque fatimide que vient d'étudier dans un ouvrage excellent M. Edmond Pauty.

Grâce à l'initiative d'un Copte généreux, Son Excellence Simeïka pacha, cette collection est devenue un musée, organisé avec méthode et régulièrement contrôlé. Le Musée copte est désormais rattaché, comme les autres, au ministère égyptien de l'Instruction publique. Enfin j'ai visité avec intérêt le petit musée d'ethnographie égyptienne et soudanaise récemment installé à la Société de géographie. Il était temps de recueillir ces objets, œuvres d'artisans locaux et derniers témoignages d'une tradition populaire qui disparaît, submergée par l'invasion des ustensiles banals que l'Europe fabrique pour les bazars d'Orient.

LES TEMPS MODERNES

L'Égypte et le monde savant tout entier seront également reconnaissants à S. M. Fouad I^{er} de la sollicitude particulière qu'il accorde à toute entreprise ayant pour but de faire connaître son pays. Bien avant de monter sur le trône de ses ancêtres, il avait déjà marqué ce goût de l'histoire et de la recherche scientifique, dont il témoignait en présidant au Caire, en 1909, un congrès international d'archéologie. Les espérances que le prince Fouad avait fait naître au cœur des savants, le roi d'Égypte ne les a pas démenties. Il confie à M. Hanotaux le soin de construire, avec la collaboration des spécialistes les plus autorisés, une histoire monumentale de la nation égyptienne. Sans attendre que soit achevée cette œuvre de longue haleine, il demande aux quelques savants français qui résident au Caire, à M. Jouguet, à M. Gauthier, à M. Munier, au Père Bovier-Lapierre, de réunir en trois courts volumes, qui doivent être imprimés d'ici deux ans, les traits essentiels de l'histoire d'Égypte, depuis les temps préhistoriques jusqu'à 1930. Il dirige lui-même la publication d'une série de mémoires concernant directement soit la vie et l'œuvre de Méhémet Ali, soit l'histoire de sa dynastie. Et c'est encore sous les auspices du roi Fouad que la Société de géographie d'Égypte publie chaque année, en éditions somptueuses, atlas, dictionnaires, recueils de textes manuscrits ou épigraphiques.

Pour recueillir une documentation complète sur le règne de Méhémet Ali, Fouad I^{er} a fait dépouiller par ses missionnaires les archives de Paris et de Londres, celles d'Italie, de

Grèce et de Russie. Pour établir la géographie de l'Égypte, il a envoyé des cartographes et des explorateurs jusqu'aux limites du désert de Libye et même, outre les confins de son royaume, en Abyssinie et en Arabie. La Société royale de géographie, qu'il préside depuis 1913 et dont il a transféré le siège, il y a six ans, dans le beau palais qu'elle occupe aujourd'hui, met à la disposition des travailleurs une bibliothèque bien pourvue et bien classée; une bibliographie complète de tous les ouvrages relatifs à la géographie égyptienne est dressée tous les ans, facilitant la consultation des innombrables périodiques reçus par la Société.

La direction de la bibliothèque est confiée à un Français, M. Munier, et tous les ouvrages publiés par la Société royale sortent de l'imprimerie de notre Institut d'archéologie orientale. Cet établissement me paraît deux fois recommandable, pour la perfection des ouvrages qu'il produit, et pour la rapidité, — inconnue à Paris, — avec laquelle il exécute les travaux les plus minutieux.

Faute de pouvoir énumérer ici les grands ouvrages entrepris depuis 1923 par la Société de géographie, j'en donnerai un exemple tout récent : c'est l'enquête conduite par MM. Hug et Lozach sur « l'habitat rural en Égypte ». Dans sa géographie humaine, le pauvre Jean Brunhes observait avec regret que ce problème important n'avait guère préoccupé, jusqu'à présent, les écrivains qui avaient consacré à l'Égypte leur étude et leurs travaux. MM. Hug et Lozach ont entrepris de combler cette lacune. Un questionnaire rédigé en arabe, en français et en anglais fut adressé par leurs soins aux chefs des villages, aux grands propriétaires fonciers, aux ingénieurs agronomes. En moins de deux ans, près de quatre mille réponses étaient parvenues au siège de la Société royale. Non contents de répondre aux questions posées, un certain nombre de correspondants envoyaient encore des renseignements pleins d'intérêt sur l'histoire ou sur les coutumes locales.

Les deux auteurs se partagèrent alors la besogne : l'un s'occupa de la Basse-Égypte, l'autre de la vallée du Nil entre le Caire et Assouan. Chacun mena sur place une enquête approfondie, levant des plans, prenant des photographies, vérifiant l'exactitude des réponses qui leur étaient parvenues. Les résultats de ce travail ne sont pas seulement d'ordre scienti-

fique : l'enquête sur l'habitat rural pourra servir de base au Gouvernement qui, pour assurer l'avenir économique et social de l'Égypte, voudra introduire dans les campagnes les mesures d'hygiène indispensables, combler les lacunes et remédier aux inconvénients que les enquêteurs ont mis en lumière.

Mais, en même temps, quelle moisson de renseignements précieux pour les historiens et pour les archéologues ! A voir comment se transforme peu à peu l'habitat du campagnard, de la tente du nomade à la hutte du demi-nomade et à la maison du paysan sédentaire, c'est toute la vie de l'Égypte que l'on contemple en raccourci. Les toits plats en terrasse du Delta opposent leur origine méditerranéenne à l'origine africaine des toits en voûte de la haute vallée du Nil. On retrouve encore dans la configuration du village d'aujourd'hui l'empreinte des vieux usages et la loi des antiques nécessités : protection contre les crues du fleuve, défense contre les pillards, tradition du travail en commun.

Ainsi, grâce à la conjugaison de tant d'efforts, depuis la haute sollicitude du roi Fouad, jusqu'à la modeste information apportée par un chef de village, la connaissance que nous avons de l'Égypte devient chaque jour plus claire et plus profonde. De la préhistoire aux temps modernes et à l'époque contemporaine, nous suivons d'un regard sans cesse mieux assuré la prodigieuse histoire de ce vieux peuple, à qui tous les peuples du monde sont plus ou moins redevables de leurs croyances, de leur art, de leur science, de leur civilisation. Parviendra-t-on quelque jour à résoudre le problème posé par les analogies reconnues entre les deux civilisations sumérienne et égyptienne, et à établir que l'une a précédé et, dans une certaine mesure, déterminé l'autre ? Quoi qu'il en soit, on ne peut plus guère douter que c'est dans la région comprise entre le golfe Persique et la vallée du Nil que l'espèce humaine a atteint le plus tôt le plus haut degré de développement. Croyances religieuses, conceptions philosophiques, connaissances scientifiques, alphabet, formes d'art, tout nous est venu de là. Quand l'Europe étudie l'Égypte, elle se penche sur son berceau.

MAURICE PERNOT.

LE PAYS DE MON ENFANCE

II ⁽¹⁾

LES PRODIGES

Thonon était alors célèbre pour ses Fête-Dieu, mais aussi pour ses carnivals, et j'allais omettre la foire de Crète, solennité annuelle qui se déroulait au début de septembre sur une grande place au-dessus de la ville et dont l'annonce exaltait nos imaginations d'enfant.

Il m'est aisé de fixer la date de mon plus beau carnaval, car il dut suivre immédiatement l'occupation de la Tunisie. Donc ce fut en 1881. Les Kroumirs y jouèrent le rôle principal. Ce fut une orgie de turbans, de burnous, de koumbaz, de dominos, de voiles, de ceintures, etc. On avait mobilisé tous les chevaux de labour du pays pour les caparaçonner à l'orientale. En vain nos cavaliers improvisés essayaient-ils de les transformer en chevaux de course. Isolément, ils faisaient pitié. Mais, rassemblés, ils semblaient magnifiques.

Les notables de la ville avaient loué à Genève ou à Lausanne des costumes de cheiks empruntés à quelque féerie tirée des *Mille et une nuits*. Ils se croyaient tenus là-dedans à une grande dignité et ne daignaient même pas sourire quand ils recevaient des serpentins ou des confetti. L'orphéon municipal s'était travesti tant bien que mal en nouba, et jouait des airs plaintifs qui devaient rappeler l'Afrique et faisaient aboyer les chiens dont le nombre a toujours été, dans ma ville natale, considé-

nable. La Tunisie, quand je l'ai visitée, m'a paru beaucoup moins arabe que dans mes souvenirs d'enfance.

Soul, le village de Rives qui borde le lac sous la ville avait refusé de se soumettre au mot d'ordre. Il se costumerait à son gré, il n'accepterait pas un uniforme. Et il apparut en effet, travesti en mégères ou femmes du marché, avec des jupes, des fichus, des *panosses* d'une saleté repoussante, d'épouvantables « visagères » et des paniers chargés de trognons de choux ou de betteraves que les masques jetaient sur les spectateurs. Cette troupe barbare était précédée d'une grosse caisse qu'on appelait la *matagasse* et dont l'un d'eux frappait à tour de bras la peau d'âne, ce qui produisait un boucan infernal et monotone, mais couvrait les plaintes artistiques de la nouba officielle. De plus loin qu'elle apercevait les gens de Rives qu'on surnommait les *flâs*, la foule, prise de panique, s'enfuyait à cause des betteraves et des choux, peu comestibles de cette façon. Ce fut une petite insurrection populaire, noyée dans le flot de la fête africaine.

Le petit vin blanc du Chablais n'était pas étranger à ce goût du plaisir. Il est inégal, et tous ses crus ne se valent pas. Le meilleur est sans doute le Crépy de Douvaine, mais le Féternes qui casse les jambes n'est pas négligeable. C'est un vin couleur de paille, où courent des globules légers, qui caresse les muqueuses de la bouche assez agréablement pour qu'elles ne s'en lassent pas. Il pétille et rend gai et même folâtre. Il a beaucoup influé sur le caractère du pays et tempéré ses ardeurs théologiques, — car le Chablais écartelé entre catholiques et protestants demeure la terre de saint François de Sales, — contre des poussées de fureur anticléricale. Bourru, on boit ce vin blanc à l'automne, avec des châtaignes entaillées et cuites au four, ou bouillies dans leur peau. Les amateurs l'enferment, pendant qu'il travaille encore, dans un tonnelet d'une cinquantaine de litres auquel ils font les honneurs de leur salle à manger. On le hisse sur un dressoir, entre des vases de fleurs, comme un Silène rebondi à qui il convient de rendre un culte. Il n'y a qu'à le percer d'un robinet et l'on a ainsi, à portée de la main, un mousseux d'assez basse qualité, mais tout vibrant et pimpant. Certain notaire, quand il préparait ses actes importants et compliqués, tournait en rond dans sa salle à manger et,

chaque fois qu'il passait devant le tonnelet, il se versait une flûte. La promenade se prolongeait parfois tout l'après-midi, mais le soir les difficultés étaient résolues.

De même, le plébain d'Évian, — c'était le titre donné au curé, — se plaignait devant son sacristain de n'avoir pour aide qu'un unique vicaire dans une paroisse embarrassée de charges nombreuses, s'entendit répondre avec assurance :

— Faites comme moi, monsieur le plébain : buvez un bon coup, et vous en verrez deux.

Mais une autre aventure advint à un conseiller municipal, de mœurs pacifiques et même père d'enfants innombrables, qui buvait en catimini et fréquentait des cabarets clandestins. Il habitait un immeuble dont il était propriétaire, ainsi qu'il convient à un magistrat aussi considérable, et la chambre qu'il occupait se trouvait au premier étage, en sorte que le bec de gaz préposé à l'éclairage de la ville affleurait à la hauteur de sa fenêtre. Un soir qu'il rentrait après de copieuses libations savamment dissimulées, quand il fut couché, voyant briller une lumière, il crut avoir oublié d'éteindre sa bougie. Aussitôt il se releva et se jeta par la fenêtre ouverte en soufflant sur le bec de gaz. Une bonne femme qui allait à la première messe l'aperçut en chemise sur le sol. N'osant approcher un homme aussi peu vêtu, elle alla pudiquement sonner à la gendarmerie voisine. Mais l'ivrogne n'avait aucun mal. Il dormait comme dans son lit. On le frictionna simplement pour le réchauffer. Il ne cessait d'accuser la bougie récalcitrante.

Un autre de ces messieurs, s'attardant au cabaret sous couleur de réunions électorales, comme il avait une grande peur de sa femme, quittait ses chaussures sur le seuil de sa porte et s'efforçait de se glisser en tapinois dans la chambre, puis dans le lit conjugal, afin de ne pas se faire remarquer. Mais la fidèle épouse, ouvrant un œil, l'interrogea sans pitié :

— Quelle heure est-il donc, monsieur ?

— Oh ! il n'est pas tard. C'est régulier. Peut-être une heure.

La pendule se mit à sonner trois heures. Notre homme, sans se déconcerter, s'alla planter devant elle :

— Eh bien quoi ! On le sait bien qu'il est une heure. Pas la peine de nous le répéter trois fois...

La diligence qui faisait alors le service entre Évian et Thonon s'arrêtait à tous les bouchons, et il y en avait ! si bien que

le conducteur, offrant poliment une place à l'éminent jardinier, triomphateur de toutes les Fête-Dieu, qui rentrait chez lui et qui marchait de guingois, mais à une grande allure, s'entendit répondre avec dégoût :

— Non, merci, je suis pressé.

Le plus célèbre de tant d'intrépides et sympathiques buveurs, j'ai le regret de ne l'avoir pas connu. Le souvenir ne m'en a été livré que par la légende que mon grand-père m'a transmise. Son nom véritable a été dévoré par un sobriquet symbolique. On ne l'appelait que Verse-à-boire. Il voyait son double et se promenait avec lui aux environs. Les propos qu'ils tenaient ensemble le divertissaient fort, mais il avait de la peine à se les rappeler. Son compagnon le quittait discrètement à l'entrée de la ville. Il disparaissait d'une façon imprévue et subite. Lui-même regagnait son appartement solitaire et modeste. Mais les déesses l'y visitaient.

— Je ne sais par où elles arrivent, expliquait-il à mon grand père. Ce doit être par le plafond. Elles glissent dans l'air, invisibles, et puis j'entends comme un frou-frou de soie. Elles sont belles ! Non, ce qu'elles sont belles, je ne puis le dire. Des toilettes, comme l'impératrice Joséphine à la Malmaison. Une gorge, des épaules polies comme des pétales de fleurs. Elles me tendent une coupe immense et alors, glou-glou-glou..., elles vident à grands flots mousseux les bouteilles de champagne que tiennent leurs jolies mains chargées de bagues. Elles ne sont plus là. Elles se sont évanouies, comme elles étaient venues, et sans doute par le même chemin.

— Et le champagne ? s'informait, sceptique, mon grand père.

— Bu, mon cher. Bu je ne sais comment. Bu tout entier. Mais je le sentais à l'intérieur. Et j'étais heureux...

Tous les phénomènes surnaturels que m'a transmis la légende chablaisienne ou qui ont entouré mon enfance en Chablais n'avaient pas cette même origine. Le diable n'était pas seulement au fond de la bouteille. Il courait aussi la pretantaine. Ne s'était-il pas multiplié, dans la vallée d'Aulph, au village de Morzine, lors de l'épidémie des Possédées qui causa ses ravages sous le Second Empire, — il n'y a pas si longtemps en somme, — et qui n'a jamais été bien expliquée. Les savants

s'en sont emparés. J'ai lu des mémoires sur ce sujet pathologique. Naturellement, ils niaient tout ou n'expliquaient rien. Comment expliquer en effet que de bonnes femmes de la campagne se missent tout à coup à grimper aux arbres comme des singes, à parler plusieurs langues incompréhensibles, à se livrer à toute sorte de contorsions et d'acrobaties dignes des cirques les plus perfectionnés? Il fallut les exorciser pour les faire rentrer dans l'ordre. Encore ne furent-elles jamais bien calmées.

La vallée d'Aulph, où l'on parvient par l'étroite gorge de la Dranse et qui, avec ses forêts et ses pâturages, le petit lac de Montriond dans les sapins, a gardé un aspect sauvage et pittoresque, a toujours été le siège de combats démoniaques. Mais le démon n'eut pas toujours le dessus. Déjà, lors de l'invasion des Bernois au seizième siècle, certain frère Jean sortit de l'abbaye d'Aulph la bannière, rassembla sous son étendard les montagnards du Biot, de Saint-Jean, de Morzine, les rangea à la Vernaz, à un point où la Dranse et les rochers qui la bordent forment un rempart naturel, y attendit les envahisseurs et leur infligea une formidable raclée. Les Bernois se vengèrent sur un oratoire inoffensif consacré à messire saint Guérin à l'entrée de la vallée. Sans doute ne connaissaient-ils pas les pouvoirs de messire saint Guérin qui a le privilège de guérir les animaux et qui est invoqué dans les épidémies de fièvre aphteuse, peste bovine, etc. Sans quoi ils l'eussent emporté pour veiller sur leur propre bétail.

La vallée d'Aulph a connu, plus récemment, après les scènes de possession, les horreurs du schisme. Un schisme par excès de zèle religieux. L'église paroissiale de Saint-Jean s'étant effondrée, les habitants, au lieu d'une, en rebâtirent deux, l'une sur l'emplacement de l'ancienne, l'autre au hameau de la Moussière. Or il n'y avait qu'une paroisse et l'évêque refusait d'en rompre l'unité. Dès lors ceux de la Moussière abandonnèrent le culte. Il fallut des années pour obtenir une réconciliation.

Thonon lui-même fut le théâtre de batailles religieuses, Thonon qui avait eu l'honneur d'être évangélisé et converti par saint François de Sales. L'église Saint-Hippolyte où le saint prêcha étant devenue trop étroite pour les besoins de la population, un curé entreprenant voulut bâtir une vaste basilique à la place. Mais Saint-Hippolyte, quoique sale et sans style, fut

défendue à outrance. On échangea des libelles et des brochures sans aménité. Finalement, Saint-Hippolyte est demeurée avec ses souvenirs et ses toiles d'araignées, mais à demi ensevelie sous l'ombre de la nouvelle basilique inachevée.

Et l'expulsion des Capucins? J'étais bien petit quand ce combat fut livré. Mais j'en eus l'écho direct. Un journal local donna ce détail pénible en une phrase lapidaire et dubitative: « Un coup de poing aurait fait sortir de son orbite l'œil d'un gendarme. » Mon père ramena à la maison deux ou trois des expulsés. Ils n'étaient pas abattus, bien au contraire, ils étaient encore chauds des protestations, des clameurs, de cris de la foule, des charges des gendarmes, des bouquets, des injures, des crochetages et des apothéoses. Qu'on imagine l'effet de tels récits sur une sensibilité toute fraîche? A eux trois ils reformèrent immédiatement une petite communauté. Leur prieur, certain Père Frédéric de Sixt, astucieux et bruyant, était demeuré à son poste, comme une sentinelle. On ne le délogerait pas aisément. Le fait est que les lois d'expulsion n'ont jamais été acceptées en France. Hors de France, elles nous ont causé un mal incalculable. Après la guerre, où les religieux sont revenus de partout faire leur devoir, et souvent davantage, elles ne se comprennent plus. Mais Thonon a toujours été et sera toujours encerclée par des couvents. C'est une vieille terre monastique et prête aux prodiges.

Cependant n'ai-je pas eu tout jeune, — était-ce déjà vocation? — la faculté de rassembler sur un visage les idées abstraites dont je devinais autour de moi l'influence? Cette vie ardente, cette vie surnaturelle, cette vie mystique, attestée par des phénomènes de toute sorte et de toute qualité, je l'imaginai alors sous les traits d'une vieille dame de la plus authentique aristocratie, la baronne de Livet, qui était une amie de ma mère, bien qu'elle fût beaucoup plus âgée, et qui habitait ce château de Sonnaz, — il y eut en Savoie cinq ou six généraux de Sonnaz, — devenu, après l'incendie du château de Thonon, la demeure princière du Chablais. Elle avait encore d'autres domaines disséminés en Savoie, et se rendait de l'un à l'autre dans sa berline aux saisons appropriées: l'été dans la montagne des Habères, l'automne au pays de vignes, dans le voisinage d'Annecy, et l'hiver à Thonon. Jamais elle ne consentit à se servir du chemin de fer: elle préférait les

longues routes et les bons chevaux. Un jour elle versa dans le fossé : tandis que ses gens s'agitaient, comme elle ne pouvait leur venir en aide, elle continua d'égrener le chapelet qu'elle avait commencé. Elle tutoyait ses fermiers qui l'adoraient, bien qu'elle les morigénât vertement et les poussât vers l'église avec autorité. Sa maigreur excessive donnait à son visage et à ses mains une teinte diaphane, presque transparente à la lumière. Quand elle parlait de Dieu, un afflux de sang, — venu d'où ? c'était un mystère, — montait à ses joues desséchées. Et cette ardeur révélait une sensibilité qu'elle prenait grand soin de dissimuler dans la vie ordinaire, car elle détestait pareillement la familiarité et la faiblesse.

Or, étant jeune fille, elle avait dû, son père, le général comte de Sonnaz, étant veuf, faire les honneurs de son château de Thonon à Sa Majesté le roi Victor-Emmanuel II, qui visitait le Chablais. Victor-Emmanuel II était excommunié pour avoir mené la guerre contre le pape Pie IX. La jeune fille était prise entre sa foi et ses obligations d'hospitalité. Elle n'hésita pas à exprimer au roi en personne les débats de sa conscience et à lui confesser sa réprobation. Le roi sourit à la jeune fille et ne lui en voulut pas de ses scrupules.

Plus tard, mère d'un fils unique, elle eut la douleur de le perdre en pleine jeunesse. Ce fils, le baron de Livet, est demeuré dans mon souvenir d'enfant comme le type de l'élégance, du charme, de la grâce masculine. Je ne crois pas m'avancer beaucoup en supposant que toutes les jeunes filles de la ville étaient amoureuses de lui. On m'a raconté qu'à ses funérailles, la plupart avaient les yeux mouillés. Un sanglot unique et général s'étouffait dans l'église. Elles mettaient en commun leur douleur et leur amitié. Il y a de ces sentiments collectifs qui dépassent les basses jalousies, où chacun dépose le meilleur de soi.

La mère accompagnait le cercueil. Seule, peut-être, elle ne pleurait point. En relations directes avec Dieu, elle savait où retrouver le disparu de la terre.

LA LUMIÈRE INCONNUE

— Il y aura deux invités, nous déclara mystérieusement tante Dine en mettant un doigt sur la bouche.

— Qui? interrogeâmes-nous, mes frères et moi.

C'était le jour de Noël et nous n'éprouvions aucune envie de partager avec des étrangers la fameuse dinde aux marrons que mon père découperait en faisant avec le train de derrière une mitre d'évêque. D'habitude tante Dine n'était point secrète et nous réussissions aisément à tirer d'elle les renseignements utiles et réservés. Mais elle avait dû recevoir des instructions spéciales, car, malgré nos objurgations, elle ne livra pas les noms.

— Chut! dit-elle encore, deux dames.

Mais elle ne put se tenir d'ajouter :

— Et je vous défends de rire, vous m'entendez. C'est Valentine qui vous le recommande.

Tante Bernardine, que nous appelions par abréviation tante Dine, était préposée à notre surveillance matérielle. Elle nous a bercés, pomponnés, gardés, amusés, occupés, soignés, caressés, mes frères et sœurs et moi, avec une activité que les années ne ralentissaient pas et que les servantes exploitaient sans vergogne : toujours allant et venant à travers la grande maison, de la cave au galetas, par les escaliers, car elle oubliait la moitié des travaux qu'elle comptait entreprendre, ou suspendait brusquement ceux qu'elle avait entrepris, commençant un nettoyage, l'abandonnant pour chasser la poussière d'un meuble, menant la guerre contre les toiles d'araignées au moyen d'une tête de loup, sorte de brosse fixée au bout d'une perche, ou bondissant sur l'un de nous qui avait crié, afin de lui donner raison ou de le consoler. Nous l'adorions et son indulgence était sans bornes. Elle poussait jusqu'à l'idolâtrie le culte qu'elle professait pour nous tous en bloc, et pour chacun de nous en particulier. La *Maison*, c'était pour elle l'arche sainte. Elle en faisait reluire les parois. Pour l'intérieur, elle s'en rapportait dans son humilité à sa sœur aînée, Valentine. Valentine, c'était notre mère.

Pourquoi nous était-il défendu de rire de nos invitées? La défense de tante Dine nous excitait à l'avance, comme ces sauvages à qui l'on promet des victimes, mais il s'y mêlait une recommandation maternelle qui nous occasionnait une gêne. Enfin nous étions fort intrigués. Nous faisons le tour de nos relations pour deviner le nom de ces deux dames.

Aux douze coups de midi, avec cette exactitude ancienne

qui était la politesse des rois, le timbre de la porte retentit. Nous nous blottîmes dans l'antichambre pour regarder, mais nous en fûmes délogés. Nous dûmes regagner le salon où l'on introduisit nos hôtes. Jamais, non jamais je n'oublierai ce spectacle. C'étaient deux dames, en effet, mais quelles dames ! Elles entrèrent en se tenant par la main, comme si elles avaient besoin de s'appuyer l'une à l'autre. Elles portaient des capotes déjà démodées, avec des brides sous le menton, semblables à ces jugulaires qui fixent le képi des soldats. L'une était haute et noire avec un visage étroit et sombre aboutissant à une bouche considérable et sans dents qui, mal fermée, laissait deviner ou paraître une langue large comme une galette et trop épaisse pour tenir à l'aise dans son logis. L'autre, d'autant plus brève qu'une bosse la raccourcissait, à la façon de ces portefaix qui disparaissent sous le poids d'une malle, avait un nez pointu, pareil à un bec d'oiseau. Non, certes, la recommandation de tante Dine n'était pas inutile.

Nous nous regardâmes, mes frères et moi, prêts à éclater. Un coup d'œil circulaire de mon père suspendit nos rires. Il accueillait avec une courtoisie extrême les deux vieilles sorcières et les nommait :

— Mesdemoiselles Angèle et Zoé Mérard !

J'avais déjà entendu parler d'elles dans les conversations de famille, et savais qu'elles étaient estimées et ruinées, mais je n'avais pas encore été mis en présence de ces caricatures. Faudrait-il les supporter sérieusement pendant tout le repas ? Comme on passait à la salle à manger, l'un de mes frères qui était versé dans la musique me glissa à l'oreille :

— *La gazza ladra*.

A quoi je répliquai :

— Le tamanoir.

La *gazza ladra* qui signifie pie-grièche est le titre d'un opéra italien dont mes aînés jouaient un morceau pour piano et violon. Ce surnom convenait à merveille à M^{lle} Zoé. Le fourmilier ou tamanoir est un mammifère édenté de l'Afrique tropicale qui se nourrit de fourmis capturées par le moyen de sa langue gluante qu'il projette au dehors, et voilà pour M^{lle} Angèle. J'avais vu cette image dans mon traité de zoologie. Notre férocité s'en donnerait à cœur joie.

Mais voici que ma raillerie se mua en indignation quand

mon père m'ordonna de prendre au salon les deux Bibles reliées en rouge pour les porter sur la chaise de M^{lle} Zoé, trop basse de buste pour atteindre de plain-pied la table. Les deux Bibles reliées en rouge étaient illustrées par Gustave Doré. Tante Dine, avec mille précautions, me les avait confiées pendant une convalescence et j'avais ainsi connu l'Orient avec Jérusalem et Babylone, avec les rois et les bergers. Être astreint à les porter sur la chaise du tamanoir ou de la *gazza ladra* me parut une humiliation sans précédent, et l'ordre dut m'être répété avec l'accompagnement d'un regard sévère. Juchée sur un pareil trésor, M^{lle} Zoé put jouer avec avantage de ses instruments de combat.

Le repas de Noël se déroula selon le rite habituel, avec les rissoles au début et la dinde au dénouement, et je remarquai, non sans étonnement, les frais de mes parents pour leurs invitées. Jamais ils n'avaient déployé autant de grâce et de politesse, même quand ils avaient reçu Mgr l'évêque du diocèse ou le représentant du comte de Chambord. Mon père cherchait les meilleurs morceaux pour les déposer cérémonieusement sur les assiettes de ses voisines qui ne les acceptaient pas sans mille protestations et minauderies. Il leur contait des anecdotes sur la vie d'aujourd'hui comparée à celle d'autrefois, multipliait les gentilleses et obtenait en échange des sourires reconnaissants. Ma mère ajoutait à cette cour inattendue une atmosphère de délicatesse et de douceur.

Quand vint le moment du champagne, ou plutôt du vin mousseux que l'on versait dans les flûtes plus vite remplies et plus lentes à vider, mon père souleva son verre pour porter la santé de ces demoiselles. Et comme je considérais leurs visages pitoyables et comiques avec la certitude d'en tirer un souvenir grotesque, je vis avec surprise des larmes apparaître dans les yeux obscurcis.

— Jamais, dit M^{lle} Zoé, qui était l'ainée et devait à ce titre prendre la parole, jamais nous n'avons été gâtées ainsi.

Avais-je changé brusquement, ou bien elles? Je ne les reconnus plus. Leurs traits flétris étaient illuminés d'une lumière inconnue qui les transformait. Et je compris ce jour-là ce que pouvait être le miracle de la bonté.

L'ONCLE JACQUES

— Mon pauvre petit, tout ça, c'est des balivernes, me déclara tante Dine, comme je lui faisais part des belles relations que j'avais nouées sur la place du Château avec Anne de Lusignan et quelques autres princes ou princesses de la maison de Savoie.

— Des balivernes? répétais-je, scandalisé.

— Évidemment. Des histoires d'hospodars.

Le terme d'hospodar, emprunté mystérieusement à la Valachie, lui servait à désigner les vanités de ce monde.

— Cette Anne de Lusignan, reprit-elle, a sans doute été calomniée. Quant à nos rois, ils sont tous venus sur la place du Château. Et Victor-Emmanuel le dernier.

— L'avez-vous vu, tante Dine?

— Ah! méchant garnement, je ne suis pas si vieille. Au fait, j'aurais pu le voir. Mais j'ai vu, comme je te vois, l'empereur Napoléon III et l'impératrice Eugénie. J'avais ton âge au moment de l'annexion, peut-être même un peu plus.

— Était-elle belle?

— Si elle était belle! Avec des épaules tombantes, des boucles blondes, une taille à tenir dans les deux mains, et un visage tout rose qui riait. Et pourtant ce ne sont pas ces cortèges fleuris qu'il te faut chercher sur la place du Château, mon petit, c'est le sang des martyrs.

— Le sang des martyrs?

— Tu n'en sais rien, et tu crois connaître l'histoire de ton pays? Il y a eu deux prêtres fusillés sous ces beaux arbres, contre le mur des Capucins, sous la Révolution. Le premier fut l'abbé Vernaz qui était du canton d'Abondance. Il fut livré par le fils de la vieille femme qu'il avait administrée, un nommé Chatillon, et conduit à Thonon par un nommé Maxit. Interrogé, il refusa de prêter le serment et fut condamné à la peine capitale comme prêtre réfractaire. Le lendemain les soldats le mirent à mort. Il ne voulut pas avoir les yeux bandés. Son sang a jailli sur un des tilleuls. Le soir venu, quelques braves femmes sont allées recueillir un peu d'écorce et de terre ainsi arrosées.

J'imaginai sans peine tante Dine parmi ces braves femmes, si le meurtre s'était passé de son temps.

— Mais, reprit-elle en hochant la tête, ce qui était le signe chez elle d'une grande révolte intérieure, les deux plus coupables, les dénonciateurs, connurent la vengeance céleste. Maxit a été abattu comme un chien par un officier de l'armée sarde qu'il voulait arrêter. Et Chatillon, s'il n'est décédé que presque centenaire, s'est vu abandonné et maudit de tous pendant plus d'un demi-siècle. Il s'est écroulé lentement comme un arbre pourri qui ne poussera pas de rameaux.

— Et l'autre victime, tante Dine ?

— L'autre, ce fut l'abbé Morand. La garde nationale de Thonon refusa de l'exécuter, et il fallut réquisitionner des volontaires étrangers. Du moins, *ils* n'ont pas pu mettre la main sur l'oncle Jacques.

Ils, c'étaient pour tante Dine les ennemis de la maison, du pays, de la société. C'étaient présentement les révolutionnaires. Je m'informai aussitôt de cet oncle Jacques dont j'ignorais l'existence. Jamais il n'avait été question de ce parent dans les conversations de famille.

— Tout le pays l'appelait l'oncle Jacques. De son vrai nom, il s'appelait Jacques Bouvet et il était de cette vallée d'Aulph où ton père t'a conduit pour voir les ruines de l'Abbaye et aussi pour te montrer des chamois. C'était un homme très savant, élevé par les Barnabites de Thonon et ensuite par l'université de Turin. Il était professeur de théologie au collège de Rumilly quand la Révolution éclata. Alors, mon petit, ce professeur du bon Dieu se changea en acrobate.

— En acrobate, tante Dine ?

Elle m'avait mené au cirque Martinetti où je m'étais épris, à dix ans, d'une écuyère qui devait en avoir douze, et que j'étais allé guetter un jour dans sa roulotte où elle épluchait des pommes de terre. Je n'imaginais pas un théologien parmi les clowns et les équilibristes.

— Parfaitement, reprit-elle, un acrobate. Ah ! ah ! *il leur* en a joué, des tours ! Jamais *ils* n'ont pu le prendre. Quand *ils* croyaient le pincer ici, l'oncle Jacques était là ou ailleurs. Partout il apparaissait, où il y avait une messe à dire pour des croyants, un mourant à administrer, une malade à confesser, une première communion à donner. A lui seul il tenait tout le Chablais. Et quand, signalé dans telle ferme, on ouvrait la maison, déjà il s'était évanoui comme un fantôme. C'était

un grand gaillard, solide comme un chêne, et d'une poigne redoutable. Il ne se serait pas laissé appréhender comme ce pauvre abbé Morand. Tantôt on le prenait pour un maquignon, et tantôt pour un ouvrier, et tantôt pour un berger de la montagne. Sans cesse il variait ses costumes et ses instruments de travail. Une besace, une truëlle, un bâton, une faux, un râteau : jamais les mêmes. Avec de bonnes jambes, il trouvait le moyen d'être partout à la fois. Mais le Lyaud était son quartier général.

Je connaissais bien le Lyaud. Notre maison de campagne, au hameau de Trossy, faisait partie de la paroisse. Nous y entendions la messe pendant les vacances et nous y connaissions tout le monde, spécialement le curé dont ma mère redoutait les sermons pour leur audace qui ne respectait rien, M^{me} Thérèse qui tenait une petite épicerie et nous donnait des caramels, et l'adjoint au maire, — le maire était mon père. Du coup, l'oncle Jacques me devint familier. Il était peut-être venu chez nous.

— Sans doute il y est venu, reprit tante Dine qui avait l'affirmation facile. Que de fois les soldats de la République, avertis de sa présence par des traitres, ont fouillé son habitation présumée après l'avoir entourée et en avoir brisé les portes ! Il leur a toujours échappé, et quelquefois il était là. Mais son sang-froid était merveilleux, et son calme dans le danger. Il lui arriva de diriger les opérations d'investissement. Il était capable dans les cabarets de tenir tête aux plus fameux ivrognes, — et Dieu sait s'il y en a dans ce pays ! — mais il tenait toujours sa langue. Il jouait au valet de ferme, ou au patron qui querelle tout le monde, y compris sa femme. Un jour, il lui faut rejoindre un moribond dont la cour est pleine de soldats : il contrefait si bien l'idiot que ceux-ci le laissent entrer sans méfiance. Une autre fois, il se fait passer pour fabricant de rouets. A Morzine, pour porter le viatique à un malade, il doit traverser la place où les gendarmes jouent aux quilles. Que faire ? Il ne rebrousse pas chemin pour autant, il s'intéresse à la partie, donne des conseils si justes qu'on l'invite à prendre part au jeu. Il accepte, s'arrange pour perdre brillamment, puis s'en va tranquillement administrer son mourant dont la fille, de sa fenêtre, avait suivi tout le drame dans la peur et l'angoisse. Une autre fois encore, comme les soldats

entrent déjà pour l'arrêter, il prend une hotte et se la renverse sur la tête, après avoir fait signe à un assistant de s'asseoir ensuite dessus. L'assistant s'installe sur lui, la pipe au bec. Les gendarmes fouillent toute la maison et s'en vont furieux. Mais j'en aurais jusqu'à demain à te raconter les tours de l'oncle Jacques.

— Racontez, tante Dine.

— Le Lyaud était son plus sûr abri. Les Lyaudins ne l'ont jamais trahi. Honneur à eux ! Et quand il fut pris, ils allèrent le délivrer à la prison de Thonon.

— Comment, tante Dine, l'oncle Jacques fut pris ?

— Il fut pris, mais tout de suite délivré. Il avait reçu, dans une cachette des Moises, là-haut, du côté des Habères, un message de Thonon où l'on réclamait son secours pour un malade presque à l'agonie. En vain ses amis flairèrent un piège. Le danger ne l'arrêtait jamais. Il descendit de la montagne et s'arrêta à Lully où il connaissait la présence d'un missionnaire. Là encore, on le supplia de ne pas aller plus loin. Il accepta seulement de se déguiser et la fille de la maison se coupa les cheveux pour lui faire une queue tressée, comme les hommes la portaient alors, afin qu'il n'attirât pas l'attention. Il prit un panier d'œufs à la main et descendit à la ville. Mais des femmes avaient déjà trop parlé. Des femmes ou des hommes. On accuse toujours les femmes. Farel n'était pas une femme et pour désigner les bavards et les médisants, on dit chez nous *une langue de Farel*.

— *Une langue de Farel*, tante Dine ?

— Oui, ce Farel était un prédicateur qui travaillait contre saint François de Sales et qui répandait sur Thonon son patois de Chanaan. Donc l'oncle Jacques est vendu. Il est même vendu avant d'arriver. Trois gendarmes l'attendent sur le chemin de Crète où il doit passer. Il tente en vain de leur donner le change avec son habileté et son calme ordinaires et de leur offrir ses douzaines d'œufs pour un prix à débattre. L'un des trois l'a reconnu. Ils l'emmènent à la prison de Thonon. Mais des amis l'ont vu passer. Ils donnent l'alarme à la ville et aux villages, au Lyaud, à Armoy, à Reyvroz, à Vailly, à Lullin. L'oncle Jacques est pris ! L'oncle Jacques est pris ! Ce fut un chagrin, puis une colère. Nos paysans, dans la nuit, descendent. Au Lyaud, il ne resta que trois vieillards avec les femmes et les

enfants. Toutes ces ombres noires se réunissent sur la place de Crète. Leur armée grossit d'heure en heure. Il en vient des deux rives de la Dranse, avec des gourdins et des faux. La force publique, effrayée, tente de disperser le rassemblement. Les postes sont doublés, les douaniers se joignent aux gendarmes. Mais déjà la foule assiège la prison. Une poutre est balancée contre la porte. L'oncle Jacques, de sa fenêtre grillée, essaie de calmer les assaillants. Mais sa voix reconnue ne fait que les exciter. — A nous! à nous l'oncle Jacques! — A coups de marteau, on enfonce la porte. C'est un torrent, mon petit, qui emporte gendarmes, douaniers et dragons. La fusillade, mal dirigée, fit pourtant deux victimes, une jeune fille dont j'ai oublié le nom, et un Jean-Marie Baud de Concise, dont la mère s'écria, quand elle l'apprit : « Dieu soit loué! c'est pour Dieu qu'il est mort! » L'oncle Jacques fut hissé sur les épaules d'un géant, pour que tous ses sauveurs le vissent, et emporté au Lyaud au petit matin. Croirais-tu qu'il retourna un peu plus tard à la prison de Thonon?

— Il fut repris, tante Dine?

— Pas du tout. Il y retourna volontairement pour confesser un malade. Le concierge lui ouvrit la porte à l'entrée et à la sortie. Et puis Bonaparte vint.

— A Thonon, tante Dine?

— Mais non, petit sot. Il vint : ça veut dire : il fut le maître de la France. Et alors, plus de brigandage, plus de révolutions, plus de suspects. La paix en tous lieux, et les prêtres libres, et le culte rétabli, et les polissons à leur place.

— Quelle place?

— La dernière. Alors l'oncle Jacques put redevenir l'abbé Bouvet et enseigner sa théologie. N'oublie jamais l'oncle Jacques. Les Chablaisiens ne doivent jamais l'oublier.

Êtes-vous contente de moi, tante Dine, dans l'autre monde? Je n'ai pas oublié l'oncle Jacques.

LE VOYAGE DE JÉRUSALEM

Le plus beau livre d'images m'avait été apporté et confié pendant une convalescence. C'était la Bible de Gustave Doré, l'Ancien et le Nouveau Testament, en deux grands volumes reliés en rouge. Je les feuilletais avec précaution. Ils m'ont été

laissés en héritage. Cependant je n'ai pas besoin de les rouvrir pour en revoir les gravures. Elles sont là, toutes, devant moi, intactes. Les pages se tournent d'elles-mêmes, toutes seules, et mes chers fantômes apparaissent.

Voici Abraham qui se rend dans la terre de Chanaan : le troupeau de ses moutons innombrables ondule comme les vagues que j'avais pu observer des rives du lac Léman ; les bergers, sur les chameaux, paraissent des géants et les mages s'allongent du côté du soleil qui se couche. Éliézer, assis sur la margelle du puits, dévisage Rebecca appuyée sur sa cruche et baissant les yeux sur le nom prononcé d'Isaac. — Jacob, chez Laban, levant la toile de sa tente, semble compter ses brebis, quand il suit des yeux une jeune fille drapée qui, l'amphore sur la main, se dirige vers l'eau de source. Le berceau de Moïse dérive sur le Nil : la fille des Pharaons est sortie de son palais qu'on aperçoit dans le soleil ; elle s'avance vers le fleuve ; une de ses suivantes arrête la petite nacelle. Des moissonneurs dans les champs se redressent, la faucille en main et regardent passer l'Arche d'alliance trainée par des chevaux et accompagnée d'anges, qui se profile sur le sommet d'un plan incliné, comme une vision de rêve ou comme un mirage dans le ciel. Les cèdres du Liban destinés à la construction du Temple gisent à terre dans la forêt mutilée et leurs troncs gigantesques sont hissés sur des chariots. Isaïe voit en songe Jérusalem détruite, et c'est l'écroulement de la Cité de Dieu....

Ces images qui sommeillaient depuis l'enfance au fond de ma mémoire se sont toutes réveillées, et se mettent à courir comme les feuilles d'automne que soulève le vent, ou comme ces farandoles d'enfants dont l'Albane composait une guirlande autour de quelque bel arbre. Aucune lecture n'a davantage influé sur moi. J'ai vécu l'Évangile avant de le lire. L'Ange de l'Annonciation, fluide comme une liane marine, semblait suspendu en l'air comme celle-ci dans les eaux. Les bergers n'étaient pas de chez nous, et j'admirais leurs robes et leurs bâtons en forme de crosses. Les Rois Mages, c'était déjà tout le pittoresque de l'exotisme. Jésus, prêchant sur la mer de Galilée, me rappelait mes navigations sur le lac Léman. Mais, quand il entra à Jérusalem sur les fleurs, le jour des Rameaux, j'avais envie de battre des mains. Je l'approuvais de

chasser les marchands du Temple, sans deviner que ceux-ci n'allaient pas bien loin et guettaient le moment de revenir. Je maudissais les disciples endormis, tandis que le Christ, à genoux, profilé sur un fond d'autant plus lumineux qu'au premier plan les vieux arbres ajoutaient leur ombre à celle de la nuit, priait au Jardin des Oliviers. Enfin, je m'attardais aux visions de saint Jean. La mort, sur son cheval pâle, la faux en main, somptueuse et drapée, s'avance, trainant à sa suite les démons prêts à la curée des âmes, mais la mort n'était pour moi qu'un beau cavalier. Plus tard, quand j'ai fait sa connaissance, elle était moins théâtrale et plus redoutable.

Or, tante Dine me surprit comme j'étais en extase devant Jérusalem que l'ange montre à saint Jean du haut d'un rocher : Jérusalem, toute incendiée de clarté, avec ses remparts, ses terrasses, ses blanches coupoles. L'expression de mon visage devait être chargée de mélancolie, car elle s'apitoya immédiatement sur mon sort :

— Qu'as-tu donc, mon petit ? Te sens-tu plus mal ?

— Oh ! non, tante Dine.

— Alors, dis-moi vite ce qui te tracasse.

— Je voudrais aller à Jérusalem.

Elle me considéra avec étonnement, elle qui de sa vie ne s'était offert un plaisir, étant, comme ma mère, de ces saintes femmes pour qui le foyer est l'autel domestique auquel Dieu est toujours invité.

— Mon petit, affirma-t-elle, il n'y a pas besoin d'y aller.

— Comment ? fis-je indigné, pas besoin d'y aller !

— Mais non. Qu'ai-je besoin de faire un si grand voyage, quand je crois tout ce qui s'est passé ? La crèche de Bethléem, je la vois très bien. Et le lac de Galilée. Et le Jardin des Oliviers. Et la montée au Calvaire. Et le Saint-Sépulchre. Et le lieu de l'Ascension. Tout cela m'est présent et familier comme si j'y avais assisté.

— Vraiment, tante Dine ?

— Oui, vraiment.

— Et si l'on vous proposait le voyage ? Si l'on vous mettait dans la main le prix qu'il coûterait ?

— Si l'on me proposait le voyage ?

Ah ! cette fois, j'avais touché juste et joué le rôle de tentateur. Elle s'était vantée sans nul doute en se contentant de

croire à distance. Elle aussi eût désiré visiter les Lieux Saints, mettre sa main, comme saint Thomas, dans la plaie du Christ, s'agenouiller au Saint-Sépulcre. Je voyais bien qu'elle était troublée et qu'elle hésitait. Elle répéta encore, à voix presque basse :

— ... Dans la main... le prix du voyage.

Et puis ses yeux presque décolorés reprirent leur sérénité habituelle, celle qu'elle gardait dans les petites tâches quotidiennes :

— Eh bien ! dit-elle enfin, je relirais l'Évangile, et quant à l'argent...

Elle s'arrêta, surprise d'avoir prononcé ce mot qui, pour elle-même, avait si peu d'importance, mais n'acheva pas. C'est moi qui achevai :

— Oui, vous le donneriez à M^{me} Linart qui est veuve avec quatre enfants, et qui n'a pas le sou.

Je savais qu'elle protégeait cette pauvre femme.

Cette fois, elle se rebiffa, ne voulant pas que sa charité fût connue :

— Allons, tu n'es qu'un sot et tu me fais dire des bêtises. Personne ne m'offrira jamais d'aller à Jérusalem.

Pourtant, quand j'y suis allé, bien plus tard, je l'y ai retrouvée. Lorsque Jésus fut mis en croix, « il y avait là, dit l'Évangile, plusieurs femmes un peu éloignées qui avaient suivi Jésus depuis la Galilée et qui avaient eu soin de lui... ». Celles-ci ne l'ont jamais trahi, jamais renié. Groupe de saintes femmes, comme il m'est aisé de vous reconnaître ! Ne vous ai-je pas amenées de chez moi avec moi ? N'êtes-vous pas là, ô ma mère et vous toutes qui avez honoré le foyer et dont la vie n'a jamais été qu'un sacrifice volontaire et joyeux à ce qui dure et qui, pour la maison, eussiez sacrifié jusqu'à ce voyage de Jérusalem, votre désir secret, si on vous l'eût proposé ? Oui, vous m'avez accompagné. Tante Dine, je vous ai vue au pied du Calvaire...

LES MONTAGNES

Mon pays d'enfance est donc contenu entre le lac Léman et une double enceinte de montagnes, la première boisée et arrondie, la seconde rocheuse et dentelée. Je les ai toutes

graves, sans exception, mais par échelons successifs, et d'abord je les ai connues par leurs habitants.

Ceux-ci descendaient en ville des hautes vallées chez mon père qui était avocat. Ils accouraient le consulter ou l'armer pour leurs procès. Je les rencontrais dans l'escalier, dans l'antichambre, parfois à la cuisine où ils venaient réclamer un verre de vin rouge pour se remettre de leur longue marche à pied ou de la fatigue de leur cheval. Ou bien ils apportaient des présents. Les dons en nature étaient alors à la mode. Ils tenaient même lieu d'honoraires trop souvent. Tel braconnier tirait de sa blouse un coq de bruyère aux belles plumes vertes et bleues, ou un lièvre au poil velouté. Une ménagère, un jour, poursuivie pour excès de langage, déposa une poule en beurre toute rayée de traits artistiques qui dessinaient son plumage, son bec, sa queue.

— Quel chef-d'œuvre, ma brave Péronne! s'écria mon père qui était naturellement bienveillant. Mais avec quoi donc avez-vous tracé toutes ces lignes?

— Je vas vous dire, monsieur l'avocat : c'est avec mon peigne.

La poule en beurre disparut je ne sais comment. En vain la réclamai-je à la cuisinière.

Tous ces montagnards embrouillaient, j'en suis sûr, leurs affaires à plaisir, pour se procurer des raisons d'aller en ville. Ils s'ennuyaient dans leurs villages. Le Palais de justice était leur théâtre. Ils goûtaient les joutes oratoires, mais ne s'expliquaient pas comment leurs avocats, après avoir rudement guerroyé l'un contre l'autre, sortaient ensemble en riant. Parfois eux-mêmes se rencontraient au même cabaret où ils se défiaient d'un œil irrité et luttaient à qui entasserait le plus de soucoupes, symboles des consommations.

— Un petit procès, ça fouette le sang! disait un vieux paysan qui avait pris ses habitudes à la salle d'audience.

Ainsi ai-je connu de bonne heure le reflet de toute une humanité pittoresque et batailleuse, violente et gaie, turbulente et hardie, aimant la vie jusque dans ses luttes. Par elle j'imaginai sans peine l'attrait de la montagne, car le voisinage du lac nous valait des brumes en hiver et quand mon père interrogeait ses clients des vallées : « Quel temps fait-il par là-haut? » invariablement ceux-ci répondaient :

— Un beau soleil, monsieur l'avocat.

Les sports d'hiver, plus tard, ne m'ont rien appris. J'étais persuadé, enfant, que le soleil habitait les montagnes.

Nous nous rapprochions d'elles au temps des vacances, car notre maison de campagne, au hameau de Trossy, était à l'ombre de la chaîne des Hermones. Le char du fermier venait nous prendre à la ville, dès le lendemain de la distribution des prix au collège, tantôt avec la jument aveugle, et tantôt avec les bœufs. Je me souviens des grillades au soleil sur ce char à bœufs qui montait lentement avec des pièces de mobilier, des caisses de vêtements et des provisions, tout un capharnaüm sur quoi nous étions juchés. Le chemin était découvert, sauf quelques sous-bois, avec des points de vue changeants, tantôt la colline des Allinges avec ses tours en ruines, tantôt le lac bleu au bas des pentes. C'étaient des voyages délicieux et chauds avec la perspective d'une longue liberté.

Le monde, en effet, nous appartenait alors. Nous avions le choix entre le jardin, assez inculte pour que nos ébats y fussent tolérés, la ferme pareille à une arche de Noé avec ses animaux de tous poils ou de toutes plumes, vaches, veaux, moutons, chèvres, cochons, canards, poules et poussins, la plaine avec ses champs dont il fallait respecter les cultures, ses prairies offertes, ses bois, et la montagne enfin que nous touchions, mais dont nous nous contentions de gravir les premiers gradins, ces collines du Diable couronnées d'une sapinière. Nous connaissions les sources d'eau fraîche au val de Lys, les coins de bruyère rose, les réserves de myrtils, de fraises ou de framboises sauvages. Nous revenions avec des fleurs dans les mains, et la bouche barbouillée de fruits. Mais la chasse la plus importante était celle des champignons dont mon grand père nous avait montré les espèces comestibles, jaunes chanterelles feuilletées, bolets trapus au dôme arrondi et odorant, oronges pareilles à des œufs au miroir. Leur découverte était saluée de cris joyeux et nos yeux exercés les dénichaient jusque dans la mousse ou parmi les amas de feuilles qui s'entassaient au pied des châtaigniers.

L'automne, nous glanions des noix dont la chair blanche craque sous la dent, ou des châtaignes que nous allions nous-

mêmes triturer à la cuisine. Tous les parfums de la terre, aujourd'hui encore, m'évoquent cette période glorieuse de ma vie. Je sens, rien qu'en y pensant, la framboise ou la fraise des bois, ou l'arome des petits bolets frais trouvés sous un arbre comme des nouveaux-nés. Cette odeur de regain me rappelle les retours en septembre, quand la nuit monte de bonne heure, dans le chant des criquets le long des haies : nous allions à la rencontre de mon père qui rentrait de la ville où l'appelaient les audiences de vacations. J'ai même gardé dans les narines l'odeur d'une couverture de cheval que le fermier posait sur l'échine de sa jument aveugle. Tout m'était enchantement, bonheur, dilatation intérieure. Oui, vraiment, le monde m'appartenait alors.

Le dimanche matin excluait cette liberté. Nous nous rendions en procession à la grand messe célébrée dans l'église paroissiale du Lyaud, — du Lyaud, jadis refuge de l'oncle Jacques. Comme les châtelains, nous occupions un banc réservé. Notre curé était un homme excellent, mais brusque et rudimentaire. Il avait de l'esprit, mais aucune politesse. Ses écarts de langage étaient terribles, et ma mère les redoutait. Quand le sermon prenait mauvaise tournure, elle nous faisait passer des caramels achetés chez Thérèse l'épicière, lesquels étaient collants et conglutinants et nous empêchaient d'écouter par le refus qu'ils opposaient à la déglutition. Néanmoins, j'ai saisi au vol quelques passages. « La Sainte Vierge, expliquait-il, est transparente : on voit à travers... » Ou bien il assurait que saint François de Sales était si pressé d'aimer Dieu qu'il était né avant terme. Naturellement, je ne comprenais pas, mais je demandais des explications qui ne manquaient pas d'embarrasser tante Dine. Il menait la guerre contre les pèlerinages, dont il prétendait que c'étaient des occasions de rendez-vous. Certain récit de la bataille de Lépante m'est demeuré dans la mémoire à cause du chiffre des vaisseaux turcs coulés à fond : trente mille. Qu'as-tu fait de toutes ces galères, ô Méditerranée ?

J'ai su depuis que sa langue s'exerçait jusque sur ses confrères.

— Il y en a ici, dit-il un jour à un dîner de conférences qui en rassemblait un grand nombre, il y en a ici qui rendront l'âme, mais pas l'esprit.

A part cela, son dévouement était illimité. Et même la véhémence dont il usait vis-à-vis de ses paroissiens n'était pas inutile pour secouer leur apathie. Le vendredi, il venait dire la messe dans notre petite chapelle de Trossy, ce qui nous contraignait à nous lever de bonne heure pour la lui servir. Après quoi, il déjeunait et jouait aux boules avec nous. La soutane retroussée, il plaçait le cochonnet à merveille et bouillait avec une force extraordinaire qui nous remplissait d'admiration. La partie gagnée, il s'en allait fièrement fouailler quelque mécréant. Cependant il ne m'a jamais inspiré la crainte de Dieu, car je trouvais le monde trop beau.

Ma première ascension fut cette montagne des Hermones qui est une longue chaîne boisée en forme de coupole à demi aplatie, avec un versant à découvert où une chapelle a été érigée en l'honneur d'une statue miraculeuse de la Vierge. J'avais alors sept ou huit ans : en raison de notre jeune âge, l'expédition fut préparée minutieusement, avec des sacs de provisions et des gourdes bien remplies. J'ai tenté, depuis ce temps lointain, des escalades sans tant de précautions. Nous grimpâmes par la grande forêt et fûmes constamment distraits par l'abondance des framboises, en sorte que tante Dine était plus fatiguée que nous au sommet, ce qui ne manqua pas de susciter son enthousiasme toujours complaisant. La vue sur le lac et sur tout le bassin du Léman ne me causa aucune surprise, tandis que je me penchais de l'autre côté avec extase. L'autre côté, c'était l'inconnu, une vallée profonde, et puis d'autres montagnes bien plus hautes et, plus loin encore, d'autres toutes blanches.

— Qu'est-ce que c'est, tante Dine?

— De la neige, petit nigaud. N'en as-tu jamais vu?

— Si, mais pas en été.

Il y avait donc des endroits où il neigeait par la chaleur? Du coup, je pris la curiosité de les connaître. Ainsi ai-je été attiré, enfant, par le pays des neiges éternelles.

Après avoir copieusement déjeuné sur l'herbe, nous parvîmes à l'oratoire. Là, tante Dine nous raconta l'histoire de cette Vierge miraculeuse, mais, pour mieux nous intéresser, elle y ajouta le légende des *Cous tordus* qui est célèbre dans tout le Chablais. A vrai dire, la légende des *Cous tordus*, —

est-ce bien une légende? — se rapporte à la Vierge des Voirons. Je l'ai toujours appliquée à celle des Hermones. Les Voirons, ainsi distancés, m'ont toujours paru une contrefaçon des Hermones.

J'ai trouvé plus tard dans la biographie de saint François de Sales par son neveu Charles-Auguste le récit véridique de ce miracle qui se passa au temps de l'invasion des Bernois. Ils forcèrent l'ermitage des Voirons, escortés de traitres chablaisiens. L'un de ceux-ci, nommé Jean Burgnard, s'empara de la statue de la Vierge sur l'autel, lui mit la corde au cou et la traîna par les couloirs en l'insultant : « Viens après moi, petite mère. Si tu as tant de pouvoir qu'on le dit, montre-le maintenant, défends-toi ! » Et comme il vomissait ses outrages et blasphèmes, voilà que la statue s'arrête au milieu d'un pré. Le misérable se retourne pour en connaître la cause, et il reste la tête ainsi tournée, sans pouvoir la remettre en place. Ses descendants, assure la tradition, naquirent avec cette même déviation. De là ce surnom de *Cous tordus*.

Si les Hermones appartiennent à la Vierge, le Forchet, qui en est séparé par le col de Feu, est aujourd'hui la propriété de saint François de Sales. Les habitants de Lullin ont porté là-haut sa statue, il y a une trentaine d'années. Ils l'ont portée à bras au prix d'efforts prodigieux. Quand j'y montai sur mes petites jambes, elle n'y était pas encore. Du sommet on aperçoit le Mont Blanc. Pour la première fois je vis le Seigneur des Alpes et lui adressai des invocations. A la descente, nous bûmes à une source glacée recueillie par des bergers dans un tronc d'arbre. Plus tard ne me suis-je pas arrêté là avec une jeune fille à qui je découvris cette eau pure? Elle voulut boire après moi afin de connaître mes pensées. Elle savait que la source refléterait son image. Plus tard encore j'ai cherché la source et ne l'ai plus retrouvée.

Cependant je grandissais et tentais des excursions plus hardies, la Dent d'Oche, les Cornettes de Bise, le Billard, le Roc d'Enfer. Nous décidâmes brusquement de monter aux Cornettes après une marche déjà longue pour atteindre le village de la Chapelle dans la vallée d'Abondance. J'avais peut-être quinze ans, peut-être moins. Nous grimpâmes tout droit par les rochers. Il fallait nous passer notre chien par le collier dans les passages difficiles. Un officier de chasseurs à moitié

fou nous entraînait. Nous fûmes au sommet juste pour le coucher du soleil. Mais quelle récompense ! Tant de montagnes dominées, tant d'autres suspendues sur les abîmes, et tout le lac Léman encastré comme une turquoise dans sa ceinture de collines, et toutes les gammes de l'or se succédant comme les touches d'ivoire à l'appel des doigts ! La nuit nous surprit à la descente, et nous nous perdîmes. Un chalet éclairé nous servit de signal.

Au pied du Roc d'Enfer un orage nous força de bivouaquer. Mais nous aperçûmes un troupeau de moutons que nous suivîmes. Il nous conduisit jusqu'à une grange où des bergers nous offrirent l'hospitalité.

Un jour, mon père nous dit :

— Je vous emmène à la montagne. Vous y verrez des chamois.

Je ne connaissais pas encore l'agile antilope des Alpes aux belles cornes recourbées. Cette annonce me remplit d'aise : elle promettait à mes yeux nouveaux un spectacle inconnu. Spectacle dont je ne jouis guère. C'était dans la vallée d'Aulph. Les chasseurs nous postèrent complaisamment sur une paroi de rocher, au-dessus du petit lac vert de Tavaneuse cerné de sapins, en nous recommandant l'immobilité. Nous ne vîmes absolument rien, la bête poursuivie n'ayant pas jugé à propos de venir vers nous. Mais nous entendîmes les chiens mener la poursuite dans la forêt et dans les combes, de leurs chaudes voix retentissantes, puis les coups de feu dont les murailles des vallons doubtaient la sonorité. Enfin, l'on sonna du cor le rassemblement et nous rejoignîmes dans une clairière, au bord d'un ruisseau, les chasseurs et les valets de chiens pour le déjeuner. Une grande bête au poil roux, déjà vidée, était accrochée par les cornes à une branche d'arbre. J'admirai avec respect sa petite tête dressée et les yeux dorés chargés d'ombre. Le vainqueur était-là, très grand de taille, magnifique d'allure et de jeunesse, découplé comme un barbare. Il riait, et je le détestai pour sa force, pour son rire sacrilège, pour sa victime. Cependant il fit de celle-ci et de la défense qu'elle lui avait opposée un tableau précis et pathétique et je dus comprendre qu'il l'admirait et la respectait lui aussi, quoique d'une façon différente. Il la traitait en adversaire digne de lui, qui se sert de la vitesse de ses jambes musclées, de son expérience de la

montagne et de sa puissance de résistance pour entraîner le chasseur jusqu'en d'impraticables couloirs ou sur des rochers vertigineux où la mort le pourrait bien guetter, lui aussi, un jour ou l'autre. La lutte n'est pas inégale comme je le supposais. La victoire réclame une longue et rude bataille. Ainsi ai-je fait, tout enfant, la connaissance du plus grand chasseur de chamois devant l'Éternel, le marquis de Saint-Séverin. Depuis lors, je suis devenu son ami, et même son compagnon bien indigne et distrait par le décor et même par le gibier, trop beau pour être tiré, sauf au galop.

Un de ces chasseurs de chamois, oublieux de l'âge et le cœur forcé, est tombé mort au sommet du Roc d'Enfer où l'avait entraîné sa passion. C'est une belle mort pour un montagnard. J'ai pensé à lui en écrivant *Rap et Vaga*.

Chères montagnes de mon pays, comment reconnaître jamais l'influence heureuse que vous avez exercée sur ma destinée, et toute la santé que je vous dois à travers la vie active et la vie intérieure ? Plus tard j'ai parcouru le Monde Blanc, j'ai pratiqué le rocher et la glace, trois fois j'ai dépassé la hauteur de douze mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Ces expéditions plus risquées n'ont pas ajouté grand chose à la leçon que vous m'aviez donnée. Vous m'avez appris de bonne heure cette élévation du corps vers les sommets qui est une prière physique et prépare à l'élévation de l'âme, la recherche des plaisirs purs et durs, l'oubli des bassesses et des petitesse, la tranquillité de l'esprit dans l'effort, le rire joyeux de la victoire. Et voici que, suprême supériorité sur vos rivales plus vertigineuses, vous demeurez accessibles à mes vieilles années et je puis entendre votre appel aujourd'hui encore sans commettre d'imprudences et alarmer des tendresses familiales. Pour tous les enchantements de mon enfance et pour ce goût de l'ascension qui, je l'espère, soulèvera mon dernier jour et mes derniers instants de la terre, soyez bénies, ô montagnes du Chablais natal...

LA DERNIÈRE ÉTAPE

Une dame de Paris, — une grande dame de Paris, — qui nous recevait dans son magnifique hôtel du quartier de l'Étoile, en villégiature à Évian, fut priée par mes parents de passer

une journée dans notre maison de campagne. Nous lui en avions souvent parlé, et peut-être non sans quelque exagération. Quand elle eut visité la vieille demeure un peu lézardée et tout à fait dépourvue du confort moderne, elle se pencha vers moi avec une mine dégoûtée :

— Alors, c'est bien ça ?

— Et quoi donc, madame ?

— Ce fameux Trossy !

Au dernier moment elle atténua son ton ironique. Mais il était trop tard. J'avais surpris sa déception. Elle n'était pas à la page. Volontiers je l'eusse étranglée. Pouvais-je exiger pour tant qu'elle eût les mêmes raisons que moi de faire du domaine familial un paradis terrestre ?

Ce paradis terrestre n'existe plus. Comme le Chablais, il a disparu. Il fait partie de mon Atlantide engloutie par l'« océan des âges ». Non qu'il ne soit toujours hospitalier. Entre les mains de mes frères, il s'est même agrandi et embelli. Mais précisément, ce n'est plus le même. Pour eux non plus. Est-ce lui, est-ce nous qui avons changé ? Quand j'y reviens, j'ai toujours sur les lèvres la prière de Pasteur revenu à la maison de ses parents où l'on apposait une plaque en son honneur :

— O mon père et ma mère, c'est à vous que je dois tout !...

Une plaque en son honneur ! une plaque au pays natal, rien n'est plus rare. La Savoie, surtout, n'en est pas prodigue. Elle est parcimonieuse envers ceux qui l'ont célébrée. Il y en a beaucoup, et c'est peut-être la cause de son indifférence. Il a fallu l'éloquente et puissante voix de François Descostes, le grand avocat de Chambéry, pour que se dressât enfin, un siècle ou presque après leur mort, le groupe en bronze des frères de Maistre. La maison natale de Michaud, l'historien des *Croisades*, n'est signalée au passant par aucune inscription. La tombe d'Amélie Gex, l'admirable évocatrice du vieux temps savoyard avec ses chansons patoises et ses *Histoires de ma rue et de mon village*, n'est entretenue, au cimetière de la Chapelle-Blanche, que par sa famille, quand un monument dès longtemps aurait dû lui être élevé. Aucun médaillon ne rappelle l'auteur d'*Un homme d'autrefois* et de *Charles-Albert*, le marquis Costa de Beauregard. D'autres encore attendent en vain.

Je ne me berce d'aucune illusion. Les hommes politiques ne veulent pas qu'on les compare. Ils guettent les places

publiques pour leurs bustes à la douzaine. Pourtant, si j'ai bien mérité de la Savoie en laissant battre son cœur au cœur de mes livres, j'ai choisi l'endroit où je désire que soit honorée ma mémoire, non par un monument, mais par une lecture ou un souvenir. C'est un jardin solitaire au bord du lac, au pied de Thonon, proche ce village de Rives baigné par les eaux que mollit une jetée. Tant de fois je m'y suis promené, seul, ou peut-être avec une ombre, disparue aujourd'hui, sans y rencontrer personne. Au printemps, les rossignols y chantent et s'appellent à de longues distances. L'automne, les feuilles mortes s'y amassent et crissent sous les pieds en se soulevant comme des vagues. A travers les branches on voit, le long du quai, glisser comme des cygnes les bateaux blancs qui s'en vont aux villes étrangères. Depuis que je suis parti, les promeneurs ne doivent point s'attarder en plus grand nombre : quelque poète solitaire, quelque vieillard méditatif, et surtout des couples d'amoureux qui ne voudraient pas être dérangés.

Où, dans ce parc abandonné sous ma ville natale, pensez à moi, vous qui m'avez aimé, ne fût-ce qu'une seconde, pour une phrase, pour un frisson, pour un paysage, pour un visage de femme, pour votre jeunesse, pour le goût et la force de vivre que vous avez retrouvés en me lisant...

HENRY BORDEAUX.

LES SALONS DE 1931

LE SALON UNIQUE D'AUTREFOIS ET LES SALONS D'AUJOURD'HUI

LE PRESTIGE DE L'ANCIEN SALON

A ceux qui ne l'ont pas connu, comment suggérer le prestige du *Salon* quand il était unique? Ce n'était pas une étape quelconque de la saison mondaine, ni un anneau interchangeable dans cette chaîne sans fin des groupes d'artistes qui se déroule aujourd'hui d'un bout à l'autre de l'année, lassant à la longue les jambes et la curiosité des amateurs. C'était quelque chose comme les Panathénées de l'Art français, et des Panathénées annuelles! Seule la célébration d'une grande fête, et encore la fête d'un de ces saints nouveaux et zélés dont on attend des miracles, peut en donner quelque idée. Pour l'artiste débutant, c'était l'événement décisif de la vie, attendu, espéré, redouté longtemps d'avance, parfois durant toute une jeunesse; et, plus tard, ce devait être pour le Maître consacré l'anniversaire de sa seconde naissance, celle qui compte plus que la première parce qu'il se la doit à lui-même. La veille, le travail solitaire et inquiet, loin d'une famille indifférente et quelquefois hostile, une soupente obscure de la rue Notre-Dame des Champs; le lendemain, l'élite escortant le triomphateur, les perspectives brillantes de la rue Pigalle ou de l'avenue de Villiers. De porte pour entrer dans la gloire il n'y en avait pas d'autre. Être admis, être refusé, l'avenir ouvert ou fermé par le coup de clef du jury. Aussi quelles angoisses!

« Mon tableau était aux Tuileries, où devait avoir lieu

l'exposition, raconte Jules Breton dans ses *Souvenirs sur le Salon* de 1849. J'avais appris, avec d'indicibles élans de joie, son admission par une indiscretion de mon gardien du Louvre, en ce moment attaché au service du Salon. Il me mit au courant de ce qui s'y passait; mon tableau était placé à l'Orangerie, au mur du côté du quai. J'allais là voir, à l'extérieur, le point juste où il devait être accroché... Cet état d'anxieuse attente dura six semaines, six semaines! Et lorsque j'affirme que, pendant tout ce temps, je perdis le sommeil, ce n'est pas une façon de parler; je ne dormis pas une seule minute et j'essayai en vain les bains, l'opium et autres moyens conseillés par des amis, élèves de l'École de médecine. Cet état m'avait détraqué l'estomac. J'en éprouvais des indispositions qui m'effrayaient un moment, car autour de moi, comme dans les divers quartiers de Paris, le choléra faisait rage. La crainte du fléau n'égayait pas mes insomnies: si, par malheur, j'en allais être victime *avant l'ouverture du Salon!* »

Longtemps après, et la grande épreuve s'accomplissant dorénavant au Palais de l'Industrie où le Salon était installé depuis 1855, Marie Bashkirtseff écrivait encore dans son *Journal*, à la date du dimanche 30 avril 1882: « Dès le matin, je vais au vernissage. Je m'amuse à voir que je connais pas mal de monde dans ce tout Paris... Le tableau de B... (Louise Breslau) est placé tout en haut et fait un effet déplorable. J'étais si inquiète du succès qu'elle devait avoir, que c'est un grand soulagement: je ne le cache pas... » Par la fente de ce rideau, brusquement entr'ouvert sur le monde des artistes, quel grouillement de passions pas toujours les plus nobles, mais si vivantes!

Pour le public, c'était un autre spectacle: c'était l'apparition annuelle de cet être primitif par la fraîcheur de ses sensations et raffiné par sa sensibilité, mi-ouvrier, mi-poète, un peu pontife, un peu bohème, anachronique jusque dans son costume: l'Artiste. Au vernissage, on était sûr de le rencontrer. C'était un beau jour, jour de congratulations réciproques souvent hyperboliques et quelquefois sincères. Quand le Maître des Figures en satin, soie et dentelles, paraissait au haut de l'escalier, dans le Palais de l'Industrie, on entendait un clapotis d'applaudissements; c'était ses confrères qui le faisaient un peu par réelle admiration pour sa « patte » prodigieuse, un

peu pour le voir s'épanouir et jouer les *apostolados* dans sa lavallière blanche, sous son feutre rebrassé comme sa moustache et sur sa cape qu'on s'étonnait de ne pas voir tendue par une colichemarde. Car il y avait alors un costume d'artiste, comme jadis, aux premiers temps du *Risorgimento*, il y eut un costume d'Italien, — et c'était un peu le même... Passait ensuite grave, noir, secret comme un homme de Philippe II, le depositaire des secrets de tous les chefs d'État qui avaient posé devant lui, le Maître des redingotes illustres, entouré aussi d'une cour aussi nombreuse, mais plus discrète et peut-être plus dévouée. Celui-là ne se costumait pas en César de Bazan; pourtant son petit feutre aux bords roulés, son veston de velours noir le séparaient encore du « bourgeois ». Coiffé d'un feutre aussi et vêtu d'une cape, l'Ancêtre, le Kobold à la barbe de fleuve, gardien des trésors de la *morbidezza*, cheminait lentement, donnant le bras à une Altesse impériale peu haute, mais moins petite que lui.

Plus pittoresque en profondeur, était encore la cohorte des paysagistes. Ils venaient, moitié en pataches, — celle qui faisait le service de Barbizon à Melun en dodelina d'illustres, — moitié par les petits trains de banlieue, quelques-uns en bateau-mouche ou en « hirondelle ». Car le paysagiste, en ce temps-là, vivait presque toujours en pleins champs. Cela ne veut pas dire qu'il vint de très loin. A cette époque, les Nymphes hantaient Ville d'Avray, les Naïades faisaient trempette à l'Isle Adam, les Faunes, les Hamadryades et les Égyptiens folichonnaient à leur aise dans les bois de Chaville, et quand Puvis de Chavannes voulait profiler les coteaux de l'Arcadie derrière ses Muses, il allait tout bonnement le long de la Seine, à la chute du jour, regarder ceux de Saint-Cloud ou de Saint-Germain. La Marne avec les périssaires, la « grenouillère » chère à Maupassant, telles étaient alors les colonies d'artistes les plus exotiques.

Pourtant, de ces habitacles tout proches, les paysagistes apportaient un pittoresque rude et dru qu'ils n'apportent plus aujourd'hui. C'était comme une odeur de terre fraîchement retournée, d'herbes écrasées, de thym, de sauge, de genièvre surchauffés au soleil, de chair fraîche de peuplier déchirée par le scieur de long. Jusque dans leurs gestes, lents et graves, peut-être acquis par un mimétisme inconscient parmi leurs

modèles ordinaires, on les sentait très loin de leurs confrères parisiens. Leur regard, non plus, n'était pas le même. Les yeux du paysagiste, habitués à regarder au loin, par-dessus les premiers plans sacrifiés, n'ont pas le même clignement que les yeux du portraitiste, habitué à regarder de près. Sa vie plus dure, jadis, et la solitude profonde où elle s'écoulait, creusaient davantage ses traits individuels et le cloîtraient dans son art, comme dans un sacerdoce. « Je n'admets pas qu'on fasse des plaisanteries sur la peinture », disait Corot : et Frédéric Henriot, dans ses *Campagnes d'un paysagiste* : « On entrait alors en peinture comme on entre en religion. » Rien d'étonnant si, lorsque ces solitaires traversaient les foules du Palais de l'Industrie, on les devinait assez, sinon pour mettre leurs noms sur leurs figures, du moins pour les imaginer la palette au pouce, le parasol sur la tête et la ferveur dans le cœur.

C'était, tantôt, ce poète aux cheveux longs, comme il fallait les avoir alors, dès qu'on tenait une lyre, qui célébrait les moissons et les fastes des champs à la fois dans ses toiles au *Salon* et dans ses vers à la *Revue*. Ou encore cet ægypan solide, haut de taille, haut en couleur, adorateur des hamadryades, de Séléné et, disait-on aussi, de Dionysos qui, jusque dans le plus vieil âge, célébra les chênes de la Gaule. Au milieu d'eux, un romancier racontait les amours des jeunes forestiers et leur faisait embrasser les troncs d'arbres, dans leur joie de vivre en pleine nature ou retraçait la vie du pauvre Bastien-Lepage, disparu prématurément. Tout ce monde s'attablait ensuite chez l'unique restaurateur des Champs-Élysées, selon un rite immuable, devant un poisson couleur « cuisse de nymphe émue » et une verte rémoulade, pour agiter de grands problèmes d'esthétique, et chercher le véritable critère du Beau, tout en apaisant sa faim. A mesure que celle-ci diminuait, les esprits détendus glissaient dans un engourdissement favorable à l'optimisme. Jour de repos, de détente, d'oubli des soucis quotidiens, où, sous les feuilles toutes neuves des marronniers, dans ce cadre de luxe où l'on ne revenait qu'une fois par an, après douze mois de labeur, et le dernier coup de feu de l'envoi au *Salon*, la vie apparaissait plus facile !

Les mondains qui n'avaient pas éprouvé ces angoisses, ne connaissaient pas cette volupté. Pourtant, eux aussi, ils appor-

taient au vernissage leur écot pittoresque. Les modèles des portraits fameux passaient et repassaient devant leur « double » et le public avait la joie de faire des comparaisons. Autour des fournisseurs d'esprit, on rôdait attendant le « mot » qui définit l'impression devant l'œuvre discutée, le mot qui pindarise ou qui pilorie, mais qui en tout cas fixe l'opinion, la libère de l'incertitude, comme on attend du praticien le nom de la maladie qu'a le voisin, — après quoi l'on n'y pense plus.

Il semble que ce fût l'affaire des critiques d'art, surtout du plus notoire, celui que sa nationalité incertaine et son faciès d'androgyne semblaient rattacher à quelque conte d'Hoffmann. Mais le mot cruel, le trait barbelé tombait plutôt des lèvres d'un confrère. Il y en eut toujours au moins un capable d'en décocher qui tombaient juste et restaient dans la plaie : avant ce dernier demi-siècle, Préault; depuis Préault, Degas; avec Degas et depuis Degas, Forain. Avec eux, rivalisaient le grand polémiste du Second Empire, collectionneur en son privé, et aussi quelques esthètes mondains, faiseurs et défaiseurs de royautés picturales. Ceux-là prenaient en outre la peine de se vêtir de façon à ne point passer inaperçus. Ils pensaient comme Bonington que, lorsqu'on se présente devant les Maîtres, il faut se faire le plus beau possible. Ils avaient soin d'harmoniser leurs atours avec la gamme de couleurs choisie par leur peintre préféré. Aller de ce pas chez Sully-Prud'homme? Je le veux bien, disait un jour Robert de Montesquiou, dans le salon d'un poète parnassien, « mais je ne saurais aborder ce subtil penseur tout en nuances dans le costume rime riche que j'ai mis pour venir ici; je vais passer chez moi, me gorger de pigeon. »

Précisément, nous le retrouvons, ici même au Salon de la Nationale, ce figurant attardé des vernissages d'autrefois. Il a son portrait par Boldini, dans la petite rétrospective qu'on a faite de ce peintre. Et nous le voyons précisément tel qu'il voulait être, se composant un personnage avec des souvenirs du chevalier d'Orsay, de Brummel et de Barbey d'Aurevilly. Dans la cambrure de ce grand garçon calamistré comme il convient au *Chef des odeurs suaves* et inexorablement ganté, en train de dialoguer avec sa canne, on reconnaît le nerveux bistournage, qu'il mettait dans tous ses gestes, ses propos et son écriture même. On croit entendre sa voix stridente faire

un sort à chaque syllabe et il semble que son regard surveille l'effet produit à la ronde. C'est tout le testament du dandysme esthétique des années quatre-vingt-dix que le peintre de Ferrare, venu à Paris pour peindre des Américaines, a su paraphraser ainsi d'un coup de son pinceau cursif. Cette époque n'était sans doute ni meilleure, ni pire que la nôtre, mais assurément plus recherchée en attitudes et plus haute en couleur.

Ce qui achevait d'en donner à ces vernissages d'autrefois, c'était les femmes d'artistes, celles du moins qu'Alphonse Daudet a peintes dans un livre fameux et d'une justesse impeccable. L'étonnant coloriage de leurs atours, le poivre et le sel de leurs discours, leur touchante application à expliquer ce qu'elles ne comprenaient guère et à dissimuler les ambitions ou les jalousies qu'elles ne ressentaient que trop, donnaient à leur rencontre une saveur qu'on n'eût trouvée nulle part ailleurs. Le mauvais goût de leurs toilettes surtout était extraordinaire. Le Salon demeurait le seul endroit au monde où l'on pût voir des Parisiennes mal administrer l'économie de leur beauté. Il est vrai que beaucoup étaient d'anciens modèles. L'accoutumance à figurer des déesses, des muses ou des odalisques avait pu leur faire oublier, dans les splendeurs de l'Olympe, les arts mineurs de l'ajustement couturier. M^{me} Vigée-Le Brun nous dit que la femme en qui revécurent, aux yeux éblouis de l'Europe, les plus belles statues antiques, lady Hamilton, ne savait plus s'habiller, dès qu'elle quittait les chitons et les diplois dont les artistes l'avaient revêtue. En tout cas, la collaboration de l'artiste et de sa femme pour arborer une « robe de vernissage » avait, à cette époque, des effets tels que les mondaines élégantes égarées dans la cohue de ce qu'on appelait au grand siècle « le peuple bariolé », en demeuraient pétrifiées. On regardait peu les tableaux, — sauf les portraits, — encore moins les statues. Le spectacle était dans la salle et valait qu'on s'y arrêtât.

Que sont devenus ces plumages ? Où retentissent désormais ces ramages ? Avec le Palais de l'Industrie, qui évoquait assez l'idée d'une grande volière, ils ont entièrement disparu. Le coup de pioche, qui effaça des Champs-Élysées ce débris du Second Empire pour laisser passer l'avenue Alexandre III et bâtir le Grand Palais, semble avoir en même temps dispersé

toute une race pittoresque et truculente. Les vocératrices se sont tues, les feutres se sont envolés, les toilettes se sont éteintes. Il ne reste plus qu'une « première » comme une autre, avec la correction morne de gens pressés d'avoir vu quelque chose ou quelqu'un de notoire à ce jour. Et parmi ceux-là, voici qu'un amateur d'art ancien qui n'était jamais retourné au vernissage, depuis le Salon unique, me disait, l'autre jour, en sortant du Grand Palais : « Où sont donc les artistes ? Je n'en ai pas rencontré un seul ! »

DE LA SCISSION A L'ÉMIETTEMENT

On prendrait aisément son parti que les artistes fussent devenus indiscernables des « bourgeois », si leurs œuvres nous donnaient toujours les émotions qui nous ravissent dans une autre sphère. Ce qui est infiniment plus grave que la disparition du pittoresque verbal et vestimentaire, c'est le niveau où le prestige du Salon est tombé. Il ne s'est pas effondré d'un coup. Il s'est évanoui. Mais cet évanouissement lent et progressif ne s'est pas produit sans une cause très perceptible et très définie. Il date exactement du jour où le royaume des peintres s'est divisé contre lui-même. Il y a quarante ans qu'a eu lieu la première scission, le premier dualisme qu'on ait vu depuis les rivalités anciennes de l'Académie royale et de l'Académie de Saint-Luc. C'est alors que la Société des Artistes français se divisa en deux camps rivaux et même ennemis, celui dit de l'Institut, des prix de Rome, et de la peinture classique, et celui de la Société dite « nationale », malgré qu'elle fût composée en grande partie d'étrangers, et prétendument « moderne », malgré la présence à sa tête de Meissonier, de Gervex et de M. Jean Béraud et, dans ses rangs, du jeune Dubufe et de Firmin-Girard.

En thèse générale, il était admis que le Salon de la Nationale, réprochant les hiérarchies et les récompenses officielles, ne laissant figurer sur ses cadres ni les H. C. (hors concours) ni les *Médailles antérieurement*, ni, dans ses livrets, cette mention « Élève de... », échappait à la férule de l'Institut, au patronage des chefs d'atelier et ouvrait ainsi à l'indépendance des « jeunes » des horizons illimités. En fait, ce Salon dit « du Champ de Mars », parce que son premier

habitable fut le palais des Beaux-Arts de l'Exposition universelle de 1889, eut des débuts très brillants. Non point parce que ses fondateurs étaient « indépendants », mais parce qu'ils se trouvaient avoir du talent. Et, en fait aussi, on ne fit pas tout de suite pleuvoir sur leurs têtes les faveurs officielles. Elles vinrent pourtant et l'on vit peu à peu ses membres s'acheminer tout doucement vers l'Institut. Mais le dogme de « l'indépendance » était promulgué, le premier coup était porté à l'antique édifice du Salon unique. La Société dite la *Nationale*, elle aussi, parut un jour ne plus répondre aux aspirations des « jeunes » ; disons plus prosaïquement : elle fit des mécontents. En matière de dogme révolutionnaire, « un pur trouve toujours un plus pur qui l'épure ». De là, de nouvelles scissions : celles du Salon des Indépendants et du Salon d'Automne ; enfin la *Nationale* elle-même, déchirée par un schisme égal à celui d'où elle était sortie, s'est subdivisée en fidèles de l'ancienne révolution, comme M. Forain, et en patrons de la nouvelle, comme M. Albert Besnard, — d'où le Salon dit « des Tuileries », parce que son premier refuge s'est trouvé dans les baraquements de la Terrasse du Bord de l'Eau.

Ce n'est pas tout. Ces Salons, si hospitaliers qu'ils soient et couvrant des périmètres à lasser des champions de la course à pied, ne paraissent pas encore suffisants à abriter les productions contemporaines. Quantité de groupements se sont formés pour louer des salles dans des galeries particulières et y mettre leurs œuvres que rapprochent pour un temps quelques affinités esthétiques ou simplement quelque camaraderie. Et ces petites chapelles font un tort considérable aux grandes paroisses de l'Art. Le schisme est devenu secte et la secte s'est faite de plus en plus étroite et fermée aux gentils.

Enfin, nombre d'artistes ont abandonné le schisme et même la secte, pour faire non plus chapelle, mais autel à part, ne célébrer que leur propre culte et n'y mettre que leurs propres œuvres. Il apparaît ainsi, de plus en plus, que la bataille livrée en commun au nom d'un idéal esthétique n'était qu'une concession faite à des préjugés d'un autre âge. Du talent, assurément il y en a partout, mais de prestige il n'y en a plus nulle part. En se subdivisant, en s'émiettant à l'infini, les Salons ne se sont pas du tout rajeunis, comme on semblait le croire, mais anémiés, aucun d'eux ne réunissant un faisceau

suffisant de forces vives pour que les visiteurs en demeurent frappés. Il y a sans doute, chaque année, dans Paris, assez d'œuvres intéressantes pour animer quelques murs du Grand Palais; elles ne suffisent pas à remplir les centaines et les milliers d'exhibitions individuelles ou grégaires qui prétendent être des révélations foudroyantes de la beauté.

Que faudrait-il donc pour que les Salons retrouvent un peu de leur prestige d'autrefois? Il faudrait trois conditions. D'abord qu'ils redevinssent ce qu'ils étaient: un Salon unique. Il faudrait ensuite que leur jury fût impitoyable aux médiocrités des « situations acquises ». Il faudrait enfin que leurs membres s'interdisent, comme une trahison, de montrer leurs œuvres autre part que là où les confrères plus modestes ou moins achalandés montrent les leurs.

J'ignore si ces conditions seront jamais remplies. Ce que je sais bien, c'est qu'elles sont nécessaires.

« Et pourquoi, dira-t-on peut-être, restituer au Salon son prestige, et même lui conserver son existence, s'il ne répond plus aux besoins des jeunes générations? Laissons donc les morts enterrer leurs morts et célébrons les offices de l'Art dans les mille petites chapelles, mosquées ou pagodes, où il plaît aux vivants de s'assembler. La Beauté n'a nul besoin de ces temples solennels pour se révéler à nous, et c'est dans les sanctuaires discrets qu'on la vénère le mieux... »

Cela est vrai, mais puisque le Salon existe, sinon pour l'art pur, du moins pour les artistes et pour la foule anonyme des sincères croyants, il y a quelques raisons de le sauver. D'abord, quand il ne servirait proprement à rien, le Salon aurait le sort de toute chose honorifique. C'est au moment précis où un objet perd son utilité qu'il devient signe d'autorité, de gloire ou de notoriété. Un arc de triomphe n'est autre chose qu'une porte qui ne ferme pas. Et, utile ou non, le Salon fait partie des traditions glorieuses de la France. Il a plus de deux siècles et demi d'existence. Dans les autres pays, s'il existe, il est moins ancien, moins régulier et surtout moins important. Un coup d'œil jeté sur les livrets suffit à montrer qu'aujourd'hui encore l'art français recrute une immense « légion étrangère » et cela non seulement dans les petits cénacles de « cubistes » ou de « fauves », mais dans les deux grandes

société
loin t
E
les S
assez
conco
de gr
faut-t
sorte
d'une
jardi
neur
passa
ignor
press
un b
F
cette
juger

D
les p
l'Ant
lumi
d'ar
la Co
bon
gran
trait
dépe
le m
et ce
les p
elles
F
que
lui-r
qu'il

sociétés rivales et classiques, qui n'ont donc pas perdu au loin tout pouvoir d'attraction.

Ensuite, il y a deux sortes d'artistes ou même trois, que les Salons seuls peuvent révéler à un public assez nombreux, assez renouvelé, assez néophyte pour désirer faire appel à leur concours. Ce sont les portraitistes, les statuaire et les auteurs de grandes « machines » décoratives. Combien de palabres ne faut-il pas entendre devant l'œuvre d'un artiste avant qu'il en sorte le mot utile : la commande d'un portrait, d'un buste, d'une fontaine ou d'un groupe de marbre à mettre dans un jardin ! Ce n'est pas toujours le grand amateur, le collectionneur assidu des cénacles qui le prononcera. C'est souvent le passant anonyme, inconnu, venu d'hier aux choses d'Art, ignorant des petites galeries et des petites chapelles, trop pressé, d'ailleurs, pour les visiter, mais que le flot de la foule, un beau jour de printemps, aura entraîné au Salon....

Faisons comme lui, malgré le peu de prestige qu'a gardé cette institution croulante de toutes parts, et tâchons d'en juger avec autant de bonne foi que lui et de simplicité.

PAYSAGES ET PORTRAITS

Depuis un quart de siècle, M. Henri Martin tient parmi les peintres le rôle que tenait Hésiode parmi les poètes de l'Antiquité. En une suite de pages monumentales, solides et lumineuses, il décrit *les Travaux et les Jours* du monde moderne. Cette année, ce sont ceux de *Terrassiers sur la place de la Concorde*. A part cela, il n'y a pas dans les Salons un seul bon exemple de grande peinture, ni même de peinture de grandes dimensions. Toute l'attention du visiteur va aux portraitistes et aux paysagistes, c'est-à-dire aux peintres qui dépendent le plus de leur modèle, et à ceux qui en dépendent le moins. C'est-à-dire aussi les peintres qui regardent de loin et ceux qui regardent de près, — en un mot les deux équipes les plus dissemblables et qui peuvent le moins permuter entre elles.

Précisément, cette année, le paysagiste regarde plus loin que jamais ; il n'a plus du tout de premier plan, son second plan lui-même est souvent absent : il n'a plus qu'un fond, soit qu'il se place à ras de terre, pour découvrir le plus possible de

ciel et dénombrer les escadrilles de nuages qui l'animent, soit, au contraire, qu'il se perche le plus possible au-dessus d'une vallée et dessine une vue plongeante. Cette dernière manière de s'asseoir est la plus nouvelle. On la voit chez M. Deparis, en son *Paysage vosgien*, bonne étude des verts qui recouvrent les collines boisées en plein été, comme aussi chez M. Charretton, étude de *Champs sous la neige*, de toits et d'arbres en hiver, dans une vallée jalonnée de peupliers et éclairée par un pâle soleil qui allume pourtant, çà et là, des feux d'émeraude. On la voit encore chez M. Pernelle, qui a bien rendu les tons ardoisés et argentés du *Matin à Tréboul* (Finistère) et chez M^{lle} Madeleine Leroux, qui a déroulé dans son tableau, intitulé *Castilla*, les lacets d'une route et d'une rivière, et ainsi donné l'impression d'une région tout entière aperçue d'un seul point. M. Raoul Dastrac, pour dessiner ses *Paysages*, s'est placé de la même sorte et en a tiré un très bon parti. De même, M. Pujol pour dessiner ses *Deux ponts à Cahors*, M. de Malleville pour déployer les grands plans de son paysage, *la Dordogne à Montfort*, et M. Broyelle pour étudier l'automne *Près de Milly* (Seine-et-Oise). Toutes ces vues plongeantes ont permis à leurs auteurs une ampleur que n'ont pas les autres.

Enfin, M. Grosjean est monté sur la terrasse de Meudon, pour peindre à ses pieds *les Moulineaux et Paris* ou plus exactement ce qu'on voit des Moulineaux, blottis dans le vallon lorsqu'on en domine les toits et ce qu'on voit de Paris quand on ne le voit pas, l'horizon étant à ce moment-là obturé par une nue opaque. Le ciel n'est pur et clair qu'au-dessus du second et du troisième plan, — le premier plan manquant dans une vue plongeante, — et n'illumine que les grands plis de terrain que l'artiste a su dégager et creuser avec sa vigueur habituelle, comme s'il était dans le Jura. Avec ces quelques mouvements de lignes et deux ou trois accents de lumière tombés de la nue entr'ouverte, il a imprégné ce motif banal entre tous d'une mystérieuse poésie.

La poésie du ciel, des nuées et des rayons qui le traversent et l'animent, voilà en effet ce qui sauve la platitude et la vulgarité de nos villes modernes quand un véritable artiste les prend pour thème de ses curiosités. On le voit bien, cette année, chez M. Raoul Ulmann. Il a simplement regardé le *Soir au faubourg*, une grande maison ouvrière d'autrefois, dans des

terrains vagues, pleins de ces choses déchues et désaffectées qu'aimait Raffaëlli, lépreuse, sans lignes, sans galbe, sans signification. Mais les fumées qui montent des tuyaux de tôle, dans la splendeur du soleil, sont comme des baguettes magiques, impalpables et tremblantes. Elles transfigurent toute cette laideur, au moins un instant. Et si aux fenêtres de la pauvre maison du faubourg rêve quelque Cendrillon un peu poète, ce sont des palais merveilleux qu'elle habite, jusqu'à ce que, le rayon passé, le peintre parti, la boîte à couleurs de la Nature refermée, il ne reste plus qu'un curieux tableau exposé à la Nationale, en 1931.

Les nuages, d'ailleurs, continuent à inspirer, ou tout au moins à remplir, beaucoup de toiles, cette année comme les précédentes. Les *Marines* de M. Pierre Sevaistre sont en réalité, comme chez les Hollandais, des portraits de nuages. Les petites aquarelles de M. Jacques Roger, *Marée basse* et *Retour de pêche*, d'un métier excellent, sont aussi des études de nuages. Les *Vaches au pâturage* de M. Lesur Adrian sont beaucoup moins individuelles que les énormes nuages qui planent par-dessus. M. Cachoud, qui peint toujours la nuit, mais peint, d'ordinaire, les mêmes choses que peignaient Cazin ou les autres noctambules, montre cette année, par une nuit de lune, *la Fantaisie des nuées qui passent*. La *Plaine en Juillet* de M. Grégoire-Lavaux est une escadre mouvante de petits cumulus flottant dans un ciel lumineux, tandis que l'un d'eux plonge dans son ombre la moisson, les gerbes, les attelages, tout ce qui s'agite dans ce bas monde. La *Vue de Rochefort (Var)* par M. Delbos est, en fait, un panorama de nuages. Et M. Dauchez a rempli son tableau *Fumée de goémon* d'un nuage lequel, pour ne pas être d'eau, c'est-à-dire un brouillard suspendu dans le ciel, n'en imite pas moins l'arabesque et l'opacité.

Naturellement, tous ces artistes, pour mettre dans leur cadre tant de ciel, se sont assis très bas, au contraire de leurs confrères qui ont fait des vues plongeantes. Mais les uns et les autres se sont placés très loin de leur motif. De même, pour une autre raison, a dû faire M. Communal, très attentif depuis quelques années aux effets de neige. Ce Savoyard ne daigne pas trop s'arrêter aux minces couches blanches qui fondent au bout d'un jour et finissent par être de la boue. Il ne peint que des neiges éternelles. Cette année, celles du Cervin. Il semble être

mordu de la même ambition qu'Hokousai quand il entreprit de donner au monde cent vues tout à fait différentes du Fusi-Yama. M. Communal n'a fait jusqu'ici, ou du moins il n'expose, au Salon de la *Nationale*, que cinq vues du Cervin, mais c'est un beau début. On peut même dire magistral et, pour peu que l'artiste vive les années d'Hokousai, on peut espérer qu'il réalisera son programme jusqu'au bout.

M. Goulinat, lui, a quitté les sites où il étudie d'ordinaire, et où il rend avec une justesse saisissante des effets de soleil blanc : il est allé aux *Environs de Bormes (Var)* rôder autour du tombeau de Cazin et lui demander le secret de sa finesse, puis au *Palatin* d'où il a regardé Rome un peu avec les yeux de Corot dans sa jeunesse. Il en a rapporté des pages toutes personnelles, mais que ces deux maîtres n'auraient pas désavouées tant elles lui font honneur. Parmi les artistes qui s'appliquent à interpréter des effets un peu semblables, M. Paul de Castro, dans ses *Environs de Lourmarin*, nous donne sur le thème qu'il a choisi un témoignage véridique et éloquent qu'on n'oublie pas.

Voilà ce que, cette année, nous ont apporté de plus précieux en leurs enquêtes les peintres qui regardent de loin.

Maintenant ceux qui regardent de près : les portraitistes. Que nous apportent-ils ? Rien que nous n'ayons vu déjà : les noms seuls de leurs modèles ont changé et, sans trop s'avancer, on peut assurer que nulle figure ne fera dire plus tard : « Comme les gens qui faisaient faire leur portrait avaient de la chance, de vivre en 1931 ! » Il est vrai que, lorsqu'on eut de la chance, on ne connaissait pas son bonheur. Les belles dames de la Renaissance étaient, d'ordinaire, fort mécontentes de leurs peintres. Elles se plaignaient sans cesse que les Maîtres ne fissent pas « ressemblant ».

Aujourd'hui, du moins, on aurait mauvaise grâce à le dire. Les portraits qu'on voit dans les Salons sont manifestement ressemblants. M. Teissier, membre de l'Institut, par M. Marcel Baschet, par exemple, et aussi le *Général Weygand*, au pastel, par le même artiste ; M. *Émile Picard*, de l'Académie française, par M. Paul-Albert Laurens ; le *Docteur Bazy*, par M. Ferdinand Humbert, le doyen des artistes contemporains, le *Docteur Laubry*, par M. Louis Roger ; M. *Louis Madelin*, de l'Académie française, par M. Boisselier ; M. *Paul Roquère*,

conseiller d'État, par M. Guillonnet; *M. Adrien Maurice, retour de la chasse*, par M. Huc; *M. Jean Chiappe, préfet de Police*, par M. Pascau; *M. Paul Guichard, directeur de la police municipale*, par M. G. Durand. Toutes ces effigies doivent donner, sur le chapitre de l'identité, satisfaction à leurs modèles.

Elles ont encore d'autres mérites : une extrême simplicité, un geste sobre, un fond neutre, rarement ou très modestement historié, un naturel parfait. Bien dessinées, elles le sont aussi sans doute, si par « bon dessin » on entend l'absence de fautes; et comme, en même temps, les couleurs ont été choisies dans les gammes les plus basses et se confondent avec les valeurs, si leur peintre n'est pas coloriste, cela se devine peut-être, mais cela ne se voit pas. Mais le geste ne semble pas individuel, le dessin n'est pas spirituel, la couleur ne chante guère et les yeux ne parlent pas. Avec cela, les visages, sans avoir une vive expression qui les livre, sont également sans mystère. On n'a nulle envie de les interroger, comme cela si souvent arrive, quand on visite un musée des Flandres ou de la Hollande, devant les physionomies que nous ont léguées les vieux maîtres. A peine peut-on faire une exception pour le *Portrait de M. M... ingénieur* par M. Hugues de Beaumont, solide morceau de peinture posé avec une remarquable fermeté, à la Nationale, et celui de *M. Jean-Gabriel Goulinat*, surpris et campé avec un geste assez individuel, par M. Paul Bret.

Quant aux portraits de femmes, ils font penser irrésistiblement au titre d'un roman fameux du maître de la psychologie contemporaine : *la Dame qui a perdu son peintre*. Non pas que celles d'aujourd'hui n'aient trouvé, çà et là, un interprète de leur beauté, consciencieux et correct, également éloigné de la platitude et de la prétention, échappant ainsi à la critique pour lui et pour son modèle. Tels, le *Portrait de la comtesse J. de M...*, composé en blanc, en noir, en rose jaune par M. Jean-Pierre Laurens, celui de *M^{me} Elena Olmazu*, harmonie en bleu, noir et blanc par M. Braitou-Sala, les riches tonalités noires et blanches du costume de *M^{me} J. C.-B.*, par M. Etcheverry, la rencontre d'un tout autre noir et d'un autre blanc sur fond bleu vert qu'on voit au *Portrait de M^{lle} Zwiller* en robe d'avocate, par M. Zwiller, la silhouette toute en noir de *M^{me} M.*, par M. Devambez, découpée à l'emporte-pièce sur fond mat, selon la formule imaginée par Whistler pour le

portrait de sa mère, la petite gravure placée en contre-poids dans l'angle du tableau, contenant cette fois un bout de l'*Inspiration chrétienne* de Puvis de Chavannes, le *Portrait noir et gris*, par M. Léon Félix, le *Portrait de M^{me} L.-L.*, par M. Lavergne, le *Portrait de M^{lle} Luz P.*, par M. Bricard, le *Portrait de M^{me} A...*, par M. Abey, et plusieurs autres figures, parfaitement mises en place, douées d'un mouvement simple et juste, sans rien d'exagéré qui dépare la grâce du modèle, qualités qu'on voit notamment encore dans le portrait de M^{me} V. M. C., par M. Cyprien Boulet.

Mais nulle part, la Parisienne de 1930 n'a trouvé « son » peintre, c'est-à-dire celui qui dégage nettement les traits qu'elle doit à son époque et crée le type auquel toutes désirent ressembler. Helleu fut le dernier. Nul ne l'a remplacé. Il a paru, un instant, que ce pourrait être M. Van Dongen. Il a ceci pour lui d'être de Rotterdam. Or, on sait que, pour obtenir l'image où la Parisienne à la mode consent à se reconnaître et surtout à laquelle, pour plaire et pour étonner, elle veuille ressembler, il a fallu faire appel successivement à Winterhalter, qui était de Bade, à Sargent qui était Américain, à Boldini qui était Italien, à La Gandara qui était Espagnol, et à Laszlo qui était de Buda-Pesth. Mais, quoiqu'il ait des dons de coloriste et déployé, cette année, dans le portrait de la *Comtesse de Noailles*, une virtuosité singulière, il ne semble pas que M. Van Dongen soit appelé à recueillir la succession de ces maîtres, ni d'Helleu.

Chose curieuse, ce titre de « bien parisien », qui est si souvent détenu par un étranger, ne l'est jamais par un Anglais. L'Anglais reste toujours dans son île. Où qu'il aille et quoi qu'il peigne, il garde ses caractéristiques nationales, — ces caractéristiques de couleur et de métier que sacrifient si aisément les artistes de tous les autres pays, d'autant plus aisément que, dans tous les autres pays, hors peut-être au Japon, elles n'existent guère et qu'au contact de l'art français, elles s'effacent d'elles-mêmes.

Considérons donc, à part, nos irréductibles voisins.

Bien qu'ils ne soient pas groupés dans une salle spéciale et que même on ait parfois quelque mal à les découvrir, les Anglais n'en forment pas moins, dans nos Salons, une école très reconnaissable pour ce qu'elle offre de vif et de désinvolte

dans le geste et de savoureux dans la couleur. Non pas que cette année elle soit bien révélatrice, ni même égale à celle des années précédentes. Cependant, on voit avec plaisir des portraits comme celui du peintre A.-G. Walker, par M. William Carter, dans les tons et la manière d'Orchardson, et celui de M. S.-W. Atherton, par M. David Alison, dans les tons et la manière de Whistler. De même, la silhouette de M. Roger de Salverte, en sportsman, par M. Whiting, est excellemment rendue. Plusieurs portraits de femmes, par des femmes, notamment *les Trois amis* (dont un chien), par M^{lle} Esther Borough-Johnson, *Lizaveta* par M^{lle} Hawksley, et M^{me} Doris Zinkeisen par elle-même, le premier dans des tons frais et fins, le second dans des tons noirs et gris verts, le troisième un peu semblable à une décoration rouge sur laque noire, montrent que, passé le détroit, le féminisme artistique est en progrès.

M^{lle} Alison Greene, à la Nationale, avec son portrait de Nina dans les gris et les noirs de Whistler, et M^{lle} Béatrice How avec ses figures de bébés, ses anémones, ses roses, dans des tons d'une extrême délicatesse coloriste, confirment ce diagnostic. Le groupe allégorique intitulé *Music*, par M^{lle} Tatham, dans la manière de Mantegna, ordonné avec science et finesse, rappelle un peu l'école de Burne-Jones. Il n'est pas sans charme et il fait penser, — ce qui n'est pas commun dans ces Salons. A une autre école archaïque appartient la figure intitulée *Woman spinning*, par M. Campbell Taylor, sorte de *Beata Beatrix* de la vie bourgeoise en extase devant son rouet et son fuseau, dans un intérieur amoureux mis en ordre par Vermeer ou Pieter de Hooch et une harmonie de gris, de bleus passés, de mauves et de noirs qui n'est point indigne de ces vieux maîtres. On revient avec M. Gemmel Hutchinson aux effets des écoles modernes : son tableau intitulé *Sleep*, un enfant dans les bras de sa mère, le visage de celle-ci enflammé par les reflets d'une étoffe rouge, révèle un puissant coloriste.

Mère et enfant, c'est également le titre et le sujet de l'envoi de M. Alfred Giess, de la Villa Médicis, groupe d'un modelé remarquablement dense et rythmé, d'un dessin ferme et plein, avec une parfaite entente des rapports de couleurs dans une gamme volontairement réduite. L'impression est celle que produisent les figures de l'école toscane du xv^e siècle, claires et découpées sur un fond mantegnesque; paisible, forte,

confiante en la vie. Ce début semble présager un maître.

Un maître attesté déjà par de nombreuses études d'académies, M. Xavier Bricard, donne encore cette année, dans son tableau simplement intitulé *Nu*, l'exemple d'une figure de femme admirablement modelée. M. Sieffert a traité lui aussi ce thème difficile entre tous avec science et autorité. Ainsi, les traditions classiques les plus pures ne sont pas tout à fait délaissées. Toutefois, pour nous retremper dans des visions antiques, ce n'est pas aux Artistes français qu'il faut demeurer longtemps, c'est à la *Nationale* dans la salle consacrée cette année à la rétrospective de René Ménard.

RENÉ MÉNARD

Si jamais homme fut prédestiné à voir dans la nature ce qu'il y a vu et à nous le faire voir, c'est René Ménard. Il était le fils de René Ménard, le paysagiste et l'historien d'art, auteur d'une *Mythologie dans les beaux-arts*. Il était le neveu de Louis Ménard, le « païen mystique » fameux dans les cénacles littéraires du siècle dernier pour son hostilité au christianisme. Dès avant sa naissance, avait paru le livre de cet oncle, *le Polythéisme hellénique*, plein de la nostalgie des dieux grecs. Tout enfant, il avait appris à lire dans l'histoire de l'antiquité; le monde qui l'entourait lui servait à imaginer les lieux décrits par Homère ou Hésiode, les gens autour de lui à loger les âmes des héros de l'*Illiade* ou de l'*Odyssée*.

A mesure que venait l'adolescence, pourtant, la sensibilité de son œil, l'émotion de son âme en face des beautés de la vivante et éternelle nature le vouaient, sans qu'il s'en rendit compte, à l'une des deux grandes passions de son père et de son oncle, peintres tous les deux. Et il oubliait l'autre, celle de l'Antique. Toutes ses forces étaient désormais appliquées à pénétrer les secrets de la forme, de la couleur et de la vie : l'anatomie des chênes et des pins, le mobile éclat des eaux, la construction des nuages, la splendeur d'un beau corps jeune et nu dans la lumière qui l'exalte et l'apothéose. Pour cela, le jeune artiste s'était mis à l'école de la nature, du plein-air et de l'observation directe, renouvelée, celle qui guette, qui s'élance, qui se saisit de l'effet fugitif.

Mais il ne croyait pas que les rapides instants d'apothéose

dans la nature puissent être enregistrés autrement que par la mémoire. Il était donc de l'école de Lecoq de Boisbaudran, lequel demandait à ses disciples un extrême effort d'attention devant le « motif », puis les emmenait pour reproduire loin du « motif » l'impression subie. Au contraire de l'école documentaire qui ne travaille que sur texte et, le texte abandonné, le livre de la nature une fois fermé, n'y pense plus, René Ménard ressuscitait les paysages et les figures aimés en y pensant toujours.

Parmi ces figures, était celle de son oncle, Louis Ménard, physionomie concentrée, ardente, ravagée par la pensée en dispute avec elle-même, qu'il interpréta, une des premières, dans un portrait demeuré un des beaux morceaux de son œuvre. Serait-il donc un portraitiste ? Le paysage semblait l'attirer davantage, mais le paysage dit « historique », c'est-à-dire celui où les arbres ont une architecture, où les terrains trahissent l'ossature du globe, où les ciels se peuplent de nuages ordonnés, où les eaux ont quelque chose d'idéal à refléter. Quoi de plus beau, se disait-il aussi, qu'une académie, c'est-à-dire l'équilibre harmonieux des formes, des forces et des mouvements qui font honneur au corps humain ? Comme son père et son oncle qui avaient été doués à la fois pour les sciences, pour la philosophie, pour l'histoire et la peinture, René Ménard se sentait sollicité par tous les domaines de l'Art et capable d'y réussir. C'est alors qu'il partit pour la Grèce.

Il n'était plus tout jeune. C'est à trente-cinq ans seulement que se réalisait pour lui le rêve qu'avaient fait, toute leur vie, son père et son oncle, sans l'accomplir. Ils avaient habité toujours les *Terres antiques* par la pensée : qu'allait être pour le fils l'épreuve redoutable du réel ? Et, d'abord, aurait-il le temps de s'y accoutumer et de les reconnaître ? Il partait dans un de ces voyages qu'on fait avec une foule, selon un périple fixé d'avance et un horaire inflexible, qui ne laisse aucun jeu à la fantaisie, qui se poursuit à travers les éléments, quel que soit le désir, même le besoin pour un peintre, de prolonger, d'interroger, de revoir. Quoique formé par la méthode Lecoq de Boisbaudran à se servir jusqu'au miracle de sa mémoire visuelle, le voyageur multipliait les notations, en bateau, en voiture, à pied, et se demandait comment il pourrait rapporter, intacts, à l'atelier tant de trésors et les

sauver. Et le bateau filait toujours sans tenir compte ni des éléments, ni des désirs, ni des enthousiasmes, ni des dieux.

Mais il faut toujours, en Grèce, tenir compte des dieux. René Ménard les invoqua, sans doute, en secret. Les habitants de l'Olympe ont perdu beaucoup de leur antique puissance. Toutefois, il leur reste bien quelques tours dans leur sac. Ils en tirèrent, en cette conjoncture, celui qu'ils avaient si souvent employé jadis envers les humains dont ils voulaient favoriser ou arrêter les desseins : le naufrage.

Le navire où était René Ménard ne naviguait guère que la nuit, afin de procurer aux touristes le plus possible d'excursions à terre dans le moindre espace de temps. Or, un matin, comme il sortait de la passe de Volo se dirigeant vers la mer Égée, Poseidon fit taire les flots qui auraient dit où était la montagne, Notos souffla une brume opaque autour des navigateurs, Uranie éteignit le phare de Trikéri, qui aurait dû les guider, Dionysos obscurcit le cerveau du pilote et Pallas elle-même confondit les langages des hommes de façon que les doctes hellénistes du bord n'entendirent rien aux propos de cet Hellène sans culture. Bref, la nef manqua la passe et vint s'enchâsser sur un rocher d'où l'on ne put la tirer. Où était-on ? A travers le brouillard, on entendit le coq chanter... donc pas loin d'un lieu habité. Par qui ? Par des êtres qui faisaient encore les mêmes gestes qu'ils avaient faits au temps d'Homère : des pêcheurs d'éponges... Les passagers sortirent tous de là sains et saufs, mais fort penauds de leur aventure. Un seul paraissait dissimuler une joie profonde : c'était le peintre du bord qui trouvait ainsi un prétexte inespéré de demeurer en Grèce. Les Dieux l'avaient manifestement couvert de leur égide. Ils devaient bien cela au neveu de Louis Ménard.

Ils firent plus : ils lui apparurent et, de ce jour, le sens profond de son œuvre fut fixé. Cette œuvre est celle d'un paysagiste, c'est-à-dire d'un homme pour qui la nature dite « inanimée » est vivante, remplie de mystères émouvants et d'expressions magnifiques et suffit à nous donner la sensation du « plus-être », et parfois même, « venues des profondeurs d'un désespoir divin, » comme a dit le poète, nous mettre les larmes aux yeux. Et pourtant, cette œuvre contient des figures humaines. *Bergers antiques, Pastorale, les Trois Grâces, Bain de Diane, Nu sur la mer, Bucolique, les Pâtres, l'Age d'or, le*

Jugement de Pâris, voilà des titres qui paraissent annoncer des thèmes académiques et voulus.

Mais ces figures, il ne les a pas amenées avec lui et introduites dans ses paysages. Elles en sont sorties. Son mérite a été de les surprendre au moment où elles naissaient comme d'une condensation des dernières lueurs éparses dans la chaude lumière du soir et surtout de fixer pour nous leur brève apparence, de façon à nous rappeler ces mots de l'Anthologie : « Autrefois, seul le berger Pâris a vu, sur les montagnes, celle qui remporta le prix de beauté, mais Praxitèle l'a donnée à voir à tous les Cnidiens... »

Rien d'artificiel dans cette rencontre. Elle est fréquente sur les rives méditerranéennes. Quand on les parcourt, le paysage dit « historique » se découvre à chaque pas. Il a trois caractéristiques très définies : la construction monumentale, l'ampleur décorative et la sérénité. Les rochers sont des blocs sculpturaux, les arbres sont des motifs d'architecture : la voûte et la colonne, le pin parasol, le cyprès ; l'arrière-plan s'ordonne comme les marches d'un temple : il ne creuse pas, il se déploie, il n'a pas de lignes fuyantes, mais des plans parallèles qui s'étagent sans se confondre. La mer n'est pas un être inquiet, toujours en mouvement comme l'Océan : c'est le tranquille abîme des eaux qui se plisse à peine en plis de lumière jusqu'au bout où ce n'est qu'un fil brillant tendu à l'horizon. C'est un parvis. Le soleil n'a pas à lutter contre des nues : paisiblement, de vague en vague, il descend l'escalier d'or. Même les plantes : fourrés de lentisques, touffes sèches de baguenaudiers, épines des tue-chèvres, des lavandes, des romarins, du thym ou *farigoulo*, tout cela forme des massifs compacts, dont les contours très nets sont comme ciselés, quand vient le soir, par la lumière frissante du couchant. Tout est à ce point plastique et architectural qu'on s'étonne de ne pas voir se dresser çà et là une statue. Le promontoire qui s'allonge dans la mer semble réclamer une figure de proue : Sapho prête à se jeter dans les flots, ou Héro guettant la traversée de Léandre ou encore

Ariane aux rochers contant ses injustices.

René Ménard choisit précisément pour ses paysages l'heure qui précède le crépuscule, l'heure dorée où le dernier regard

du soleil couve d'une passion ardente, comme s'il ne devait jamais les revoir, cette terre et ces eaux, ces forêts et ces montagnes, ces antres et ces retraites, suprêmes asiles de la Beauté. Et l'on se sent tout près de l'Olympe, si l'Olympe est vraiment le séjour de la sérénité, que rien ne trouble, et de la splendeur que rien ne ternit.

Alors apparaissent les dieux... Ils étaient là, peut-être, et nous ne les avions pas vus, ou, si nous les avions vus, nous ne les avions pas reconnus... Il a fallu cette auréole de rayons, tissée par le peintre, pour nous les révéler. Insensés que nous étions! Ce jeune berger, debout près d'un cheval de Phidias, n'est-ce pas Pélops reconnaissable à son épaule d'ivoire et adroit à diriger les coursiers? Ces femmes qui courent, ne sont-ce pas les Nymphes avec qui Eurydice menait le chœur des danses dans les profondeurs du bois sacré? Et ces bœufs qui viennent toujours mettre leurs têtes sombres devant le plus radieux reflet du disque solaire, au beau milieu du paysage, croit-on que ce soit un bétail ordinaire? Ils ont tout l'air de ces bœufs d'Helios, qui paissaient non loin de la mer, avant que les compagnons d'Ulysse fussent venus les dévorer... Quant à ce bel éphèbe assis près des jeunes femmes, c'est Hylas venu sur la côte de Mysie pour chercher de l'eau à la source et que les Nymphes ne laissèrent plus jamais repartir. Tout ce monde semble avoir retrouvé la patrie perdue et aussi ce temps béni où le monde était jeune et où

Aureus hanc vitam in terris Saturnus agebat...

Ainsi, les descendants de cette race antique, les habitants de ces montagnes et de ces rivages, chevriers, paysannes de Thessalie, pêcheurs d'éponges, matelots, pâtres de Sicile, s'en viennent quelquefois rôder autour des temples en ruines. Ils ne les reconnaissent pas pour avoir été leurs demeures. Elles ne les abritent plus depuis tant d'années. Seul, l'artiste les a reconnus. Mais il arrive qu'à une attitude prise, à un geste profilé auprès de ces autels écroulés, à quelque chose d'auguste et d'olympien qui leur reste encore d'un lointain atavisme, on dirait qu'ils se souviennent d'avoir été des dieux...

ROBERT DE LA SIZERANNE.

LA LANGUE FRANÇAISE

EN EXTRÊME ORIENT

II ⁽¹⁾

EN CHINE

Si le fondateur de la République chinoise, Sun Yat-Sen, et nombre de révolutionnaires chinois ont surtout reçu l'empreinte des Universités américaines, la France cependant a contribué à la formation de plusieurs personnalités de l'élite chinoise actuelle, et c'est dans le domaine politique que s'est particulièrement exercée cette influence française. Voici en effet ce que nous apprend le *Who's who* chinois, contenu dans le *China Yearbook*. Sur 650 Chinois qui occupent aujourd'hui des situations de premier plan dans la politique, la science, l'industrie, la littérature, on constate que le Japon a contribué à la formation générale ou professionnelle de 103, les États-Unis de 84, la Grande-Bretagne de 34, l'Allemagne de 13 et la France de 27.

Il y a donc, dans l'élite chinoise, 266 Chinois qui sont allés faire des études en Europe, en Amérique ou au Japon, au temps de leur jeunesse, soit 41 pour 100. Sur ces 266 Chinois, le Japon en a reçu 39 pour 100, les États-Unis 34 pour 100,

(1) Voyez la *Revue* du 15 mars.

l'Angleterre 12 pour 100, l'Allemagne 3 pour 100, la France 40 pour 100.

Si on considère, d'autre part, les études faites en chaque pays, on voit que le Japon a formé 20 officiers, 10 administrateurs, 11 juristes, 15 hommes politiques et 6 techniciens, financiers ou ingénieurs; que les États-Unis ont formé 16 administrateurs, 12 hommes politiques, 11 éducateurs, 6 économistes et sociologues, 6 agriculteurs; que l'Angleterre a formé 6 administrateurs, 7 hommes politiques et 4 financiers; que la France a formé 17 hommes politiques et que l'Allemagne n'a formé que des unités ne pouvant se répartir dans des groupes, même petits. Ces 17 hommes politiques, instruits en France, sont des hommes ayant, en général, dépassé quarante-cinq ans (1). Mais il est certain que, parmi les générations plus jeunes, un certain nombre de Chinois sont venus demander à la France une formation politique qu'ils ont surtout reçue, comme leurs aînés, à l'École des Sciences politiques.

LA MISSION PAINLEVÉ

Quoi d'étonnant, dans ces conditions, que la Chine ait fait appel à la politique autant qu'à la science française, quand elle a voulu s'assurer d'une collaboration étrangère pour le perfectionnement de son enseignement national et pour la création de nouveaux établissements d'instruction?

C'est en 1920, quinze mois à peine après la fin de la guerre, que le président de la République, Sin Che-tch'ang, a demandé à M. Painlevé de prendre la tête d'une mission destinée à s'occuper, en Chine, de questions et de fondations universitaires, en même temps que de questions économiques, et de donner des directions.

M. Painlevé avait emmené avec lui un haut fonctionnaire de l'Administration des chemins de fer, M. Nadal; un professeur de la Faculté de droit de Paris qui a été depuis député et ministre des Finances, M. Germain Martin; le sous-directeur de l'École normale supérieure, aujourd'hui député et ancien ministre de la Marine, M. Émile Borel.

Partie de France au mois de mai 1920, la mission arriva

(1) Le *Who's who* donne leur date de naissance.

en Chine par l'Amérique; après s'être arrêtée au Japon, elle se rendit à Pékin, à Tientsin et à Changhai, pour étudier les conditions dans lesquelles pouvaient être fondés des établissements franco-chinois d'enseignement. On pouvait espérer beaucoup, pour les deux pays, du travail déjà accompli, lorsqu'un changement de gouvernement et l'anarchie où tomba peu après la Chine, empêchèrent la mission de porter ses fruits dans l'ordre universitaire comme dans l'ordre économique. Le seul résultat obtenu, et nous verrons qu'il a son importance, fut la fondation, à Paris, de l'Institut des Hautes-Études chinoises que préside M. Painlevé.

Il n'en reste pas moins que cet appel fait par la Chine à un savant français, qui est en même temps un homme politique, témoignait d'une sympathie profonde pour la France; et il n'est pas difficile de s'apercevoir, quand on cause avec des Chinois de Chine ou de France, appartenant à des milieux cultivés, que cette sympathie dure toujours.

L'ENSEIGNEMENT EN CHINE

Le système général de l'éducation chinoise, auquel la mission Painlevé n'a pas eu le temps d'apporter sa collaboration, était déjà très moderne. Organisé par un décret impérial de 1902 et par un décret républicain de 1912, il s'est inspiré successivement du système japonais, puis des systèmes allemand et français, puis du système américain, jusqu'au moment où un décret présidentiel du 1^{er} novembre 1922 a prétendu combiner les tendances modernes et les tendances nationales dans un système qui rappelle d'assez près celui du Japon, — avec cette infériorité, passagère sans doute, qu'il n'est pas encore appliqué dans toute l'étendue de la République et qu'en beaucoup de régions il représente plutôt une espérance qu'une réalité.

Jusque vers la fin de l'Empire, les programmes des études officielles ne comprenaient guère que l'histoire de la Chine et la littérature classique. Des examens annuels avaient lieu dans toutes les grandes villes et les lauréats constituaient la classe lettrée dans laquelle l'État recrutait ses mandarins. Il y a aujourd'hui, *en principe*, des écoles primaires dans toute l'étendue du pays, des écoles primaires supérieures dans toutes

les sous-préfectures, des écoles secondaires moyennes dans toutes les préfectures et, dans toutes les capitales de province, des écoles secondaires supérieures. Les dernières donnent, dans leurs plus hautes classes, des enseignements spécialisés préparant déjà les jeunes gens aux études de médecine, de droit de lettres, d'ingénieurs qu'ils feront à l'Université.

L'enseignement supérieur se recrute parmi les élèves diplômés des lycées supérieurs, mais les élèves sortant de l'enseignement secondaire moyen peuvent y avoir accès si, après un an de lycée supérieur, ils sont reçus à un examen spécial d'admission. Quand elles sont complètes, les Universités chinoises sont divisées en huit Facultés (lettres, sciences, droit, éducation, agriculture, industrie, commerce, médecine).

La durée des études est un peu plus courte qu'au Japon. Un jeune Chinois, mis à l'école primaire à l'âge moyen de huit ans, entre à quatorze ans à l'école secondaire, à dix-sept ans au lycée supérieur, à vingt ans dans les Universités et il a fini ses études aux environs de vingt-quatre ou vingt-cinq ans.

Les écoles secondaires sont au nombre de 547, avec 403 383 élèves. Il y a 30 collèges d'enseignement supérieur et Universités d'État; les Universités les plus importantes sont celles de Pékin, de Nankin et de Canton.

LA PLACE DU FRANÇAIS

Le français n'est jamais enseigné dans les écoles primaires chinoises; il n'y a d'exception que pour certaines écoles de la Concession française de Changhaï que nous subventionnons.

Dans les écoles secondaires, l'anglais est obligatoire et c'est la seule langue enseignée. Il s'est imposé non seulement parce qu'il est la langue des affaires, mais parce qu'il a été officiellement choisi comme langue complémentaire du chinois dans l'administration et aussi parce que les sciences théoriques ou appliquées lui ont emprunté son vocabulaire technique.

Dans les lycées supérieurs, le français devrait, d'après les règlements, être enseigné à titre facultatif, comme seconde langue, à raison de quatre heures par semaine, concurremment avec le japonais et l'allemand; mais, en fait, les cours de français n'existent la plupart du temps que sur le papier. M. Liou Ho, qui était encore, en février 1934, directeur intérimaire de

d'Institut franco-chinois de Lyon, a bien voulu m'écrire à ce sujet : « A ma connaissance, il n'y a qu'un collège du Sud, celui de Lio-Ta, à Changhai, et un autre dans le Nord, celui de Yo-Ti, à Paotang, où le français soit enseigné d'une façon suivie. Le premier a, me dit-on, de 35 à 40 élèves de français, le second en a à peu près autant et l'enseignement y est assez bon pour que déjà plusieurs élèves aient pu venir étudier en France avec une pratique suffisante de la langue. » M. Liou Ho ajoute : « On m'a parlé de la création de plusieurs cours de français au lycée de Nankin dont le proviseur est ancien élève de l'Institut franco-chinois de Lyon, mais je ne saurais dire avec précision le nombre d'élèves qui suivent ces cours. » Il conclut : « Si le français a été négligé de la sorte dans les lycées chinois, c'est surtout à cause de la pénurie de professeurs et aussi parce que l'anglais attire davantage. »

Dans les Universités, l'anglais continue à primer, mais le français est en général enseigné, comme seconde langue facultative, dans la section de littérature étrangère et, comme langue obligatoire, dans la section de littérature française pour les étudiants qui choisissent cette section, quand elle existe. Il peut y avoir aussi des cours de français organisés dans d'autres sections, le droit, la pédagogie, l'économie politique, les beaux-arts.

Les écoles privées, qu'il s'agisse d'écoles primaires, d'écoles primaires supérieures, techniques, normales ou d'écoles secondaires, sont en général fondées par des missions protestantes ou catholiques. Les établissements d'enseignement supérieur qui ne sont pas nationaux sont ou des fondations provinciales ou des fondations privées chinoises ou des fondations étrangères dont quelques-unes sont laïques et dont la plupart sont religieuses, presque toutes américaines et protestantes, à une ou deux exceptions près. La France est représentée non seulement par la très grande majorité des écoles et des collèges catholiques et par une Université catholique, mais par des institutions franco-chinoises, fondées après entente officielle entre les deux Gouvernements, et par de très rares institutions laïques plus ou moins officielles qui ne s'adressent pas toutes à des Chinois.

Afin de ne pas nous égarer dans l'immensité d'un pays qui ne compte pas moins de 450 millions d'habitants, nous consi-

dérerons seulement cinq régions où la question du français se pose d'une façon particulièrement intéressante pour nous : le Tchély, qui est, à cause de Pékin et aussi à cause de Tientsin, le centre de culture le plus important de la Chine du nord; la région Changhaï-Nankin, où la prospérité de notre Concession et l'importance de nos intérêts font à notre langue des conditions favorables; la région du Kouang-Toung, du Kouang-Si et du Yun-Nan où la proximité du Tonkin et de l'Indochine a, ou devrait avoir, les mêmes conséquences; la région du Setchouen et celle de la Mandchourie, particulièrement ouvertes à l'influence scolaire du français pour des raisons locales ou générales.

Nous allons donc suivre, dans cet exposé, une ligne qui va du nord au sud en longeant la mer, depuis la Mandchourie jusqu'au Kouang-Toung, en nous arrêtant seulement à Kharbine, à Moukden, à Pékin, à Tientsin, à Changhaï, à Nankin et à Canton; puis une ligne qui va de l'est à l'ouest le long de la frontière indochinoise, en nous arrêtant un peu à Outchéou et un peu plus à Yunnanfou. De là nous remonterons vers le Setchouen et sa capitale Cheng-tu, isolés, dans le centre de la Chine, des provinces maritimes et frontières.

Il est indispensable, pour la compréhension des faits, de se rappeler que, au nord de notre ligne, les trois provinces de la Mandchourie sont à peu près indépendantes, et vivent dans la paix et la prospérité sous l'administration du maréchal Tchang Su-liang et que, dans les questions d'enseignement comme dans les autres, ces trois provinces sont plus ou moins affranchies, sinon de l'influence, du moins de l'autorité effective du Gouvernement de Nankin. Au sud, cette autorité de Nankin ne s'exerce que très imparfaitement sur le Kouang-si, comme sur le Yun-Nan, et, dans le centre, le Setchouen, déchiré jusqu'ici par la guerre civile, a connu plusieurs maîtres.

EN MANDCHOURIE

Dans la Mandchourie centrale, à Kharbine, ancienne concession accordée par la Chine à l'administration russe du Transsibérien et repassée depuis 1919 sous le contrôle chinois, le français a une certaine vogue.

Ce n'est pas que les jeunes Chinois du pays l'apprennent; ils

n'apprennent que l'anglais et le russe dont ils ont besoin, et le commissariat de l'Instruction publique n'aurait pas introduit le français, même à titre facultatif, dans les programmes officiels s'il ne s'était agi que d'eux. Mais il y avait à Kharbine 40 000 résidents russes auxquels sont venus se joindre, fuyant les douceurs du régime bolchéviste, 50 000 émigrés dont beaucoup sont restés misérables, mais dont un certain nombre se sont refait une situation aisée. C'est toute une ville russe, toute une bourgeoisie, qui, restant fidèle à une tradition qui lui était chère, a demandé aux pouvoirs publics d'organiser des cours de français pour ses enfants; on a dû, finalement, en créer dans les écoles secondaires et primaires de Kharbine et à l'Université.

La même obligation a été imposée, pour les mêmes raisons, à l'École de commerce, à l'Institut pédagogique et à l'Institut polytechnique.

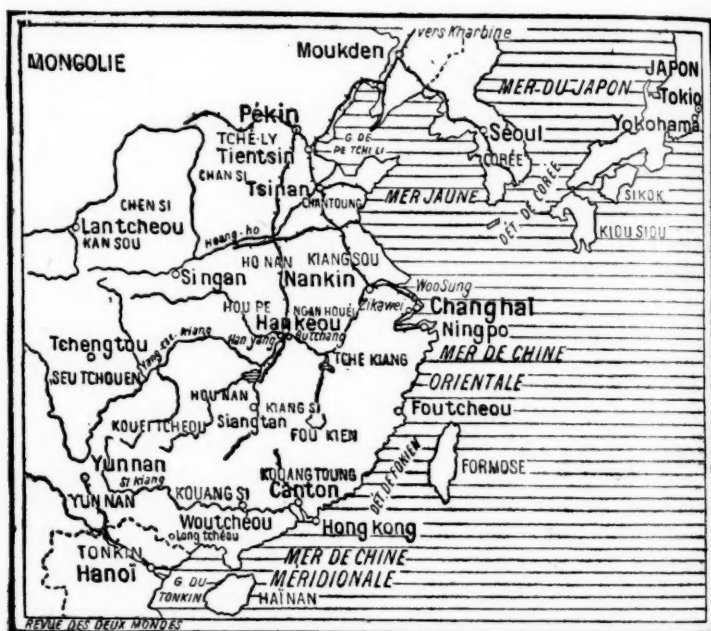
Les jeunes Russes, une fois leurs études terminées dans l'enseignement secondaire et à l'Université, vont achever leur instruction en France, en Belgique ou en Allemagne. La France en recevrait une trentaine par an qui vont dans les Facultés de médecine, les Conservatoires de musique, les Écoles de beaux-arts et les Écoles d'électricité.

A l'exception d'un certain nombre d'institutrices françaises, célibataires ou mariées à des Russes, les professeurs qui enseignent notre langue sont tous des Russes, diplômés en général d'Universités françaises. On aurait besoin, dans les établissements de l'État, de professeurs français, et il ne serait pas impossible d'entrer en négociations à ce sujet avec le gouvernement du maréchal. Les initiatives françaises n'ont été ni nombreuses ni fécondes.

Dans la Mandchourie du sud, à Moukden, la situation est également favorable. Le maréchal Tchang So-lin, qui a donné aux trois provinces de Mandchourie des années de paix et de prospérité au milieu de l'anarchie environnante, a fait une large place à l'aviation française pour organiser les communications, et il a envoyé plus de 150 jeunes hommes se former dans nos écoles d'aviateurs. Il a toujours eu d'ailleurs, vis-à-vis de la France, des dispositions bienveillantes dont son fils, le maréchal Tchang Su-liang, a hérité, et c'est en conformité avec les sympathies gouvernementales que, dans la capitale et la

Mandchourie du sud, se manifeste parmi les étudiants un certain courant vers notre culture.

A l'Université provinciale, la seule que puisse avoir une région aussi émancipée du contrôle central, il y a quatre Facultés qui enseignent le droit, les lettres, les sciences et l'industrie. L'Université aurait plus de mille étudiants, et plusieurs



CHINE ORIENTALE

cours libres de français, organisés à la Faculté des lettres, seraient suivis par 400 environ.

D'autre part, quand les Maristes, répondant à l'invitation de la Société des missions étrangères, ont fondé, il y a trois ans, leur collège secondaire, ils ont eu le succès que tout, dans l'esprit général de la capitale, faisait prévoir. Leurs trois cents élèves apprennent obligatoirement l'anglais et le français, et neuf élèves de vingt-deux ans, qui ont reçu cette année leur diplôme de fin d'études, ont dû venir en France faire des études supérieures. Tous les élèves sont chinois et leur nombre

augmente tous les ans, car l'établissement jouit dans la bourgeoisie chinoise, où il se recrute, d'une excellente réputation. Lorsque je me suis arrêté à Moukden en juillet 1930, le consul de France venait de présider la distribution des prix.

Il y a donc à Kharbine chez les Russes, à Moukden chez les Chinois, une tendance à étudier le français pour s'en servir dans la préparation des études libérales. L'étude du français pratique est, en revanche, assez inutile dans ces régions de Mandchourie où nous sommes représentés économiquement par deux ou trois maisons françaises, tout au plus.

A PÉKIN

Descendons vers le sud; nous voici dans le Tchély, à Pékin. Cette ville splendide a perdu une partie de sa population depuis la guerre civile et l'émigration des pouvoirs publics à Nankin, mais elle garde toujours ses belles traditions de culture, de liberté, d'hospitalité et ses élites intellectuelles dignes de leur réputation plusieurs fois millénaire.

L'enseignement du français, conformément aux décrets ministériels et aux programmes (car ici nous relevons du Gouvernement de Nankin), est organisé dans les établissements secondaires officiels à raison de quatre heures par semaine, sous forme facultative, pendant les trois années du cycle supérieur. Sur les 1 000 élèves qui fréquentent les trois lycées supérieurs de Pékin, 200 environ apprendraient notre langue et on compterait 100 élèves de français sur un effectif à peu près égal de collégiennes, dans les écoles secondaires de filles.

Dans les Universités, l'enseignement du français est proportionnellement plus suivi. Il y en a à Pékin un grand nombre, gouvernementales ou privées.

On doit placer en tête la grande Université nationale dite Université de Peiping (nouveau nom de Pékin), fondée en 1928 et qui a absorbé, sous le nom d'instituts ou de facultés, toutes les Universités gouvernementales de science, de droit, de médecine, d'agriculture, de beaux-arts qui avaient jusque-là une existence indépendante. Des cours facultatifs de français sont faits, à raison de deux ou quatre heures par semaine, dans la plupart de ces instituts. A l'institut des langues étrangères, les cours seraient obligatoires et on leur consac-

crerait, suivant les catégories dans lesquelles se répartissent les étudiants, de neuf à douze heures par semaine. Le nombre d'élèves suivant les cours de français, facultatifs ou obligatoires, y serait environ de 200.

L'Université de Pékin, fondée en 1898, n'a que 1 000 étudiants dans ses trois instituts de droit, de sciences et de lettres, avec une section de littérature française qui compte une trentaine d'élèves et qui est dirigée par notre très distingué compatriote M. d'Hormon (le Français qui parle le mieux le chinois), également professeur à l'Université franco-chinoise dont il a été un des patrons et dont je vais parler tout à l'heure. A côté de cet enseignement de littérature, il y a deux cours de français élémentaire. D'après M. Whin Shi-kio, étudiant de l'Université de Paris, qui arrive de Pékin, il y aurait près de 40 à 50 pour 100 des étudiants qui suivraient ces cours de français et un mouvement très marqué de la jeunesse universitaire vers notre langue.

La plupart des professeurs qui enseignent le français à l'Université nationale de Peiping et à l'Université de Pékin sont, à l'exception de M. d'Hormon, des Chinois qui ont fait en France leurs études de littérature et obtenu des grades dans nos Universités.

En dehors de ces deux grandes Universités, il y a encore l'Université nationale de Tsing-hua, appelée d'abord *Tsinghua College*, qui a trois Instituts comme l'Université de Pékin.

Cette Université, dont je parlerai plus loin avec détails, a été fondée en 1912 par le Gouvernement chinois avec des fonds dont les États-Unis lui avaient fait remise sur l'indemnité des boxers. On y compte environ 600 étudiants. Le français y est enseigné comme seconde langue facultative. Deux cours y sont faits chaque semaine qui ont chacun une vingtaine d'étudiants. M. Liou Ho m'a écrit que, faute de trouver un professeur agrégé français pour la littérature française, l'Université a chargé, l'an dernier, une dame allemande de cet enseignement (1).

Parmi les Universités privées, laïques ou missionnaires, quelques-unes font place à notre langue à titre facultatif.

(1) On me dit à Paris que les recherches de l'Université Tsing-hua n'ont pas eu le caractère officiel et précis qui aurait permis de les connaître et de leur donner satisfaction.

Le collège médical de l'Union, soutenu par les libéralités de la fondation Rockefeller, comprend une école pré-médicale, avec trois ans de cours pour les étudiants ayant terminé leurs études secondaires et sachant l'anglais. On leur enseigne la physique, la chimie, la biologie avec anglais, français ou allemand à leur choix. Le nombre des étudiants est de 200 environ. Parmi les institutions protestantes qui ont des cours de français, il faut citer la *Yenching University* où le français est enseigné comme seconde langue facultative avec l'allemand et le japonais. L'Université catholique, celle des Bénédictins des États-Unis et du Canada, a inscrit l'enseignement du français dans ses programmes, mais elle est à ses débuts et n'a pas encore tous les élèves qu'elle doit avoir. Tout cela donne un total d'étudiants apprenant le français qu'il est très difficile de chiffrer, mais que les Pékinois actuellement étudiants à Paris, évaluent à plus de 2000, sur une population scolaire qui, d'après les mêmes évaluations, n'irait pas loin de 20 000.

Les écoles religieuses françaises qui donnent l'enseignement secondaire sont peu nombreuses à Pékin, mais en général très suivies et prospères. Il y a cinq écoles de garçons et deux écoles de filles confinant à l'enseignement secondaire ou correspondant tout à fait à cet enseignement. Le français est enseigné dans toutes, c'est-à-dire à 1 136 garçons et 434 filles, mais une mention particulière doit être faite du collège du Sacré-Cœur fondé par les Franciscaines de Marie qui enseignent le français à 319 Chinoises, comme du collège de garçons du Nantang fondé par les Maristes, et fréquenté par 600 élèves dont 546 sont des Chinois appartenant à la bourgeoisie moyenne, près de laquelle le collège a un succès comparable à celui du collège mariste de Moukden.

L'UNIVERSITÉ FRANCO-CHINOISE

A côté de ces œuvres chinoises, étrangères, ou strictement françaises, il faut faire une place considérable à l'Université franco-chinoise fondée par un groupe de personnalités françaises et chinoises, parmi lesquelles il faut que je présente M. Li Yu-ying, un grand Chinois ami de la France, dont nous aurons à parler plusieurs fois. J'emprunte à un récent

article de M. Liou Ho les détails de cette présentation (1).

En 1901, sous la conduite de M. Souen Pao-ki, ministre de Chine à Paris, arrivait en France un premier contingent d'une vingtaine d'étudiants chinois. Avec eux se trouvait M. Li Yu-ying, qui venait comme secrétaire de la Légation et qui devait jouer un rôle si considérable dans les rapports intellectuels de la Chine et de la France. Séduit par notre culture, il se démit de ses fonctions diplomatiques pour faire des études scientifiques et philosophiques; il fit de la physiologie, de la zoologie, tout en lisant Montesquieu et Voltaire et, dans l'intention de répandre en Chine la science française, il fonda une imprimerie chinoise qui publia des périodiques créés par lui et des traductions d'auteurs français. Il conquit à ses idées, comme à son œuvre, plusieurs de ses compatriotes résidant en France, entre autres MM. C.-H. Wood, Tchang Tsing-kiang et le docteur Tsu Myn-yi, qui devinrent pour lui de précieux collaborateurs. Mais il conçut bientôt l'idée d'une pénétration plus vivante que celle du livre : il voulut que ses jeunes compatriotes prissent l'habitude de venir étudier en France; il fonda à Colombes une usine de soja où se groupèrent tout de suite une trentaine d'étudiants ouvriers destinés à devenir plus tard les fondateurs de la fameuse société d'éducation post-scolaire en Chine; et, quand la Révolution le rappela, il créa à Pékin, aussitôt la République fondée, la Société chinoise d'éducation rationnelle française. Le but de cette Société était d'organiser des cours préparatoires de français et de culture française pour les étudiants et étudiantes qui voulaient venir faire des études dans notre pays et de faciliter par les moyens les plus économiques leur voyage et leur séjour. « Par les soins de cette Société, écrit M. Liou Ho, cent étudiants ont pu venir en 1913 et 1914 étudier en France, parmi lesquels nous en comptons aujourd'hui quarante occupant des postes de professeurs dans les Universités de Chine et une trentaine pourvus de hauts emplois gouvernementaux. »

En 1916, M. Li Yu-ying fonde à Paris, sous le patronage de MM. Aulard, Besnard, Herriot, Leygues, Séailles, etc... pour la France, et de MM. Tsa Yuen-peï, Tchang-ky, Li Lin-yu, C.-H. Wood, Tsu Myn-yi, Tsi Tche, Lee, etc., pour la

(1) Situation actuelle de la culture française dans la République chinoise. *Annales franco-chinoises* de l'Institut de Lyon (3^e trimestre 1930).

Chine, une Société franco-chinoise d'éducation qui a pour objet l'extension des relations entre la France et la Chine, et plus spécialement le développement moral, intellectuel et économique de la Chine par l'enseignement de la science et des idées françaises. Grâce à cette Société, près de 2 000 étudiants chinois sont venus dans les années 1919 et 1920 s'initier à la science et à la littérature françaises. Actuellement, la Société compte 600 étudiants qui étudient en France et elle en reçoit sans cesse de nouveaux, à mesure que les anciens retournent en Chine.

C'est encore sur l'initiative de M. Li Yu-ying qu'a été fondée l'Université franco-chinoise de Pékin. Cette institution est largement subventionnée sur les fonds qui restaient à nous verser de l'indemnité des boxers et dont la France, suivant l'exemple de l'Amérique, a fait remise à la Chine en 1920 sous certaines conditions, dont celle-là. L'Université, installée chez elle dans un très bel édifice de la rue Ton-Houan-Tcheng-Guin, comprend quatre instituts consacrés à la littérature, à la philosophie, aux sciences mathématiques et physico-chimiques, à la biologie et aux sciences naturelles, qui portent les noms de Voltaire, d'Auguste Comte, de Curie et de Lamarck.

Quatre collèges secondaires dépendent de l'Université et forment pour elle, en leur donnant une instruction générale où le français tient une large place, les élèves qu'elle reçoit plus tard dans l'un ou l'autre de ses instituts.

Quatre écoles primaires, destinées au recrutement des collèges, dépendent également de l'Université, et chaque collège a son école qu'il administre. Les élèves sortants sont professeurs de lettres ou de sciences dans les Écoles secondaires de l'État ou bien ils sont envoyés comme boursiers par l'Université franco-chinoise à l'Institut franco-chinois de Lyon; 28 y sont venus ainsi depuis 1921. Un certain nombre viennent à Paris et font leurs études à leurs frais. Tous savent assez bien le français pour suivre dès leur arrivée les cours qui les intéressent.

Pour donner une idée du succès obtenu par l'Université franco-chinoise, il nous suffira de dire que les élèves de l'institut Voltaire, qui étaient au nombre de 128 en 1923, étaient au nombre de 198 en 1930; que ceux de l'Institut Curie sont passés, pendant la même période, de 32 à 92,

ceux de l'Institut Auguste Comte de 22 à 80 depuis 1923. Le nombre des élèves de l'Université franco-chinoise, de ses collèges et de ses écoles, c'est-à-dire des trois ordres d'enseignement réunis, qui était de 183 en 1923, était de 1367 en 1930. On ne pouvait espérer mieux, et cependant le succès, qui n'a cessé de croître depuis la fondation de l'Université, paraît devoir continuer longtemps son mouvement ascensionnel.

J'ai visité l'Université sous la conduite du recteur intérimaire M. Li Lin-yu, professeur à l'Université nationale de Pékin, et de M. Li Shou-houa, docteur ès sciences de l'Université de Paris et directeur de l'Institut Voltaire; je me suis arrêté dans les bibliothèques et les laboratoires où des jeunes gens travaillaient; je les ai trouvés informés, parlant bien notre langue, désireux de nous connaître davantage, et j'ai emporté de ma visite, comme de mes conversations avec mes deux guides, une impression des plus favorables. L'Université publie une revue mensuelle, *l'Éducation franco-chinoise*, qui comprend une partie française et une partie chinoise; on peut lire, dans la partie française, des conférences qui ont été faites devant les élèves de l'Université par mon collègue M. Foucher, de la Sorbonne, sur la légende bouddhique de l'Inde, par M. Édouard Belin sur la télégraphie des images; par le recteur Li Lin-yu sur Berthelot et la synthèse chimique, etc. Quand les étudiants de l'Université sont seuls à constituer l'auditoire, rien ne s'oppose à ce que les conférences soient faites en français. Les choses changent dès que l'auditoire ne se compose plus uniquement des étudiants; tout conférencier français doit alors s'arrêter de parler de temps à autre pour laisser la parole à un traducteur.

Le français est en effet peu connu dans la société chinoise. Seuls, ceux qui l'ont étudié pour des raisons de culture libérale, les médecins surtout, les juristes et quelques femmes, en conservent l'usage pour la lecture; mais le nombre de ces lecteurs est restreint, puisqu'à Pékin, où notre influence intellectuelle est cependant mieux que partout ailleurs assise, les libraires ne vendent guère que vingt livres français pour cent livres anglais, et un nombre par ailleurs infime de livres allemands.

En somme, si nous laissons de côté les établissements

d'enseignement supérieur nationaux ou étrangers et les lycées de l'État où on enseigne le français à titre quelquefois obligatoire et le plus souvent facultatif, nous n'avons à Pékin pour donner un enseignement obligatoire et suivi de notre langue que les collèges religieux et l'Université franco-chinoise, c'est-à-dire 1372 élèves d'une part et 1367 de l'autre, soit 2939 en tout.

DANS LES CONCESSIONS. TIENSIN

A Tientsin, pas plus qu'à Pékin, le français n'est enseigné dans aucune école primaire ou secondaire de l'État ; mais ici nous devons faire connaissance avec un régime que nous rencontrons pour la première fois et que nous retrouverons ailleurs : le régime des Concessions.

Pour assurer la sécurité de leurs nationaux dans l'Empire du Milieu, comme pour les soustraire aux exigences d'une justice qui fut souvent trop différente de la nôtre, les Puissances ont été amenées à passer avec la Chine des traités conférant aux étrangers un droit d'exterritorialité qui vaut pour la Chine entière et suivant lequel ils ne peuvent être jugés que par leurs consuls. Elles ont obtenu également que les étrangers fussent admis à résider dans un certain nombre de ports chinois où, suivant les cas, ils pouvaient devenir propriétaires, passer des baux de quatre-vingt-dix-neuf ans ou louer des immeubles, le commerce et le dépôt de marchandises leur étant permis dans tous ces territoires. Il existe donc, en vertu des traités, sur le territoire même de la Chine, de véritables îlots dans lesquels les étrangers vivent de leur vie nationale et sont régis par leurs lois.

Or, en entrant en guerre à côté de la France, de l'Angleterre et de leurs alliés, la Chine s'est empressée de reprendre les concessions accordées autrefois à l'Autriche et à l'Allemagne ; elle a obtenu des Soviets la restitution volontaire de la concession russe contre certaines compensations, et, s'étant acquis le droit de participer au Congrès de la paix, elle y a demandé la suppression générale de l'exterritorialité et même de toutes les concessions qui appartiennent aux nations alliées. Les Belges ont renoncé depuis à leur concession de Tientsin ; les Anglais ont renoncé à celle de Hankéou, mais ils ont

gardé celles de Tientsin et de Canton ; les Japonais ont rendu Tsing-Tau dont ils s'étaient emparés, en conservant Hankéou et Tientsin ; les Italiens ont toujours Tientsin et nous avons encore toutes nos concessions : celle de Changhaï accordée en 1849 ; celle de Hankéou accordée en 1886 et étendue en 1902 ; celles de Canton et de Tientsin qui datent de 1861.

A Tientsin, notre concession est habitée par 980 étrangers et 50 000 Chinois. Le Gouvernement a, dans la ville chinoise, qui compte 900 000 habitants, une Université, celle de Peyang, et, dans notre concession, une École de médecine de la Marine. L'Université de Peyang, qui est une école d'ingénieurs, n'a ni Faculté de droit ni Faculté de lettres, ce qui élimine l'enseignement du français ; et, à l'École de médecine de la Marine, qui n'a plus que 12 élèves, tous les cours sont faits en anglais, encore que trois des professeurs soient français. La fermeture est d'ailleurs envisagée pour un avenir prochain ainsi que la création, sur le terrain même, d'une Faculté de médecine qui ferait probablement appel à nous pour une ou deux chaires.

A l'heure actuelle, dans l'enseignement supérieur de Tientsin, le français n'a guère de chance d'avoir sa place qu'au lycée supérieur et à l'Université libre Nankai fondée par des particuliers chinois, qui confère à ses étudiants des diplômes de lettres et de sciences. En revanche, dans les écoles secondaires européennes, le français est obligatoire pour quiconque choisit une seconde langue, l'anglais gardant toujours la première place.

Parmi les collèges français, l'école municipale de Tientsin, dirigée par des Frères maristes, enseigne obligatoirement un français courant et pratique à 300 élèves ; l'école Saint-Louis, également dirigée par des Frères maristes, enseigne le français comme l'anglais à 204 élèves ; l'École des Hautes-Études commerciales et industrielles, fondée en 1921 avec un succès qui ne cesse de croître, par la mission jésuite de Tientsin, a dû, sous la pression des milieux d'affaires, substituer l'anglais au français comme langue véhiculaire, mais elle n'a pas cessé de donner un bon enseignement de français à ses élèves dont le nombre, qui était de 150 en 1927, serait beaucoup plus élevé aujourd'hui (1). L'école Saint-Joseph dirigée par des Franciscaines

(1) Pour le nombre d'élèves de quelques établissements religieux, nous avons dû nous contenter d'indications datant de deux ans.

de Marie enseigne le français à 267 jeunes filles sur 327 qui apprennent toutes l'anglais.

Si on écarte les écoles Saint-Louis et Saint-Joseph, qui suivent l'une et l'autre les programmes de Cambridge et s'adressent à une clientèle européenne et surtout anglaise, il reste que le français commercial et courant est enseigné à 400 élèves chinois.

Si peu élevé qu'il soit, leur nombre suffit à la demande des deux banques françaises (Banque de l'Indochine et Banque franco-chinoise) et des vingt maisons de commerce ou sociétés industrielles que nous avons à Tientsin.

A CHANGHAÏ-NANKIN

Descendons un peu plus; nous voici à Changhaï. Notre concession, établie en 1849 sur un terrain marécageux cédé par la Chine à notre consul, M. de Montigny, s'est développée au delà de toute prévision. C'est aujourd'hui, dans une agglomération de trois millions d'habitants, une ville remarquable par la richesse de ses édifices, la propreté de ses rues, l'ordre de ses services, et où 120 000 Français, 10 000 Européens et 480 000 Chinois vivent dans la paix et la sécurité. Le consul de France, président de la municipalité et chef responsable de tous les services, dispose d'un budget de 60 millions.

Une cinquantaine de maisons françaises ou de banques font honneur à notre activité économique; la Chambre de commerce, une des plus importantes que nous ayons à l'étranger, est reliée par des comités aux places de Canton, Tientsin, Hankéou, Hong-kong, Yunnanfou et Kharbine, et la colonie française est particulièrement prospère.

Ici la situation du français est presque aussi bonne qu'à Pékin et je parlerai avec d'autant plus de détails de cette situation que je puis compléter mes notes personnelles en puisant largement dans un rapport très informé, écrit en mai 1930 sur l'enseignement du français dans la région Changhaï-Nankin par le proviseur du Collège municipal de Changhaï, M. Grosbois, qui a bien voulu me le communiquer.

Il semble que la proximité du Gouvernement de Nankin doive favoriser la bonne application des programmes secondaires et l'enseignement du français dans les lycées supérieurs.

Il y a peut-être en effet, comme M. Liou Ho l'a entendu dire, quelques cours de français au lycée de Nankin, mais si ces cours existent, ils sont de création si récente qu'ils n'ont pu avoir encore de résultats appréciables.

Dans les établissements supérieurs qui relèvent de l'État, nous sommes mieux partagés. A Nankin, l'Université centrale devrait avoir en principe huit Facultés, mais les Facultés de médecine et d'industrie ne fonctionnant pas en ce moment et la Faculté de commerce étant à Changhaï, les seules Facultés qui fonctionnent à l'Université de Nankin sont celles de lettres, de sciences, de droit, d'éducation et d'agriculture. A la Faculté des lettres, il y a une section de littérature étrangère où le français est représenté par neuf cours suivis par 270 étudiants. De plus, il y a des cours de français facultatifs à la Faculté de droit, ainsi qu'à la Faculté commerciale de Changhaï qui relève de l'Université centrale. Le doyen de la Faculté des lettres de Nankin, M. Sié Chéou-kang, une des personnalités marquantes de la Chine nouvelle, ancien élève de l'Université de Bruxelles et de notre École des Sciences politiques, qui représente aujourd'hui son pays en Belgique, a fait beaucoup, notamment par la création des cours dont il vient d'être question, pour développer parmi les étudiants le goût de notre langue et de notre culture.

Dans l'Université de Chiao-Tung (1) (Changhaï), établissement technique qui compte 1200 inscrits, les cours de français, après avoir été faits successivement par un Américain, un Allemand et un Chinois, sont supprimés faute de professeur.

L'Université de travail de Kian-wang (Changhaï) est une création récente de M. Li Yu-ying, dépendante du Gouvernement qui la subventionne. Le recteur est M. Wang-ki, ancien ministre de Chine en Belgique. On peut estimer à 300 le nombre d'étudiants de l'Université qui suivent les cours de français.

L'Université Tung-Chi, de Woo-Sung (près de Changhaï), qui tient du Gouvernement de Nankin un caractère officiel, n'est autre que la continuation de l'École technique allemande qui se trouvait sur la concession française de Changhaï et qui, fermée par nous au moment de la guerre, a émigré en nous

(1) Ancien collège de Nan-yang.

laissant des locaux vides que nous avons utilisés pour y loger l'Institut franco-chinois. Cette école allemande continue à réussir; la section technique de Woo-Sung a dix-neuf professeurs allemands, la section de médecine, à Changhaï, en a huit; le français y est enseigné par un Chinois à raison de deux heures par semaine. A l'Institut des Sciences politiques de Woo-Sung, c'est encore un Chinois qui enseigne le français à 350 étudiants, à raison de trois heures par semaine.

On pourrait citer encore d'autres institutions simplement subventionnées par l'État ou dépendant de la province du Kiang-Sou, dans lesquelles le français est enseigné à titre facultatif, à raison de deux, trois et quatre heures par semaine, à des pourcentages variables, mais en général peu élevés d'étudiants. Au Kinan-College par exemple, tout près de Changhaï, 200 élèves sur 1800 reçoivent cinq fois par semaine un enseignement français donné par deux professeurs chinois qui ont séjourné dans notre pays et dont l'un est M. Tchang-Fong, docteur ès lettres de l'Université de Paris.

Cette grande Université Ki-Nan, qui est destinée à l'éducation des jeunes Chinois d'outre-mer, présente ce caractère intéressant d'être subventionnée non seulement par le Gouvernement de Nankin, mais par les Chinois d'outre-mer eux-mêmes qui ajoutent ce témoignage à tous ceux qu'ils donnent par ailleurs de l'esprit de solidarité qui les unit à leur patrie. Ces Chinois émigrés, qui sont au nombre de huit millions, représentent aujourd'hui dans le monde une puissance considérable; sans cesse accrus d'éléments nouveaux, ils sont peut-être, comme le pense l'auteur d'un livre récent sur *les Foules d'Asie* (1), une des plus grandes richesses de la Chine, et le fait n'est pas négligeable, qu'ils prennent part, comme ils font, à la vie sociale de leur pays, qu'ils lui envoient des planteurs ou des directeurs de mines, des subsides pour le Kuomintang ou des subventions pour les Universités où ils font élever leurs fils.

Les institutions privées d'enseignement supérieur sont également nombreuses qui donnent, à titre facultatif, plusieurs heures de français par semaine à leurs élèves. Il y en a qui sont étrangères et religieuses, comme le Changhaï-College fondé

(1) Étienne Dennyery; A. Colin, 1930.

par des baptistes américains, qui a 500 élèves et où notre langue, déjà enseignée par un Allemand, va bientôt l'être aussi par une dame russe; et il y a surtout l'Université Saint-Jean, de Changhaï, fondée par l'Eglise protestante épiscopale d'Amérique, qui a vu passer le chiffre de ses étudiants de 800 à 200 après les troubles de 1927, mais qui, jusqu'à l'an dernier, a eu un cours de français. Un grand nombre de Chinois, qui constituent aujourd'hui l'élite intellectuelle et administrative de la Chine, sont anciens élèves de cette Université.

Quant aux Universités privées chinoises, elles sont légion, m'a-t-on dit, mais ne justifient pas toujours assez par leur importance leur titre d'Universités. On en trouve cependant une douzaine qui comptent et vaudraient d'être mentionnées ici pour la part qu'elles font en général à l'enseignement du français. Mentionnons, parmi elles, les écoles de beaux-arts. Il y en a quatre à Changhaï, suivies environ par 1500 étudiants, et dans lesquelles l'enseignement du français est donné, à titre facultatif, par des Chinois ayant fait leurs études à l'Ecole des beaux-arts de Paris.

Il faut citer aussi l'excellent College of Law de Changhaï, dirigé par M^{lle} Soumé Tcheng, qui comprend 1000 élèves et où les cours de français ne sont que momentanément suspendus.

L'UNIVERSITÉ AURORE

A côté de ces Universités américaines ou chinoises qui font au français une part plus ou moins considérable, il existe à Changhaï tout un ensemble d'institutions françaises ou franco-chinoises qui font à notre langue une place de choix ou qui s'en servent comme langue d'enseignement et parmi lesquelles j'en ai pu visiter quelques-unes.

On y peut distinguer encore celles qui relèvent d'initiatives privées et celles qui relèvent d'initiatives officielles ou quasi officielles. Les premières ont été fondées par des missions catholiques. Ce sont, pour la plupart, des collèges secondaires parmi lesquels quelques-uns s'adressent à des clientèles européennes ou composées en majorité d'éléments non chinois, tel le Collège Sainte-Jeanne d'Arc tenu par des Maristes et qui, pour 96 élèves, a une section d'anglais et une section de français, l'anglais et le français étant d'ailleurs enseignés plus ou moins

dans les deux; ou bien le Collège Saint-François-Xavier tenu encore par des Maristes, qui a 760 élèves européens ou eura-siens, 730 élèves chinois et qui, enseignant l'anglais à tous, ne prévoit le français que comme langue secondaire et facultative.

D'autres s'adressent uniquement à la clientèle chinoise en insistant beaucoup sur l'enseignement du français, tel le Collège Saint-Ignace des Pères Jésuites de Changhaï, qui sur 503 élèves en a 450 suivant des cours de français à raison de quatorze heures par semaine et donne tous ses enseignements en français pendant les trois dernières années. Sur 49 professeurs, 17 sont des religieux et 32 des laïques. Le Collège de l'Étoile du Matin, à Zikawei, dirigé par des Auxiliatrices du Purgatoire, a 415 élèves chinoises auxquelles le français est enseigné à raison de six heures par semaine en première année, de neuf heures en seconde année et de douze heures les années suivantes.

Il n'existe à Changhaï, et d'ailleurs dans tout l'Extrême-Orient, qu'une seule Université française; c'est l'Université jésuite de *l'Aurore*, subventionnée jusqu'à ces dernières années par le Gouvernement français et subventionnée aujourd'hui sur les fonds de l'indemnité des boxers.

Cette Université qui s'élève dans les vastes terrains du quartier Lu-Ka-Wei, en plein centre de la concession française, comprend une Faculté de médecine, une Faculté de génie civil, une Faculté des lettres et une Faculté de droit. Elle est suivie par 560 étudiants qui sont presque tous pensionnaires. Le personnel enseignant se compose de 44 professeurs qui sont, pour une très petite part, des religieux français et, pour la plus grande, des laïques français, à l'exception d'un seul Chinois, le docteur Song Kouo-sing, qui enseigne la bactériologie et la physiologie. Les élèves sont chinois; un quart à peine sont chrétiens.

J'ai passé toute une matinée à *l'Aurore* avec le directeur, le Révérend Père Lefèvre, un administrateur très averti de toutes les questions qui se posent pour nous en Extrême-Orient; j'ai causé avec les élèves et les professeurs, visité les salles de cours et les laboratoires et je suis heureux de pouvoir ajouter mon témoignage à tous les témoignages favorables qui ont été portés sur cette Université française. Les élèves de *l'Aurore*

sont, avec ceux de l'Université franco-chinoise, les seuls qui puissent suivre facilement, dès leur arrivée en France, sans enseignement complémentaire de français, les cours de nos Facultés.

Les médecins, les juristes, les ingénieurs qui sortent de cette Université, formés par des professeurs français avec nos livres et nos méthodes, suivis dans leur carrière chinoise par leurs anciens maîtres, emportent et gardent une empreinte assez forte pour être parmi les meilleurs agents de l'influence française dans leur pays. Un certain nombre viennent parachever leurs études dans nos écoles techniques et nos Facultés.

Et, puisqu'il est question des jésuites et de leur Université, je ne voudrais pas passer sous silence des fondations scientifiques ou para-scientifiques qui leur font autant d'honneur que *l'Aurore*. D'abord leur observatoire qui, fondé à Nankin en 1871, a été transféré à Zikawei, près de Changhaï, en 1873 et s'est divisé plus tard en quatre sections : Zikawei a gardé l'observatoire sismique et l'observatoire météorologique qui donne le temps et annonce les typhons aux navires de toutes les mers de Chine; l'observatoire d'astronomie a été établi sur la colline de Zo-Sè et l'observatoire magnétique à Loh-Kapang; puis, une belle imprimerie qui compte par centaines de mille les exemplaires des ouvrages chinois et des ouvrages français qu'elle imprime tous les ans. Tout cela, c'est, pour la langue et la culture françaises, de l'activité féconde.

ÉCOLES FRANCO-CHINOISES DE CHANGHAÏ

Il existe encore à Changhaï une institution qu'il est difficile de classer dans un ordre d'enseignement qui nous soit familier, car ce n'est pas une école primaire et ce n'est pas non plus une institution secondaire; elle tient à la fois de l'école primaire supérieure et de l'école normale primaire : c'est l'École municipale franco-chinoise.

Cette école, où l'enseignement est dirigé par des Frères maristes, a dans son personnel enseignant 8 religieux dont 6 français, et 11 professeurs chinois; elle compte 983 élèves, tous chinois. Ces élèves viennent lui demander les connaissances pratiques qui leur permettront d'entrer dans des banques, des maisons de commerce, des compagnies de che-

mins de fer, où la connaissance du français peut leur servir. Ils peuvent obtenir, à la fin de leurs études, une sorte de brevet, intermédiaire comme difficulté et comme programme entre le brevet simple et le brevet supérieur de France, mais bien peu vont jusque-là. Ils quittent l'école dès qu'ils croient avoir, avec la connaissance du français, les notions d'anglais, de comptabilité, de dactylosténographie qui les feront admettre dans les maisons et les administrations où on demande le français. Le nombre des élèves de l'École franco-chinoise augmente et il y a un mouvement vers le français dans les petites classes de la société chinoise de Changhaï.

En fait d'œuvres laïques, nous n'avons à Changhaï que l'Institut technique franco-chinois dont nous partageons avec la Chine la propriété et la direction, le Collège municipal et l'Alliance française.

L'Institut technique franco-chinois est installé dans les locaux qui appartenaient à l'École de médecine allemande et dont la propriété a été reconnue conjointement à la Chine et à la France par le traité de Versailles. L'Institut, ouvert en 1921 avec une direction française et une direction chinoise, comprenait primitivement une école industrielle et une école commerciale, mais il a beaucoup souffert en 1923 d'une grève d'étudiants, accident fréquent, depuis la guerre civile, dans les Universités chinoises. Réorganisé en 1925, il a compris alors une école secondaire chinoise avec travaux pratiques et une école d'industrie dont le niveau correspondait à nos écoles d'art et métiers; mais les troubles de 1927 et les grèves d'étudiants qui ont suivi, ont encore retenti d'une façon fâcheuse sur la vie de l'Institut qui n'a plus conservé que son école secondaire avec 150 élèves chinois, presque tous internes. Le corps enseignant se compose de 11 professeurs chinois et de 9 professeurs français. Une place très considérable est faite à l'enseignement du français. Il n'a pas dépendu des distingués directeurs, que l'Institut franco-chinois, qui n'a réussi que dans une certaine mesure, ne réussit pas davantage. Un Institut Pasteur, subventionné à la fois par le Gouvernement français, le Gouvernement chinois et la Municipalité de Changhaï, doit être installé sous peu dans les bâtiments que la disparition de l'École d'industrie a laissés libres. Le succès en est assuré.

LE COLLÈGE MUNICIPAL DE CHANGHAÏ

L'Alliance française, — qui a pour président le consul de France, pour délégué général M. Grosbois et qui compte dans son comité M. du Pac de Marsoulies, maître célèbre du barreau de Changhaï, les deux directeurs de l'Institut franco-chinois, MM. Liou et Wei Ding-yong, négociants, M. Li Yu-ying que nous connaissons déjà, le R. P. Moulis, procureur de la Mission des Lazaristes, et qui comptait hier encore le regretté docteur Sibéril, professeur à *l'Aurore*, — est une association active où toutes les opinions et toutes les croyances viennent s'unir dans l'intérêt de la culture française. Installée dans les mêmes bâtiments que le Collège municipal, l'Alliance française a une bibliothèque de 20 000 volumes qu'elle prête à domicile et dont elle accroit sans cesse le nombre; elle a organisé des cours de français pour adultes étrangers et chinois dont le nombre varie entre 100 et 150. Ce sont en général des employés des maisons françaises et de la municipalité.

Le Collège municipal de Changhaï, destiné jusqu'ici à la société européenne, est admirablement dirigé par M. Grosbois, ancien élève de la Sorbonne. Ce collège a environ 350 élèves parmi lesquels on compte 110 Français, quelques Chinois appartenant à la bourgeoisie et 225 Européens, presque tous des émigrés russes qui, comme ceux de Kharbine, recherchent notre culture. Ce nous est une occasion de noter, pour la seconde fois, la fidélité des Russes blancs à la culture française.

D'après M. Grosbois, qui a fait les calculs, le nombre total des étudiants serait, dans les Universités et grandes Écoles chinoises ou américaines de la région Changhaï-Nankin, de 16 000 et le nombre des étudiants apprenant le français dans ces Universités de 1 500.

Le nombre des élèves apprenant le français dans les écoles françaises, pratiques ou secondaires, serait à notre avis sensiblement supérieur, si nous comptons 432 élèves pour le Collège Saint-Ignace, 415 pour le Collège des filles de *l'Étoile du Matin* et 983 pour l'École municipale. En y joignant les 560 étudiants que l'Université de *l'Aurore* recrute dans ses

écoles secondaires, c'est un total de 2390 élèves, parmi lesquels il y a 1900 garçons et 400 jeunes filles.

A CANTON ET DANS LES PROVINCES DU SUD

Descendons encore; nous voici dans le Kouang-Toung, le Kouang-Si et le Yun-nan, à proximité de l'Indochine et sur les frontières du Tonkin et du Laos.

A Canton, où l'on trouve 12000 étudiants et plusieurs Universités, il convient de placer en tête la célèbre Université Sun Yat-sen, qui porte le nom du fondateur. Elle avait l'an dernier 1808 élèves. Elle comprend cinq Facultés où sont enseignées les lettres, les sciences, le droit, la médecine et l'agriculture.

La Faculté des lettres a, dans la section de littérature, des cours obligatoires de français qui groupent environ 30 étudiants. En dehors de ces cours supérieurs, il y a trois cours de français plus élémentaires; et, dans les Facultés de sciences et de droit, il y a encore des cours facultatifs de français.

M. Ly Siou-y, ancien élève de l'Université Sun Yat-sen et, depuis un an, élève de l'Université de Paris, me dit que le nombre d'élèves de droit, de science et de médecine qui suivent les cours de français facultatifs s'élève d'ordinaire à près de 200. Tous ces cours sont faits par des professeurs chinois ayant étudié en France.

Depuis 1921, l'Université Sun Yat-sen a envoyé 98 étudiants boursiers à l'Institut franco-chinois de Lyon. En dehors de l'Université, le français est peu enseigné, me dit-on. Seule, l'Université américaine de Ling-Nan, qui a porté le nom de *Canton Christian College* et qui a près de 1800 élèves, aurait quelques cours de français pour ceux de ses élèves qui font de la pédagogie.

Il y a encore trois ans, les jeunes Cantonais avaient un moyen d'apprendre le français et de le parler pendant leurs études secondaires: c'était de se faire inscrire au grand Collège du Sacré-Cœur, dirigé par les Maristes, qui a compté 300 élèves jusqu'en 1927, date à laquelle il a été fermé à cause des troubles. Il vient de se rouvrir, mais avec les premières classes seulement, et n'aura que l'an prochain son fonctionnement complet, avec un nombre d'élèves sans doute inférieur à l'ancien pendant les premières années.

Dans le Kouang-Si, le français, l'anglais et l'allemand sont laissés au choix des élèves de l'enseignement secondaire, mais, en fait, ils apprennent tous l'anglais qui leur ouvre des débouchés commerciaux et pour l'enseignement duquel on trouve facilement de bons professeurs.

Le français ne prime l'anglais que dans les écoles de Long-Chéou, où la proximité de notre frontière et les échanges de toute nature qui s'en suivent lui valent d'être préféré.

Une grande Université nationale vient d'être créée à Outchéou et ses portes ont été ouvertes le 10 octobre 1928. Elle a eu tout de suite 600 élèves et paraît devoir prospérer, mais la chaire de français qui avait été prévue par les statuts n'a jamais été pourvue d'un titulaire.

On aurait pu espérer que, dans une région aussi rapprochée de l'Indochine que le Yun-Nan, le français aurait, à cause de ce voisinage, une situation privilégiée dans les établissements de l'État : mais rien de tel ne s'est produit. On n'enseigne le français au Yun-Nan ni dans l'enseignement primaire, ni dans l'enseignement secondaire, ni dans l'enseignement secondaire-supérieur, et si l'Université réserve une place à notre langue, ce n'est qu'en seconde ligne et sans obligation. La prédominance de l'anglais dans les établissements nationaux d'instruction tient non seulement à son utilité, mais au fait que tout le personnel de l'Université a été formé aux États-Unis.

On ne compte que quelques livres français contre 8000 livres anglais à la bibliothèque, et tous les laboratoires ont été dotés d'un matériel américain offert par le Gouvernement des États-Unis. Trois professeurs français seulement enseignent à l'Université de Yunnanfou : deux, des matières techniques ; le troisième, la langue et la littérature françaises.

Le seul établissement où l'on enseigne beaucoup de français, l'École franco-annamite fondée par la France, doit son grand succès à l'ambition très répandue parmi les Annamites, comme parmi les Chinois de la classe moyenne, d'être employés par la Compagnie des chemins de fer de l'Indochine et du Yun-Nan. C'est dire que le français qu'on y apprend est le français courant et pratique, beaucoup plus que le français littéraire et scientifique.

Le directeur de l'École, M. Marcadet, est, de l'avis de tous, un homme de grand mérite. C'est un instituteur du cadre

métropolitain, inspecteur des écoles françaises d'Indochine, qui a sa fille pour adjointe et comme collaborateurs cinq professeurs annamites du cadre indochinois (1). Comme le rôle de l'École paraissait un peu modeste, le délégué du ministère des Affaires étrangères au Yun-Nan a demandé et obtenu du Gouvernement de l'Indochine quatre bourses pour l'Université d'Hanoï, qui sont données chaque année aux meilleurs élèves. Ce geste du Gouvernement de l'Indochine a suffi pour étendre beaucoup le champ du recrutement qui a cessé de s'opérer uniquement dans les classes moyennes.

L'École a actuellement 335 élèves, jeunes gens ou jeunes filles, parmi lesquels beaucoup de Chinois sont admis à titre étranger. Elle donne à tous un enseignement strictement français, avec une heure de chinois par semaine. Le Gouvernement de l'Indochine la subventionne.

Il serait injuste d'oublier, parmi les établissements français, le collège religieux de Yunnanfou avec ses 140 élèves et l'École de Talifou qui en a 190.

AU SETCHOUEN

Je voudrais enfin dire un mot d'une région de la Chine où le français est particulièrement étudié, le Setchouen. Ce n'est pas que les collèges français y soient prospères ; ils ont périclité au contraire à la suite des événements politiques et militaires de 1927. Le collège de garçons de Saint-Paul, à Chung-king, a particulièrement souffert et n'a encore retrouvé qu'une centaine d'élèves. Quant à l'École secondaire de l'*Étoile du Matin*, fondée par les franciscaines de Marie à Cheng-tu, on y comptait 117 élèves en 1927, chiffre infime dans une ville de 300 000 habitants ; mais il y a aussi à Cheng-tu une école de médecine, où des élèves chinois, dont je n'ai pu savoir le nombre, font six heures de français par semaine avec M. Wen Tse-yuan, ancien traducteur du consulat, qui possède bien notre langue. Et il y a d'autres établissements chinois officiels qui font une assez large place au français : le lycée supérieur, à titre facultatif, l'Université nationale et l'École normale supérieure, également, à raison de quatre heures par semaine, l'École de droit où l'enseignement du français serait certaine-

(1) Il est en congé actuellement.

ment plus développé si l'École disposait de plus de ressources, et surtout l'École des langues étrangères rattachée à l'Université provinciale de Sseu-Tch'ouan-Ta-Hio.

Ici l'enseignement du français, qui est obligatoire, s'adresse à des jeunes gens de la classe moyenne ou riche ayant terminé leurs études secondaires. Dans la section de langue française, il y a vingt heures de français par semaine, quatre heures d'anglais, six heures de chinois, une heure de latin. Dans la section de langue anglaise, il y a vingt heures d'anglais par semaine, quatre heures de français, six heures de chinois, une heure de latin. A ce régime, les élèves même de la section anglaise connaissent assez bien notre langue pour la parler un peu et pour la lire. Il y en a 250 qui l'apprennent. On doit être reconnaissant de ce résultat au Père Georges Montel. C'est grâce à lui surtout, grâce à son activité infatigable que l'enseignement du français a pu prendre dans l'École des langues de l'Université provinciale du Setchouen la place considérable qu'il a prise. L'Université compte 25 professeurs de nationalité chinoise, 4 professeurs anglo-américains et 1 professeur de nationalité française, le Père Georges Montel.

Je me suis demandé d'où venait cette vogue du français, sinon dans la société chinoise du pays, qui l'ignore, du moins dans cette école des langues de Cheng-tu, où tant de jeunes gens l'étudient. Notre situation économique dans la région ne justifie pas cette abondance d'étudiants, et j'en serais encore à chercher une explication, si M. Liou Ho ne m'avait donné celle qu'il possède.

Ce qui a fait, m'écrivit-il, la vogue du français dans la jeunesse de Cheng-tu et du Setchouen, c'est l'activité dépensée par deux sociétés filiales de la Société franco-chinoise d'éducation, l'une à Cheng-tu, l'autre à Chung-king, de 1918 à 1920, pour encourager les jeunes Chinois à venir faire leurs études supérieures en France. Près de 400 Setchouennais répondirent alors à cet appel. La plupart appartenaient à la Société des étudiants ouvriers. Lorsqu'ils sont revenus dans leur pays, où ils occupent aujourd'hui des situations de professeurs dans les écoles ou de directeurs dans les administrations publiques, ils ont prôné la culture française, ils en ont dit le charme en témoignant de sa valeur, et leur exemple a été pour beaucoup dans le mouvement des Setchouennais vers la France.

LES RÉSULTATS

Il est à peine besoin de dire que les étudiants de français, dont nous venons de parler, connaissent notre langue de façon très inégale; les élèves qui l'apprennent dans les lycées supérieurs chinois et les Universités chinoises ou américaines arrivent à se tirer d'un texte avec le secours d'un dictionnaire, mais, en général, ils ne parlent, ni n'écrivent, ni ne lisent le français. Les seuls Chinois qui sachent notre langue sont ceux qui l'apprennent dans les collèges religieux français, où on l'enseigne dans les établissements franco-chinois, à l'école franco-annamite, et à l'*Aurore*.

A Lyon, nous l'avons vu, les seuls étudiants de l'Institut franco-chinois qui n'ont pas besoin de faire une année de français supplémentaire, avant de commencer leurs études supérieures, sont les étudiants de l'Université franco-chinoise de Pékin; les boursiers qui viennent de l'Université Sun Yat-sen, de l'Université centrale de Nankin, des Universités provinciales du Fou-Kien et du Tche-Kiang ne sont pas dans le même cas. A Paris, ceux qui viennent de l'*Aurore* sont réputés pour leur bonne connaissance du français; les autres sont trop souvent incapables de suivre avec utilité les cours de nos Facultés, et ils doivent se perfectionner dans notre langue avant d'y être admis.

Pourquoi l'apprennent-ils? C'est une question d'espèce. Aucun n'y cherche le moyen de s'initier à notre culture pour la seule satisfaction d'en jouir; aucun ne l'étudie pour des raisons de culture générale, comme on fait au Brésil ou en Argentine.

Ceux qui viennent au français dans les classes populaires et demi-populaires y viennent parce qu'ils espèrent l'utiliser dans les maisons françaises, dans les chemins de fer et les administrations où on le demande. Ce sont les élèves des écoles municipales franco-chinoises, de l'école franco-annamite, et aussi, pour une très grande part, des élèves des collèges religieux. Mais l'usage pratique du français ne dépasse guère certaines régions et tend à s'y restreindre. Le nombre des maisons françaises diminue; il y en avait 235 en 1926 contre 476 américaines, 726 anglaises et 253 allemandes; il y en a 171 aujourd'hui contre 551 américaines, 617 anglaises et 307 allemandes. L'Amérique et l'Allemagne montent; le monde des affaires ne

parle guère plus que l'anglais, et les administrations comme celles des chemins de fer, qui exigeaient le français de leurs employés, ne voient pas d'utilité à maintenir ces exigences, à moins que, les directions étant françaises, le français ne s'impose.

« En dehors de Changhaï, écrit M. Grosbois, le français tend à disparaître du chemin de fer du Lunghaï; il a pratiquement disparu du Kin-Han et n'a jamais été employé sur le Tsin-Pou ou sur le Changhaï-Nankin. Il reste surtout usité sur le Tchen-Taï, dans quelques mines belges du Nord, et sur le chemin de fer du Yun-Nan naturellement. On peut espérer dans la construction des lignes pour lesquelles plusieurs sociétés françaises ont des contrats, mais cet espoir est encore vague. »

Nous ne devons pas oublier cependant que nos exportations en Chine s'élèvent à 150 millions, nos importations à 600 millions et que notre commerce avec ce pays, nous plaçant au cinquième rang, justifie dans une assez large mesure l'enseignement du français dans les sections commerciales des Universités.

Mais la plupart des étudiants qui apprennent le français dans les Universités, lui demandent tout autre chose que des services pratiques, immédiats ou non. Ils veulent, soit acquérir dans nos livres la culture professionnelle dont ils ont besoin pour les carrières libérales, soit se donner la possibilité de venir chercher cette culture en France même, dans nos Universités et nos grandes écoles, où ils sont plus nombreux que dans l'Europe entière d'après les chiffres donnés par leur légation à Paris.

Ce n'est pas les exposer à des déceptions que d'encourager le mouvement qui les rapproche ainsi de nous. La langue qui leur permet de suivre les enseignements de nos juristes, techniciens, cliniciens, ou de se former l'esprit à l'école de nos philosophes ne risque pas de trahir la confiance qu'ils lui font.

La génération qui a fondé la République a été attirée vers nous par notre philosophie politique et le souvenir de la Révolution. La génération actuelle a le même idéal avec l'impérieux besoin de créer, dans tous les domaines, les cadres nécessaires au pays, et c'est encore vers nous qu'elle se tourne par une bonne partie de son élite.

GEORGES DUMAS.

(A suivre.)

SILHOUETTES CONTEMPORAINES

M. PAUL DOUMER

Dans la soirée du mercredi 13 mai, les Français qui se trouvaient entre la Porte Dauphine et l'avenue Marigny ont vu passer en voiture un homme d'apparence jeune encore, malgré l'éclat de sa barbe blanche, souriant et sérieux, digne et simple : c'était M. Paul Doumer qui revenait de Versailles. Son automobile portait le fanion tricolore; une escorte de cavaliers l'accompagnait. Le jour prolongé de l'heure d'été permettait de l'apercevoir. Le nouveau Président de la République avait l'air à la fois satisfait et grave d'un chef d'État qui sort vainqueur du Congrès et qui mesure déjà l'étendue de ses pouvoirs et de ses charges.

Le lendemain, jeudi, quelques Parisiens ont pu voir le même homme se diriger discrètement, avec M^{me} Doumer, vers une tombe. Le Président avait commencé, comme il le devait, par se conformer aux obligations du protocole, et avec tout l'appareil officiel, il était allé rendre visite à M. Gaston Doumergue. Mais dès qu'il eut encore, pour une heure, sa liberté d'homme privé, le père reporta sa pensée vers ses enfants, dont quatre ont péri à la guerre. Par un sentiment naturel, qui a touché le cœur du peuple, M. Paul Doumer a voulu associer à l'honneur que lui fait la France, ses fils, qui étaient son orgueil et qu'il a donnés à la patrie.

L'État, la famille, c'est toute la vie de M. Paul Doumer. Et c'est la vie qu'il a souhaitée. Il a travaillé jeune, il était pauvre, et dès qu'il est sorti de l'école communale, il s'est mis apprenti dans un atelier de médailles, à Montmartre. Il est entré jeune dans le journalisme et au Parlement. Il s'est marié

jeune. Il a été jeune ministre. Toute sa carrière a été appliquée et volontaire, unie, austère, respectable. C'est ce qui explique le choix de l'Assemblée nationale et l'adhésion du pays. La France, dont l'étranger connaît surtout les brillants dehors et retient volontiers les fantaisies hardies ou spirituelles, est une nation sage en son essence, qui peut admirer ce qui est excessif, mais qui n'aime vraiment que l'ordre accoutumé, une nation qui se plaît aux aventures dans les romans, mais qui dans la vie réelle a le goût de la correction, de la tenue, du labeur continu et patient, et qui réserve sa confiance aux seuls hommes de réputation sérieuse.

M. Paul Doumer est sérieux. Ses ambitions même ont été régulières et méthodiques. Il est d'origine modeste. Il a eu une enfance, dont la seule douceur a été l'affection des siens et l'espérance qu'il mettait dans sa propre énergie. Il a dû penser tôt à gagner sa vie. Il a complété, après l'école, son instruction lui-même, par son effort personnel et obstiné. Il a passé son baccalauréat ès sciences en costume d'apprenti. Il est devenu répétiteur, professeur dans un collège, journaliste, député. Il a gardé toujours les habitudes rigoureuses du jeune garçon obligé de travailler et n'attendant rien que de lui-même. A mesure que les conditions de son existence s'amélioraient, elles ne l'amollissaient point. C'est lui, au contraire, qui imposait à des situations nouvelles le rythme propre de son activité. Toujours levé à six heures du matin, toujours habitué à être occupé, à lire, à consulter des dossiers, à acquérir des connaissances, peu rêveur, confiant dans le savoir, frugal, dispos, tenace, il n'a jamais plaint sa peine. A soixante-quatorze ans, il a conservé une allure alerte, une vivacité prête à s'employer; il porte la tête haute. Après une telle vie, en Amérique, on ajouterait que le Président a fait une fortune. Mais nous sommes en France, pays de vieilles traditions, où les hommes qui ont du bien se contentent de le garder, où ceux qui n'en ont pas vivent de ce qu'ils gagnent, où seuls l'industrie et le commerce permettent de s'enrichir, où les professions libérales sont presque un luxe, et où la politique se sent plus respectable si elle ne se mêle pas aux affaires. M. Paul Doumer, n'ayant pas d'argent, a limité ses désirs à une honnête aisance, et c'est encore une des raisons qui lui ont valu de hauts postes dans l'État, puis la magistrature suprême.

Ce qui frappe le plus en lui, c'est cette force d'application, qui est constante depuis soixante ans, et qui semble infatigable. Elle était déjà son secret, quand, le soir, dans sa jeunesse, après la journée de travail, il s'absorbait, sous la lumière de la lampe, dans les livres de sciences. Elle l'était encore, quand devenu ministre, il rédigea tout un projet de réforme fiscale et proposa le premier impôt sur le revenu, qui déconcertait les Assemblées. Elle l'était toujours quand, nommé gouverneur de l'Indo-Chine, il préférerait, malgré les objections qui lui étaient faites, rester lui-même et imposer son administration par la rapidité européenne plutôt que par la lenteur patricienne des viceroy d'Extrême-Orient. Il y a dans cette conception simple et robuste de l'activité quelque chose qui surprend ceux qui ont de l'inclination pour les loisirs, les longues méditations et les délectations de la vie intérieure. Mais il y a là aussi une manifestation réconfortante de l'énergie humaine, qui trouve sa récompense dans les résultats promis à la patience et à la volonté. Lorsqu'après les dures années de travail, celui qui connaît enfin le succès n'en use que pour sa jouissance, cette réussite se réduit à la mesure d'une aventure personnelle. Mais lorsque la méthode demeure invariable, même quand le destin veut qu'elle s'applique à de grands objets, elle prend, dans sa sobriété même et dans son puritanisme, une sorte de puissance et d'ampleur.

Il ne paraît pas que les questions de doctrine et de parti aient tenu beaucoup de place dans les pensées de M. Doumer. Il a eu surtout la préoccupation de ce que la raison l'invitait à tenir pour utile aux affaires de l'État. Jeune secrétaire de Floquet, puis député, il a connu le radicalisme à l'époque où ce mot désignait un état d'esprit plutôt qu'un système. C'était le temps où, après une douzaine d'années d'existence, la République paraissait encore très imparfaite à ceux qui la rêvaient irréprochable. Entre l'opportunisme critiqué et le boulangisme périlleux, le radicalisme n'apparaissait à beaucoup que comme une aspiration à quelque chose de mieux. Un homme, neuf et ardent, plein de bonnes intentions, très exigeant pour tout ce qui touchait à la bonne administration de l'État et à la grandeur de son pays, pouvait être tenté par une politique qui était à la fois combattive et hardie. Mais M. Doumer radical, audacieux quand il était question de réforme et d'administration,

fut immédiatement en défiance dès que surgissaient les querelles de partis, les intolérances et les désordres. Il a toujours été un radical national, ne relevant d'aucune confession, mais respectueux des croyances et des traditions, passionné pour les grands intérêts de la France à l'étranger, attentif à tout ce qui était colonie, marine, armée, défense nationale.

C'est ce qui a fait de lui, quand a éclaté la crise du radicalisme outrancier de M. Combes et de ses partisans, l'adversaire naturel de l'administration maritime de Camille Pelletan, l'adversaire du régime instauré par le général André. Avant d'être d'un parti, il était de son pays. Il n'a jamais admis les procédés qui nuisaient aux intérêts vitaux de la nation ; il n'a jamais accepté les abus, que les complaisances et les combinaisons parlementaires couvraient et que sa conscience reprouvait. On le vit donc, en 1903, représenter l'opposition nationale contre le radicalisme combiste et battre M. Brisson à la présidence de la Chambre. On le vit même, en 1906, candidat à la présidence de la République contre M. Fallières, qui était un modéré, mais que le parti radical essayait de compromettre par sa protection indiscrète. On le vit ensuite ministre d'État, pendant les hostilités, deux fois ministre des Finances en 1921 et 1923, président de la commission des Finances du Sénat, puis en 1927, président de la Haute-Assemblée, représentant déjà de cette union nationale dont le chef de l'État doit être le symbole. Si le sort a voulu qu'il fût récemment, à Versailles, dans un moment grave, l'adversaire de M. Briand, ce n'est pas l'effet du hasard. Tout son passé politique le prédisposait à être au jour voulu l'homme qui rassemblerait les bonnes volontés, et réunirait les suffrages de cette majorité raisonnable qui est latente dans tous les Congrès.



C'est cette simplicité solide, cette faculté de certitudes efficaces, cette attention accordée à la technique et à tout ce qui est objet de connaissance, cette vigilance nécessaire tournée vers les attributions essentielles de l'État qui fait l'unité de la carrière politique de M. Paul Doumer. Elle a quelque chose d'assuré et de sain. Elle s'inspire d'une philosophie dépourvue d'inquiétude. C'est ce qui apparaît mieux encore, si on considère non plus les services politiques de M. Doumer, mais les

mani
Doun
dont
respe
des
que
men
aucu
inspi
posit
une
acce
les i
et s'
enra

I
en l
son
adv
crit
aprè
tion
fais
pèr
qu'
pas
que
de
de

por
seu
dat
din
au
jan
tiq
En
les
de

manifestations plus libres de son esprit. En 1906, M. Paul Doumer a publié sous ce titre *le Livre de mes fils*, un ouvrage dont on ne peut plus parler aujourd'hui sans une mélancolie respectueuse. Il contient toutes les idées qui ont servi à former des jeunes gens qui ont été des braves. On n'y trouve rien que de parfaitement clair, de parfaitement robuste, de parfaitement moral. Aucune complication, aucune analyse critique, aucune métaphysique emportant loin des choses. Des préceptes inspirés par l'expérience et le bon sens, des vérités honnêtes et positives, un noble sentiment du devoir et de la dignité humaine, une franchise reposante par sa nudité même et sa limpidité, des accents qui, bien des années avant l'influence américaine sur les idées françaises, ont parfois une résonnance anglo-saxonne et s'accordent cependant à ce qu'il y a de plus profondément enraciné dans notre peuple.

Le livre venait de paraître quand M. Doumer fut candidat en 1906 à la présidence de la République. Il avait été, en raison même des circonstances, très lu, parfois très discuté. Les adversaires de M. Doumer ne manquaient pas d'en faire la critique. Un ami de M. Caillaux s'écria un peu étourdiment après le Congrès : « Eh ! bien, verrons-nous une seconde édition du *Livre de mes fils* ? » A quoi un partisan de M. Doumer, faisant allusion aux opinions très conservatrices de M. Caillaux père, répliquait spirituellement : « Vous ne la verrez pas avant qu'ait paru la première édition du *Livre de mon père*. » Cela se passait il y a vingt-cinq ans : temps aisé où, malgré les vives querelles qui venaient de s'apaiser un peu, il y avait moins de problèmes pressants qu'aujourd'hui, moins de divisions sur de grands sujets et plus de bonne humeur.

M. Paul Doumer battu au Congrès de 1906 fut le premier à porter des félicitations à son heureux concurrent, son prédécesseur à la présidence du Sénat, M. Armand Fallières. Sa candidature s'était produite dans des conditions qui ne l'avaient pas diminué. Il est arrivé à M. Doumer d'être intrépide : il l'a été au grand jour, tenant strictement ses engagements, et ne croyant jamais que dans un régime d'opinion le dernier mot de la politique fût de ne rien risquer et de ne pas s'exposer à un échec. En homme décidé et qui a bonne conscience, il n'a pas redouté les vicissitudes des luttes électorales. La franchise l'a dispensé des calculs.

Beaucoup, qui n'avaient pas eu l'occasion de connaître M. Doumer au cours de sa vie politique avant 1914, ont pu le voir à l'œuvre dans des heures tragiques. Au début de la guerre, après le départ du ministère pour Bordeaux, le gouvernement militaire de Paris, comme on sait, a été confié au général Gallieni. M. Doumer, qui s'était intéressé à la politique coloniale de la France, appréciait grandement le général, et il devint son collaborateur. Il y avait beaucoup de choses à organiser pour la défense et pour la vie de Paris. Le gouvernement militaire, installé dans les locaux du lycée Victor Duruy, boulevard des Invalides, devint un centre très actif. M. Doumer travaillait avec ardeur et on ne le dérangeait pas volontiers. Un soir cependant on le vit, causant plus longuement que d'habitude, et expliquant ce qui venait de se passer. Les communiqués célèbres sur la victoire de la Marne allaient être publiés. M. Doumer connaissait les résultats de la bataille commencée sur l'Ourcq et poursuivie sur tout le front avec succès. Tout entier à la joie de cette grande nouvelle, faisant taire un instant ses angoisses paternelles, il commentait pour les collaborateurs de service ce soir-là les événements qui venaient de s'accomplir. Debout devant une grande carte appliquée au mur, il montrait la région où l'armée allemande avait dû reculer. Et comme on l'interrogeait sur les suites possibles, il disait avec flamme : « Ah ! il faudrait un Murat et sa cavalerie pour la poursuite ! » Et aussitôt il ajoutait, en homme qui a réfléchi sur les conditions du combat moderne : « Est-ce encore possible aujourd'hui avec les travaux de défense, les feux continus, l'artillerie ? » Mais une grande espérance éclairait son regard.

Les victoires de l'Ourcq et de la Marne avaient sauvé la France. Mais la guerre d'usure commençait. La bataille de l'Aisne avait marqué la stabilisation des fronts et le champ des opérations devait s'étendre, par la course à la mer, jusqu'à Ypres. Durant la fin de septembre et le mois d'octobre, le gouvernement militaire avait achevé de s'organiser. Il y avait là tout un concours de bonnes volontés, des officiers de réserve mobilisés, des civils, des réservistes de la territoriale, des soldats des sections auxiliaires, répartis dans plusieurs services. M. Doumer avait près de lui son fidèle ami, l'écrivain André Lichtenberger. Dans un service voisin était M. Joseph Reinach.

Ailleurs se trouvaient le comte Jean de Castellane et M. Paul-Boncour. Le général Gallieni avait dans son cabinet M. Gheusi et un de ses collaborateurs de Madagascar, le géographe Guillaume Grandidier. Tout ce monde était au travail sous la direction du gouverneur militaire de Paris. Mais, on ne sait pourquoi, le lycée Victor Duruy, qui passait à Paris simplement pour être un endroit laborieux, fut présenté à Bordeaux, par quelques démocrates soupçonneux, comme un lieu possible d'intrigues politiques. On racontait même dans la Gironde que M. Caillaux n'avait pas été reçu au gouvernement militaire de Paris avec tous les égards que le parti radical réclamait pour lui.

Bien qu'il eût sur ce sujet un certain scepticisme et qu'il fût accaparé par des soins plus importants, M. Viviani, passant à Paris, trouva une heure de loisir pour s'informer. Il vint à la fin du jour au lycée Victor Duruy, sans se faire connaître. On lui apprit à la porte que le général Gallieni était en tournée aux environs et rentrerait dans la soirée, mais qu'il y avait en permanence des représentants de tous les services. M. Viviani déclara qu'il attendrait et monta un étage, où un planton qui dinait l'invita à s'asseoir. M. Viviani, voyageur inconnu, vit successivement arriver, pour prendre leur travail à l'heure ponctuelle, un secrétaire d'ambassade, qui dans l'ombre ne l'aperçut pas, un petit soldat dont le planton ne se rappelait pas le nom exact, mais qui, ajoutait-il, était le fils d'un ancien Président de la République, et c'était M. André Fallières, qui venait de prendre bénévolement du service, enfin un travailleur magnifique, à la tête expressive et noble, encadrée de cheveux blancs, que le même planton assura être le parent d'un grand poète, et c'était le charmant et généreux Georges Hugo, qui était là, en attendant sa nomination de sous-lieutenant. M. Viviani ne voulut pas voir plus avant ce soir là. Plus tard, M. Doumer devant qui on racontait cette légende souriait en homme qui supposait le gouvernement tout à fait rassuré.

Ministre d'État et membre du Comité de guerre pendant une partie des hostilités, M. Paul Doumer a fait preuve en 1925 de beaucoup de dévouement en acceptant d'être le ministre des Finances du cabinet Briand. En ce temps-là, la politique cartelliste installée depuis le mois de juin 1924 commençait de provoquer cette redoutable crise financière qui était carac-

térisée par le déficit et la chute du franc. M. Doumer, qui n'a jamais eu d'illusions sur le socialisme, savait dès cette époque que le seul moyen d'arrêter la descente de notre monnaie était le retour à la confiance et l'établissement des budgets rigoureux. Il ne dépendait pas de lui d'amener la Chambre cartelliste à une conception meilleure de son pouvoir, et on sait qu'elle ne se décida qu'en 1926 à accueillir M. Poincaré pour éviter une catastrophe. Du moins M. Doumer, comptable minutieux et sévère des deniers publics, eut le courage de révéler aux Chambres la vérité sur la situation de nos finances et de proposer des remèdes énergiques, des impôts de consommation, et des taxes qui ne furent pas acceptées. Mais jamais peut-être n'apparurent mieux qu'en ces temps difficiles et déjà oubliés le caractère méthodique et obstiné de M. Doumer, sa hardiesse tranquille pour dire ce qu'il croyait exact, son austérité que les circonstances autorisaient à être péremptoire et qui ne se contentait pas d'artifices provisoires et électoraux.

* * *

L'opinion parlementaire et l'opinion publique répartissent volontiers les hommes politiques qui marquent en deux catégories, les tribuns et les légistes. Les tribuns sont généralement du Midi, comme Gambetta, comme Jaurès. Les légistes sont du Nord, de l'Est ou de l'Ouest, mais au-dessus de la Loire, comme Waldeck-Rousseau et Ribot. Cette classification, qui est plutôt un classement, est simpliste. Elle ne tient pas compte de ce que des tribuns furent parfois des travailleurs, et de ce que des légistes furent très éloquents. Depuis M. Thiers, à qui exceptionnellement on reconnut à la fois l'art de bien dire et l'art de gouverner, il semble entendu par convention qu'un homme politique doit se ranger, qu'il le veuille ou non, parmi les orateurs ou parmi les travailleurs. La France applaudit avec chaleur les premiers, mais elle garde toujours de secrètes préférences pour les seconds. Ce qu'elle a respecté en M. Raymond Poincaré, c'est précisément son intelligence, sa culture et sa puissance de travail. Ce qu'elle a aimé en M. Doumergue, c'est la finesse méridionale enrichie par l'étude. Ce qu'elle aime en M. Paul Doumer, c'est la conscience et le labeur.

L'Assemblée nationale, en nommant M. Paul Doumer et

en écartant M. Aristide Briand, a été fidèle à la coutume. Elle avait un choix à faire, et elle était obligée de se décider après le tumulte d'une campagne retentissante, après une controverse passionnée. Des raisons nombreuses et profondes l'invitaient à se décider pour M. Doumer. C'est ce qu'elle a fait avec sang-froid et avec réflexion. Ainsi elle a suivi cet instinct mystérieux et fort qui est celui de la nation.

Il advient que la Chambre, assemblée plus mouvementée et plus hasardeuse, cède parfois à des entraînements, réserve des ovations à l'orateur qu'elle renversera trois semaines après, et se laisse séduire par les discours et les systèmes : elle a la fougue, la diversité, les passions de la jeunesse. Le Sénat a l'âge, l'expérience, le goût des solutions mesurées et prudentes, la sagesse qui préserve des aventures ; il veut de l'ordre et de l'équilibre ; il craint les changements trop brusques ; il se méfie des nouveautés et des risques. Quand les deux assemblées sont réunies et ont la charge de prendre une grande responsabilité, quand elles sentent leur liberté assurée par le scrutin secret, et qu'elles ont le réconfort de la solennité que leur confère leur exceptionnelle rencontre, alors elles ne sont plus dominées par les combinaisons, les calculs étroits des groupes, les mots d'ordre venus de l'extérieur. Ce n'est plus l'heure où elles se permettent d'être éblouies par l'éclat des météores qui passent. C'est le moment de la méditation et du recueillement. Toute la sagesse ancestrale monte à la surface, tout le fond des croyances françaises, tout le sens pratique et paysan, toute l'expérience, héritage des générations qui ont peiné, porté la faute des erreurs commises, réparé par de pénibles efforts les négligences et les blessures, connu les destinées inscrites dans l'histoire.

L'Assemblée nationale, comme tout le pays, a voulu que la magistrature suprême fût confiée à un homme ayant la correction, la probité, les vertus solides qu'elle apprécie et où elle voit une garantie de sagesse patriotique. Et c'est l'honneur de M. Paul Doumer d'avoir été jugé, par tout ce que l'on sait de son caractère, digne de représenter les préférences réfléchies d'une nation qui est réputée la plus frivole du monde, et qui sans ostentation n'a d'estime que pour le sérieux.

FIDUS.

PÉRIPÉTIE

QUAND, au printemps de 1889, Fernand Moitrinel revint de voyage de noces, il établit point par point l'emploi du temps conjugal, avec jours de réception, soirées de gala, de demi-gala, dîners de cérémonie, dîners intimes, etc...

— Tu auras l'obligeance, déclara-t-il à sa femme, d'avertir Grégoire Flé que son couvert sera toujours mis. Cela n'engage à rien. Grégoire a été mon camarade au collège, puis au régiment. Depuis, il s'est mis à écrire et il paraît même qu'il ne manque pas d'un certain talent; mais c'est un bohème qui s'est cru obligé d'adopter le genre artiste : il a sa pipe accrochée au ratelier d'un café littéraire; il s'habille plutôt nonchalamment; enfin, il a pris des habitudes déplorables et quand on n'est pas de son avis au sujet de celui-ci ou de celui-là, il tape du poing sur une table Louis XV, comme il taperait sur un guéridon de marbre couvert de bocks et de cafés-crème. Cela serait lui rendre service si nous l'invitons, que de le convier dans la plus stricte intimité. Et encore, je te conseille d'éviter avec lui les discussions politiques ou littéraires... La gastronomie, si tu veux : il peut parler cuisine pendant des heures, avec la compétence d'un pauvre type abreuvé de piquette et nourri d'arlequins...

Malheureusement, Grégoire Flé prit au pied de la lettre cette formule évasive : « Votre couvert sera toujours mis. » Il apparaissait, à intervalles rapprochés, obèse, hilare, le cheveu trop long et le pantalon trop court, embaumant le cognac et le tabac caporal, frémissant d'enthousiasme ou de fureur, la

boutonnière ornée d'une rosette qui semblait composée, tel le potage julienne, de divers légumes mélangés. Ses hurlements, ses paradoxes, ses manchettes sans boutons, sa franchise et son intolérance firent le plus déplorable effet dans quelques repas priés que donnèrent les Moitrinel.

— Réglons tout ça, mon vieux, lui glissa Fernand. Viens dîner chez nous, à la bonne franquette, le premier mardi de chaque mois. Ainsi tu ne risqueras plus de tomber sur des collègues à moi, des négociants qui ne t'intéressent guère...

— Pardon, rectifia Grégoire : tout m'intéresse. J'ai trouvé tes amis charmants; je suppose que, de mon côté, je ne leur ai pas déplu ?

— Ils t'ont trouvé délicieux, mais nous sommes égoïstes : nous préférons te garder pour nous...

Grégoire n'insista pas. Il soupçonnait, à tort, d'hostilité à son égard, la douce M^{me} Moitrinel qui avait obéi à ses parents, qui obéissait à son mari, qui devait, plus tard, obéir à sa fille unique, Claire. Le premier mardi de chaque mois, à sept heures, bien que le dîner ne fût guère servi avant huit heures et demie, Grégoire sonnait à la porte de son ami, de son seul ami, car il ne comptait que des camarades d'infortune, tout provisoires : les uns s'envolant vers de plus glorieuses destinées, les autres disparaissant dans cet abîme sans fond où les ex-poètes deviennent commerçants, fonctionnaires ou petits rentiers. C'était, cette occasion mensuelle, la seule que le pauvre homme eût de se frotter au luxe. Les observations qu'il puisait chez les Moitrinel lui servaient pour les romans que ce fantaisiste rédigeait avec la conscience résignée d'un bon comptable. Il notait la livrée des domestiques, la composition des menus, la richesse de l'argenterie, la couleur et le tissu des robes de M^{me} Moitrinel, etc...

Lui-même revêtait, pour ces circonstances, un complet noir qui avait la familiarité du veston, la solennité de la redingote et qui, éclairé par une petite cravate blanche, pouvait passer inaperçu dans une fête. Mais il restait toujours, ou à peu près, le seul convive. Le grand dîner mensuel avait lieu la veille, le premier lundi de chaque mois. Grégoire en lisait parfois le compte rendu dans les feuilles mondaines : on n'y voyait pas seulement des négociants, mais des ministres, et jusqu'à des

romanciers signalés à l'attention publique par leur originalité ou par leurs tirages. Néanmoins, il ne se plaignait pas : il bénéficiait, le mardi, de petits fours glacés et de primeurs délicates, reliefs du lundi soir. Il tenait, dans une large bergère, près de la cheminée, la place occupée, la veille, par un confrère retentissant. Enfin, on l'écoutait.

Et, surtout, il y avait Claire.

Le ménage Moitrinel s'enorgueillissait d'un hôtel à Paris, d'un château en Normandie, d'une villa sur la Côte d'Azur, de nombreux autos et d'une fille. Dans ses romans, Grégoire Flé montrait toujours laides les jeunes filles pourvues de dots considérables. Claire devait lui infliger un démenti : elle était ravissante. Un secret penchant pour le romantisme l'inclinait vers cet homme de lettres maladroît, mais fougueux, assez illettré, mais sincère et qui savait admirer. Ayant beaucoup ri de lui, — avec son père et sa mère, — quand elle était enfant, elle finit par prendre sa défense. De sept heures, où l'arrivée de Grégoire était signalée par un coup de cloche, à huit heures et demie où M. et M^{me} Moitrinel précédaient le maître d'hôtel annonçant « Madame est servie », Grégoire et Claire bavardaient de confiance. La petite obtint même de l'appeler parrain, car son propre parrain, choisi pour sa fortune et sa réputation, avait culbuté dans une faillite de genre frauduleux où il devait laisser tous ses titres, y compris celui-là. Quand Claire eut vingt ans, Grégoire, au cours de ces entrevues mensuelles, renonça à exposer ses propres projets et se contenta d'écouter sa filleule d'adoption. Il n'y mit aucune arrière-pensée littéraire. Il n'en fit pas, comme cela lui eût été facile, deux cent quatre-vingt-huit pages de confession d'une enfant de ce siècle. A peine glanait-il, çà et là, quelques renseignements sur le jeu à la mode, sur les danses d'actualité, la musique en vogue et la peinture au goût du jour. Claire collectionnait, dans sa bibliothèque personnelle, tous les livres de son parrain, reliés par elle-même, roses pour les tendres, noirs pour les farouches, bleus de ciel pour les printaniers, feuilles-mortes pour les automnaux. Sur les pages de garde s'épalaient des dédicaces en vers, d'une écriture savamment « gladiolée », comme s'expriment les manuels de graphologie. Elle possédait même, don de l'auteur, le manuscrit de *Parjure* (quarante mille lignes dramatiques) et du *Premier venu*, aimable saynète. Grégoire

avait renoncé à envoyer ses livres aux parents Moitrinel que toute cette prose encombraient et qui ne réclamèrent point.

Telle était la situation respective de ces personnages quand l'Amour apparut sous les traits du jeune Étienne Fournier, charmant, élégant, désinvolte, lustré, calamistré.

— Comment le trouvez-vous, parrain ? lui demanda Claire.

Et, sans attendre la réponse :

— N'est-ce pas qu'il est exquis ?

— Exquis ! approuva Grégoire.

De fait, ce jeune homme lui plaisait, qui ouvrait, aux discours de l'écrivain, encore plus orateur qu'écrivain, des yeux immenses où il y avait du respect, de l'étonnement, un peu de sommeil aussi, mais bien caché. Le parrain *in partibus* et les Moitrinel envisageaient, pour des raisons diverses, ce mariage avec satisfaction. Étienne était inscrit au barreau et se proposait de plaider quand il aurait maîtrisé une timidité assez paralysante ou quand on lui apporterait une cause sensationnelle. Enfin, il avait conquis un nom dans le rugby et sa famille était notable. Grégoire suivit donc avec attendrissement cette idylle dans le salon jusque-là glacial des Moitrinel. Il consentit de bon cœur à ne plus figurer qu'en tiers muet et bienveillant, de sept heures à huit heures et demie. Après le diner, Étienne proposait : « Je vous jette, M. Flé ? » Grégoire s'introduisait non sans peine dans une petite conduite intérieure que le jeune homme menait avec la rapidité de la foudre. Le trajet est assez long de la rue Michel-Ange au boulevard des Batignolles. Grégoire conseillait : « Ne causez pas trop quand vous êtes au volant. Il faut compter avec les autres fous. »

Vers onze heures et quart, pour achever la conversation commencée, il pénétrait, suivi de son jeune ami, dans le café où les habitués, armés d'invisibles carabines, s'évertuaient à casser les têtes de pipes promues illustres par les philistins.

Ce fut là qu'un soir, Étienne Fournier insinua :

— M. Flé, je voudrais vous demander un grand service, sous le sceau du secret le plus profond... Nous sommes tacitement fiancés, M^{lle} Claire et moi. Or, elle désire que je lui écrive chaque jour par l'intermédiaire d'une jeune veuve de nos amies qui lui apportera mes lettres. Je dois commencer

demain, mais, vous l'avouerez-je?... j'ai fait dix tentatives pitoyables... Je sais bien ce qu'il faudrait exprimer; seulement, je n'y arrive pas. Les pages que j'ai barbouillées peuvent se résumer en quatre mots : « Claire, je vous aime. »

— Insuffisant, opina Grégoire.

— C'est tout à fait mon avis : il faudrait qu'elle pût trouver dans mes lettres autre chose que ce que je lui dis. Pour parler, je ne crains personne. La plume en main, je suis concis jusqu'à la brutalité. Tirez-moi de là, M. Flé, je vous en supplie. Cela vous est si facile! Et Claire ignorera toujours que ces pages émanaient de vous...

— Promis! acquiesça Grégoire.

Et, tout de suite, il commanda :

— Léon, de quoi écrire!

Le garçon était, à la fois, revêché et familier. Il redoutait ce genre de commande dans un café où les consommateurs ne se contentent pas de rédiger des missives brèves, mais consignent des ébauches de pièces ou de films parlés, des nouvelles et des chapitres de romans.

— Je vous ferai observer, dit-il en apportant un buvard maigrement garni, que c'est nous qui payons le papier.

Grégoire lui coula un regard meurtrier :

— Je sais, dit-il; dispensez-vous de vos commentaires et servez-nous deux fines maison...

Ayant dit, tel un virtuose qui se prépare au délice musical, il se cala sur la banquette de moleskine, essaya la plume sur son ongle, rêva un instant, trempa la plume dans l'encrier et se mit au travail avec une sorte de délectation, travail aimable entre tous, désintéressé et voué non à une multitude gouailleuse, mais à un cœur sensible.

— Que cela ne soit pas trop bien, pour la vraisemblance! pria modestement Étienne.

— Cela sera ad-mi-ra-ble, signifia Grégoire. Laissez-moi faire et ne vous plaignez pas, — c'est le cas de le dire, — que la mariée soit trop belle!

Cette première lettre comprenait trois cent cinquante lignes. Commencée à onze heures vingt minutes, elle fut terminée à une heure, au moment où le patron du café donnait l'ordre d'éteindre l'électricité.

— Ne coupez pas trop en recopiant, conseilla Grégoire. Je

connais les femmes, mon cher ami; les plus fines ont les mêmes réflexes que les sottes : elles évaluent la sincérité de l'amour au poids du papier noirci. Ménagez quelques ratures pour que vous n'ayez pas l'air, non d'avoir copié, ce qui serait un désastre, mais même de vous être recopié...

Quelques jours plus tard, Grégoire arrivant chez les Moitinel, Claire le prit à part :

— Ah ! parrain, s'écria-t-elle ; j'ai reçu une lettre d'Étienne : un chef-d'œuvre ! J'en ai été bouleversée... Si vous voulez le fond de ma pensée, je crois que sa véritable vocation n'est pas au barreau qui est encombré, mais dans les Lettres...

— Qui le sont bien davantage ! Retiens ceci, mon enfant : il ne s'agit pas de briller, mais de durer. Sous le coup d'une émotion forte, un garçon cultivé peut écrire quelques pages magnifiques ; autre chose est d'inventer, de construire...

— Soit, murmura Claire. Maintenant, vous avez devant vous la filleule la plus embarrassée... En effet, c'est moi qui ai eu l'idée de cette correspondance. Je croyais recevoir des lettres gentilles, sans plus, auxquelles il me serait aisé de répondre... Mais à un chef-d'œuvre !... Que vais-je devenir ? Je sens que je trouverai des choses plates, bêtes, guindées... Ayez pitié de moi, parrain... Aidez-moi ! Venez dans mon studio : vous trouverez du papier glacé, des plumes d'oie et du porto...

Ainsi, Grégoire Flé fut mis en demeure de répondre à sa propre lettre. Ce jeu l'enivrait, d'ailleurs. Claire lui lut les trois cent cinquante lignes qu'Étienne avait impudemment signées.

— Vous avais-je menti ? questionna-t-elle. N'est-ce pas un chef-d'œuvre qui ne serait déplacé dans aucune anthologie du cœur ?

— Non, concéda Grégoire, tu n'avais pas exagéré, c'est bien un chef-d'œuvre. Je vais essayer que tu ne t'en montres pas trop indigne. J'ai cinquante minutes devant moi ; cela suffira.

Tout ce que l'infortuné romancier gardait en lui de sensibilité inemployée, il le consacra à ces lettres d'un jeune sportif et d'une fiancée de modèle courant. Quand on vint annoncer le dîner, il avait vidé une bouteille de Porto 1872, écrasé trois plumes et rédigé deux cents lignes palpitantes.

— Ne flânera-t-il pas une supercherie ? interrogea Claire qui lisait par-dessus l'épaule de son parrain.

— Aucun danger : je t'ai ménagé deux ou trois fautes d'orthographe, pas de ces énormes fautes qui s'évalent comme des flagues, mais des fautes minuscules, des fautes gentillettes, de celles qui attendrissent les hommes.... Il ne faut pas que tu sois supérieure à Étienne, pour la tranquillité de ton futur ménage...

— Pourrai-je ajouter un post-scriptum?...

— A aucun prix. Soit dit sans te froisser, ta prose ferait un contraste trop évident avec la mienne....

A partir de ce moment, M. et M^{me} Moitrinel furent surpris de la considération, de l'affection respectueuse dont les fiancés entouraient celui que M. Moitrinel appelait : « un romancier de troisième zone ». Les jeunes gens insistèrent même de telle sorte que Grégoire fut invité au premier dîner semi-officiel, avec des convives de marque. Il se tint, d'ailleurs, fort convenablement, sauf au cours d'une controverse sociale où il s'enflamma quelque peu et, après le dessert, quand il réclama à une jeune fille qui passait gracieusement les tasses : « un café-cognac, s'il vous plaît ! » Ces incidents furent tenus pour négligeables par Claire et par Étienne.

Tout était donc pour le mieux. Les fiancés et leur inspirateur nageaient dans l'azur, un azur si resplendissant qu'il parut bientôt fade à Grégoire. Ainsi un enfant du Nord, exilé en Afrique, appelle de tous ses vœux les nuages bienfaisants et l'aumône d'un peu de pluie....

On touche ici au point délicat de l'histoire, à la recherche ou plutôt à la déformation professionnelle. Après un mois de fiançailles, Claire gardait, dans un coffret de santal, un volume signé Étienne. De son côté, celui-ci bénéficiait d'un volume moins important, mais de dimension respectable, signé Claire. Les deux volumes émanaient de Grégoire Flé. Ils eussent pu avoir été écrits vers 1830. On y respirait le parfum de beaucoup de fleurs; on y entendait le ramage de beaucoup de petits oiseaux. Mais de vigilants censeurs ont si victorieusement lutté contre ces gracieux accessoires, les œuvres de ces dernières années les ont si bien écartés, qu'ils parurent tout neufs aux fiancés. La jeune fille était émue de recevoir d'un sportif de 1931 autre chose qu'un bref pneumatique de ce genre : « Darling, demain cinq heures, midget-golf, tendresses. » L'arrivée du paquet que constituait une missive signée Claire plongeait

Étienne dans une stupéfaction admirative. Ayant des craintes pour l'avenir, — Grégoire Flé ne serait pas toujours là, — il prévint sa fiancée :

— Quand nous serons mariés, comme nous ne nous séparerons jamais, je n'aurai plus d'occasion de vous écrire.

— Moi non plus ! se hâta d'approuver Claire, soulagée. Nous nous relirons, voilà tout.

Le calendrier portait : 15 septembre. Le mariage était fixé au 25 octobre. Ce fut alors qu'intervint la déformation professionnelle dont il est question plus haut. Grégoire Flé avait, sur la technique du roman, des idées très nettes et, comme la plupart de ses idées, intransigeantes. Il était de l'avis de cette dame qui disait : « Grâce aux livres et aux pièces, nous savons que le bonheur n'est pas de ce monde ». Il n'existait pas, selon lui, d'œuvre valable sans une catastrophe que les optimistes de son école placent au milieu du récit, ce qui leur permet de conclure à la satisfaction générale. Au cours de sa carrière, Grégoire avait souvent protesté contre les novateurs qui s'insurgent contre cette loi et refusent de couler leur pâte dans le moule à gaufres dont sont sortis tant de livres célèbres. Bref, il était pour la Péripétie. Un roman dénué de péripéties lui paraissait absurde et ennuyeux. Chacun de ses livres en comportait plusieurs. Il décida donc d'introduire la péripétie, l'utile, l'indispensable péripétie, dans le roman jusque-là banal de Claire et d'Étienne. Il jugeait l'instant choisi, car il se trouvait à court d'inspiration poétique, de serments et de tendres protestations. L'heure était venue du nuage. Il prévint Étienne :

— Vous m'avez suivi jusqu'à présent et vous ne vous en êtes pas mal trouvé. Votre fiancée a pour vous une sorte de vénération... Vous l'avez arrachée...

-- Pardon, c'est vous...

— Mettons : nous l'avons arrachée à son atmosphère médiocre. Quoi qu'il arrive, vos fiançailles auront été autre chose que celles de Moitrinel et de son épouse... Ce n'est pas tout ! Ne nous endormons pas sur nos lauriers... Quand on a été bercé par une musique fluide, on accueille avec joie un coup de cymbales, un appel de cuivres. Nous savons cela, nous autres romanciers. Le parfum des roses est toujours suave, mais il est divin quand on vient de respirer une vapeur de

souffre. Les jolies phrases que vous avez signées, celles que vous avez reçues ont établi entre vous la sécurité... Hélas! l'amour en meurt! Qu'on le veuille ou non, la jalousie doit intervenir. La jalousie va nous fournir notre péripétie. Suivez-moi bien : quand on aime, on donne toutes les preuves de l'amour, toutes, sans exception. La jalousie en est une. C'est ce que j'ai expliqué à la page 23 de *Vengeance*. Nous en sommes à ce stade. Attention, jeune homme : Claire est si délicieusement bercée qu'elle va s'endormir. Réveillons-la! Ainsi que je l'ai formulé dans ma comédie, *le Partage* : « On n'est vraiment sûr d'avoir un cœur que lorsque ce cœur vous a fait mal ».

— Vous voulez faire du mal à Clairette? interrogea Étienne, anxieux.

— Provisoirement et pour votre bien à tous deux. Notre roman a deux personnages. Hâtons-nous d'introduire le troisième! Je l'ai écrit sur un album, à Biarritz si mes souvenirs sont exacts : « Amour est féminin au pluriel, mais Ennui est invariable ». Vous pouvez vous fier à un spécialiste...

— Que dois-je faire?

— On vous a présenté l'autre soir chez les Moitrinel à une fort jolie brune?

— Oui : madame Zuyzertas.

— Le beau nom, pour le rôle que je lui destine! Balzac avait raison : il y a des noms prédestinés... Madame Zuyzertas... Profitons de cette Zuyzertas. Comme elle vous retenait un peu trop longtemps, Claire a donné des signes d'impatience. Dans votre lettre de ce jour, j'insérerai une dizaine de lignes à son sujet. Ne protestez pas Je trouverai une transition. Cela paraîtra naturel... Réveillez Claire ou vous êtes perdu. Suscitez sa colère. Provoquez même une brouille, pour lui faire connaître ensuite « la douceur trempée de larmes des réconciliations » (voir mon roman : *la Danseuse et le rémouleur*, page finale, dernière ligne).

— Je ferme les yeux et je me fie à vous ..

-- Vous me remercirez. Don Juan n'est don Juan que parce qu'il provoque l'incertitude...

Ainsi, Grégoire nous sa péripétie. Elle eut un succès complet. Convoqué par un message impérieux, il trouva Claire secouée de rage.

— A la bonne heure, lui dit-elle, je n'aurai pas été heureuse longtemps ! J'ai reçu aujourd'hui une lettre révoltante où ce monsieur a le front de m'entretenir d'une aventurière avec laquelle il flirte, une madame Zuyzertas qui a l'œil effaré, les pieds et jusqu'à la moustache de Charlot ! Car elle a une moustache, parrain, je vous le jure ! Il me cite un de ses mots. Enfin, je le devine hanté par cette horreur, au point qu'il lui a consacré quatorze lignes !

— Ce n'est pas grave, opina Grégoire, il t'en a consacré bien d'autres ; pourtant, il convient d'aviser. Tu n'as pas sous la main le nom d'un monsieur quelconque avec qui tu pourrais énerver ton fiancé ?

— Je n'ai que l'embarras du choix.

— Parfait !

— Robert Chancereuil, tenez.

— Un beau garçon ?

— Attendez, que je me souviene... Oui, très beau, il me semble. Il avait demandé ma main, mais comme il n'a pas le sou et qu'il passe sa vie dans les tripots, papa lui a ri au nez.

— Bravo ! Œil pour œil, dent pour dent !

— Quatorze lignes sur la Zuyzertas : vingt lignes au moins sur Robert Chancereuil, et tâchez de bien empoisonner Étienne, parrain, vous serez si gentil !

Désormais, et sans efforts d'imagination, le romancier tenait ce que l'on appelle en langage technique le « rebondissement » de cette histoire. Il éprouvait la joie du créateur de fictions, quand il a assuré, par la découverte d'un incident dramatique, l'intérêt de son ouvrage. Il rédigea pour sa filleule une missive cinglante, spirituelle, où M^{me} Zuyzertas était traitée de belle façon : « Vous voulez, écrivit-il, comme tous vos congénères, marquer votre supériorité. L'idiotie bien connue de M^{me} Z... vous rassure : que dis-je ? elle vous flatte ! Mon parrain a observé dans son exquise *Églé* : « Pour qu'une femme soit à la hauteur d'un homme, il convient qu'elle lui arrive à l'épaule ! » Je parle, bien entendu, au figuré, car, en réalité, cette personne vous dépasse de toute la tête et, auprès d'une géante, vous devez être assez ridicule ! J'avais, d'ailleurs, deviné que vous aviez quelque chose à vous reprocher en recevant ce matin, sans carte, sans indication de fleuriste, une rose sombre, couchée sur un lit d'ouate. J'ai compris ! Cette

rose-là, mon cher Étienne, porte un nom : le Remords. »

Suivait, — *in cauda venenum*, — le récit d'un goûter au cours duquel était apparu Chancereuil...

Étienne, bouleversé par ces lignes, appela à son secours le sauveur qui lui composa sur ce thème : « la rose n'était pas de moi » une épître également cinglante et spirituelle. « Cela se corse ! » pensait Grégoire en se frottant les mains. « Si je n'étais pas intervenu, ce couple tombait dans le piège des mariages bourgeois qui crèvent de sécurité comme un animal trop bien nourri crève de gras-fondure. »

— Elle se moque de moi ! se plaignait Étienne.

— Il mentait quand il disait : « Je t'aime ! », sanglotait Claire.

Et Grégoire, qui n'avait jamais eu de pièces représentées, connaissait la jubilation de l'auteur dramatique qui, caché dans l'ombre des coulisses, voit ses inventions vivre et palpiter sur la scène, grâce à de dociles artistes...

MAIS on ne saurait tout prévoir. Il advint que Claire et Étienne, simultanément, se passèrent de ses services, n'ayant besoin de personne pour se jeter à la tête Robert Chancereuil et M^{me} Zuyzertas, parmi des injures variées. Des pneumatiques brefs et véhéments, — qui émanaient cette fois des signataires, — furent échangés. On ne convoquait plus Grégoire. Comme il arrive aux génies, il était dépassé par sa création. Un télégramme de Moitrinel l'avertit même que le diner du premier mardi était reporté à la semaine suivante, — sans explication. Claire restait invisible et Étienne, au dire de son concierge, venait de partir pour l'Italie.

Au diner, parurent seuls M. et M^{me} Moitrinel, hermétiques et consternés.

— Claire ? s'inquiéta Grégoire.

— Souffrante, répondit laconiquement le père. Tu l'excuseras.

— Enfin, que se passe-t-il ? reprit le romancier.

— Des choses invraisemblables... Les fiançailles de Claire et d'Étienne sont rompues.

— Querelle d'amoureux ! J'arrangerai cela.

— Je t'en prie, ne sors pas des phrases toutes faites. Tu n'arrangeras rien, par la bonne raison que rien n'est plus

arrangeable : Étienne s'est, paraît-il, toqué d'une aventurière qui a dix ans de plus que lui. Je sens que tu vas t'écrier : « Pauvre Clairette ! » Ne la plains pas : cette imbécile entend, de son côté, épouser un certain Robert Chancereuil, sans métier, sans avenir, sans relations et sans fortune.

— Tout n'est pas dit.

— Vraiment ! Le jeune Fournier vient de partir pour Florence avec sa conquête et Claire parle de se tuer si nous lui refusons le Chancereuil. Voilà où nous en sommes !

— Eh bien ! murmura Grégoire, atterré.

— Étienne et Claire ! soupira Moitrinel... Eux qui se disaient affranchis... à la page... Ouiche ! Ils ne lisent pas... mais non, ils ne lisent jamais... S'ils lisaient, ça serait à croire qu'ils ont été influencés par la vieille littérature et la pire, la plus éculée, la plus dangereuse, celle qui cherche des abîmes pour y précipiter les personnages... la littérature à catastrophes...

— Péripétie !... murmura Grégoire d'une voix expirante.

Et pour la première fois, dans cette âme candide de vieil écrivain qui confondait la vie et le roman, les héros de livres et les êtres réels, — un doute se leva...

HENRI DUVERNOIS.

NOTES ET IMPRESSIONS

D'UN PRÉSIDENT A L'AUTRE

A VINCENNES

Sous un ciel chauffé à blanc, parmi les palmes étirées, l'escalier d'Angkor-Vat... Sur l'esplanade, entre les nagas sacrés, on découvre une ligne blanche et noire, les tabors marocains; en face les tirailleurs annamites, aux couleurs d'automne exaltées.

Arbres d'Asie, étendards jaunes et verts, parasols de mandarins, notables vêtus de soie rose, bleu nocturne ou... céleste, bassins où l'eau stagne déjà; et là-haut, sur les marches d'un gris mauve, qui montent, montent à l'infini, la foule bariolée d'Indochine. Le contre-soleil restitue à chaque ton sa valeur propre. Soie, tout n'est que soie multicolore : dignitaires d'Annam, paysannes du Haut-Tonkin, et tout en haut, près du ciel, près des portes d'or, ces bijoux vivants, ciselés dans l'or : les petites danseuses sacrées du roi du Cambodge.

Soudain, sur la droite, d'aigres musiques arabes frissonnent, le canon tonne, les sabres se dressent à hauteur des faces calcinées, et là-bas, à gauche, au pied du rouge palais de l'Afrique occidentale, tirailleurs noirs, Ouolofs, Mossis, Malinkés, Bambaras, Baoulés, s'immobilisent.

Une fanfare marocaine, des chevaux noirs, des chevaux blancs, cent cavaliers du désert, fringants et souples, noirs et blancs, comme l'Islam pathétique. Au milieu l'automobile présidentielle. Moins souriant qu'à l'ordinaire, semble-t-il, M. Doumergue inaugure l'Exposition coloniale; à ses côtés, le triomphateur silencieux, l'organisateur de cette pacifique vic-

toire, Lyautey l'Africain. Au ciel d'apothéose, parmi les nuées ensoleillées, les avions résonnent comme des cloches.

Parmi ces escadrons accourus du pays du Moghreb, entre tant de splendides épaves de civilisations millénaires, l'auto du chef de l'État détone un peu. On regrette la belle daumont du temps de Félix Faure, et les trotteurs anglo-arabes, pleins de feu, et Troude et Monjarret... Vraiment, en de telles circonstances, la machine moderne la mieux conçue, la plus perfectionnée, paraît décevante. Devant ces monuments décrits par Loti, parmi ces costumes splendides, ces coursiers rapides, semblables à ceux que peignit Delacroix, on regrette, — avec les dirigeants de la Société hippique, — que le chef de l'État n'ait pas au moins un attelage, capable de représenter honorablement ce trésor national, la race chevaline française.

De la porte Dorée au pavillon d'Indochine, de l'Indochine au musée des Colonies, l'escorte parcourt rapidement, trop rapidement, l'Exposition. Cependant, à l'aspect du magnifique escalier d'Angkor, le président Doumergue, auquel sa Nîmes natale donna le sens de la beauté monumentale, secoue le joug du protocole. Il n'a pu résister à cette vision de joie :

— Tant pis pour Chiappe ! s'est-il écrié, avec le plus pur accent d'Aigues-Vives...

Parce que de petites danseuses en or surgissaient en plein azur, parce que des soies incomparables palpitaient sur le décor du vieux temple, le chef de l'État français, de cet Empire français qui compte cent millions d'hommes, a modifié un instant le programme sacro-saint et revendiqué son droit de regarder, d'admirer de tous ses yeux...

Le cortège a repris sa marche. Voici la vieille cité soudanaise de Djenné, et les souks tunisiens, et le Maroc, dont l'entrée grandiose reproduit la célèbre porte de Bab Mansour à Meknès, et dont le palais copie celui de Marrakech, voici la coupole ovoïde et le haut minaret du pavillon de l'Algérie, la basilique romaine de Septime-Sévère, gloire de l'Italie, le Palais des Pays-Bas : un délicieux temple de briques et de pierres, perle de la Malaisie ; les États-Unis et la maison sacrée de Mount Vernon ; le Danemark, le Portugal, dont l'architecture rappelle les splendeurs de l'art manouélin, Belen et Cintra ; enfin le musée permanent des Colonies, où, depuis deux heures, deux mille invités s'écrasent,

Parmi tant de jolies robes féminines, dont certaines si bien portées par d'élégantes Antillaises, deux robes d'hommes fastueuses : la tunique jaune d'or de l'empereur d'Annam, la cape-magne en soie violette du Nonce pontifical.

L'heure des discours venue, avant que M. Doumergue ne déclare ouverte l'Exposition, parlant après le maréchal Lyautey, M. Jean de Castellane, le prince di Scalea, commissaire général d'Italie, M. Paul Reynaud, notre ministre des Colonies, rend tout d'abord hommage au Président de la République, « qui consacra le dernier acte de son fécond septennat à la pensée et à l'œuvre coloniales, et qui restera pour la France d'outremer un protecteur et un ami... »

A cet hommage parti du cœur, tous les assistants collaborent d'un seul geste, tout le monde est debout. Et ce geste a la ferveur d'un acte : il veut dire : « Restez parmi nous ! »

Mais doucement, le Président secoue la tête. « Grand père », comme l'appelait tout à l'heure un ouvrier, a retrouvé son bon sourire.

A VERSAILLES

Le joli mois de mai. Une jeune matinée tiède, lumineuse, odorante. Les marronniers du Bois ne seront jamais plus touffus. La Seine miroite au soleil qui vaporise les coteaux de Meudon. Comme il est de bonne heure, on roule encore aisément à travers la double haie des villas, pavoisées de glycines et de lilas... La vie semble belle et facile... Oui, mais n'y a-t-il pas un piège sous ces fleurs ? Cette journée radieuse pourrait bien devenir une « journée ». Maintenant chaque arbre de la route, chaque poteau télégraphique a son « papillon », son petit placard séditieux, que ne songent même pas à lacérer les gardes mobiles aux casques laqués qui, tous les cinquante pas, vous dévisagent. « Votez pour Briand, candidat de Malvy, de Blum et du nonce ! » portent ces placards qu'on a collés à même le bitume tout flambant neuf de la chaussée.

A mesure qu'on approche de la ville royale, un mot célèbre vous hante l'esprit : « La mobilisation n'est pas la guerre... » Évidemment, ce n'est pas encore la guerre. Mais quelle mobilisation ! Colonnes d'infanterie en tenue de campagne, escadrons de dragons et de cuirassiers prêts à charger, essaims

d'avions bourdonnant au ras du sol et fouillant le terrain, saucisse où, à la veille de l'heure H, guette l'observateur.

Dans la Cour d'honneur, emplâtrées et encagées dans des liteaux, les fameuses statues portant des noms illustres : Bayard, Turenne, Condé, Tourville.... Seul, Richelieu est à l'air libre et assiste, dédaigneux, aux petites combinaisons électorales qui vont doter la France d'un nouveau souverain. A ses pieds, des escadrons font le carrousel, des compagnies casquées d'azur forment la tête de porc; vers dix heures, les façades incurvées des écuries de Mansart, peuplées de cavaliers et d'artilleurs, semblent, à contre-soleil, baigner dans un halo bleu.

Craint-on pour le Congrès ? Des bataillons s'engouffrent sournoisement dans les pavillons construits par Gabriel.

Prévoit-on une séance de nuit ? Dans la Cour d'honneur, parmi les autos qui arborent la pancarte tricolore, voici qu'on plante de lamentables lumignons qui, le soir venu, ne donneront aucune lumière. Quand il eût été si simple de demander à l'aviation ses projecteurs !

Soleil de plomb; plus un souffle d'air; le temps tourne à l'orage; à gauche, voici la cour des Princes : nos princes, aujourd'hui, ce sont MM. les sénateurs et les députés. Eux seuls ont le droit d'y pénétrer; mais, il est heureusement d'autres entrées. Entrons. A cette heure matinale, ce coin du palais est encore bien paisible. Dans les galeries de la République et de l'Empire, entre le *Pont de Lodi* et la *Veillée d'Austerlitz*, on a entassé les chaises dorées, au capiton cramoisi, qui encombrement, depuis le consulat de M. Grévy, toutes nos réceptions officielles. Au Secrétariat général de la Questure, on dispose sur les tables les jeux de cartes postales, timbrées de l'Assemblée nationale, si recherchées des amateurs; un célèbre glacier, dont l'immense voiture demeurera, tout ce jour, dans la Cour d'honneur, en plein soleil, assure le ravitaillement de la buvette. Glissons-nous derrière les huisseries aux parements d'or et d'amarante. La salle du Congrès est vide, silencieuse. Des flots de poussière dansent dans les rayons de soleil; du vert, du rouge, ces deux complémentaires législatives. Cette salle qui date de l'Ordre moral et qui vit Gambetta saluer le « Libérateur du territoire », garde une certaine solennité guindée, poudreuse. A droite de la tribune, l'urne verte, pansue, obèse, capable de contenir près d'un millier de suffrages.

Cela sent furieusement le mois, l'enfermé. On voudrait pouvoir gagner tout de suite l'air libre, les jardins, la Cité des Eaux; mais celle-ci nous est aujourd'hui interdite. Tous ici, nous sommes aujourd'hui plus ou moins les captifs du suffrage universel.

De la galerie des Bustes s'élève enfin une rumeur : le groupe socialiste vient de se réunir. M. Léon Blum a quelque mal à imposer aux anciens guesdistes la candidature Briand; à l'issue de cette parlote, plusieurs S.F.I.O. vont prendre l'apéritif à la taverne Muller :

— Dommage que Boncour ne soit pas là! dit l'un d'eux, en désignant, dans un angle, le portrait de Maximilien et l'inscription que voici : « A cette place s'asseyait Robespierre, habitué du café Amaury, en 1789. »

M. Paul-Boncour fait décidément bande à part. On ne le retrouvera même pas au *Chien qui fume*, petit cabaret, vieux d'un siècle, où les socialistes ont eu la bonne idée de commander leur repas. A quelques pas des Halles également, la mère Pillou, que lança M. André Salmon, nourrit la presse. Les élégants, les élégantes, attablés aux Réservoirs, devant le saumon et la poularde (si l'on peut dire) traditionnels, ne feront pas meilleure chère.

Au Trianon, un seul service. Encadrée par MM. Caillaux et Piétri, la comtesse de Noailles entonne un hymne en l'honneur d'*Aristide*. M^{me} Louise Weiss et la comtesse de Fels ne sont pas moins briandistes... Si les femmes avaient le droit de vote, nul doute que la présidence de la République irait au ministre des Affaires étrangères. En attendant mieux, M. Henry Chéron, notre « Gambetta normand », comme on dit là-bas, du côté de Caen, préside une vaste table et tempête contre les huissiers qui empêchèrent M^{me} Chéron de monter aux Invalides dans le train de MM. les membres de l'Assemblée nationale.

Le Tout Paris des premières voisine avec le « gratin » parlementaire. M. Sacha Guitry et M. André Brulé paraissent bien plus solennels que MM. Léon Bérard et Paul Reynaud. Le docteur Voronoff a un furieux appétit. M. Loucheur fait des pointages, aligne des chiffres et jongle avec, comme Rastelli avec ses boules. « Il ne pouvait pas ne pas se présenter! » assure M. Albert Sarraut, et l'on pense bien que le sénateur de l'Aude ne parle point de M. Doumer.

Ce n'est pas encore Genève, mais c'est presque Deauville. Quelle polinière que ces Trianons où la marquise de Crussol, la princesse Lucien Murat et M^{lle} Vacaresco, M. Bailby, M. Citroën et M^{me} Mary Marquet, donnent la réplique aux maharajahs de Kapurthala et d'Indore, à M^{me} Madeleine Lély, à M^{me} Cora Laparcerie. Un silence. M^{me} Yvonne Printemps se lève. Va-t-elle chanter un couplet ? Mais non, c'est pour mieux voir passer M. Millerand.

Aux Réservoirs, on a dû organiser deux services. Dans le salon de la presse anglo-américaine, M. Pierre Benoit dénonce les périls de l'*Anschluss* à M. Francis de Croisset, lequel, affirmet-on, songe à donner un pendant à ses *Précieuses de Genève* : les *Belles de Versailles*.

M. René Benjamin aiguise ses griffes, tandis qu'à l'accoutumée, M. Pierre Veber, lui, se montre plein de rondeur ; M. Henry Bordeaux croise M^{lle} Joséphine Baker qui lui sourit de toutes ses dents ; le général Messimy fait face au comte de Castellane, lequel préside, — il va de soi, — la table du Conseil municipal : « Briand passera au premier tour, assure M. Jean de Castellane... » Près de sa charmante femme, — bleu lavande et bleu pastel, et une si grande capeline bleue, — M. Jacques Stern. Autre jongleur de chiffres, ce technicien établit comme quoi le ministre des Affaires étrangères sera élu, au premier tour, par 432 voix, pas une de moins, pas une de plus :

— Mon groupe, les républicains de gauche, a entendu mon appel... C'est une affaire réglée.

Le marquis d'Andigné ne partage pas cette assurance.

— Ces calculateurs, dit l'ancien président du Conseil municipal, n'oublient qu'une chose : le vote secret !

Trianon a M. Osuski, le ministre de Tchécoslovaquie ; les Réservoirs ont l'ambassadeur des États-Unis, M. Walter Edge, et le ministre de Danemark. M. de Monzie et M. de Jouvenel s'entretiennent de « destins hors série » ; le prince de Polignac est l'hôte de M^{me} Paul Dupuy. M. Louis Barthou parle de l'élection de Deschanel ; M^{lle} Parisys ne fut jamais plus blonde.

Là-bas, cependant, sur la place d'Armes, où l'on vient de mettre en batterie deux pompes à incendie, la foule s'amasse, goguenarde, anxieuse, brûlée de soleil. Dans les somptueuses limousines, les chauffeurs, en attendant le patron, continuent

leur manille. Il est temps de gagner, par la grille des Réservoirs, la cour d'honneur.

En dépit du service d'ordre, un grand tapage y règne. Une nuée de photographes assaillent M. Le Pévédic, le député du Morbihan, qui arbore bravement, au pied de Louis XIV, son costume breton. M. Le Pévédic arrive de Trianon, non pas de Trianon-Palace, mais du Trianon de Marie-Antoinette. Un gardien lui a fait visiter la laiterie, chère à la reine infortunée. Seule l'arrivée de M. Chéron arrache à ses persécuteurs l'infortuné représentant du peuple celtique.

De face, de trois quarts, de profil, l'ancien Garde des sceaux, drapé dans une jaquette vieux style, s'offre complaisamment à l'objectif; mais à la fin, il doit jouer des coudes :

— Voyons, mes amis, vous n'êtes pas raisonnables! Il faut bien laisser quelque chose à Renaudel...

Cet argument a désarmé les plus acharnés photographes. Ne savait-on pas que, dès le matin, M. Renaudel avait exhibé dans la cour des Princes un étonnant petit appareil de prises de vues cinématographiques? Tout à l'heure, dans l'hémicycle, au plus fort de la bataille entre communistes et socialistes, on verra, non sans stupeur, le député du Var *tourner* ce film comique où ne manque que Charlot. Ainsi M. Renaudel, non content de livrer aux feuilles publiques les secrets de la Commission d'enquête, transforme maintenant en actualités cinématographiques les épisodes de l'élection présidentielle.

Dans la rue Gambetta, la foule la plus élégante s'écrase au soleil. Des princesses, des duchesses, des femmes de ministres, des immortels font la queue pour gagner bien péniblement les tribunes déjà presque combles.

Sous l'immense verrière du plafond qui réverbère le soleil, ces corbeilles toutes fleuries de jolies femmes enchantent le regard... Les voici de nouveau, les belles convives des Réservoirs et du Trianon, et avec elles, combien d'autres!... Cravates d'hermine, renards argentés, traînent en dépit des huissiers sur le rebord de peluche grenat... La chaleur est si forte, si pénible, que la vue de ces toilettes légères, de ces crêpes de Chine, de ces mousselines de soie vertes, roses, bleues, blanches et noires; a quelque chose de rafraîchissant.

On connaît l'attrait du jeu pour les femmes. Une élection

présidentielle, quel jeu de hasard ! Comme on conçoit qu'on essaye à Versailles les robes d'Auteuil et de Longchamp ! Aussi, que de beaux cous tendus anxieusement vers les portes somnées de cartels ridicules, surmontées de deux tapisseries de Le Brun, l'*Air* et l'*Eau*, qui encadrent une méchante peinture, représentant les États généraux.

2 heures moins 10. — Devant les belles de Versailles, muettes d'angoisse, nos honorables s'agitent et pépient comme serins en cage. De toute évidence, et cela apparaîtra de plus en plus au cours de cette longue séance, il y a divorce entre les tribunes et l'hémicycle. Celles-ci pourraient donner des leçons de convenance et de dignité à celui-là.

2 heures moins 5. — Le président de l'Assemblée nationale fait son entrée; immense ovation; le centre et la droite applaudissent vigoureusement : « Il est élu ! » constate un vieux routier de la presse parlementaire.

D'un pas décidé, M. Paul Doumer gravit les degrés qui mènent au fauteuil présidentiel. Droit dans son frac, droit jusqu'à la raideur, M. Doumer étale une barbe « à la politique », d'une blancheur immaculée sur la blancheur du plastron : « Un Carnot peint en blanc ! » crie un loustic. Le haut fauteuil, capitonné de cuir vert, M. Paul Doumer le dédaigne. Durant plus d'une heure d'horloge, il demeurera debout, sans un geste, surveillant l'Assemblée de ses yeux plissés.

La démarche feutrée, l'allure de fauve assoupi qui va se pelotonner à son banc avant de se détendre et de bondir, M. Briand, à son tour, fait son entrée qui passe presque inaperçue. Tout à l'heure, il se retournera un instant vers la tribune diplomatique où règne l'élégant comte Manzoni; et l'on découvrira avec surprise un visage reposé, des yeux de vague au soleil, des pommettes rosées, faisant contraste avec les maxillaires de carnassier et la chevelure touffue, étrange, couleur de renard bleu.

Coup de sonnette. Un voile de silence. Le président lit le décret convoquant l'Assemblée nationale; et soudain, une clameur à l'extrême pointe de la Montagne; un homme rouge émerge : le pâtissier Duclos, communiste, qui réclame la parole. Un questeur aux poings solides, M. Barthe, escalade

les gradins, bâillonne l'interrupteur, met knock-out le camarade Marty. Comment un S. F. I. O. de Lunel put passer ainsi à tabac les dix représentants des Soviets, devenus soudain doux comme des moutons, ce ne fut pas un mince sujet d'étonnement. Mais cette journée nous réservait d'autres surprises.

2 heures 7. — On tire au sort la lettre par laquelle commencera le vote : « L1 » annonce M. Doumer.

M. Laboulbène, sénateur d'Agen, ouvre le feu... A la tribune, M. Sari, député de la Corse, veille sur l'urne.

Les vieux enfants s'amuse. Le centre applaudit M. Laval, l'extrême-gauche hue M. Maginot ; les cheveux de M. Mandel, encore plus criblé de sarcasmes, sont aussi gommés que ceux de Joséphine Baker. M. Marin soulève des : hous ! à n'en plus finir ; M. Millerand passe dans le silence ; les cheveux calamistrés, avec la mine du bon élève qui pourrait bien décrocher le prix d'honneur, M. Painlevé recueille un joli succès.

2 heures trente. — M. Briand s'est éclipsé. Est-ce pour ne pas entendre M. Franklin-Bouillon qui, avec de grands gestes, tente de convertir MM. Candace et Albert Sarraut ? Tâche difficile.

Deux nobles infortunes viennent à passer. Deux huissiers guident deux députés dont la guerre a crevé les yeux. La droite applaudit M. Scapini, la gauche M. Thébaud. La France les applaudit tous les deux.

Les quatre-vingt-trois ans de M. Sibille lui valent une longue ovation. M. Tardieu est acclamé ; M. Thomson obtient, lui aussi, un beau succès. M. Léon Blum est hué et applaudi ; les socialistes acclament tout ensemble M. Bouisson et M. Bracke.

L'huissier appelle :

— M. Briand (Aristide).

Cette fois, l'ovation semble devoir surpasser celle qu'on réserva à M. Doumer. Extrême-gauche, gauche, centre, droite, on applaudit un peu partout. Oui, mais cette ovation est mal groupée, mal disciplinée, et, à cause de cela sans doute, paraît peu profonde, s'éteint comme une flamme trop vive.

M. Caillaux passe, inaperçu. Le Cartel bat des mains quand vote M. Chautemps. M. Chéron a sa part égale de lazzis et de bravos. Le beau noir vernissé de M. Diagne, les bajoues roses et importantes du chanoine Desgranges, socialiste chrétien,

A trois heures trente-cinq, M. Doumer glisse à M. Sari son bulletin de vote.

Le député Gaumet constate à la tribune qu'il a oublié de prendre un bulletin. Tempête de rires. Il votera au « ré-appel ».

A quatre heures moins un quart, le ré-appel. Avec sa barbe d'étudiant, M. Paul Laffont a l'air de jouer *la Vie de Bohème*; M. Eugène Lautier, qui somnolait lors du premier appel, apparaît au milieu de bruits contradictoires.

4 heures 5. — Le vote prend fin. « Vivent les Soviets ! » braillent les dix communistes... Dans la galerie des Bustes, où melons et feutres coiffent Vauban et Maurice de Saxe, Masséna et Beurnonville, c'est un hourvari, et, dès qu'arrive le résultat d'une « table », une lutte à main plate.

— Briand a la majorité ! affirme M. Candace.

— Briand est battu ! riposte M. Louis Latzarus. Tardieu et lui lancent la candidature Laval.

Mais, dans un remous, le président du Conseil se fraye un chemin, vient aux journalistes et affirme qu'en aucun cas, il ne sera candidat. Puis soudain une grande rumeur. Contre toute prévision, M. Aristide Briand n'a obtenu que 401 voix contre 442 à M. Paul Doumer. Sept voix de plus et le président du Sénat était élu au premier tour.

5 heures moins 10. — L'hémicycle est, cette fois, au grand complet. Beautés du scrutin secret. A l'extrême gauche, à gauche, au centre, chacun dévisage son voisin et l'accuse *in petto* de trahison.

Lassé, pâli, M. Briand reparait entre MM. Laval et Léon Bérard; tandis que M. Painlevé cause chiffres avec le ministre des Affaires étrangères qui ne peut le suivre, on voit la main douillette de M. Briand tapoter dans le dos de M. Pierre Laval. Seul signe de nervosité apparente.

Le reste n'a plus le même intérêt. M. Herriot tonitruue pour demander une suspension. Comme le vice-président de l'Assemblée, M. Fernand Rabier, qui occupe maintenant le siège présidentiel, parle de procéder au vote, une immense tempête se déchaîne à gauche. Les socialistes crient : « Vive la paix ! » avec la dernière violence... Deux cents pupitres claquent sans répit. Il faut bien suspendre.

Maintenant, de nouveau l'on vote. A sept heures trente, tandis que M. Paul Doumer, toujours en habit, dépose son

bulletin dans l'urne, le soleil couchant embrase les portes de l'hémicycle, empourpre les rideaux derrière lesquels on voit les députés passer comme des ombres.

Le banc réservé aux ministres évoque certaine planche terrible de Daumier. Le nez béarnais de M. Léon Bérard rappelle, avec plus de grâces athéniennes, le nez languedocien de M. Guizot, et la blague parisienne de M. Paul Reynaud la gouaille marseillaise du jeune M. Thiers.

A sept heures cinquante-cinq, le vote est clos; une demi-heure plus tard, dans un silence pesant, M. Rabier annonce que M. Paul Doumer a obtenu 504 voix et M. Pierre Marraud, 334. La droite, le centre font une ovation enthousiaste au nouveau Président. « Les Soviets! Les Soviets! » réclament encore les dix communistes: mais un chœur immense s'élève, *l'Internationale* que socialistes et communistes, pour une fois d'accord, chantent ensemble. Les radicaux socialistes font entendre des « hous! » auxquels droite et centre répondent par *la Marseillaise*. Une fois de plus, M. Fernand Rabier lève la séance dans le tumulte.

Vers le salon Marengo, vers le « salon du Sacre », c'est une ruée de parlementaires. Minute solennelle et mélancolique. Un seul écrivain a pu atteindre jusque-là. A quelques pas du *Bonaparte traversant les Alpes*, l'historien du Consulat, M. Louis Madelin, assiste à la cérémonie de l'investiture.

Entre les rideaux de lampas cramoisi, les lambris blanc et or, les voix du Président du Conseil et du Président de la République s'élèvent... Les mots sacramentels: « En dehors et au-dessus des partis » rappellent qu'il n'y a plus ni vainqueurs ni vaincus. M. de Fouquières, directeur du protocole, s'empare de M. Doumer. A dater de maintenant, celui-ci n'est plus un homme libre.

Les bleuets forment la haie, dans la Galerie des Bustes, présentent l'arme comme aux jours de la vieille monarchie, les tambours battent aux champs... Un nouveau chef d'État s'enfonce dans la nuit, que déchirent les éclairs du magnésium et les clameurs sans fin de « Vive Doumer! Vive Briand! »

RAYMOND ESCHOLIER.

VISIONS ROMAINES

OUVRIERS ET PATRONS AU VATICAN

En chemin de fer, mardi 12 mai.

Les pèlerinages de la *France du Travail* sont restés dans toutes les mémoires romaines. Il y a quarante ans, Léon Harmel, grand patron ami d'un grand pape, mystique et réaliste comme lui, amenait vers la Ville éternelle des caravanes immenses où quinze, vingt, trente mille ouvriers venaient vénérer le visage et le geste de ce Pontife qui était vraiment un « faiseur de ponts », mais aussi un faiseur de routes, un découvreur d'horizon. Et l'éloquence d'un Albert de Mun célébrait, avec quels accents ! ces premières aubes de la toute jeune Encyclique qui opposait aux violences ruineuses des révolutions, — *Rerum novarum*, — les principes éternels de l'Eglise, demandant à tous les éléments du travail la justice et la paix.

Quarante ans ont passé et, après les deuils de la guerre, après les convulsions sociales qui ont bouleversé tant de pays, la doctrine que rappela Léon XIII a montré partout sa fécondité. Conventions, traités de commerce, arrangements internationaux s'en sont inspirés à l'envi. Aussi, de toutes parts, les catholiques ont-ils accepté avec joie le rendez-vous que leur donnait, à Rome même, le troisième successeur de Léon XIII. Mais en France, pays des Harmel, des Albert de Mun, des Henri Lorin, des Georges Goyau, la voix du Pape a éveillé peut-être de plus profondes résonances. Aussi, dès que M. Delcourt-Haillot, président du *Centre catholique*, M. Zamanski, président de la *Confédération des patrons catholiques*, M. Liouville, président de l'*Union sociale d'Ingénieurs catholiques*, M. Gaston

Tessier, secrétaire général de la *Confédération des Travailleurs chrétiens*, ont eu répercuté l'appel de leur Père commun, près de deux mille travailleurs de tous ordres, nonobstant les difficultés matérielles, lui ont répondu avec enthousiasme. Comme il y a quarante ans, la *France du Travail* s'est remise en route pour Rome et c'est pourquoi ce soir, dans la brume violette de la nuit qui tombe, nous roulons entre les vignes légères des Alpes piémontaises, salués par le tintement clair des cloches qui carillonnent l'*Ave Maria*.

Nous ne sommes pas seuls du reste. Au même moment, par toutes les autres frontières, s'effectue le même pieux envahissement de la terre italique. Les Allemands larges et roses, dont les bataillons disciplinés sont conduits par de robustes chapelains en soutanelle, les Belges cordiaux, joviaux, exubérants « à l'instar » de nos gens du Midi, les Espagnols plus réservés que jamais, les Tchèques précis et méthodiques, les Polonais qui portent le rêve en leurs yeux de pervenche, les Canadiens tranquilles et les Anglo-saxons plus tranquilles encore, tous entrent en Italie par Gênes ou par Trieste, par le Cenis, le Simplon, le Brenner... Quarante-trois pèlerinages et vingt-trois nations sont représentés. Ce soir, dans les hôtels et les couvents de Rome, c'est l'univers au complet qui prendra ses quartiers.

Rome, mercredi 13 mai.

Les quartiers sont fort bons, mais le lit nous retiendra peu. Même si le tintamarre effroyable des cornes et des trompes ne nous éveillait dès quatre heures, comment résister à la voix du ciel de Rome, des souvenirs familiers qui nous appellent comme de vieux amis, des solennités qui se préparent pour le grand événement?

La France, ~~sa~~ le sait, a reçu en partage la catacombe de Saint-Sébastien et l'on se rappelle le bel effort de Mgr Batiffol et des *Amis des catacombes romaines* pour que notre pays en poussât activement les travaux. Aussi, après une messe de communion à la basilique souterraine de Domitille et la visite de la catacombe de saint Calixte, les pèlerins français se sont-ils rendus à « leur catacombe », où M. Cheramy, prêtre de Saint-Sulpice (à qui l'on doit, d'ailleurs, d'excellentes études sur ces fouilles), voulut bien leur servir de guide : parole experte

entre toutes, simple et homilétique (selon les meilleures traditions de M. Olier), et qui, en quelques mots réchauffés de tendresse et de zèle, sut évoquer la vie et la mort, également héroïques, de nos pères dans la foi.

L'ambassade de France près le Saint-Siège voulut clore cette journée liminaire. Elle le fit, comme ont accoutumé l'ambassadeur et la vicomtesse de Fontenay, magnifiquement. Un dîner d'apparat réunit vingt-cinq Romains et vingt-cinq Français. Le cardinal Pacelli, secrétaire d'État, et le cardinal Cerretti, ancien nonce de France, faisaient vis-à-vis aux cardinaux Maurin, archevêque de Lyon, protecteur de la *France du Travail*, et Liénart, évêque de Lille, — le plus jeune des cardinaux : *last, but not least*. Le gouverneur de la Cité du Vatican, S. Exc. M. Serafini, complétait cette tétrarchie cardinalice, et la grâce des hôtes paraît les solennités protocolaires d'un charme très noble et très prenant à la fois. Il n'y a point, à le redire, de vanité mondaine (car c'est à Rome que l'on reviendrait peut-être le mieux de toutes les vanités, sacrées ou profanes); mais je ne crois pas qu'un Français ayant le « sens international », au spectacle de la belle place que la France a reprise à Rome (et qui est la sienne), ne se fût senti touché de ce retour en dignité de son pays.

Jeu*di* 14 mai.

Si nous avions perdu de vue que ce jeudi est le jeudi de l'Ascension, jour férié en Italie, les cloches de toutes les églises, sonnant en volée, se chargeraient de nous le rappeler. Mais cette journée privilégiée n'aura rien d'une journée de repos, car, du matin jusqu'au soir, nous resterons sous le harnois, c'est-à-dire en habit et cravate blanche. C'est un étrange souci que de prendre garde, pendant douze heures, à ne pas casser son plastron...

Saint-Jean de Latran, où débute la journée, est, comme le rappelait le cardinal Gasparri à M. Mussolini le jour de la signature des accords de Latran, « la cathédrale du Pape ». Mais de grands souvenirs léonins s'y attachent aussi, puisque c'est dans l'un de ses *cortili* que se dresse, toute blanche sur le ciel bleu de Rome, la statue de l'Ouvrier chrétien. C'est un symbole que cette statue et peut-être qu'à sa facture il y paraît un peu... Mais pour des dizaines de millions de catholiques

voués à l'apostolat social par l'impulsion du génie de Léon XIII, elle incarne tant d'efforts, de tribulations, d'épreuves, — de succès aussi, — qu'ils ne voient plus en elle que la beauté du thème. Et quand, après la messe pontificale où les vingt-trois nations du pèlerinage international sont présentes au grand complet, les chefs de groupes s'approchent de la statue blanche, une couronne dans les bras, le silence de la ferveur, puis la vague de l'enthousiasme déchainé, soulagent leurs cœurs trop lourdement remplis.

Nous n'avons que le temps d'avaloir notre déjeuner, et déjà nous voilà en taxi pour gagner le Vatican. O *carrozzelle* des vieux Romains, où êtes-vous? Mais du moins, dans la rue de 1931, on va vite. Les trams ont été supprimés et remplacés par des omnibus automobiles, larges et confortables, qui brillent de toutes leurs glaces et de tous leurs nickels. Aux croisements, les agents, vêtus de noir, chaussés de noir, bottés de noir, participant du maître d'hôtel et du dieu mythologique, gouvernent l'impétuosité des voitures par des gestes amples, harmonieux et souverains. Dans plusieurs endroits, il existe même des passages cloutés... Enfin, grâce à toutes ces puissances urbanistes et mystiques, en quelques minutes nous sommes au Vatican.

Par la Porte de Bronze qui (depuis la Conciliation) s'ouvre largement, nos brigades françaises s'avancent devant les Suisses de Michel-Ange et se distribuent avec ordre le long des rampes aménagées par Benoît XV. La voix claire et la haute taille de notre compatriote, M. Joseph Zamanski, dominant aisément la situation, comme le faisaient sans doute celles de ses ancêtres, dans la plaine polonaise, quand il s'agissait d'élire Henri, Stanislas ou Casimir...

En bon ordre, la petite armée monte aux salles d'audience. Il est deux heures, quand des applaudissements dans la galerie annoncent l'arrivée du Pape. Mgr Caccia, le maître de chambre, se profile dans la porte et, entouré de gardes-nobles et de camériers, suivi des grands manteaux rouges ou violets, le Pape fait son entrée.

Pie XI n'a pas très sensiblement changé. Dans la soutane de laine blanche (ou plus exactement écru), il a toujours la même stature courte et puissante, un peu plus large peut-être que par le passé, mais sa démarche reste aisée et vive. Les

cheveux, sous la large calotte de moire blanche, offrent toujours ce roux vénitien à reflets noirs qui se rencontre souvent chez les Italiens du nord. Les traits ne sont pas altérés non plus : même front vaste et volontaire, même menton tenace, même regard attentif, tranquille et résolu ; à peine si les rides ont plissé plus fortement, aux yeux, au coin des lèvres, ce visage de parchemin mat : Pie XI, comme certains septuagénaires, comme beaucoup de Papes, semble maintenant ramassé, fermé, imperméable au temps. Ses soixante-quatorze ans (c'est la jeunesse maintenant) permettent fort bien d'imaginer ses quatre-vingt-quatre ans, ou ses quatre-vingt-quatorze, ou la suite...

Pie XI est demeuré fidèle à ses habitudes de méthode et d'information minutieuse. Avec bienveillance à coup sûr, et le large saphir de l'anneau tendu au baiser, mais sans oublier comme sans hâte, il demande des renseignements presque sur chaque groupe et chaque personne, qu'il « feuillette » les uns après les autres, — avec le même soin que, ce soir, avant de diner, dans sa bibliothèque privée, jusqu'à dix ou onze heures, il dépouillera les dossiers du monde.

Maints cadeaux sont là, alignés sur une table, présents de l'industrie ou du commerce français. Une très belle croix d'épis mûrs, attachés par un ruban tricolore, domine cet ensemble et rappelle avec grâce la fécondité traditionnelle de notre sol.

Mais toute la France est ici présente, non seulement la « France du Travail », mais encore la « France de la Prière », la « France de Rome » aussi. Près du cardinal Maurin et du cardinal Liénart, on aperçoit le large rabat, bien visible, de l'évêque de Strasbourg, le jeune et fin visage de l'auxiliaire de Trois-Rivières, au Canada français, Mgr Comtois, le visage limpide de Mgr Vanneufville, le regard vif, rapide et comme agissant de Mgr Fontenelle (à qui le pèlerinage, ainsi qu'à M. Fourmond, devra tant), la barbe tout orientale de deux savants prélats, tournés en effet vers l'Orient : Mgr d'Herbigny, président de l'Institut pontifical oriental, et Mgr Tisserant, éthiopisant, collaborateur et maintenant successeur de Mgr Ratti à la Vaticane. Et voici Mgr Boudinhon, recteur de Saint-Louis, la finesse et la pénétration faites homme ! Et le cher Mgr Hertzog, qui préside à la Procure Saint-Sulpice, — où trône

maintenant un éclatant portrait du Supérieur général, *alias* cardinal Verdier ! Et le P. Berthet, qui justifie si pleinement la confiance du Pape à la tête du Séminaire français ! Et le Très Révérend Père Gillet ! Ce nom seul... J'en oublie bien certainement. Puisse du moins cette énumération, non exhaustive, indiquer tout le bien que peuvent faire des prêtres de choix quand ils viennent à Rome *et qu'ils y demeurent*. Malgré la pénurie de certains diocèses, il y aurait grand intérêt à « laisser » sur place tel ou tel clerc, bien doué pour la vie romaine : l'Eglise et la France y trouveraient grand profit et la cause de la paix religieuse en ferait de nouveaux progrès.

Mais voici que Pie XI passe dans la grande salle, où éclate une formidable ovation. Le Pape passe sans hâte cette paternelle revue. Il se complait manifestement au spectacle de ces visages ouverts, honnêtes, francs et cordiaux, pour lesquels ce jour où ils auront vu le Pape sera le plus grand jour de leur vie. Ils sont pleins de respect, mais d'un respect affectueux, filial, exempt de crainte ou de confusion. Ils sont bien trop heureux pour trouver le temps d'avoir peur. Et ils acclament, ils acclament indéfiniment le Pape, qui les accueille, selon sa belle expression, « dans la maison du Père ». Ils ne se décideront au silence que lorsque Pie XI passera dans la Salle des Béatifications, blanche et or, pour y recevoir l'hommage que lui présente d'une voix émue le cardinal Maurin.

La réponse du Pape, dans un excellent français, un peu chantant, mais très net, exprime sa joie de voir ses fils si nombreux, « surtout quand ces fils viennent de France, de sa chère France ». Puis, il évoque son grand prédécesseur Léon XIII, « dont la voix rappela au monde la doctrine de la Foi chrétienne sur le terrain du travail, qui avait tant besoin d'être arrosé par cette pluie du Ciel ». Enfin, il se réjouit de voir la collaboration de pensée et d'action entre dirigeants et exécutants du travail, « sans laquelle c'est la stérilité inévitable », et il termine en accordant une grande, une apostolique bénédiction, non seulement aux présents, mais à leurs frères et sœurs du travail, et aussi à l'épiscopat et au clergé français, « ce clergé français si généreux, si brave et si courageux à travers tant de difficultés (car il y a beaucoup de difficultés), qui conserve tant d'énergie et de zèle pour le bien des âmes et pour tous les intérêts des fidèles, aussi bien matériels que spirituels ».

Toutes ces paroles, et le ton d'affection dont elles sont dites, soulèvent de nouveaux applaudissements, enthousiastes, inépuisables. Le silence se fait seulement, mais soudain, absolu, profond, lorsque la main large du Pape, d'un geste auguste, se lève pour la bénédiction. On n'entend que les hirondelles de Saint-Pierre qui, à travers les fenêtres ouvertes, trouvent l'azur avec un cri aigu. Puis les pèlerins, relevés, entonnent avec un grondement de tonnerre le *Credo*.

...Il n'y a point de solennité à Rome sans « Académie ». Quelques instants après notre audience, le palais de la Chancellerie recevait donc les pèlerins des vingt-trois nations pour une séance polyglotte d'hommage à la *Rerum novarum*. Ce fut la suite, — et la revanche, — de Babel : le Bureau international du travail lui-même n'y avait-il pas envoyé son hommage officiel ? Quant aux Français, ils n'y furent point mal représentés : ils avaient choisi M. Georges Goyau, absent, mais dont l'admirable discours (fort bien lu) souleva l'admiration d'un auditoire entre tous compétent. Aussi bien, à quarante ans de distance, n'était-ce pas un peu, ce jubilé, la glorification de l'écrivain qui eut la fierté, point si commune alors, de demander son nom de guerre à deux Papes, Léon et Grégoire, et le courage (car c'en était un) d'écrire peu de temps après *Autour du catholicisme social* ?

Mais nous ne resterons pas sous cette impression polyglotte : le Comité français a organisé un vaste et brillant *ricevimento* à l'Hôtel Continental et c'est là que finira notre journée, — toujours en habit.

Vendredi 15 mai.

C'est aujourd'hui le jour culminant du pèlerinage international. Nous allons, matin et soir, vivre au Vatican ou, pour parler mieux, vivre *du* Vatican.

Le Pape lui-même, en cette claire matinée, nous apporte la nourriture de l'âme. Il a tenu à célébrer la messe à Saint-Pierre pour tous les pèlerins et ce sont les deux *porporati* français, le cardinal Maurin et le cardinal Liénart, qui auront l'honneur de lui présenter, celui-là l'aiguière et celui-ci l'étole.

Un peu après huit heures, vers la fin du cortège pontifical, les trompettes d'argent ont retenti, suaves, frémissantes, pro-

longées, et du fond de la Basilique, lentement porté sur la *sedia gestatoria*, escorté des *flabelli* qui semblent l'éventer lentement, Pie XI est apparu. Alors une clameur formidable s'est élevée. Chacun dans sa langue, tous les pèlerins acclamaient le Pape. Les femmes agitaient leur mouchoir. L'enthousiasme, la vénération, l'amour inspiraient vraiment ces fidèles si divers et pourtant si pareils dans la foi. Et de même, l'office terminé, lorsque Pie XI s'est retiré selon un pareil cérémonial, il n'a pu en quelque sorte résister à la chaleur de l'ovation qui voulait le retenir. Il s'est retourné vers l'intérieur de Saint-Pierre qu'il allait quitter. Il s'est soulevé sous les lourds vêtements et, debout, dans un geste large du bras bénissant, il a montré à toutes ces créatures, dont certaines venaient des antipodes, qu'il était vraiment leur Père, leur frère, leur ami. Les acclamations ont redoublé, car le peuple sentait que c'était une belle liturgie que ce mouvement insolite, dicté par la charité.

Pourtant, le triomphe de la foi œcuménique devait être plus visible encore dans l'après-midi. Aucune salle d'audience n'étant assez vaste pour contenir les quarante-trois pèlerinages nationaux, on s'est décidé à équiper à cette fin la Cour Saint-Damase elle-même. On a donc, en face de l'escalier de Pie IX, séparé du reste un *riparto* qui est gardé, comme ils savent le faire, par des Suisses en tenue bigarrée, l'armet en tête et la hallebarde au poing. Au fond du *riparto*, adossée à la galerie de l'ascenseur, on a élevé une immense estrade de plus de cinquante mètres de large, sur laquelle on a dressé le trône du Pape. Au pied de l'estrade, sur des banquettes, dès quatre heures, prennent place les évêques, les dignitaires de la Cour pontificale, tout un océan de moire violette, c'est-à-dire presque rouge, puis le Corps diplomatique et de nombreuses notabilités. On se montre M. Heyman, ministre du Travail de Belgique, M. Huszar, ancien président du Conseil de Hongrie, M. Ernst, actuel ministre de la Prévoyance sociale, et son ancien collègue de Hollande, M. Aalberse, Mgr Diaz, archevêque de Mexico, M. Cortis, délégué du Bureau international du Travail, l'Honorable John J. Raskol, le grand ami d'Al Smith, le gouverneur de la Cité du Vatican, S. E. M. Serafini, yeux noirs et barbiche blanche : et enfin le toujours vif et jeune abbé Wetterlé.

Sur l'estrade, les grands manteaux rouges apparaissent, de

plus en plus nombreux. Plus de vingt cardinaux représentent ici le Sénat de l'Église : le cardinal Pacelli, secrétaire d'État, figure pieuse et impénétrable, non loin de son prédécesseur, au visage d'ivoire étonnamment ciselé et fouillé, le cardinal Gasparri ; le très vénérable cardinal Frühwirth, tout tordu et brisé par les ans, lequel, fils de Saint Dominique, « porte le cardinalat » en blanc ; le très jeune et noir cardinal Seredi, primat de Hongrie, le très jeune et blond cardinal Liénart, évêque de Lille, tous deux fils chéris et « créatures », au sens vrai, de la pensée de Pie XI ; le cardinal Ehrle, jésuite, octogénaire et bibliothécaire fort actif de la Sainte Église Romaine ; le cardinal Hlond, polonais ; signe particulier : ne voyage qu'en avion...

Mais dans le *riparto* même, le spectacle est plus curieux encore. Voici un *gas de ch'Nord*, porion des mines de Dourges, venu avec sa cotte bleue, son chapeau de cuir rond, son pic et sa lampe Davy. Voici cinq Béarnais en veste de drap rouge et culotte de futaine blanche. Voici un Suisse romand ceinturé de cuir fauve et coiffé d'un immense chapeau noir aux bords relevés par des rubans. Voici des Magyars qui portent pour coiffure une toque étroite de velours noir. Voici des paysannes polonaises et tchèques aux fichus tissés de fleurages éclatants. Voici des étudiants italiens coiffés de feutres Louis XI extraordinairement pointus, teints des plus franches couleurs : rouge, bleu, jaune, amarante, et enrichis de nombreuses médailles que fixent des épingles de sûreté. Cette troupe, avec l'allégresse qui convient, chante ses chansons à perdre haleine, sans oublier le fameux et très guelfe *Bianco Fior*... Les étendards, surtout les immenses bannières des gildes belges ou hollandaises, groupés tous ensemble, forment un fond bariolé et chaud à cet univers abrégé du travail.

Vers cinq heures trente, à trois reprises, les trompettes d'argent retentissent doucement, et une formidable acclamation s'élève. Pie XI est entré. Il s'assied sur son trône, fait un signe de la main : comme hier, le silence s'abat d'un seul coup. Cette immense cour, qui contient la population d'une petite ville, devient muette comme un tombeau, et le *micro* de la T. S. F., installé à la gauche du Pape, et que dirige en personne le fameux P. Gianfranceschi, peut capter sans un murmure l'adresse du Comité international du jubilé, que présente

le président Pericoli, et puis les paroles mêmes du Pape.

Pie XI s'est astreint à un fastidieux labeur. Pour que sa parole, — et sa parole authentique, avec son timbre propre et ses inflexions personnelles, — soit entendue, écoutée, comprise dans le monde entier, il va dire et redire lui-même, en plusieurs langues, le résumé de la prochaine Encyclique *Quadragesimo jam expleto anno* qui constitue son discours. D'une voix forte, sonore, et qui porte jusqu'aux extrémités de la Cour Saint-Damase, il parle : en italien d'abord, puis en français et enfin en allemand. Ainsi, tour à tour, une portion de l'auditoire immédiat est touchée, mais, même pendant les périodes « mortes », l'attention se maintient et l'on voit les visages se tendre vers les lèvres du Pape pour le comprendre, si l'on peut dire, une seconde fois... Quel chemin parcouru depuis le Congrès de Chicago où l'on s'était efforcé, sans y parvenir, d'avoir le Pape par T. S. F. ! Aujourd'hui, la transmission de Rome-Vatican, — « H. V. J. », — s'est déjà faite par deux fois comme un jeu, et même elle a été assez bonne, m'a-t-on affirmé, pour qu'on ait pu enregistrer le Pape sur phonographe !

Ainsi, le monde entier s'est associé dans l'instant à la commémoration de la *Rerum novarum*. C'est un des plus beaux usages (et des plus frappants) que le Pape ait fait de sa liberté recouvrée. N'est-ce pas un profond sujet de réflexion que ce concours de la science moderne à la rénovation du cri séculaire : *Verbum Dei non est alligatum* ?

Samedi 16 mai.

Une touchante pensée, et à laquelle beaucoup se sont associés, a ouvert ce jour du départ approchant. Au *Gesù*, le cardinal de Lyon a offert le Saint Sacrifice aux intentions de Sœur Maurice : Sœur Maurice était la Supérieure de Sainte-Marthe. Pour elle, et pour toutes les religieuses qui se dévouèrent, avec elle et sous sa direction, au service des pèlerins, il était juste de prier, et ce fut fait de très grand cœur.

D'autres souvenirs, l'après-midi, plus vastes et plus profonds encore, nous rassemblèrent, cette fois, au Colisée. Même si Chateaubriand n'avait jamais écrit, il n'est rien qui émeuve davantage les hautes régions de l'âme que la vue de ce sol où tant de sang chrétien fut versé. Cette conquête des supplices est

le vrai berceau de l'Église. En présence du cardinal de Lille, Mgr Régent, vice-président des Prêtres anciens combattants, y parla de l'Église et du travail. Et puis l'on se dirigea vers la « Maison de France », cet admirable Palais Taverna, où l'ambassadeur et la vicomtesse de Fontenay avaient convié, avec l'élite du monde romain, les chefs de groupe du pèlerinage français.

Dimanche, 17 mai.

Il est, sur une crête des Jardins du Vatican, non loin du nouveau Collège éthiopien, tout blanc et tout carré, à l'italienne, une chapelle aux ogives inattendues et dont la pierre grise surprend en ce lieu : c'est celle qui semble protéger la « grotte de Lourdes », — sa compatriote, — réplique exacte de celle d'où jaillit pour l'humanité, près du Gave, une nouvelle source d'espérance. C'est là que Mgr Delay, tout à l'heure, a célébré la messe, — la dernière messe du pèlerinage, mélancolique un peu, malgré la parole éloquente et chaude du Très Révérend Père Gillet qui dépeint la Sainte Famille à Nazareth et célèbre la dignité surnaturelle du travail pour le chrétien, — malgré Mgr Dutoit, le nouvel évêque d'Arras, qui, à la chapelle de Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus, en l'anniversaire de sa canonisation, magnifie sa mission sociale et missionnaire, — malgré la réception délicate qu'au Palais Farnèse l'ambassadeur et M^{me} de Beaumarchais nous ont ménagée.

... Sur la belle médaille qu'a ciselée Mezzana pour le jubilé de la *Rerum novarum*, l'artiste a représenté Léon XIII et Pie XI, tous deux humbles, recueillis, tendus vers l'enseignement du Christ qui parle au-dessus d'eux et qu'ils vont avoir à publier. C'est lui le Maître de la Foi vers lequel leur yeux regardent avec amour. Mais c'est Lui aussi que les Pèlerins du Travail ont contemplé ces jours-ci à Rome sous les traits de son Vicaire, du dépositaire de sa vérité. Quoi d'autre alors que de répéter, au retour parmi les vicissitudes du monde, la vieille parole de saint Pierre, si simple, si confiante et si tendre : « Il nous est bon d'être ici » ?

CHARLES PICHON.

REVUE MUSICALE

THÉÂTRE DE L'OPÉRA : *Guercœur*, tragédie en musique d'Albéric Magnard.

— THÉÂTRE DE L'OPÉRA-COMIQUE : reprise d'*Iphigénie en Tauride*. —
Eugène Ysaye.

Après une longue attente, *Guercœur* vient enfin de paraître sur la scène de l'Opéra. Rien n'est ordinaire en cet ouvrage, pas même son destin. Rien non plus ne le fut dans la vie de l'auteur, jusqu'à la catastrophe du dernier jour. On songe à ces vers de Corneille, affirmant la justice du sort :

Et comme il voit en nous des âmes peu communes,
Hors de l'ordre commun il nous fait des fortunes.

Albéric Magnard était le fils d'un brillant journaliste qui lui ouvrait la voie du succès : c'était le boulevard, beaucoup moins cosmopolite que de nos jours ; ce qu'on appelait alors le Tout-Paris s'y retrouvait dans les salles de rédaction, les cafés, les théâtres, pour y faire ou défaire les réputations. Mais ce jeune homme qui atteignait sa vingt-cinquième année en 1890 avait déjà choisi sa route, ardue et difficile. Auprès de César Franck, il avait appris les règles d'un art sévère et trouvé le plus noble exemple de sincérité, de probité, de désintéressement. Wagner, en même temps, lui montrait comment la musique pouvait être mise au service des idées. Ces leçons ne furent pas perdues : on peut dire de Magnard, comme on l'a dit de Rameau, et dans le même sens, qu'il était « né philosophe ». Au XVIII^e siècle, le philosophe était voué au culte exclusif de la raison, qu'il croyait seule capable, et entièrement capable de résoudre tous les problèmes posés par l'existence de l'homme et l'organisation de la société. Magnard partageait cette conviction, et c'est pourquoi il n'a pas suivi César Franck à l'église, ni Wagner dans les spéculations d'une métaphysique où le raisonnement n'a plus accès.

Cependant il avait une foi, mais sans se rendre compte que c'était une foi. Il croyait, aussi fortement que Renan y pouvait croire en 1848, à l'avenir de la science, c'est-à-dire à un progrès continu, par des méthodes sûres, vers une vérité de plus en plus accessible, sans voir qu'une méthode de recherche n'est qu'un procédé d'interprétation, et qu'en science il n'y a pas de vérité, mais seulement des hypothèses. L'homme qui admet le miracle en trouvera la preuve dans le même événement qu'un autre s'efforcera d'expliquer par des causes naturelles, c'est-à-dire conformes à l'idée qu'il se fait de la nature. Chacun a sa conception du monde, qui, loin d'être déterminée par l'expérience, la dirige au contraire, l'oriente, et lui donne un sens.

Le matérialisme avec ses chocs d'atomes ne suffit plus à la physique, ni à la mécanique. Appliqué à l'histoire, il aboutit au communisme qui fait de l'homme une machine, de la société une usine. Avant la guerre et la révolution russe, la science promettait d'autres bienfaits, tels que la paix universelle et le bonheur pour tous. Ceux qui se qualifiaient eux-mêmes d'intellectuels, prêchaient contre l'armée dans les universités populaires. Magnard composait un hymne à la *Justice* et s'adressait, pour l'imprimer, à une association ouvrière, n'ayant depuis longtemps, par principe, d'autre éditeur que lui-même. Mais l'heure de la désillusion approchait, si soudaine, si brutale, qu'il ne devait pas y survivre.

C'est dans la vallée de l'Oise qu'il avait trouvé, à quelque distance de Paris où il pouvait toutefois revenir aisément pour entendre un concert, le village et la maison de ses rêves, pour vivre loin du monde, et c'est là que l'invasion, avant la première victoire de la Marne, le surprit. Que s'est-il passé? Les détails manquent, mais on devine ce que dut être, dans le logis solitaire, l'angoisse des derniers jours, quand il savait déjà notre armée en retraite, l'autre en marche, sûre de sa victoire et de l'impunité. Devant la profanation imminente, l'amour sacré du sol se réveille, exacerbé par le remords de l'erreur commise, la honte d'avoir été pris pour dupe. Il a passé l'âge de porter les armes et n'a pu s'enrôler. Il sait que la population civile doit se soumettre sans résistance, et quels châtimens sont prévus, pour toute infraction à cette règle, par le code pénal de la guerre. Mais comme l'Antigone de Sophocle il connaît d'autres lois, non écrites, et souveraines.

Attaquer seul, à coups de revolver, un régiment prussien, c'était un geste insensé, même coupable, si l'on ne regarde que les consé-

quences matérielles, car il exposait le village à d'immédiates représailles. Mais par sa valeur morale, qui importe bien davantage, c'était un geste nécessaire et de salut. Aussi ne faut-il pas invoquer pour lui, en manière d'excuse, les circonstances atténuantes d'un accès de désespoir. Magnard, si on lui a laissé le temps de s'expliquer, a certainement plaidé coupable et proclamé la préméditation. Apôtre de l'union internationale, prophète des temps futurs, c'est de propos délibéré qu'il s'est fait tuer devant le seuil de sa maison, en 1914, comme un franc-tireur de 1870. Renier ses idées, c'était renoncer à l'existence. Il s'était condamné à mort, pour se punir de son aveuglement. Après l'agonie du doute, c'était la délivrance, et il fallait ce sacrifice, dont il fut la victime volontaire, pour le repos de sa pensée.

Sa maison fut, comme il fallait s'y attendre, brûlée de fond en comble, avec tous les manuscrits qu'elle contenait. La partition d'orchestre, inédite encore, pour le premier et le troisième acte de *Guerceur*, disparut ainsi. Mais Magnard laissait quelques amis dévoués. A M. Guy-Ropartz incombait la tâche de reconstituer l'orchestration perdue. Dès 1917, il avait achevé ce pieux labeur. Il ne pouvait être question de donner à l'Opéra un ouvrage aussi considérable avant que la guerre fût terminée. Ensuite, d'autres difficultés surgirent. Les bonnes volontés ne manquaient pas, mais il leur arrivait, faute d'entente préalable, de se contrarier réciproquement. La présentation scénique posait des problèmes ardu. A force de patience, tout a fini par s'arranger.

Comme les anciens opéras de Lulli et de Rameau, *Guerceur* a pour sous-titre « tragédie en musique ». Magnard avait le goût classique et l'a montré encore quand il s'est avisé de continuer Racine et de mettre à la scène une autre *Bérénice*. Composé après *Guerceur*, cet ouvrage a été représenté à l'Opéra-Comique dans les années qui ont précédé la guerre, et Magnard a profité de cette expérience pour l'orchestration de *Guerceur*, où il a mis des couleurs plus vives : c'est de M. Ropartz, témoin digne de foi entre tous, que je tiens ce renseignement.

Guerceur n'est à vrai dire une tragédie que de nom, car le sujet est légendaire, et comme dans les mystères du moyen âge l'action s'accomplit tour à tour sur terre et dans le ciel. Mais ce mystère n'est pas chrétien, et la légende est inventée. Il faut une rare audace pour créer une fable, un bonheur plus rare encore pour la faire vivre.

Cornelle ni Racine, ni Shakespeare, ni Wagner, ne s'y risquèrent jamais, empruntant toujours les intrigues de leurs pièces ou tout au moins les noms des personnages à quelque tradition qui déjà leur donnait corps et figure. Magnard, quand l'idée de cet ouvrage lui vint, avait trente ans à peine. Âge heureux où l'artiste, pour la première fois maître de sa pensée, la livre sans réserve et sans détour. Œuvre extraordinaire où le poète, en prenant possession de son caractère, semble y trouver l'obscur pressentiment de son destin. Jeunesse ardente, qui déjà se voit morte, après la déception de ses plus chers espoirs.

Guerccœur : c'est un beau nom, qui sonne clair comme une armure. Mais nous ne verrons pas les exploits du héros, car il est mort, laissant sur terre sa compagne adorée, la charmante Giselle, et un ami qui doit continuer son généreux effort : c'est Heurtal, bien nommé lui aussi par ces syllabes qui s'entrechoquent rudement. Guerccœur regrette tant la douceur de vivre et les joies de l'action qu'il obtient de revenir en ce monde. Avec quelle émotion il reconnaît sa ville, sa maison ! Mais Giselle, trop faible pour endurer la peine de l'avoir perdu, s'est laissé consoler par Heurtal. Mais le peuple à qui Guerccœur avait appris la liberté n'en fut pas digne et c'est Heurtal qui s'empare du pouvoir. Guerccœur avait pardonné à Giselle, renonçant à l'amour pour se vouer au bien public. Mais puisque l'ingratitude humaine l'en empêche, il n'a plus qu'à disparaître, cette fois pour toujours.

Tel est l'argument de *Guerccœur*. L'idée en est sublime. L'exécution ne vaut pas la conception. Il n'en pouvait être autrement : entre un pareil sujet, et les moyens dont disposent le théâtre et la musique, la disproportion était inévitable. Mais, pour d'autres défauts, c'est Magnard qu'il faut mettre en accusation. A l'exemple de Wagner, suivi en ce temps-là par tous les musiciens qui se prenaient au sérieux, il a voulu écrire son poème, et il n'est poète à aucun degré, ni par l'imagination, ni par l'expression. Le premier et le troisième acte se passent au séjour des morts. Il ne peut être question des Champs-Élysées de la mythologie, puisque les personnages, par leurs noms et leurs sentiments, appartiennent à la chrétienté, ni du paradis chrétien, parce que Magnard n'y croit pas. Que voyons-nous ? Trois figures assises, drapées de blanc, qui s'appellent Vérité, Bonté, Beauté ; une autre debout, en robe rouge, et c'est Souffrance. Guerccœur, dans le pourpoint qu'il ne quitte ni sur la terre ni ailleurs, les implore. Bonté et Beauté se laissent attendrir ; Souffrance proteste :

Qu'il soit châtié dans son orgueil
 Il a vécu hors de mon atteinte :
 Qu'il revive pour me connaître !

Et quand elle le ramène après sa triste expérience de la résurrection, voici par quels discours Vérité lui rendra l'espérance :

Voici venir l'aube des temps nouveaux,
 Où la faune et la flore, docilement soumises,
 Libéreront vos êtres de la faim,
 Où votre conscience, inondée de lumière,
 Évoluera dans les sphères du bien,
 Où votre esprit vainqueur, terme de la matière,
 Comprendra sans effort les lois de l'univers.

On comprend que Guercœur s'ennuie en ce paradis des abstractions. Sur terre, hélas ! il ne trouvera pas meilleure compagnie, et n'a pas le droit de s'en plaindre, n'étant qu'une abstraction lui-même. Magnard, sans le vouloir, et qu'il écrive en vers ou en prose, raidit tout ce qu'il touche d'un froid glacial, par une maladresse infailible qui va droit à l'expression fausse et ne trouve jamais l'accent de la nature. Heurtal, pour apaiser Giselle qui a quelques remords, lui tourne ce compliment :

La nature défend la solitude et la tristesse aux jeunes femmes.

Giselle prosternée devant Guercœur dit exactement tout ce qu'elle ne peut pas avoir dit :

Tu étais le génie et la bonté,
 Il est la jeunesse et l'amour.
 Guercœur, tu nous chérissais,
 Ne maudis pas nos étreintes.

Accorde-nous le pardon qui manque à notre ivresse.

Quand elle a vu entrer Guercœur, surgi de la tombe, dans son effroi elle n'a pu retenir l'aveu de sa faute. Le mouvement en soi n'a rien d'in vraisemblable, mais ce n'était pas l'instant de parler par périphrase : « Giselle n'est plus digne de toi. » Guercœur lui répond qu'elle lui « broie le cœur », mais que la « sainte liberté » lui reste, si l'amour l'a trahi. Il va partir, mais elle l'arrête et pour obtenir le pardon qu'il lui faut trouve un argument inattendu : « Songe aux enfants qui naîtront de mon corps. » Alors il lui pardonne : « J'entends les harmonies célestes ; j'entends ta voix, Bonté ! »

Quand il a disparu, Heurtal est là. C'est dans ses bras qu'elle se

réfugie, plus faible que jamais, pour qu'il la rassure et la protège. C'est encore un endroit qui serait pathétique, sans ces mots malheureux : « Oh! maintenant je suis à toi, sans regrets, sans remords. Prends-moi toute, Heurtal! » Voilà comment, par la méprise du langage, le sentiment se pervertit; l'effet tragique est annulé : la créature humaine se change en mécanique,

Il fallait des flots de musique, pour combler ces lacunes, vaincre ces résistances. Celle de Magnard est capable de tout, sauf d'abondance. Tracés comme au burin, ses lignes à angles vifs ont toujours un profil accusé, marquant le caractère, mais rien n'en remplit les contours. C'est une forme sans matière. Rien n'agit sur les sens, L'esprit seul est saisi, mais fortement.

Guerceur est construit, dans le système wagnérien, sur un nombre restreint de thèmes, reconnaissables chaque fois qu'ils répondent à l'appel de la situation. Tour à tour le regret, l'espérance, la douceur, la violence, la noble compassion ou l'ambition vulgaire s'y traduisent en notes choisies et sur les tons de circonstance. Mais ces traits significatifs restent toujours nettement séparés, et gardent leurs distances, sans attraction qui les incline l'un vers l'autre, sans harmonie pour s'y confondre. L'orchestre en touches distinctes donne à chacun son coloris particulier, plus brillant au deuxième acte, parce que tout y est réel; M. Ropartz a certainement suivi les indications de Magnard quand il a peint en nuances moins claires le séjour des ombres. La première impression, quand la symphonie commence sur une exclamation douloureuse, est d'une grandeur indéniable qui se maintient ensuite, mais toujours au même niveau, et dans un mouvement uniforme. Précision, sûreté : qualités d'un géomètre, plutôt que d'un artiste. Que ne donnerait-on pas pour un peu d'abandon, d'expansion, de liberté! Rien n'est mis sans motif; toutes les intentions se montrent à découvert. On comprend trop. Le cœur n'est pas touché. Ce n'est pas la douleur, ce n'est pas la tendresse; nous n'en recevons que la définition lucide et rigoureuse. La beauté de cette musique, c'est l'idée de la beauté, chiffrée en notation musicale.

Rarement un auteur est demeuré plus loin du but qu'il s'était proposé. Mais le but est si élevé, que tout s'efface devant lui. La matière est ingrate, sèche, sans consistance; la pensée rayonne, éblouissante. *Guerceur* est une œuvre manquée. *Guerceur* est une œuvre admirable. L'auteur ne dit pas ce qu'il veut dire, mais sa

maladresse est touchante. Les personnages sans corps sont des fantômes héroïques. La musique sans grâce ne cesse d'affirmer le plus noble souci. On écoute *Guerçœur* sans plaisir, mais sans ennui, dans une sympathie profonde et un intérêt soutenu. On en sort sans fatigue, parce qu'on a respiré, près des cimes, un air pur.

L'interprétation musicale est excellente. M. Ruhlmann, chef d'orchestre vigoureux et probe, y a mis tous ses soins, son intelligence, son autorité, sa conviction. M. Endrèze, dans le rôle du héros, est vraiment héroïque, par l'accent de sa voix émouvante comme par le geste et la prestance. M^{lle} Marisa Ferrer est une belle artiste, qui, non contente de bien chanter, a étudié son personnage, la coupable Giselle, plus à plaindre encore qu'à blâmer, en son instinct sans fraude et sa douceur charnelle. A M. Forti était échu le rôle du traître, qu'il a fait brutal à souhait. M^{lle} Yvonne Gall est une Vérité souverainement mélodieuse et dignement secondée par M^{lle} Hærner, Mahieu, Morère, Lapeyrette. M. Raoul Jobin prête une jolie voix de ténor à l'ombre fugitive d'un Poète défunt. Les Illusions qui séduisent *Guerçœur* à son retour en ce monde sont figurées par un aimable ensemble de chanteuses. Les chœurs célestes et terrestres sont également harmonieux.

Les décors sont de M. André Boll. Celui qui évoque le séjour des Âmes, au premier et au troisième acte, est endeuillé d'une solennelle tristesse, avec cette estrade où siègent les allégories, dans un demi-jour fumeux qui rappelle les tableaux de Carrière et où glissent d'indistincts fantômes, pendant qu'au premier plan se lamente *Guerçœur*, sous l'habit que portent les seigneurs du moyen âge, dans les ouvrages du répertoire. Sans doute, il était difficile de faire mieux, et Magnard a eu tort de n'admettre que le chant, non la danse, pour suggérer l'idée de la félicité. Mais ne pouvait-on organiser au moins quelque agréable cortège ? Et pourquoi ces tentures sombres, ces recoins obscurs ? Aux célestes clartés il faut le ton de blanc majeur, comme dans les Champs-Élysées d'*Orphée* et de *Castor et Pollux*.

Le deuxième acte nous montre d'abord une campagne peinte où les arbres, comme ceux des bergeries pour étrennes, paraissent faits au tour, car ils ne portent, en guise de feuillage, que des disques ou des cônes verts ; puis une chambre du château, d'où tout luxe est banni ; enfin la place publique, cernée de hauts édifices aux reflets d'incendie ; bien que rien n'explique ces rougeurs à la tombée du jour, et sans soleil couchant à l'horizon, puisqu'il n'y a pas d'horizon,

ce décor a l'accent farouche qui convient aux fureurs populaires. Mais il ne laisse disponible qu'un étroit espace en triangle, et cela pour le seul épisode où la foule devait envahir la scène. M. Pierre Chéreau, chargé d'en composer les mouvements, se trouvait aux prises avec une difficulté de plus.

C'est déjà une tâche fort ingrate, que de représenter un combat dont les armes sont inoffensives et les coups ne doivent jamais porter. Par surcroît, il fallait éviter la bousculade et l'encombrement. Son ingéniosité coutumière n'avait jamais été mise à pareille épreuve. Il ne pouvait esquisser la rixe entre les deux partis, formellement requise par le poème et la musique. Mais il l'a faite aussi brève que possible. Presque aussitôt les acclamations de victoire éclatent, et sur la cadence de la marche que Magnard a faite triviale à dessein, les rangs se forment, le désordre est conjuré. Guercœur, qui vainement a voulu s'opposer au succès de la démagogie, agonise, frappé à mort, sans recours désormais, au premier plan, pendant qu'une retraite aux flambeaux fait le tour de la place avant de disparaître au fond, pour porter dans la ville son triomphe municipal. Bon effet de théâtre, qui traduit clairement l'intention de l'auteur. Les artistes des chœurs s'y distinguent, comme ils se distinguaient dans la *Révolte de Boris Godounov*, mais pour un autre résultat. Ce n'est pas une révolte, c'est une révolution avec toutes les formules de la rhétorique révolutionnaire, et rien ne manque à cette composition d'histoire, que le cri du cœur. Magnard ne serait donc pas un sincère ami du peuple? Ce n'est pas lui qui mérite un pareil soupçon. C'est sa musique, que rien, pas même la politique, n'arrive, à passionner.



L'Opéra-Comique a remis à la scène avec beaucoup de soin et de goût *Iphigénie en Tauride*. C'est, et j'en suis fort aise, un grand succès. M^{me} Balguerie est une Iphigénie superbe de voix et d'allure. MM. Musy et Micheletti, accoutumés cependant à d'autres rôles, ont fort bien compris le style qui convenait au remords d'Oreste et au dévouement de Pylade. M. Allard marque avec force les sombres traits du tyran Thoas. Les chœurs de prêtresses sont fort gracieux à voir et à entendre. M. Albert Wolff dirige, dans un sentiment juste et pur, cet orchestre délicat, qui écoute le chant, l'appelle et lui répond tour à tour, d'une sympathie attentive qui à chaque mouvement des héros tressaille et se colore.

De toutes les tragédies lyriques de Gluck, c'est la plus dramatique; moins par l'action, toutefois, que par la musique dont elle procure le thème. L'esprit curieux d'Euripide cherchait à tonifier les mythes déjà un peu fatigués de la tragédie grecque par le mélange de quelque légende rare. Il imagine ainsi que la fille d'Agamemnon, sauvée du sacrifice par miracle, est devenue, aux rivages scythiques, la prêtresse d'une Artémis barbare, qui l'oblige à égorger elle-même, en victime expiatoire, tout étranger qui aborde en ces lieux. Plus d'un a déjà succombé ainsi, quand Oreste lui est amené, avec son ami Pylade. Sans le connaître, va-t-elle donner la mort à son frère? Par respect pour les dieux, les Grecs acceptaient qu'elle accomplît sans répugnance une pieuse obligation; pour nous, il est pénible de nous représenter la douce jeune fille, qui, froidement, enfonce le poignard au cou d'un condamné à mort, et il vaut mieux ne pas trop arrêter notre esprit à une idée qui fait cependant l'intérêt de la pièce. Quant aux épisodes formés par la lutte entre les deux amis dont chacun veut mourir à la place de l'autre, et l'égarement d'Oreste quand le remords le tourmente, le premier suppose un compagnonnage héroïque, qui ne se comprend guère, sans quelque souvenir d'Homère ou de nos chansons de geste; le second fait allusion au meurtre de Clytemnestre, dont Oreste s'est rendu coupable pour venger Agamemnon: les Grecs trouvaient aussitôt ces souvenirs dans leur mémoire; ils ne nous reviennent qu'à la réflexion.

Mais la tragédie française, qui suit de fort près celle d'Euripide, offrait comme elle une suite de situations dont chacune avait son caractère. Le musicien s'en est inspiré pour autant d'airs, d'ensembles, ou de symphonies qui produisent leur effet sans le secours des événements. Ce n'est pas le sort d'Oreste qui nous tient à cœur; c'est, après le désespoir qui maudit l'existence, le calme effrayant de l'homme qui revient à soi, et ne se reconnaît plus. Ce n'est pas Pylade qui chante: « Unis dès la plus tendre enfance »; c'est l'amitié personnifiée. Nous pouvons ignorer jusqu'au nom d'Iphigénie; ce qui nous touche, c'est cet appel dans la tempête, ce pressentiment, cette prière, cette tendresse affligée et craintive.

Et l'expression de cette musique, à quoi tient-elle? A des accents si simples, qu'on n'y peut découvrir une signification particulière, de telle sorte qu'avec d'autres paroles, Gluck a pu employer le même air en plus d'une circonstance, sans qu'il perde rien de son pouvoir.

On lui en a fait reproche. Mais c'est justement le privilège de la musique, de dépasser les mots, et d'atteindre au fond de nos consciences, par delà les sentiments que ces mots déterminent, leur source cachée. La musique de Gluck est expressive, parce qu'elle est pure. A cette vérité qu'il découvrit un jour, il doit ses chefs-d'œuvre.

* * *

La mort du célèbre violoniste Eugène Ysaye est un grand deuil pour la musique. Né à Liège en 1858, il avait fait ses études au Conservatoire de cette ville et fut élève, pour le violon, de Vieuxtemps et de Wieniawski. Dès la première jeunesse, il a connu les plus beaux succès, mérités à la fois par une technique incomparable et un sentiment profond. Les concerts Colonne, à Paris, furent les premiers à l'accueillir, en 1883. Depuis lors, un auditoire fidèle n'a cessé d'attendre avec impatience son retour et de se presser aux séances qu'il donnait avec Pugno, ou dans le Quatuor qu'il avait formé. Bach, Beethoven, Mendelssohn, Schumann, prenaient sous ses doigts la plus émouvante ampleur. Il s'intéressait d'un zèle égal et d'une compréhension aussi pénétrante à la musique moderne. La *Sonate* de Franck lui est dédiée, ainsi que celle de Lekeu, et le *Quatuor* de Debussy. C'était un véritable artiste.

LOUIS LALOY.

REVUE DRAMATIQUE

COMÉDIE-FRANÇAISE : *Le Cinquantenaire du Monde où l'on s'ennuie*. —
ODÉON : *La Conversion de Figaro*, pièce en trois actes et un épilogue par
MM. J.-J. Brousson et Raymond Escholier. — THÉÂTRE MONTFARNAISE :
Le beau Danube rouge, pièce en trois actes de M. Bernard Zimmer. —
COMÉDIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES : *L'eau fraîche*, comédie en trois actes de
M. Drieu La Rochelle.

La Comédie-Française a célébré avec une juste solennité le cinquantenaire du *Monde où l'on s'ennuie*. Elle ne pouvait moins faire pour une pièce qui, depuis sa création n'ayant jamais quitté l'affiche, a toujours retrouvé, en tous les temps et devant tous les publics, le même éclatant succès.

Je n'ai pas assisté aux toutes premières représentations de cette pièce fameuse. Cela m'a épargné de connaître certaines erreurs de distribution, causées par le désir de faire donner toutes les vedettes. De tous les grands comédiens d'alors, Got, qui fut un inimitable bonhomme Poirier et un Giboyer sans pareil, était certainement le plus désigné, par sa rudesse et sa vulgarité puissante, pour ne pas jouer le rôle de Bellac. Il s'en rendait parfaitement compte et quitta le rôle presque aussitôt, comme fit Coquelin, Constant Coquelin, le grand Coquelin, mal à son aise dans le rôle discret et *mezzo voce* de Paul Rémond.

Mais j'ai assisté aux représentations qui ont immédiatement suivi. J'en ai conservé le souvenir d'un éblouissement. Qui n'a pas connu la Comédie-Française de ce temps-là, ne sait pas jusqu'où peut aller le souci de la perfection réalisée par une troupe composée d'artistes du plus rare talent, qui se consacraient uniquement à leur art, et qui avaient l'habitude de jouer ensemble. Prudhon était Bellac, et par l'ampleur qu'il donnait au personnage, il en faisait vraiment le centre de la pièce. Son Bellac n'était

nullement un cuistre en bonne fortune, ni un risible Trissotin. C'était le grand professeur, à la parole fleurie, aux gestes onctueux, dont, à toutes les époques, les dames se sont engouées. Il avait l'autorité et aussi les manières que donne l'habitude du monde. Truffier, le sous-préfet, mettait à décrire ce monde gourmé et calculateur, l'esprit le plus fin, une sorte d'ironie indulgente, et il fallait l'entendre détailler le couplet de l'ennui ! Les rôles de femmes étaient un délice. Madeleine Brohan était la duchesse de Réville et, à la façon dont elle les disait, ces répliques savoureuses, où le traditionnel bon sens se donne des airs de boutade, prenaient un relief extraordinaire. Suzanne Reichenberg était la sous-préfète, et on ne s'étonnait pas d'entendre cette petite personne sèche, pratique et si maîtresse d'elle-même, invoquer au bon moment le philosophe Joubert et M. de Tocqueville. Jeanne Samary était Suzanne de Villiers, et c'était la jeunesse, la gaieté, le rire, ce rire de Samary dont la gamme s'égrenait avec une si exquise fraîcheur ! Imaginez ce que devenait, avec une telle interprète, le récit du voyage et des vieux messieurs. Et puis, par une transition insensible, la gaieté se changeait en émotion et du rire passait aux larmes. Quant à Émilie Broisat, le rôle de Lucy Watson fut le meilleur de sa carrière et elle en fit une merveille de composition : c'était un mélange de préciosité, d'ardeur amoureuse et de pudeur effarouchée. Quels interprètes !

Mais aussi quels rôles ! Il n'en est pas de mieux faits. Chacun d'eux est un chef-d'œuvre de dessin, attestant une sûreté de main, un art et aussi une connaissance du public, une science accomplie de l'effet. Ce sont, du seul point de vue du métier, de parfaites réussites. Exactement ce qu'on appelle : des rôles en or.

C'est une des raisons du succès. Il en est une autre et plus décisive. On s'est demandé pourquoi cette pièce émerge du répertoire de Pailleron et d'où vient une fortune si durable. La réponse est toute simple. C'est le résultat d'une heureuse rencontre. Il s'est trouvé que l'auteur est entré dans le sillon d'une de nos plus certaines traditions. Dans ce pays de France où la préciosité, la recherche, l'affectation, le goût du tarabiscoté et de l'obscur, l'esprit de coterie et de petite chapelle sont de tous les temps, résistent à toutes les attaques, fussent-elles de Molière, et reparaissent chaque fois qu'on croit s'en être délivré, le fond du tempérament, le tour d'esprit national est tout au contraire fait de bon sens, de simplicité et de naturel. Nous respectons le savoir, nous avons hor-

reur du pédantisme. Une pièce qui raille le pédantisme des salons est assurée de faire vibrer chez nous une fibre toujours sensible, de répondre à des habitudes séculaires, d'être portée par le grand courant de notre passé littéraire.

On s'en est bien aperçu, et une fois de plus, à cette reprise, si l'on peut employer le terme de reprise pour une pièce qui n'a pas cessé d'être jouée. Elle n'a pas pris une ride. Pas un mot qui n'ait porté. Pas une allusion qui n'ait été saisie au vol. Pas une intention de l'auteur à laquelle ne se soit associé le public par ses rires et ses applaudissements. Mais, d'autre part, un effet s'est produit, qui n'avait pas été prévu : l'hommage rendu par le public d'aujourd'hui à la société dont l'auteur a fait l'amusante satire, le regret qu'elle ait disparu. Un monde qui sait la valeur d'une parole discrète et qui s'en enchante, un monde où l'on offre à ses invités le régal d'une tragédie en vers alternant avec la lecture d'un rapport à l'Institut, se peut-il qu'il ait existé et que ce fût hier ? Bel éloge d'une société qui avait conservé le goût du sérieux !

La troupe de la Comédie-Française a joué *le Monde où l'on s'ennuie* avec un entrain et une gaieté dont je lui sais gré. Il n'y a qu'à voir André Brunot pour comprendre que l'ennui et lui ne sauraient faire bon ménage. Plusieurs des interprètes, telle M^{me} Devoyod, étaient déjà depuis longtemps en possession de leur rôle. Je citerai en bloc M^{lles} Marie Bell (la sous-préfète), Madeleine Renaud (Suzanne de Villiers), Sully (Lucy Watson), M. P. Bertin (Bellac). Il était aisé de voir qu'ils étaient les premiers à s'amuser de leurs propres répliques. Ils permettront à un spectateur de la première heure, témoin du mouvement indiqué par l'auteur lui-même à ses interprètes, de les mettre en garde contre un danger. Il importe grandement, sous peine de fausser le genre de la pièce, de n'y pas dépasser la limite où le comique deviendrait caricature. *Le Monde où l'on s'ennuie* est une comédie à laquelle il faut conserver le caractère d'une œuvre littéraire finement nuancée.

Pour la circonstance, et en manière de consécration, la Comédie a imaginé de jouer la pièce dans les costumes de 1881. Cette sorte de rajeunissement ne va pas sans inconvénient. Passe pour *le Gendre de Monsieur Poirier* ou pour *le Demi-Monde*, qui « datent » ; mais n'était-ce pas prématuré pour *le Monde où l'on s'ennuie* ? Si les modes anciennes sont souvent plaisantes à voir, celles d'hier ne font l'effet que d'être démodées. Et cela encore fausse légèrement l'impression. Car les toilettes, — j'entends les toilettes féminines, — arborées

sur la scène de 1931 sont-elles authentiques? Je n'en jurerais pas. Ce qui est certain, c'est qu'en 1881 elles ne paraissaient nullement ridicules, et donnaient seulement l'aspect, voulu par l'auteur, d'une élégance du meilleur ton.

Une fois le rideau baissé, que deviennent les personnages de théâtre? Ces êtres créés par l'imagination de l'auteur dramatique, les reconnaitrions-nous, si nous repassions quelques années après? MM. J.-J. Brousson et Raymond Escholier se sont posé la question au sujet de Figaro, et ont imaginé de nous le présenter dans le cadre de la Révolution.

Ce que Figaro serait devenu sous la Révolution, il est aisé de l'imaginer. On sait assez, par un morceau célèbre, que le drôle avait l'éloquence des clubs. Son entrée à la Convention ne pouvait faire doute. Aurait-il dantonisé ou robespierrisé? Quelques petits restes de modérantisme, quelques relents d'ancien régime l'auraient rendu suspect. D'ailleurs, sans le calomnier, on peut croire que, comme son père Beaumarchais et comme son compère Fabre d'Églantine, il se serait compromis dans quelque affaire de fournitures. Et il aurait rejoint ses anciens maîtres au tribunal révolutionnaire.

Les nouveaux biographes de Figaro ont préféré une autre version, qui fait davantage honneur à l'illustre barbier. Au premier acte, dans les jardins de l'ambassade d'Ibérie. Préparatifs de fête. Beaucoup de figures de connaissance. Almaviva et la comtesse : mais comme ils ont vieilli en quelques années! Bridoison, dont le bégaiement se serait plutôt accentué. Basile et son long chapeau, Suzanne et Chérubin, enfin tous. Soudain, coups de canon, irruption populaire. Une autre fête est venue troubler la fête : la prise de la Bastille. Figaro, qui sort de ses cachots, conduit la foule patriote. C'est à lui et à sa faconde qu'Almaviva devra de ne pas être pendu au plus bel arbre de son parc.

Deuxième acte : Chez le menuisier Duplay, où loge Robespierre. Figaro, qui a changé de nom, mais repris son ancien métier, va raser l'incorruptible. Il le rase. Il a, sous le fil de son rasoir, la gorge du sinistre Maximilien. Il ne tiendrait qu'à lui... Minute pathétique!... Un terrible débat se livre sous le crâne de Figaro. Et peut-être la peur a-t-elle un instant effleuré Maximilien. Mais il sait au surplus qu'il n'a rien à craindre : Figaro n'a pas l'âme d'une Charlotte Corday. Et rasé de frais, accommodé par une main d'ancien régime,

poudré, calamistré, le sinistre maniaque pourra reprendre le chemin de la Convention.

Troisième acte : la Conciergerie. Il y a des ci-devant et de pauvres diables, Joséphine de Beauharnais, Thérésia Cabarrus, et des femmes du peuple... Amours, bravades, chansons, crises de larmes... Figaro apparaît pour annoncer la bonne nouvelle : le tyran est abattu !... Ne serait-ce pourtant qu'un faux bruit ? De la joie on retombe dans un plus morne désespoir... La nouvelle est vraie. Les prisons s'ouvrent. Embrassade générale.

Ici un intermède des plus agréables. Devant le rideau, de charmantes jeunes personnes sont venues exécuter des danses à la manière de Lisa Duncan. Quel rapport ces aimables évolutions pouvaient-elles avoir avec celle de la pièce ? Mais nul ne se l'est demandé : à quoi bon se gâter son plaisir ?

Un épilogue : sur la terrasse des Tuileries pour voir passer Bonaparte. Un brave homme, — qui en a tant vu de défilés depuis quelques années ! — pousse au hasard les cris auxquels il s'est tour à tour époumonné : « Vive Danton !... Vive Marat !... Vive Robespierre !... Vive... » Et c'est une des meilleures trouvailles de la pièce, un raccourci d'histoire.

La Conversion de Figaro est une pièce historique à la manière d'aujourd'hui qui consiste presque uniquement en une succession de tableaux. L'ennui est que Figaro, qui fut, en son temps, un brûleur de planches, est réduit au rôle de comparse. Et quel regret que les auteurs ne lui aient pas fait débiter un monologue qui aurait été la contre-partie du monologue fameux, et où il aurait fait son *mea culpa* de frondeur s'apercevant un peu tard du danger qu'il y a, en tout temps et en tout pays, à faire des invites à la Révolution !

M. Cusin s'est beaucoup dépensé dans un rôle de Figaro triste. Grand succès pour M. Oelly qui a dessiné avec beaucoup d'art la figure d'un Robespierre, impassible, oh ! combien !

Révolution encore, mais révolution d'hier dans *le Beau Danube rouge* de M. Bernard Zimmer. Nous sommes à Budapest en 1919, sous le règne de Bela Kun. Le Beau Danube bleu est devenu le Beau Danube rouge. L'ancienne aristocratie, les officiers privés de leur grade sont réduits à la misère. Un maréchal de la Cour, d'ex-lieutenants de hussards, un vieux général doivent, pour vivre, se faire figurants de cinéma. Le rôle de l'empereur Charles est tenu par

un plongeur de restaurant, et celui de l'Impératrice par une cabotine. On répète, on va tourner. Mais le plongeur, qui manque d'aisance sous le manteau impérial, se fait injurieusement apostropher par le metteur en scène. Alors, un des lieutenants de hussards qui figure en uniforme dans la scène, indigné par cette parodie insultante, saisit son revolver et abat le metteur en scène...

Et c'est encore ici une de ces pièces historiques en tableaux, où M. Bernard Zimmer n'a pas eu l'occasion d'utiliser les très réelles qualités dont il avait fait preuve dans ses précédentes pièces.

M. Roger Karl a dessiné un Bela Kun dilettante, M. Georges Vitray un truculent metteur en scène de cinéma, et M. Henri Beaulieu un gredin tout prêt à devenir un révolutionnaire nanti.

De romancier devenu auteur dramatique, M. Drieu La Rochelle vient de faire représenter à la Comédie des Champs-Élysées, sous le titre *L'Eau fraîche*, une pièce qui jadis se serait sans doute appelée *l'Amour et l'argent*, ou *la Lionne pauvre*.

La jolie Catherine, qu'un père prodigue condamne à la pauvreté, déteste si fort la gêne qu'elle refuse d'épouser Jérôme, savant biologiste qu'elle aime, mais dont le désintéressement ne lui assurerait qu'une vie médiocre. L'ayant repoussé, elle devient la femme d'un industriel de médiocre stature, plus riche en revenus qu'en dons physiques et moraux. Jérôme, ulcéré et méprisant, poursuit sa vie de labeur, imparfaitement consolé par la tendre et riche Florence qui espère, en secret, devenir M^{me} Jérôme. Tel est le point de départ de cette très agréable comédie qui vaut plus peut-être par les mérites de littérature que par les qualités proprement scéniques.

M. Louis Jouvet, avec son visage mobile et sa délicieuse fantaisie, apporte, dans des dialogues un peu languissants, une note d'humour et une belle santé morale qui ont grandement contribué au succès. Toute la distribution est excellente et M^{mes} Valentine Teissier (Catherine), Lucienne Bogaert (Florence), et M. Pierre Renoir (Jérôme), rivalisent de talent.

RENÉ DOUMIC.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Nous écrivons ces lignes loin de Paris et de la France, en Espagne où nous avons voulu assister aux débuts agités de la nouvelle république, et, tandis que, sur la chaussée, sous mes fenêtres, une compagnie d'infanterie, avec ses mitrailleuses, surveille un important carrefour, nous lisons les télégrammes qui apprennent aux Espagnols l'élection d'un Président de la République. Les faits prennent ainsi, sur la terre étrangère, un sens plus précis et un accent différent; dépouillés des commentaires de la presse, isolés des passions qu'ils ont soulevées et des intrigues qui les ont entourés, ils apparaissent déjà tels que, plus tard, l'histoire dira qu'ils furent, car la distance comme le temps estompe ce qui n'est pas essentiel. Ce qui frappe de loin, surtout de Madrid en révolution, c'est l'aisance, la régularité, la dignité de la transmission du pouvoir présidentiel; c'est aussi la sagesse qui préside aux choix de l'Assemblée nationale.

Les démocraties s'attachent, plus encore que les autres formes du pouvoir, aux traditions, parce qu'elles sont, par essence, plus enclines au changement et que pourtant les peuples ont, avant tout, besoin de stabilité, de continuité, d'ordre. M. Paul Doumer recueille aujourd'hui le bénéfice d'une tradition qui tend à devenir une règle: le Président du Sénat, second personnage de l'État, se trouve, pour la première magistrature, un candidat tout désigné; il est toujours un homme politique chevronné, éprouvé, qui a passé par les plus hautes fonctions et qui y a donné la mesure de son dévouement à ce souverain anonyme et collectif qui s'appelle l'État.

La candidature de M. Paul Doumer était particulièrement conforme à l'esprit des institutions républicaines et des traditions

parlementaires. Il n'est pas un Français qui ne respecte et n'honore, en la personne du nouveau Président, le père d'une nombreuse famille qui a stoiquement donné à la patrie quatre de ses fils. Chacun sait que le mouvement d'organisation et de mise en valeur qui a fait de l'Indochine l'une des plus belles colonies françaises, a pour initiateur l'infatigable travailleur qu'est M. Doumer; il fut un grand gouverneur général; sa compétence coloniale sera particulièrement précieuse en un temps où l'organisation de notre empire est au premier plan des préoccupations nationales. Plusieurs fois ministre, notamment au département des Finances où il se montra ménager des deniers publics, toujours activement mêlé à la vie parlementaire, particulièrement fixe dans l'orientation de sa vie et de sa doctrine politiques, il était de toute justice que M. Doumer, à la fin de sa carrière, parvint à l'honneur suprême d'être le chef de l'État. Il représentera à la Présidence un patriotisme sans défaillances, un républicanisme sans accointances avec le socialisme.

La personnalité de M. Briand est trop connue pour qu'il soit nécessaire de la définir. Est-ce que d'ailleurs, dans sa mobilité, elle n'échappe pas à tout portrait stylisé? Ses goûts, son tempérament, la nature de son rôle politique ne le portaient pas vers la Présidence; mais une campagne, savamment orchestrée par ses amis, le conduisit au dernier moment à laisser poser une candidature à laquelle l'adhésion de M. Blum donnait par avance un sens compromettant. Comme il arrive souvent aux hommes engagés dans l'action, M. Briand a été victime du zèle intempestif et maladroit de quelques-uns de ses partisans. S'il est vrai que le doyen de la délégation parlementaire qui alla, le 12 mai, lui demander de poser sa candidature, l'ait supplié de laisser « plébisciter la paix en sa personne », le ministre des Affaires étrangères a pu se souvenir du mot célèbre : « Préservez-moi de mes amis ! » car, dans ce grand pays pacifique qu'est la France, la paix n'a pas besoin d'être plébiscitée et il est odieux de faire de la paix, que souhaitent passionnément tous les Français, un argument électoral; il s'agit précisément de savoir si les méthodes et les procédés de M. Briand sont les plus propres à assurer la paix par la consolidation de l'Europe de 1919.

Quoi qu'il en soit, à Versailles, le 13 mai, M. Doumer obtenait, au premier tour, 442 voix, M. Briand 404, M. Jean Hennessy 15. M. Briand et M. Hennessy se désistaient aussitôt et M. Doumer était élu Prési-

dent par 504 suffrages contre 334 à M. Marraud. Nos lecteurs sauront, quand ils liront ces pages, quelle a été l'issue de la partie si importante qui s'engage à Genève et dont nous avons indiqué le sens et la portée dans la chronique du 15 mai; ils nous permettront de ne leur parler aujourd'hui que de l'Espagne, puisque, aussi bien, nous y sommes venu avec cette intention.

Ce ne sont pas, l'histoire le prouve, les peuples les plus misérables et les plus arriérés qui font les révolutions; ce sont, au contraire, ceux qui s'enrichissent et chez qui une répartition nouvelle de la fortune suscite les haines sociales, fait plus durement sentir aux plus pauvres leur dénuement et excite l'appétit du pouvoir et la soif des honneurs. Telle fut l'Espagne après la guerre; elle s'est enrichie, à la faveur des hostilités, dans des proportions considérables; le développement des villes et de leur banlieue, le nombre des automobiles suffisent à en témoigner. Mais cette richesse, que le malheur des voisins a fait affluer en Espagne, s'en va rapidement depuis que les conditions économiques ne sont plus faussées par la guerre au bénéfice de l'Espagne. La politique douanière de la dictature a cherché à aveugler les fissures par où s'écoule cette richesse trop vite acquise, au moyen de droits de douanes très élevés qui ont isolé l'Espagne du grand courant de la vie économique. L'élévation des droits sur certains articles est à peine croyable: par exemple, les pneumatiques, qui payent deux francs par kilogramme en France, payent 40 francs en Espagne; le droit sur le thon, qui est de 42 fr. 60 par quintal métrique en France, atteint 4 200 francs en Espagne; le droit sur nos vins de Champagne est de 50 francs par bouteille, beaucoup plus élevé que le droit français sur les vins de liqueur espagnols, et ainsi de suite. Et on fait croire au vigneron que s'il ne vend pas ses vins, la faute en est à la France. Nous avons sous les yeux un « papillon », colporté dans les régions viticoles, qui engage les Espagnols à boycotter les produits français, tant que nous n'achèterons pas les vins d'Espagne. On oublie que la France est grosse productrice de vins et que ses viticulteurs du Midi se lamentent.

La prospérité industrielle, fondée sur un protectionnisme qui va souvent jusqu'à la prohibition de fait, est artificielle. De 1923 à 1930, l'Espagne, sous l'impulsion d'une dictature qui ne fut pas toujours éclairée, a amélioré ses voies de communication, ses méthodes agricoles, réorganisé son commerce d'exportation, développé ses

villes; mais nombre de ces réformes répondaient plutôt à une politique de prestige qu'à des besoins réels. L'élévation du *standard of living* de la population, dans son ensemble, le développement de l'instruction et de l'esprit d'entreprise n'ont pas suivi à la même cadence un enrichissement trop rapide; l'action de l'État se développait plus vite que les initiatives privées. La consommation ne s'accroissait pas à la même allure que la production. En plusieurs provinces, les trois quarts des paysans sont encore illettrés et leur capacité de consommation et d'achat ne dépasse guère celle de nos Bretons ou de nos Auvergnats, il y a cent ou cent cinquante ans. C'est ainsi que l'Espagne doit exporter la presque totalité de sa production de citrons et d'oranges. La France achète pour plus de 600 millions de francs par an de fruits et légumes en Espagne; qu'adviendra-t-il quand elle les demandera, comme elle devrait le faire de plus en plus, à l'Afrique du Nord? Le protectionnisme outrancier empêche l'accroissement de la consommation et provoque des représailles. L'Espagne, qui a besoin d'importer presque tout son outillage mécanique, ne peut pas vivre, à l'abri de ses droits de douane, isolée du courant des affaires et des idées des autres peuples de l'Europe.

Ajoutez à cela une crise monétaire, conséquence de la politique économique et d'un système équivalent à un monométallisme-argent, et vous aurez, en quelques traits précis, l'une des origines de la révolution et des troubles qui en sont l'inévitable conséquence. A de telles difficultés, le remède n'est ni le bouleversement, ni la violence.

Le déséquilibre économique engendre ou aggrave le déséquilibre social. Les richesses qui, de 1914 à 1922, ont afflué en Espagne, ne sont pas tombées, comme une rosée fécondante, sur l'ensemble de la population qui n'était pas préparée à la recevoir; elles sont restées entre les mains d'une catégorie restreinte de familles. Les grandes entreprises industrielles appartiennent à une oligarchie où figurent des étrangers. La terre, qui fait vivre plus de 15 millions de paysans, est, dans la proportion de 80 pour 100, l'apanage de quelque six cents familles; il en résulte que des étendues considérables restent incultes ou mal cultivées. L'aristocratie espagnole, jadis si pauvre et si fière, s'est rapidement adaptée aux affaires et s'est enrichie. Don Quichotte est entré dans les conseils d'administration, mais Sancho Pança trotte toujours sur son bourricot. Le paysan émigre. L'Argentine, les États-Unis sont fermés, mais il y a près de

500 000 agriculteurs espagnols en France, 120 000 en Algérie (sans compter les naturalisés). Une telle situation appelait des réformes sociales urgentes; la dictature a essayé d'en réaliser quelques-unes; elle s'est heurtée à l'incompréhension des privilégiés. Un petit groupe de catholiques, dans l'esprit des Albert de Mun, des La Tour du Pin, des Léon Harmel, et en conformité avec les enseignements de Léon XIII, s'est efforcé d'acclimater en Espagne l'idée que le remède n'engendre pas la maladie, mais la guérit : ils se sont butés à l'indifférence, pour ne pas dire plus, des évêques et des congrégations. Tout cela commençait à se modifier; on ouvrait les yeux; mais n'est-il pas trop tard? Une fois de plus, les prédicateurs de haine et de révolution ne se sont-ils pas levés plus matin?

A côté des privilégiés de la fortune, voici les privilégiés de l'intelligence. Pour s'assimiler les sciences européennes, nombre d'entre eux se sont éloignés moralement de leur pays et ont cessé de le bien comprendre; doctrinaires, théoriciens imbus d'idéalisme, ils n'ont pas vu que la masse du pays n'était pas prête à les comprendre et à les suivre. Nous avons écrit que la révolution d'avril ressemble par certains traits, à celle de 1848 en France. Rien n'est plus exact, mais elle s'accomplit dans une Espagne isolée comme une île, en présence d'une Russie bolchéviste et propagatrice du communisme par des méthodes dont les dirigeants de Madrid ne paraissent guère se rendre compte. La jeunesse universitaire, — ou du moins une partie d'entre elle, car il faut se garder de trop faciles généralisations, — n'écoute plus ses maîtres qui sont dépassés et débordés. Cette entente démocratique des étudiants et des ouvriers, c'est l'un des traits par où les événements de 1931 s'apparentent à ceux de 1848 en France. Les syndicats ouvriers, du moins les plus importants, s'ils sont républicains et socialistes, ne sont pas révolutionnaires, mais plutôt réformistes; ils ont, le 11 mai, empêché la grève et n'ont pas participé aux troubles. Les éléments communistes sont actuellement peu nombreux; mais le terrain n'est que trop favorable à leur propagande dirigée par des émissaires venus de Russie qu'une frontière mal surveillée laisse trop aisément filtrer.

Les troubles graves auxquels nous venons d'assister, sont le fait d'un très petit nombre d'individus organisés, répartis en petits groupes mobiles qui, avec la carence de la police et l'inertie parfois complaisante de la population, ont réussi à incendier, à Madrid, onze couvents ou maisons dirigées par des religieux. Les uns affirment, les autres nient que, autour du journal monarchiste l'A. B. C., il y

eut quelques provocations de la part de certains partisans du Roi. S'il en fut ainsi, ils n'auraient pas suivi les instructions si nobles et si patriotiques d'Alphonse XIII lui-même.

Les monarchistes ont été surpris par les événements si brusques du 13 au 15 avril; ils n'ont rien fait pour prévenir le départ du souverain, comme ils n'avaient rien fait pour organiser les élections. Quelques-uns d'entre eux, dit-on, chercheraient maintenant à provoquer des troubles dans l'espoir de susciter une réaction à la veille des élections législatives. Cette « politique du pire » a toujours été, dans tous les pays, terriblement décevante. Quoi qu'il en soit, le gouvernement ne paraît avoir pris que bien tard des mesures de protection insuffisantes pour les maisons religieuses. On frémit de penser à toutes les richesses d'art qui se cachent au fond des couvents et dont, à Séville, quelques-unes ont été déjà la proie des flammes.

On s'indigne de ces absurdes persécutions contre des innocents. Mais il fallait s'attendre à ce que, dans un pays tel que l'Espagne, avec son histoire, avec le développement des congrégations religieuses, avec l'importance des biens de mainmorte, tout mouvement révolutionnaire s'attaquât d'abord aux congrégations. C'est au Gouvernement qu'il appartient de les protéger et l'on aime à croire qu'il le fera mieux à l'avenir. Il allègue, pour pallier son impuissance, qu'il y a, dans Madrid, cent quatre-vingts maisons religieuses, — sans parler des églises qui ont été jusqu'ici respectées, — et qu'il est difficile d'assurer à toutes une protection. Mauvais prétexte, car il serait facile de munir de camions autos mobiles certains centres et d'y réunir des forces de police qui se transporteraient rapidement aux points menacés. Il semble que la police de Madrid aurait quelques leçons à demander à M. Chiappe. Les forces de désordre sont peu nombreuses et, dans la plupart des cas, quelques escouades d'agents ou de la garde civile les auraient dispersées sans peine. Mais les massacres de septembre n'ont-ils pas été perpétrés par quelques centaines de bandits bien commandés en l'absence de la police et du gouvernement?

Le ministère que préside M. Alcala Zamora s'est ressaisi; il a proclamé l'état de guerre et les troubles sont apaisés. On rapporte, et nous le relatons sous toutes réserves, que le gouvernement des États-Unis et celui de la Grande-Bretagne auraient sérieusement attiré l'attention de la République sur les conséquences très graves que pourrait avoir le triomphe du communisme en Espagne. Nous n'en

sommes pas là, mais on y arriverait bien vite si les mesures nécessaires n'étaient pas prises. Le Gouvernement paraît surtout préoccupé de ce qu'il appelle le péril monarchiste. Il a fermé l'hôtel du journal l'*A.B.C.* et ce n'est pas une raison parce que ce journal débitait chaque jour les plus venimeuses calomnies sur la France et les Français pour que nous ne déplorions pas cet attentat à la liberté de penser. On a arrêté de nouveau le général Berenguer qui venait d'être mis en liberté ; l'arrestation de quelques incendiaires, ou des agresseurs de l'ancien ministre M. Matos, ne serait-elle pas plus opportune ? Il faut bien que les libéraux pleins de bonnes intentions et les socialistes réformistes modérés qui composent le gouvernement se rendent compte que, s'ils pactisent avec le désordre, leur heure sera vite passée.

Qu'a donc réalisé déjà le nouveau gouvernement et que veut-il faire ? Nous l'avons demandé aux hommes les plus qualifiés pour nous renseigner. Voici, en substance, ce qu'ils nous ont répondu. Le moment que traverse la nouvelle république espagnole est difficile, il n'est pas grave. Le ministère de coalition qui a pris le pouvoir n'est, jusqu'à la réunion des Cortès constituantes, qu'un gouvernement d'attente qui ne peut se permettre des réformes profondes, mais qui doit avant tout maintenir l'ordre. Il le fera, que ce soit contre les monarchistes ou contre les communistes.

Cependant, sur quelques points urgents, le Gouvernement a déjà pris et prendra des initiatives qui engagent l'avenir. Ce sera d'abord la recherche des responsabilités de la dictature ; les prévenus seront déférés, en vertu des lois existantes, aux tribunaux réguliers. Second point, les lois électorales. Les élections constituantes ne seront pas faites selon les anciennes lois constitutionnelles ; l'âge électoral est abaissé de vingt-cinq à vingt-trois ans. Un système compliqué dont l'objet apparent est d'assurer une représentation aux minorités, mais dont la raison d'être réelle est d'assurer la majorité aux républicains, est mis en vigueur. On n'a jamais publié les résultats complets des élections municipales qui, si elles ont été républicaines dans les villes, ont été monarchistes dans les campagnes. Il s'agit donc, nous a-t-il semblé, d'assurer aux futures Cortès une majorité républicaine compacte. Il est certain que le système des « caciques » va être réorganisé au service de la république et qu'il n'y aura pas plus d'élections sincères sous le nouveau régime qu'au temps où fonctionnait l'ancienne constitution. Le Gouvernement empêche les juntas municipales monarchistes de

constituer les municipalités, ce qui dénote une conception assez particulière de la liberté.

Et voici qui pèsera davantage sur l'avenir. Des mesures ont été prises déjà pour améliorer le sort des métayers, des ouvriers agricoles. Des experts désignés par l'État devront apprécier si les terres des grands domaines sont suffisamment cultivées, si leur rendement est satisfaisant; et si les experts ne sont pas satisfaits, l'État obligera les propriétaires aux travaux jugés nécessaires. Une partie des grands domaines sera expropriée contre indemnité afin d'accroître le nombre des petits propriétaires. Ce sont là des mesures qu'il est possible de justifier en doctrine, mais qui deviennent très dangereuses quand elles sont appliquées dans un esprit de représailles politiques. C'est le chemin scabreux de la spoliation par esprit de classe. Au moins conviendrait-il d'attendre que l'Espagne possédât un gouvernement régulier et définitif.

Que sera ce gouvernement? L'avenir dépend, pour une large part, de deux facteurs : l'armée, le clergé. L'armée avait, jusqu'ici, participé à tous les changements politiques survenus en Espagne; c'est elle qui, le plus souvent, les provoquait. Cette fois, le peuple s'est passé des généraux et le ministre de la Guerre de la République prépare une réforme, à la vérité nécessaire, des cadres. L'infanterie espagnole compte plus d'officiers que l'infanterie française. Les généraux sont, de l'avis unanime, trop nombreux; mais se laisseront-ils sans réagir mettre à la retraite, même avec solde entière? Les événements de ces jours derniers ont, dit-on, éclairé les officiers sur les dangers de la République. Oseront-ils agir ou le pourront-ils? Les artilleurs, indisciplinés sous la monarchie, deviendront-ils obéissants sous la République? Des incidents démentis, mais partiellement exacts, viennent de montrer qu'il existe dans la marine des éléments révolutionnaires. On a mis à la tête de toute l'aviation le commandant Franco qui, sous prétexte qu'il a traversé l'Atlantique, se croit tout permis et instaure dans son arme l'indiscipline et la révolte. Il se pourrait ainsi que, bientôt, des conflits éclatassent entre les différentes armes. Et, d'autre part, si les cadres supérieurs sont en majorité monarchistes, les cadres subalternes sont plutôt républicains. En résumé, la division est dans l'armée et il faudrait, pour que celle-ci intervint dans la politique, qu'un grand intérêt commun la soulevât.

Le clergé est plus uni et reste l'une des grandes forces nationales; mais, malgré de bonnes intentions réciproques, le conflit est déjà

ouvert entre le clergé et le Gouvernement. La lettre de l'archevêque de Tolède, primat d'Espagne, qui pourtant acceptait le nouveau régime mais en accordant des regrets à l'ancien, a été incriminée par le ministre de la Justice et des Cultes. L'incendie des couvents n'a naturellement pas rassuré le clergé. Si de pareils attentats se renouvellent, les efforts pacificateurs et conciliateurs du nonce et de quelques prélats resteront vains. Un tel conflit serait néfaste pour l'Espagne. On ne voit guère comment il pourrait être évité quand on a scruté, des deux côtés, l'état des esprits. Pourtant le peuple, dans son bon sens naturel, a déjà commencé à réagir contre les fauteurs de désordre, qui obéissent aux ordres de Moscou; mais on se demande encore avec inquiétude ce qu'il adviendrait si l'état de guerre cessait d'être en vigueur.

Sur le conseil du Roi lui-même et des plus hautes autorités morales, les hommes d'ordre tentent de se grouper autour d'un gouvernement qui est animé d'une évidente bonne volonté, mais qui aveuglent ses ressentiments et que troublent toute sorte d'illusions; mais il manque à l'Espagne un cadre de hauts fonctionnaires expérimentés capables d'assurer la continuité et l'efficacité de l'action gouvernementale et il faudra longtemps pour le former. Or, les peuples vivent de bonne administration plutôt que de belles théories. Ce peuple qui est resté peut-être le plus jeune de l'Europe, ce peuple honnête et candide, a trop longtemps vécu replié sur lui-même; il manque à un degré étonnant d'expérience et d'esprit politique. Il peut devenir la proie des mauvais gouvernements jusqu'au jour où, dans un sursaut brutal, il s'en débarrassera. A ce pays qui a besoin de travail, de prospérité et à qui il faudrait du temps pour former ses élites, on va offrir une politique laïcisante et socialisante qui n'est nullement adaptée à ses besoins et à son tempérament; on doit craindre qu'il n'en sorte de terribles crises sociales, des conflits religieux et que l'unité nationale n'aille se désagréger. Ce serait un malheur pour toute l'Europe et spécialement pour la France. Pour que ces craintes restassent vaines, il suffirait que le Gouvernement comprît qu'il faut d'abord maintenir strictement l'ordre afin de préparer l'avenir en laissant, comme on dit, du temps au temps.

RENÉ PINON.

e
u
ee
ls
se
le
ur
on
e,
u-
se
de

és
u-
ais
u-
res
on
les
es.
ple
; il
Il
où,
oin
ses
est
loit
lits
un
our
ent
de